LES COMPACTS

LES MAÎTRES SPIRITUELS

■ La vie, l'expérience, la personnalité, l'œuvre et l'enseignement des plus grands maîtres, de l'Antiquité à nos jours et dans tous les pays, pour guider ceux qu'attire la **quête spirituelle.**

■ Les grands **maîtres** dont le message est demeuré vivant : Moïse, Platon, Jésus, Thomas d'Aquin, Luther, Zoroastre, Mahomet, Râmakrishna, Bouddha, Lao-tseu, Confucius..., et de grands **penseurs indépendants** : Berdiaev, Gandhi, Jung, Teilhard de Chardin, Guénon...

■ Des articles sur les principales **écoles** et les différents **courants spirituels** auxquels ces maîtres se rattachent ainsi que les principaux **textes sacrés.**

L'AUTEUR: Jacques Brosse, naturaliste et écrivain, grand prix de l'Académie française, consacre sa vie à la connaissance spirituelle, et plus particulièrement à la pensée orientale. Aux éditions Bordas, il a publié *La découverte de la Chine, Arbres d'Europe occidentale, Arbustes d'Europe occidentale, Les tours du monde des explorateurs.*

LES COMPACTS

Des guides encyclopédiques pour tous.
Une information dense, abondante, sûre.
Une présentation commode et vivante, sous forme de mini-dossiers.
Le plaisir d'aller à l'essentiel... et au-delà.

Couverture :
Didier Thimonier.

Moine bouddhiste.
(phot. © Explorer -
P et C. Weisbecker).
Coran. Manuscrit arabe
du XIVe siècle.
Bibliothèque nationale, Paris
(phot. © Bibl. nat. -
Archives Photeb).
Nicolas Berdiaev
(phot. © Lipnitzki -
Roger Viollet).

019981

ISBN 2-04-019981-0

LES COMPACTS

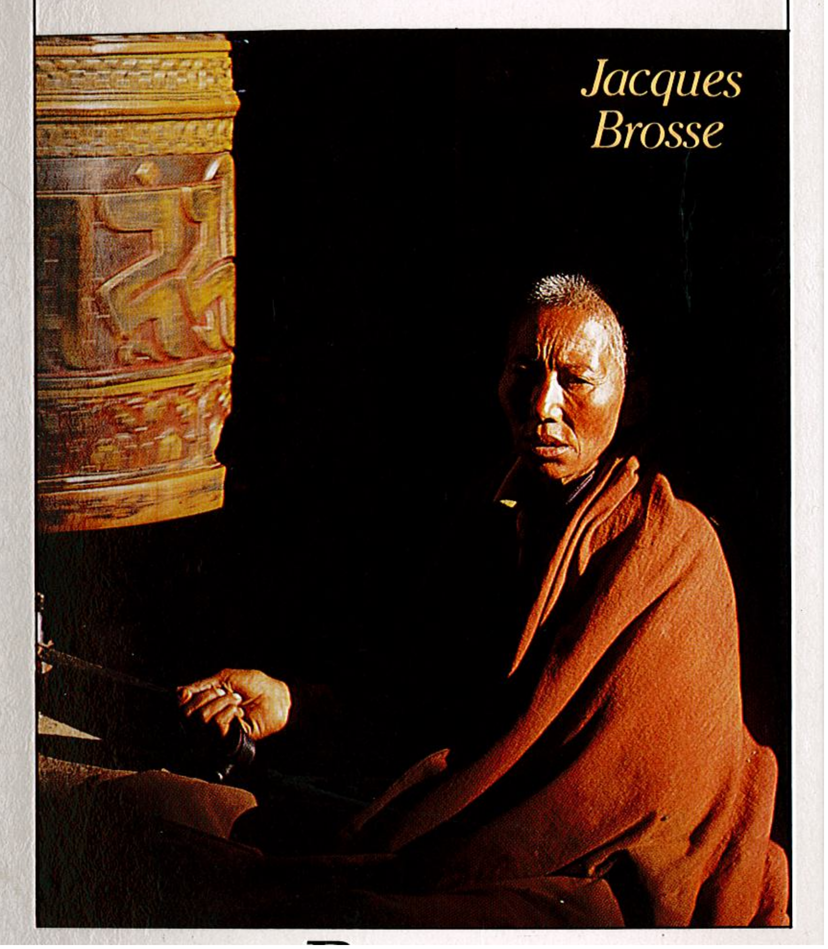


Les maîtres spirituels

BORDAS

LES COMPACTS

LES MAÎTRES SPIRITUELS



Jacques Brosse

LES COMPACTS

1. Les œuvres ~ clés de la musique
Jean-Jacques Soleil et Guy Lelong
Préface de Maurice Fleuret
2. Les grandes découvertes de la science
Gerald Messadié
3. Les stars du sport
Jean Boully
4. Les films ~ clés du cinéma
Claude Beylie
5. Les grandes affaires criminelles
Alain Monestier
6. Les stars du football
Jean Boully
Préface de Thierry Roland
7. Les grandes figures des mythologies
Fernand Comte
8. Les acteurs français
André Sallée
9. Les grandes inventions de l'humanité
Gerald Messadié
10. Les maîtres spirituels
Jacques Brosse
11. Le cinéma de Hollywood
Philippe Paraire
12. Les grands navigateurs en solitaire
Benjamin Lambert
Préface d'Alain Bombard
13. Les grandes inventions du monde moderne
Gerald Messadié
14. L'histoire de France des origines à 1914
Pierre Bezbakh
15. Les maîtres de l'occultisme
André Nataf
16. Les grands créateurs de jazz
Gérald Arnaud et Jacques Chesnel
Préface de Claude Nougaro
17. Florilège de la chanson française
Jean-Claude Klein
18. 50 ans de musique rock
Philippe Paraire
Préface de José Artur
19. Les stars du Tour de France
Jean Boully
20. Les maîtres du cinéma français
Claude Beylie et Jaccques Pinturault
21. Histoire de la France contemporaine de 1914 à nos jours
Pierre Bezbakh
22. Les livres sacrés
Fernand Comte
23. Les stars du rugby
Richard Escot et Jacques Rivière
Préface de Serge Blanco
24. Les maîtres du roman policier
Robert Deleuse
25. Les souverains de la France
Jean-Philippe Guinle
26. Les milliardaires de légende
Alain Monestier
27. Les grands romans historiques
Gérard Vindt et Nicole Giraud
28. Les grands romans du monde entier
Dominique Szenes
29. Afrique
Les mots clés
Bernard Nantet
30. Les controverses du christianisme
Tristan Hannaniel
31. Les Europes d'avant l'Europe
Pierre Bezbakh

Jacques Brosse

Les maîtres spirituels

BORDAS

Responsable d'édition : Olivier Juilliard
Édition : Bernadette Jacquet
Préparation : Michel Margotin
Correction : Trudi Strub
Mises en pages : Jeanne Courjeaud
Iconographie : Marie-Hélène Reichlen

Achevé d'imprimer en janvier 1993 par :
Imprimerie Jean Lamour, 54320 Maxéville

1er Dépôt légal : 4ème trimestre 1988
Dépôt légal : Janvier 1993

ISBN 2-04-019981-0
ISSN 0985-505X

Sommaire

Table thématique et historique

EN OCCIDENT

Antiquité

Judaïsme

Christianisme

Orthodoxie

Catholicisme

Les protestantismes

Maîtres indépendants

EN ORIENT

Islam

Hindouisme

Bouddhisme

Taoïsme

Confucianisme

Introduction

A notre époque, les mots « maîtres spirituels » peuvent prêter à de dangereuses confusions. On les a en effet employés pour désigner certains créateurs de « sectes », qui, fondées principalement sur le culte de leur personnalité, ont abusé un public parfois très étendu. Ce phénomène aberrant n'en est pas moins un signe des temps, il témoigne d'un besoin réel que les églises instituées ne suffisent plus à satisfaire. C'est pourquoi un panorama, même nécessairement succinct, de la vie et des enseignements des plus grands maîtres, de l'Antiquité à nos jours et dans tous les pays, pourra sans doute guider utilement ceux qu'attire la quête spirituelle.

Au seuil de cet ouvrage, il convient donc de redéfinir ce que sont les maîtres spirituels, en précisant les critères qui permettent de reconnaître leur authenticité. Le premier d'entre eux est le complet désintéressement. Un véritable maître ne peut tirer un profit matériel de son enseignement. Si l'on avait tenu compte de cette règle, les imposteurs se seraient éliminés d'eux-mêmes.

Nul ne peut se parer de ce titre qui d'ailleurs n'en est pas un. Le véritable maître ignore qu'il l'est, il n'a point cherché à le devenir. Le plus souvent, il a été désigné par son propre maître comme son successeur, ou bien il a été reconnu comme tel par ceux venus le consulter. Ayant renoncé au monde et à lui-même, il demeure indifférent aux jugements que l'on porte sur lui et ne se préoccupe pas du nombre de ses disciples, mais seulement de leur qualité. Il n'est plus que l'instrument du « Soi », de la Sagesse éternelle. Aussi n'est-il pas surprenant que l'enseignement de certains parmi les plus grands n'ait acquis tout son rayonnement qu'après leur mort.

Un maître spirituel ne peut se confondre ni avec un professeur ni avec un psychothérapeute, ni même avec un directeur de conscience. Sa mission est de conduire les autres sur la voie qu'il a lui-même parcourue. Il les aide à opérer ce retournement du dehors vers le dedans, sans lequel il n'est point de vie spirituelle ; il les dirige dans leurs exercices de méditation et de concentration, les éclaire sur les révélations qui en naîtront, les obstacles qu'ils devront surmonter, les dangers qu'ils auront à affronter. Jamais, le maître n'impose la vérité qu'il a trouvée, il permet seulement au disciple de la découvrir à son tour, en lui-même.

Si le maître s'appuie nécessairement sur sa propre expérience, la doctrine qu'il transmet ne lui est nullement personnelle. Aussi novateur

soit-il, c'est en tant que maillon d'une chaîne qu'il se considère ; même lorsqu'il apparaît comme indépendant, il se rattache toujours à une tradition. C'est pourquoi la succession d'un maître à un autre revêt une telle importance. Ainsi, les confréries musulmanes (*tarîqa*) sont censées trouver leur origine dans le Prophète, les différentes écoles du bouddhisme affirment remonter au Bouddha lui-même et la « chaîne d'or » relie les maîtres de l'orthodoxie aux Pères de l'Église, aux Apôtres et enfin à Jésus.

Bien qu'ils se réfèrent à une seule religion, à laquelle ils demeurent fidèles, la plupart des grands maîtres ont admis la validité des autres voies spirituelles, car, quand elles diffèrent, ou même s'opposent à la base, elles convergent à la cime, le retour de l'être à son unité originelle, la présence du divin en lui.

Dans ce livre, toutes les voies, toutes les écoles sont en principe représentées, mais, parmi les hommes, il fallait faire un choix. Son principe s'imposait de lui-même : ne figurent ici que les maîtres dont le message est demeuré vivant et peut être encore utile. Existe-t-il aujourd'hui d'authentiques maîtres spirituels ? Telle est la question que peut se poser le lecteur, mais à laquelle il est difficile de répondre avec précision. Sans doute, certaines lignées traditionnelles ne sont-elles pas éteintes, par exemple en Inde, dans le bouddhisme tibétain et japonais, dans les pays musulmans, en particulier chez les soufis ; seulement, la plupart du temps, les véritables guides spirituels demeurent inconnus, ils se dérobent, ou même ils se cachent, comme le firent souvent leurs prédécesseurs, et davantage encore, car les circonstances sont loin d'être favorables à l'enseignement spirituel. Par ailleurs, certains penseurs se sont parfois trouvés assumer par leurs œuvres un rôle quelque peu comparable, qu'ils n'avaient nullement recherché. Tel est, par exemple, le cas de Jung, de Guénon, de Teilhard de Chardin, venus pourtant d'horizons bien différents.

Pour l'essentiel, le présent ouvrage est constitué de monographies exposant la vie, l'expérience et la personnalité, l'œuvre et l'enseignement des plus grands maîtres, mais il contient aussi un certain nombre d'articles de synthèse, consacrés aux différentes écoles, aux différents courants spirituels auxquels ces maîtres se rattachent. Des cartes figurent les hauts lieux et les centres spirituels des grandes religions.

Actes des Apôtres

De Jésus à l'Église

Relatant les événements qui, après l'Ascension et la Pentecôte, aboutirent à la formation des communautés chrétiennes, les Actes étaient destinés à assurer dans leur foi les convertis.

Le cinquième livre du Nouveau Testament fut, selon l'attestation de saint Jérôme, écrit à Rome en langue grecque, entre 58 et 64, donc du vivant de saint Paul. On tend aujourd'hui à avancer cette date aux années 80-90. Les Actes sont donnés par l'auteur comme la suite de son « premier livre », l'Évangile de Luc. Aussi la tradition unanime reconnaît-elle en Luc le fidèle collaborateur de Paul, médecin païen converti, probablement d'origine grecque, ce que confirme la critique interne de ce texte, où l'auteur relate, en disant « nous », certains voyages de l'Apôtre des gentils, dont l'influence est ici partout manifeste.

Le récit commence à l'ascension de Jésus et aux dernières instructions données à ses disciples et rapporte la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui inaugure leur prédication, puis la persécution qui s'ensuivit et le martyre d'Étienne, enfin la pénétration du christianisme en milieu païen à Antioche, préludant à la mission de Paul. Tout le reste de l'ouvrage est consacré à ce dernier, depuis sa conversion et ses voyages missionnaires jusqu'à son arrestation, sa captivité à Césarée et son transfert à Rome, où, bien que prisonnier, il put prêcher l'Évangile. Ici s'achève brusquement le texte des Actes, qui décrit comme exemplaire la vie de la première communauté chrétienne, qualifiée déjà d'*ecclesia* (en grec, « assemblée officielle ») et dépeinte comme appliquant dans l'amour mutuel, dans la joie et la patience devant les épreuves, les préceptes évangéliques.

■ Les origines du christianisme

Mise en doute par la critique historique du XIX[e] siècle, l'authenticité des Actes des Apôtres n'est plus guère contestée aujourd'hui. Toutefois, les actuels historiens de l'Église font remarquer qu'ils ne contiennent qu'une partie de l'histoire des débuts de la prédication apostolique. En effet, s'adressant aux païens convertis, l'auteur ne parle guère du judéo-christianisme de langue araméenne, véritable noyau de l'Église primitive, auquel il est hostile. Cela ne retire d'ailleurs rien à la valeur historique du livre, qui non seulement demeure notre source principale, mais évoque de manière prenante la métamorphose des Apôtres après la Pentecôte et le puissant élan grâce auquel le message de salut de Jésus parvint « aux extrémités de la Terre ».

Écrits dans une langue très pure, les Actes des Apôtres constituent un récit vivant, plein de charme et d'intérêt, qui met en valeur la stature des personnages dont il reproduit souvent les paroles.

Le Saint-Esprit
« Mais lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la Terre. »

Référence
Daniélou (J.) et Marrou (H.), *Nouvelle Histoire de l'Église*, t. 1, Paris, 1963.

Amidisme

Le culte du Bouddha Sauveur

Venu de Chine et reposant sur l'invocation qui permet de renaître dans la « Terre pure » d'Amida, il connut au Japon un immense succès.

De Hônen :
« La méthode de délivrance que je prêche ne consiste ni dans la méditation ni dans l'étude, mais simplement dans la conviction que si l'on prononce l'invocation : "Adoration au Bouddha Amida" dans le but de renaître dans son Paradis, on est certain d'y aller, rien de plus. »

Amida est la transcription sino-japonaise du sanskrit *Amitabha* (« Lumière infinie ») ou *Amitayus* (« Vie éternelle »), noms d'un des cinq grands Jina du mahâyâna, lequel prononça ce vœu : « Si je ne puis venir au devant de celui qui, croyant en moi, exprimera à son heure dernière le désir de renaître dans mon pays, je n'accepte pas de devenir un Bouddha. » Invoquer Amida permet de renaître dans son paradis, la « Terre pure », où, définitivement affranchi du cycle des morts et des renaissances, on attend dans la joie de devenir soi-même un Bouddha. Si le culte d'Amida resta limité en Inde, il donna naissance en Chine, vers 350, à l'école de la « Terre pure », créée par Houei-yuan et fondée sur le *Sukhâvatî-sûtra* (« Déploiement du pays bienheureux ») ; mais c'est au Japon que l'amidisme devait trouver son plein épanouissement.

■ Le Nembutsu

A partir du Xe siècle, en pleine période de troubles, l'amidisme, qui assurait à ses fidèles la compassion infinie du Bouddha Sauveur, connut un succès croissant. Le moine Kuya (903-972) le prêcha dans les rues de la capitale, puis Genshin (942-1017) publia en 965 l'*Ojoyôshu* (« l'Essentiel pour renaître dans la Terre pure »), inspiré des enseignements du patriarche chinois Chan-tao (613-681) ; enfin, le moine Ryomin (1073-1132) créa la première secte amidiste, *Yûzû Nembutsu shu.* Mais le véritable fondateur de l'école de la Terre pure, *Jôdô shu*, fut, en 1134, Genku (1133-1212), plus connu sous son nom posthume de Hônen, pour qui il était impossible, en ces temps de décadence de la Doctrine, d'obtenir la délivrance finale en cette vie. Seule, la répétition du *Nembutsu* (*Namu Amida Butsu*, « Adoration au Bouddha Amida ») pouvait garantir le salut. Hônen fit tant d'adeptes dans toutes les classes de la société que les moines des autres écoles obtinrent son bannissement en 1207.

Son plus important disciple, Shinran Shonin (1173-1262), exilé comme lui en 1207, demeura dans les provinces orientales et épousa une nonne dont il eut cinq enfants. Se déclarant « ni moine ni laïc », il se fit de nombreux disciples. Son enseignement, plus radical que celui de Hônen, insistait sur le fait que la récitation du *Nembutsu* ne pouvait être qu'une expression de confiance inébranlable et de reconnaissance envers Amida, dont seule la grâce pouvait procurer le salut, et finit par donner naissance à la *Jôdô Shin shu* (« Vraie Secte de la Terre pure »). Celle-ci connut un succès triomphal au Japon, où elle est aujourd'hui, de toutes les écoles bouddhiques, celle qui possède le plus grand nombre d'adeptes (environ 15 millions).

Référence
Renondeau (G.), *Le Bouddhisme japonais. Textes fondamentaux*, Paris, 1965.

Angelus Silesius

1624, Breslau — Breslau, 1677

« Le Pèlerin chérubinique »

L'œuvre de ce poète mystique allemand est aujourd'hui par tous considérée comme l'une des plus pures expressions du mysticisme occidental.

Né dans une famille luthérienne aisée, Johannes Scheffler, après avoir reçu à Breslau une formation classique, partit en 1643 étudier la médecine à Strasbourg, Leyde et Padoue. Docteur en philosophie et en médecine, devenu le médecin du prince de Öls, il fréquenta les cercles mystiques et se lia avec Abraham von Franckenberg, qui, disciple de Jakob Böhme, avait adopté une attitude interconfessionnelle et exerça sur Scheffler une influence décisive. Un an après sa mort, son émule se convertit au catholicisme, le 12 juin 1653. Ayant pris alors le nom d'Angelus Silesius (« Messager de Silésie »), il vécut pendant trois ans dans la retraite et le silence, mais non sans publier plusieurs recueils de poèmes. Ordonné prêtre en 1661, il écrivit une série de pamphlets contre les protestants, tout en poursuivant son œuvre poétique. Il s'éteignit, miné par l'ascèse et la maladie.

■ L'œuvre

Elle comprend plusieurs recueils, *La Sainte Joie de l'âme* (1657-1668), où l'auteur présente sous forme d'une idylle l'amour du chrétien pour Jésus, la *Description sensible des quatre choses ultimes* (1675) et *Le Pèlerin chérubinique* (1675), écrit en partie avant la conversion d'Angelus Silesius, complété par la suite, et qui lui valut la gloire posthume.

■ L'enseignement

Héritier de la grande tradition d'Eckhart et de Tauler, mais aussi de Böhme, Angelus Silesius lui donne une expression poétique personnelle. S'il dépasse hardiment toute formulation confessionnelle, c'est que Dieu est indéfinissable, à la fois Tout et Rien, Être et Néant. Devant son Créateur, l'homme n'est rien et cependant c'est en lui seul, qui est son image, que Dieu peut se contempler. L'homme doit donc s'abandonner totalement, se vider de soi-même, pour devenir ce que véritablement il est, un reflet divin et par là éternel. Une conception aussi radicale, proche dans son esprit du néo-platonisme et du quiétisme, provoqua pendant longtemps la méfiance de l'Église. En revanche, le lyrisme intense et fervent d'Angelus Silesius servit de modèle au piétisme (v. *Spener*). *Le Pèlerin* influença nombre de poètes allemands, de même que le philosophe Schopenhauer, avant d'être reconnu comme une des plus remarquables formulations d'un mysticisme dépassant toute convention.

Être l'éternité
« Je suis moi-même l'éternité quand j'abandonne le temps et que je résume moi-même en Dieu et Dieu en moi. »

Rendre l'esprit
« Je sais que sans moi Dieu ne peut vivre un instant. Suis-je réduit à rien, il doit rendre l'esprit. »

Références
Le Pèlerin chérubinique, texte, traduction et notes d'E. Sussini, 2 vol., Paris, 1964.
Plard (H.), *La Mystique d'Angelus Silesius*, Paris, 1943.

Apocalypse

Révélation des secrets divins

Le dernier livre, fort énigmatique, du Nouveau Testament a fait l'objet d'innombrables commentaires et interprétations. Annonçant la proche fin des temps, il fut à la source des mouvements millénaristes.

Si le mot d'« apocalypse » évoque aujourd'hui un cataclysme planétaire, version profane du drame de la fin du monde, *apocalypsis* signifie simplement en grec « mise à nu », « dévoilement », et, au sens figuré, « révélation de ce qui était caché », ici en l'occurrence les secrets divins révélés par Dieu lui-même. Tel est le sens du livre qui conclut le Nouveau Testament et contraste d'une manière saisissante avec les autres, aussi bien par la forme de vision tragique, incluant des scènes grandioses dont le symbolisme évident demeure toutefois mystérieux, que par son contenu, bien différent de celui des Évangiles et des Épîtres : car il n'est plus ici question d'histoire, mais d'eschatologie, c'est-à-dire de la science des fins dernières de l'homme et du monde. Selon la Tradition, l'Apocalypse aurait été composée par l'apôtre Jean dans la petite île de Patmos, face à la côte d'Asie Mineure ; l'œuvre est d'ailleurs adressée aux sept Églises d'Asie que Jean aurait fondées, dont celle d'Éphèse où il mourut.

Prologue de l'Apocalypse
« Révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a confiée pour découvrir à ses serviteurs les événements qui doivent arriver bientôt ; et qu'il a fait connaître en l'envoyant par son ange à Jean... »

■ La prophétie

Invité par une voix : « Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver dans la suite », le voyant pénètre dans le ciel, où il est admis à contempler l'Agneau immolé, symbole du Christ, lequel reçoit de Dieu le Livre des desseins dont il brise un à un les sept sceaux. Alors surgissent les fléaux personnifiés, chargés de frapper les impies.

L'ouverture du septième sceau marque le signal du châtiment du monde. Se font entendre les sept trompettes confiées à des anges qui l'annoncent, puis paraissent les sept signes, dont la « femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, une couronne de douze étoiles sur sa tête ». Tandis qu'elle donne le jour à « un enfant mâle qui doit gouverner toutes les nations », la femme est attaquée par le dragon rouge que combattent dans le ciel Michel et ses anges. Vaincu, le dragon n'en poursuit pas moins son œuvre maléfique en faisant la guerre « au reste des enfants » de la femme, les fidèles de Jésus, assisté par les deux Bêtes, de la mer et de la terre. Mais déjà le Fils de l'Homme s'apprête à moissonner et à vendanger la terre, tandis que paraissent sept anges qui reçoivent sept coupes, « pleines de la colère de Dieu », contenant les ultimes fléaux ; le septième est la ruine de Babylone la Grande, appelée aussi la « Grande Prostituée », entraînant l'ébranlement final du monde tout entier. Alors se montre, chevauchant victorieux en tête des armées célestes, le Verbe de Dieu. La Bête de la terre et le faux prophète, son allié, sont précipités dans

La femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et couronnée d'étoiles, met au monde un enfant mâle, tandis qu'elle est attaquée par un dragon rouge à dix cornes et sept têtes portant des diadèmes, lui-même combattu par les anges.
Commentaire sur l'Apocalypse, de Beatus de Liebana.
Miniature de la fin du XIIe siècle. (Bibliothèque nationale, Paris.)

Avertissement de l'ange à l'auteur
« Ne scelle point les paroles de la prophétie ; car le moment est proche. »

l'étang de feu, et le dragon, « qui est le diable et Satan », est enchaîné dans l'abîme pour mille ans. Pendant ce millénaire, les justes, seuls ressuscités et qui n'ont point désormais à craindre une « seconde mort », régneront avec le Christ en sa gloire. Mais, à la fin du millénaire, « Satan sera relâché de sa prison. Il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre extrémités de la terre ». Finalement, Dieu fera descendre du ciel le feu qui détruira tous ses ennemis, et le diable, leur séducteur, sera jeté à son tour dans l'étang de feu. Dès lors, le triomphe de Dieu sera définitif. Un nouveau ciel et une nouvelle terre remplaceront le monde disparu et descendra sur terre la Jérusalem céleste. Dorénavant, Dieu vivra parmi les hommes, ses serviteurs, qui jouiront d'un bonheur sans fin.

■ Le millénium

Dès sa publication, cet ouvrage rencontra de fortes résistances au sein de l'Église. S'il fut cependant admis parmi les livres du Nouveau Testament, c'est qu'on le considérait comme l'œuvre de Jean qui l'aurait rédigée à la fin du règne de Domitien et que, promettant aux convertis la prochaine récompense du « millénium », il entretenait leur ferveur. Mais les siècles passaient et la fin des temps n'arrivait point.

Dès le IIIe siècle, Origène en vint à soutenir qu'il n'y avait plus à attendre le millénium, puisqu'il se trouvait déjà réalisé au sein de l'Église et dans le cœur des fidèles. Au siècle suivant, dans *La Cité de Dieu,* Augustin faisait du millénarisme une allégorie spirituelle. Désormais, on n'insista plus que sur la « parousie », le second avènement du Christ en sa gloire et le Jugement dernier. Néanmoins, l'idée d'un premier avènement, suivi du millénium auquel il fallait se préparer, devait cheminer au cours des siècles. Aux XIIe-XIIIe siècles eurent lieu plusieurs insurrections populaires pour qui Rome était la « Grande Babylone », tandis que Jérusalem, qu'il fallait reconquérir sur l'Infidèle, deviendrait la capitale du Royaume de Dieu. L'une des plus connues fut celle des Pastoureaux du Maître de Hongrie, en 1251. Mais surtout le millénium avait trouvé son nouveau théoricien, l'abbé cistercien calabrais Joachim de Flore (v. 1132-1202), qui annonçait sa venue pour l'an 1260, l'âge de l'Esprit devant alors succéder à celui du Père (Ancien Testament) et à celui du Fils (Nouveau Testament). Alors, apparurent en Italie les Flagellants qui offraient leurs souffrances en sacrifice pour l'avènement de l'Esprit. La date fatidique passée, cet élan « rédempteur » n'en gagna pas moins l'Europe centrale et devint un mouvement de subversion sociale, fondé sur la réalisation terrestre de la Jérusalem céleste. Ses foyers se rallumèrent en particulier au début de la Réforme avec les anabaptistes de Münzer. Par la suite, au sein des protestantismes se manifestèrent, surtout en Amérique, plusieurs réveils millénaristes, mais ceux-là pacifiques, tels la communauté des « Saints des derniers jours » (v. *Mormons*) et, plus récemment, l'adventisme et les « Témoins de Jéhovah ». Même dans le monde déchristianisé d'aujourd'hui, le mot d'« apocalypse », dans un sens, il est vrai, détourné, n'a pas fini, aux approches de l'an 2000, de troubler les esprits.

Références
Lilje (H.), *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible,* Paris, 1959.
Giet (S.), *L'Apocalypse et l'histoire,* Paris, 1957.
Cohn (N.), *Les Fanatiques de l'Apocalypse* (*The Pursuit of the Millenium*), trad. française, Paris, 1964.

Ascèse et ascétisme

Toute vie spirituelle est une ascèse

Mais l'ascétisme, qui repose sur le mépris du corps et va jusqu'à rechercher la souffrance en tant que mortification nécessaire, a pu naguère entraîner de dangereux excès.

Ascèse vient du mot grec qui désignait d'abord l'entraînement des athlètes, mais qui a pris un sens moral chez les philosophes grecs, pythagoriciens, puis stoïciens, les efforts indispensables pour maîtriser les instincts et surmonter les passions étant comparés aux exercices prolongés des athlètes dans le stade. Toute vie spirituelle demande un effort, puisqu'elle vise à une transformation profonde de l'être, qui doit se détacher des objets des sens et des biens matériels.

Pour les pythagoriciens, la vie doit être purification, afin que se dégage de sa gangue l'étincelle divine. Platon considère l'incarnation comme le principal obstacle à la vie de l'âme immortelle. Plotin est encore plus radical. Dans les *Ennéades,* l'âme est décrite comme emprisonnée dans un tombeau, le corps, dont il lui faut se libérer en le mortifiant (au sens étymologique, « faire mourir »). Avec Plotin, on passe de l'ascèse à l'ascétisme. Celui-ci trouva chez les chrétiens une justification nouvelle : la nature de l'homme a été corrompue par le péché originel, mais « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu » ; le chrétien doit donc se repentir, se dépouiller du « vieil homme » afin de devenir « homme nouveau ». Le mépris du corps, instrument du péché, la lutte acharnée contre les instincts trouvèrent leur expression extrême dans la vie de pénitence des Pères du désert, considérés comme des héros, comme des modèles, en particulier pour les moines. Les mortifications corporelles offertes à Jésus crucifié furent longtemps considérées comme participation à son œuvre de rédemption, et parfois cette recherche de la souffrance conduisit à des excès suspects.

■ Les ascétismes orientaux

L'ascétisme n'est cependant pas propre au christianisme, il existe dans toutes les religions. Dans l'islam, bien des soufis menèrent une vie mortifiée. En Inde, les sannyâsin, en quête de libération, ont renoncé à tout et le yoga est une méthode ascétique rigoureuse. Le Bouddha lui-même pratiqua des austérités telles que sa vie fut en danger, mais il y renonça, n'ayant pas par ce moyen atteint son but. Il mit donc ses disciples en garde contre de semblables outrances, mais ceux-ci, les moines, n'en ont pas moins une existence fort rigoureuse (v. *Monachisme*).

Si, en raison des excès auxquels il a donné lieu dans l'histoire, l'ascétisme est en nette défaveur aujourd'hui, l'ascèse, qui en elle-même n'est point ascétisme, demeure le préalable nécessaire de toutes les formes de spiritualité.

L'ascèse monastique
« Elle ne peut être conçue comme négative, elle doit être un acte positif d'amour. La vie de Dieu est amour. L'ascèse consistera donc à purifier le terrain de la rencontre personnelle avec Dieu » (Jean Marcadet).

Références
Trouillard (J.), *La Purification plotinienne,* Paris, 1955.
Lacarrière (J.), *Les Hommes ivres de Dieu,* Paris, 1961.
Shibata (M.), *La Vie dans les monastères zen du Japon,* Paris, 1975.
Herbert (J.), *Spiritualité hindoue,* réédition, Paris, 1981.

Âshram

Lieu consacré, en Inde, à l'enseignement spirituel

Les disciples y vivent en communauté, sous la direction de leur guru.

De Swâmi Sivânanda Sarasvatî :
« Rien n'est plus puissant que le service du guru pour ôter les impuretés de l'esprit. »

De Vivekânanda :
« Adorons notre guru comme nous adorons Dieu, mais ne lui obéissons pas aveuglément, pensons par nous-même. »

Âshram vient du sanskrit *çrama,* l'« effort » dans les exercices religieux ; il désigne les pratiquants d'une discipline spirituelle vivant en communauté sous la direction d'un guru. Dans l'Inde contemporaine, les âshrams sont encore nombreux. Les disciples, qui portent souvent la robe ocre du renoncement et de la chasteté, sont au service du maître, considéré comme une émanation de la divinité. Celui-ci, qui est généralement un sannyâsin (v. *Hindouisme*), leur communique un enseignement ésotérique traditionnel qu'il a reçu de son maître et lui-même expérimenté. Guidés par lui, les novices récitent les textes sacrés, pratiquent des exercices de yoga et prononcent le *mantra,* formule sacrée que le maître a attribuée à chacun en particulier.

Aux adeptes se joignent des laïcs venus faire une retraite plus ou moins longue. Les jours de fête, des familles entières du voisinage apportent des offrandes, que le maître bénit et redistribue (*prasâda*). Il leur donne alors son *darçan,* bénédiction souvent accompagnée d'une imposition des mains. Généralement, le guru prononce une allocution, suivie de chants en commun. Mais parfois il demeure silencieux, en posture de méditation, et son état de *samâdhi,* ou concentration béatifique, est censé se transmettre aux assistants.

Furent particulièrement célèbres au XIXe siècle l'âshram de Râmakrishna, près de Calcutta ; dans la première moitié du XXe, le Satyagrahâshram de Gandhi à Sabarmati, près d'Ahmedabad, les âshrams de Sri Aurobindo à Pondichéry, de Râmana Mahârshi à Tiruvannamalai (Inde du Sud) et de Shivânanda, propagateur zélé du yoga, à Rishikesh, dans la région himalayenne, centre spirituel encore très fréquenté aujourd'hui. En Inde, les âshrams sont d'autant plus nombreux que les couvents sont rares, comme les ordres monastiques ; certains attirent des pèlerins venus d'Occident.

■ Retraite et renoncement

Dans les textes les plus anciens, il est déjà question des âshrams, ermitages situés à l'écart, le plus souvent en forêt, où des renonçants se livraient à des pratiques ascétiques, souvent assistés d'un ou de plusieurs disciples et nourris par la piété des habitants des villages voisins. D'autre part, cette retraite correspond au troisième stade de la vie traditionnelle de l'hindou (v. *Hindouisme*), celui où, après avoir élevé sa famille, il décide de se consacrer exclusivement à la vie intérieure et se retire dans la solitude, pratique encore suivie de nos jours.

Références
Gandhi, *Lettres à l'âshram,* Paris, 1938.
Herbert (J.), *Spiritualité hindoue,* réédition, Paris, 1981.

'Attâr

Vers 1120, Nishâpûr (Khorassan) — Nishâpûr, 1190

Poète et mystique persan

'Attar mit à la portée de tous l'enseignement ésotérique des soufis.

'Attâr et Rûmî
« 'Attâr a parcouru les sept cités de l'Amour, tandis que j'en suis encore au tournant d'une ruelle » (Djalâl ad-Din Rûmî).

Farîd al-Dîn Muhammad ben Ibrahim, qui ne semble pas avoir quitté sa ville natale du nord-est de l'Iran, où mourut, quand il était enfant, le grand poète et savant Omar Khayyâm, est plus connu sous son nom d'écrivain, 'Attâr, le « parfumeur », métier qu'il paraît avoir exercé après son père. Shi'ite, et bien que n'appartenant à aucune confrérie religieuse, très proche des soufis, 'Attâr fut considéré comme hérétique et persécuté comme tel par les sunnites (v. *Islam*). L'un de ses écrits fut brûlé et sa maison pillée. C'est là tout ce que nous savons de sa vie. 'Attâr fait partie de ce groupe des mystiques musulmans qui, ne se rattachant à aucun maître vivant, ne cherchaient la vérité qu'en eux-mêmes, guidés par un ange initiateur.

■ L'œuvre

On a attribué à 'Attâr vingt-cinq ouvrages, mais plusieurs sont certainement apocryphes. De lui sont surtout connus *Le Mémorial des saints (Tadhkirat al-Awliya),* recueil, issu de quarante années de recherches, de soixante-douze biographies d'hommes de Dieu, où la place d'honneur revient à Hallâj, et *Le Langage des oiseaux (Mantiq al-Tair),* dans lequel trente oiseaux partent en pèlerinage afin de découvrir leur roi, l'oiseau légendaire Simorgh, « proche de nous et dont nous sommes éloignés ». Au terme d'un voyage plein de dangers, ils trouvent Simorgh, en qui ils reconnaissent leur propre essence jusqu'alors enfouie au plus profond d'eux-mêmes. Ce long poème initiatique est resté une des expressions les plus populaires de la spiritualité musulmane. De 'Attâr, on possède encore un grand recueil poétique *(Dîwân), Le Livre divin (Elahi Nameh),* poème sur la supériorité des biens spirituels, et *Le Livre de l'adversité,* récit du périple de l'âme vers sa libération, au terme duquel elle comprend que chercher Dieu, c'est chercher son véritable soi en questionnant la nature.

■ L'enseignement

Pour 'Attâr, l'éphémère vie terrestre ne peut prendre son sens que par-delà la mort, qui est délivrance ; c'est là ce que doit saisir l'homme en son âme, seule source de connaissance, car Dieu, même ignoré, y est présent. A transmettre ces vérités découvertes au cours d'une profonde recherche intérieure, 'Attâr a consacré un authentique génie poétique. Non seulement il a orienté toute la poésie persane postérieure vers l'expression d'une spiritualité personnelle, mais il a été et reste un guide sûr, même hors de l'Islam, car son enseignement a une portée universelle.

Référence
Fariddudine 'Attâr, *Le Livre divin (Elahi Nameh),* traduction française, Paris, 1961.

Augustin

354, Thagaste — Hippone, 430

Le premier des grands philosophes chrétiens

Père de l'Église, Augustin a marqué de son influence tout un courant de la spiritualité occidentale. Écrivain de génie, il demeure, par ses Confessions, *toujours proche de nous.*

« Je t'ai cherché et ce que j'ai cru, j'ai désiré le voir avec les yeux de l'intelligence. »

Citoyen romain, né dans l'actuelle Algérie d'un père païen et d'une mère chrétienne et très pieuse, Aurelius Augustinus reçut, à Carthage, alors métropole de l'Afrique romaine, une éducation littéraire classique. A dix-huit ans, la lecture de Cicéron lui révéla sa vocation philosophique. Mais, uni dès l'adolescence à une jeune fille de très humble condition, à laquelle il resta fidèle pendant quatorze ans, jusqu'à la rupture qui fut imposée par la mère d'Augustin, Monique, et père d'un fils, Adéodat (*A deo datus,* « donné par Dieu »), il dut, pour subvenir à leurs besoins, ouvrir une école à Thagaste, avant d'exercer à Carthage l'emploi de rhéteur. Dix ans plus tard, il enseignait la rhétorique à Rome, puis à Milan. Préoccupé par le problème du mal, qui l'obsédera toute sa vie, Augustin fut d'abord attiré par le manichéisme, au sein duquel il resta pendant neuf ans, mais en tant que simple auditeur. A trente-deux ans, après avoir entendu saint Ambroise et lu les néoplatoniciens, il se convertit enfin à ce christianisme qu'il connaissait depuis longtemps, mais qu'il avait toujours méprisé.

De retour à Thagaste, ayant tranché tout lien avec le monde, Augustin mena de 388 à 391 une vie monastique en compagnie de quelques fidèles, mais dut répondre aux vœux des citoyens d'Hippone, qui firent de lui leur évêque. Jusqu'à sa mort, il demeura le principal animateur de l'Église d'Afrique. A ce titre, il eut à combattre le schisme des donatistes, puis l'hérésie de Pélage, dont la doctrine fut condamnée au concile de Carthage en 418. Les dernières années de l'évêque furent assombries par l'invasion des Vandales et Augustin mourut dans Hippone qu'ils assiégeaient. Personnalité ardente, émotive, toujours en évolution et capable de se contredire, il n'a pas cessé d'exercer à travers les siècles une fascination qui dure encore.

L'Immuable
« Voici qu'en la pointe de l'âme, nous avons pu, dans un rapide éclair, saisir quelque degré de l'Immuable [...]. J'ai déjà touché l'Immuable, pourquoi me troubler encore ? »

■ L'œuvre

Elle compte cent treize traités de polémique contre les païens et les dissidents, de catéchèse et de théologie morale, deux cent dix-huit *Lettres* et plus de cinq cents *Sermons.* Mais les ouvrages qui valurent à leur auteur une renommée universelle sont les *Soliloques,* écrits alors qu'il était catéchumène, les *Confessions* (v. 400), livre unique dans la littérature antique, aveu de ses faiblesses humaines, mais aussi hymne d'action de grâce pour la mystérieuse présence de Dieu aux côtés de l'homme, *De la doctrine chrétienne* (397-427), et enfin *La Cité de Dieu* (420-429), apologie du christianisme et philosophie de la nouvelle société chrétienne en son devenir.

■ L'enseignement

La philosophie d'Augustin n'est point la quête d'un esprit solitaire, mais dialogue, dialogue fervent et ininterrompu entre la créature et son créateur, entre l'homme qui cherche Dieu et Dieu qui vient à sa rencontre, itinéraire conduisant l'être fini jusqu'à l'infini. Si les circonstances ont fait de lui un homme d'action, il demeure un contemplatif, un mystique, mais, là aussi, il est actif ; c'est un chercheur obstiné : « Nous chercherons donc comme si nous allions trouver, mais nous ne trouverons jamais qu'en ayant toujours à chercher. »

Posant le problème de la connaissance de Dieu, Augustin part de la présence au cœur de l'homme de l'image divine, source de la véritable sagesse, qui est amour, car, si l'âme aime Dieu, « elle sera sage, non par sa propre lumière, mais par la participation à la lumière souveraine de Dieu ; là où elle sera éternelle, elle régnera dans la béatitude ». Cette sagesse, qui est union de l'humain et du divin, permet de percevoir et de connaître Dieu, sans dévoiler pour autant ses mystères. Ayant fait d'elle « l'objet de sa contemplation », l'âme, s'y attachant exclusivement, se détache du même mouvement des « choses vaines » du monde. Elle connaît la béatitude en s'unissant à l'Esprit, en participant à la nature divine. Et Augustin, dans ses *Confessions,* s'exclame : « Tu as appelé, clamé, brisé ma surdité ; Tu as brillé, resplendi, chassé mon aveuglement ; Tu as embaumé, j'ai humé et j'aspire à Toi ; j'ai goûté et j'ai faim et soif de Toi ; Tu m'as touché et je me suis embrasé pour ta paix. »

Un élan aussi personnel a guidé bien des mystiques. Mais cette pensée profondément originale a aussi joué dans l'évolution du christianisme un rôle fondamental, car elle constitue la synthèse la plus réussie en Occident entre la doctrine chrétienne et l'héritage de la culture gréco-latine.

Toutefois, l'un de ses aspects, exposé dans *De la prédestination des saints,* a été pour les théologiens une source de trouble et de difficulté. Contre Pélage, Augustin soutient que, depuis la chute originelle, l'homme s'est à ce point enfoncé dans le péché que le salut ne peut plus être que l'œuvre de Dieu lui-même, qui refuse aux uns ce qu'il accorde aux autres, ce qui conduit l'évêque à formuler la thèse de la « double prédestination » : les élus manifestent la miséricorde gratuite de Dieu, tandis que les réprouvés témoignent de sa colère vengeresse contre le péché. Cette doctrine, qui ne fut jamais tout à fait admise par l'Église, puisqu'elle réduit à néant l'utilité des œuvres, engendra d'interminables controverses, depuis le semi-pélagianisme du VIe s. jusqu'à la Réforme au XVIe s. Luther en effet soutint la doctrine de la prédestination que Calvin formula plus tard en des termes d'une extrême rigueur. Au siècle suivant, Jansénius, évêque d'Ypres, se référa à la doctrine augustinienne, altérée selon lui par les jésuites, dans l'*Augustinus,* qui donna naissance au jansénisme. Pourtant, même les adversaires les plus acharnés se sont tous abrités sous l'autorité du saint, tant demeurait grand son prestige. Et même en dehors du contexte religieux, les ouvrages d'Augustin constituent une profonde méditation philosophique sur le destin de l'homme.

De Saint-Cyran :
« Saint Augustin est le premier des Pères latins. Toutes ses paroles sont des effusions de sa vertu et de son ardeur. »

De Luther :
« Augustin me plaît plus que tous les autres. Il a enseigné une pure doctrine, et soumis ses livres, avec l'humilité chrétienne, à la Sainte Écriture. Il est le premier Père de l'Église qui ait traité du péché originel... Tout Augustin est avec moi. »

Références
Marrou (H.), *Saint Augustin et la fin de la culture antique,* Paris, 1965 ; *Saint Augustin et l'augustinisme,* Paris, 1965.

Aurobindo (Sri)

1872, Calcutta — Pondichéry, 1950

Vers l'homme nouveau

Conjuguant tradition et évolution, Orient et Occident, Sri Aurobindo annonce sa naissance.

Sri a en Inde à peu près le sens de « maître ».

Fils d'un médecin bengali, Aurobindo Ghose fit en Angleterre, de 1879 à 1893, toutes ses études qu'il termina à l'université de Cambridge. A son retour en Inde, il étudia profondément les grandes traditions de son pays, qu'il avait jusqu'alors méconnues. Athée en Angleterre, Aurobindo retrouva Dieu dans la philosophie indienne. Convaincu que l'Inde devait réacquérir avec l'indépendance sa véritable identité, il devint un nationaliste extrémiste, sans cesser de pratiquer le yoga qui lui donnait sérénité et maîtrise de soi. En 1909, il s'installa à Pondichéry, alors territoire français, et se voua à la composition de son œuvre. Des disciples vinrent vivre auprès de lui et de sa compagne, une Française, Mme Richard, devenue la « Mère » de l'âshram. En 1926, elle en prit la direction, tandis que Sri Aurobindo entrait dans une retraite, dont il ne sortait qu'une fois l'an pour paraître en public. La « Mère », morte en 1975, continua sa tâche en créant un « centre universitaire », puis Auroville, où affluèrent des disciples venus de tous les pays.

L'Être absolu est « l'inconnu, l'omniprésent, l'indispensable, que la conscience humaine cherche éternellement dans sa connaissance, sa sensibilité, sa perception et son action. »

■ L'œuvre

Sri Aurobindo est l'auteur de nombreux livres ; les plus importants ont été traduits en français : *La Synthèse des yogas* (1939) ; *Le Guide du yoga* (1951) ; *La Vie divine*, 4 vol. (1955-1959) ; *Le Secret du Veda* (1975). Il l'est aussi de commentaires sur la *Bhagavad-Gîtâ* (1962) et sur *Trois Upanishad* (1949), ainsi que sur Héraclite.

■ L'enseignement

Très attaché à la pensée non-dualiste de l'Inde, mais nourri de philosophie occidentale, Sri Aurobindo se préoccupe surtout de son futur développement au contact de la science moderne. Aussi son œuvre tente-t-elle d'exprimer une « nouvelle synthèse », capable de concilier rationalisme et mysticisme, action et contemplation, science occidentale et sagesse orientale. Pour Aurobindo, Dieu, qui est à la fois transcendant et immanent, apparaît à l'homme surtout en tant que Conscience cosmique se manifestant dans l'espace et le temps.

Le monde résultant du « jeu cosmique », qui est involution de l'Esprit dans la matière, l'homme doit parvenir, grâce à ses potentialités non encore utilisées, en particulier la faculté que Sri Aurobindo dénomme le « supramental », qu'il peut atteindre par la pratique des différents yogas, à rétablir en lui-même et sur la terre la « vie divine », à condition de renoncer à tout désir égoïste. Cette mutation volontaire devrait aboutir à un nouveau type humain, le véritable « surhomme ».

Références

Satprem, *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la conscience*, Paris, 1932.

Sailley (R.), *Sri Aurobindo*, Paris, 1970.

Avicenne

980, Avshana (près de Boukhara) — Hamadan, 1037

Philosophe en Occident, mystique en Orient

Si Avicenne a exercé une influence considérable sur la pensée médiévale européenne, en milieu musulman il est surtout considéré comme un grand maître spirituel.

Avicenne est la transcription d'Ibn Sînâ. Abû'Ali al-Hosayn Ibn Sînâ est né aux extrémités orientales du monde iranien, où il passa toute sa vie. Il était probablement shi'ite et proche des ismaéliens. Tout jeune, il suscita l'admiration de son entourage par ses connaissances encyclopédiques. Il exerça pendant quelque temps la profession de médecin et rédigea un *Canon* qui devint pendant des siècles la base de l'enseignement de la médecine en Europe. Recherché par les princes, Ibn Sînâ fut à plusieurs reprises vizir, à Hamadan, puis à Ispahan. Mais, s'il consacrait ses journées aux affaires, ses soirées et ses nuits étaient vouées à l'étude et à l'enseignement. Il mourut de manière très édifiante, en croyant fidèle.

« Acquiers la connaissance de toi-même, et tu connaîtras ton Auteur. »

■ L'œuvre

Elle compte plus de deux cents titres, dont les plus connus en Occident furent, outre son *Canon* de médecine, *La Guérison de l'erreur (Kitâb Ash Shifâ)*, encyclopédie des sciences philosophiques en dix-huit volumes, *Le Retour (Almahad)*, celui de l'âme, après la séparation du corps, à l'être simple qu'elle était avant de s'incarner. Ibn Sînâ travailla longtemps à une *Philosophie orientale* qu'il tenait pour son œuvre majeure. Nous n'en connaissons que des fragments, mais en particulier les trois *Récits* mystiques dans lesquels il a partiellement dévoilé le secret de son expérience intime sous la forme d'un voyage initiatique vers un Orient mystique, en compagnie de l'Ange illuminateur.

■ L'enseignement

Le caractère encyclopédique de l'œuvre et l'usage qu'en fit la scolastique médiévale ont masqué jusqu'à nos jours le rôle joué par Ibn Sînâ dans la spiritualité de l'islam. Pour lui, philosophie et théologie ne sont nullement séparées ; conjuguées, elles forment une théosophie, et même une gnose. Les âmes humaines procèdent de la dernière des dix Intelligences angéliques émanées de la Pensée divine. Elles ne peuvent donc se connaître en leur réalité ultime qu'en prenant conscience de la présence en elles de l'Ange, seul véritable connaisseur et révélateur du secret divin. Cette doctrine, où apparaît le reflet des enseignements néo-platoniciens, explique l'influence qu'exerça Ibn Sînâ sur la philosophie mystique de l'Iran shi'ite, en particulier sur Sohrawardî, et, au XVII[e] s., sur Sadrâ Shîrazî, auteur d'un important commentaire sur *La Guérison de l'erreur*.

Ce qui survit

« Après la mort, l'âme demeure immortelle au sein de l'Intelligence universelle. Par contre, ses autres facultés, telles l'animale ou la végétative, qui ne peuvent agir sans le secours du corps, meurent avec lui. »

Référence

Corbin (H.), *Avicenne et le récit visionnaire*, 2 vol., Paris, 1954.

Bardo Thödol

Le « Livre des morts » tibétain

Conçu comme un guide de la libération par-delà la mort, le Bardo Thödol *est étudié par les bouddhistes tibétains, avant d'être lu au chevet des mourants.*

L'illusion
« Puissé-je reconnaître que toute apparition n'est qu'une réflexion de ma propre conscience. »

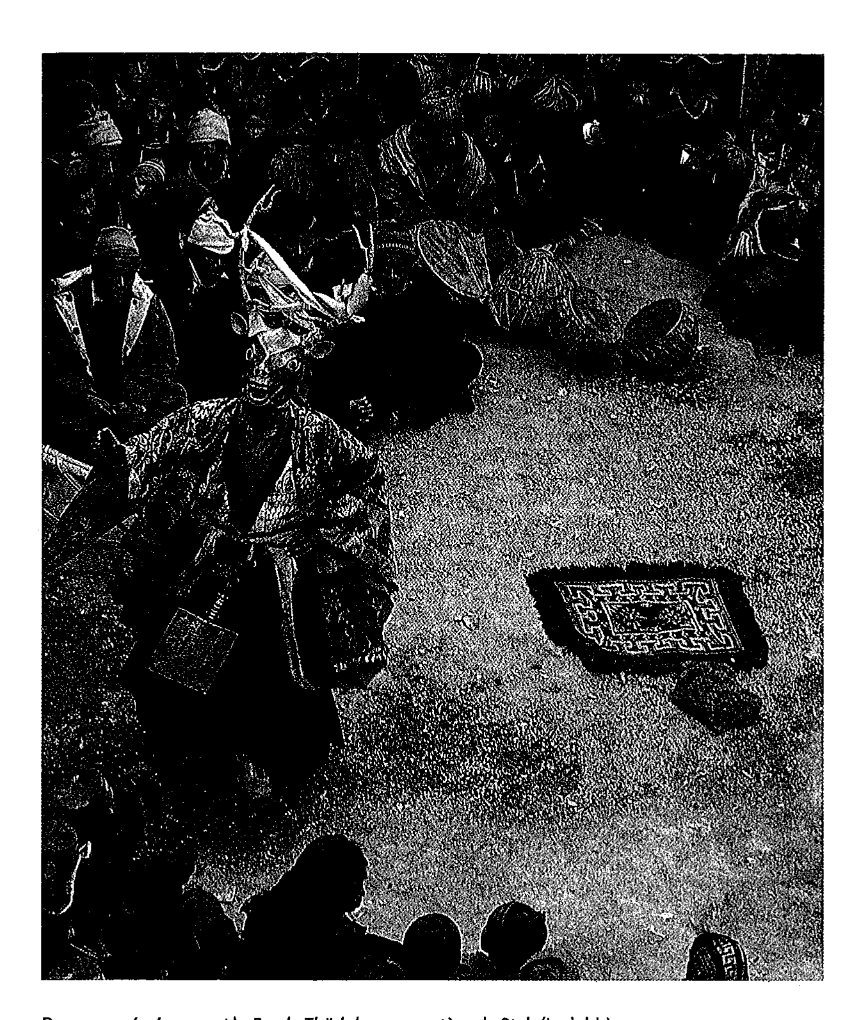
A la différence du « Livre des morts » égyptien, le *Bardo Thödol* n'est pas un itinéraire pour les défunts, mais une suite d'instructions données à « ceux qui veulent dépasser la mort, en métamorphosant son processus en un acte de libération ». Son intitulé exact est *La Grande Libération par l'audition pendant le Bardo.* Si ses plus anciens manuscrits ne remontent qu'au XIVe s., l'ouvrage est donné pour un *terma,* c'est-à-dire un texte retrouvé dans une cache où il aurait été déposé, lors d'une période peu propice à sa divulgation ; il est donc censé être de beaucoup antérieur à sa découverte. L'origine du *Bardo Thödol* remonterait à Padmasambhava, l'introducteur au VIIIe s. du bouddhisme tantrique au Tibet.

■ Le Bardo

C'est l'intervalle qui sépare la mort d'une nouvelle naissance, que le bouddhiste souhaite éviter. Pour les maîtres du vajrayâna, la mort n'est pas un événement instantané, mais une lente désintégration, qui commence avec les signes avant-coureurs de l'agonie et se prolonge bien au-delà de la mort apparente, jusqu'à ce que le dernier vestige de conscience ait abandonné le corps.

La récitation de ce texte au chevet des mourants n'est que le rappel des notions essentielles acquises au cours de leur existence. Après la mort apparente, le défunt traverse le *Chikaï Bardo,* au cours duquel il ne comprend pas qu'il est mort et se trouve dans un état proche du sommeil. La récitation de la première partie du livre est destinée à lui faire prendre conscience de son état, à lui épargner les regrets et à le préparer à la Libération finale, qui se manifeste comme la vision de la « Claire Lumière primordiale ». Si, mal préparé et apeuré, il ne saisit pas cette occasion d'entrer dans le nirvâna, le défunt se trouvera, au cours du *Chönyid Bardo,* en présence des divinités secourables puis des divinités terribles, expressions du contenu de son propre *karma.* Il lui sera encore possible d'y échapper, s'il a confiance dans la compassion des bouddha et des bodhisattva, mais s'il ne le fait pas, il tombera dans le *Sidpa Bardo,* qui, commençant le quatorzième jour après le décès, est la phase la plus périlleuse, celle de la recherche d'une nouvelle naissance, afin d'échapper aux visions terrifiantes qui l'assailliront. Toutefois, jusqu'au terme du *Bardo,* l'âme du défunt aura été assistée à chaque étape par les mises en garde du prêtre chargé de la récitation de ce texte, l'un des plus singuliers de la littérature universelle.

Références
Le Livre des morts tibétain. La Grande Libération par l'audition pendant le Bardo, commentaires de Chögyam Trungpa, Paris, 1979.
Bardo Thödol. Le Livre tibétain des morts, préface du lama Anagarika Govinda, Paris, 1980.



Danse sacrée évoquant le *Bardo Thödol* au monastère de Stok (Ladakh). Le personnage portant un masque de cerf représente Yama Raja, le juge des Morts.

Basile de Césarée

Vers 330, Césarée de Cappadoce — Césarée, 379

Le premier des grands docteurs œcuméniques

Basile défendit les principes d'un christianisme moral et social et établit sur des bases solides le monachisme, modèle de la vie chrétienne.

L'Esprit
« Il conduit par la main les faibles, perfectionne ceux qui progressent, illumine les purifiés. »

Basile appartenait à une famille depuis longtemps chrétienne et qui compta un nombre surprenant de saints, de sa grand-mère à sa sœur Macrine ; deux de ses frères furent évêques, Grégoire à Nysse et Pierre à Sébaste. Basile fit ses études à Constantinople auprès du fameux rhéteur Libanios, puis à Athènes, où il se lia d'amitié avec Grégoire de Nazianze qu'il avait connu à Césarée. A la mort de son père, Basile revint dans sa ville natale afin d'y enseigner la rhétorique, mais bientôt décida de se consacrer à Dieu. Après avoir reçu le baptême, il entreprit un long voyage à travers la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie et l'Égypte, y visitant les grands ascètes qu'il se proposait d'imiter. De retour à Césarée, il distribua ses biens aux pauvres et se retira dans la solitude. De nombreux disciples vinrent l'y rejoindre et, en quelques années, Basile fonda plusieurs monastères et pour eux rédigea des *Règles*. Sa réputation était telle qu'elle incita Eusèbe, évêque de Césarée, à lui faire accepter le sacerdoce vers 364. Basile dut lui succéder en 370. Pasteur modèle, il fonda hôpitaux et hospices et apporta sa contribution à la lutte contre l'hérésie arienne.

■ L'œuvre

Elle comprend des ouvrages de polémique et de théologie, dont le *Contre Eunome* (évêque arien, v. 364) et le *Traité du Saint-Esprit* (v. 375), d'exégèse, tel l'*Hexaéméron* (av. 370), recueil d'homélies sur les six jours de la Création, l'*Exhortation aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques,* qui contribua à maintenir le goût de la littérature de l'Antiquité, des *Lettres* de direction, enfin les *Quatre Règles* et les *Petites Règles.*

■ L'enseignement

Basile a joué un rôle essentiel dans l'élaboration du dogme de la Trinité, en conciliant les points de vue opposés qui risquaient de rompre l'unité des chrétiens, mais il fut surtout un maître influent par ses dons d'orateur et de directeur spirituel. S'il définit les critères propres à la morale nouvelle, fondée sur l'amour de Dieu et du prochain, pour lui, la véritable vie chrétienne est celle des moines, qu'il organisa avec le plus grand soin dans ses *Règles.* Contenant déjà tous les éléments : prière liturgique, confession, communion fréquente, méditation des textes sacrés, travail manuel et œuvres de bienfaisance, elles servirent désormais de norme, tant en Orient, où elles sont toujours suivies dans l'Église orthodoxe, qu'en Occident, où elles inspirèrent la *Règle* de saint Benoît. Enfin, Basile créa la liturgie qui, portant son nom, est encore en usage dans le rite grec.

Références
Saint Basile, *Lettres,* 3 vol. Paris, 1966.
Jugie (M.), *Saint Basile de Césarée,* Paris, 1929.
Amand (D.), *L'Ascèse monastique de saint Basile,* Maredsous, Belgique, 1948.

Benoît de Nursie

Vers 480, Nurcia (Ombrie) — Mont-Cassin, 547

Le « Patriarche des moines d'Occident »

Leur ayant donné comme but la recherche de Dieu en son intimité, Benoît fit des monastères des « écoles au service du Seigneur ».

Aux moines
« A vous s'adresse ma parole, mon exhortation paternelle, qui que vous soyez, pourvu que vous apparteniez à la race des dociles et des forts. »

Nous ne connaissons sa vie que par les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, qui furent écrits alors que saint Benoît, mort à peine un demi-siècle auparavant, était déjà entré dans la légende. Né dans une famille de noblesse provinciale, il vint faire ses études à Rome. Mais bientôt, horrifié par les violences d'une époque extrêmement troublée par les invasions barbares, il décida de quitter le monde pour vivre en ascète dans une communauté chrétienne à Enfida, puis, un miracle ayant attiré sur lui l'attention, il se retira en solitaire à Subiaco. Les moines d'une abbaye voisine, l'ayant découvert, lui demandèrent de devenir leur abbé, mais sa fermeté les découragea et il n'échappa que de justesse à une tentative d'empoisonnement. De nombreux postulants n'en vinrent pas moins se placer sous sa direction. Benoît les répartit en douze petits monastères. La jalousie d'un prêtre l'ayant obligé à quitter Subiaco, il vint s'établir vers 529 sur le mont Cassin. Il y fonda une grande abbaye, où il put organiser une vie monastique rigoureuse, suivant la *Règle* qu'il rédigea vers la fin de sa vie.

Au XIIe s., son âge d'or, l'ordre des Bénédictins qu'il avait créé comptait en France deux mille abbayes et deux mille prieurés. En Europe, les maisons bénédictines dépassaient alors le nombre de 100 000. Aujourd'hui, les Bénédictins sont environ 23 000, 9 600 moines et 13 800 sœurs.

■ L'enseignement

Selon l'érudition moderne, la *Règle* de saint Benoît ne serait qu'une version plus claire et plus concise d'une *Règle du Maître* qui serait antérieure. Benoît n'a jamais voulu être un novateur, mais seulement condenser l'expérience de trois siècles de monachisme, à la lumière de la sienne. Toujours est-il que sa *Règle* devint la norme de toute la vie monacale en Occident pendant six siècles. Elle comprend soixante-treize chapitres d'une remarquable précision, qui traitent successivement de la prière liturgique, de la vie quotidienne des moines et de la discipline, de la manière de recevoir les novices et de s'assurer de leur vocation, enfin de l'approfondissement de l'Écriture et des textes des Pères de l'Église. Le ton en est réformateur, évangélique et solennel, mais aussi bienveillant et humain. Dans tout monastère, chacun « prie et travaille » comme « ouvrier de Dieu », lui obéissant entièrement sous la direction de l'abbé, représentant du Christ.

Référence
La Vie et la Règle de saint Benoît, traduction d'E. de Solms, Paris, 1965.

Berdiaev Nicolas

1874, Kiev — Clamart, 1948

Le prophète d'une nouvelle chrétienté

Guide très écouté de son vivant et après sa mort, Berdiaev annonce l'avènement d'une mystique universelle, seule capable de changer l'homme en profondeur.

Autobiographie spirituelle
« Je ne suis qu'un chercheur, de vérité et de vie en Dieu..., non un maître. »
« Dieu n'est en rien semblable à l'idée qu'on s'en fait, absolument en rien. »

Né dans la grande aristocratie russe, Nicolas Berdiaev rompit très tôt avec son milieu familial. Ayant sympathisé avec les révolutionnaires, il fut exclu de l'université de Kiev et déporté dans le nord de la Russie (1898-1901). A Saint-Pétersbourg de 1901 à 1909, puis à Moscou de 1909 à 1922, il participa activement, avec Boulgakov, au mouvement de renouveau de la philosophie de l'orthodoxie, tout en attaquant l'esprit réactionnaire du clergé. Il se définit alors comme un « prophète voué à l'élaboration d'une anthropologie chrétienne ». Resté socialiste, bien qu'inquiet des tendances totalitaires du bolchevisme, Berdiaev tenta de défendre la liberté de l'esprit et le christianisme renouvelé. Finalement expulsé en 1922, comme « adversaire idéologique du communisme », il s'installa d'abord en Allemagne (1922-1924), puis à Clamart, près de Paris, où il vécut jusqu'à sa mort. En 1924, la publication d'*Un nouveau Moyen Âge* valut à Berdiaev une large audience européenne, qui s'accrut encore avec la parution de ses ouvrages consacrés au rapprochement entre l'Orient et l'Occident.

■ L'œuvre

Le Sens de l'acte créateur (1916), le premier livre important de Berdiaev, définit l'acte créateur libre comme une participation active à la Création divine. Dans *Un nouveau Moyen Âge*, l'auteur affirme que l'humanisme s'est transformé de nos jours en une auto-divinisation de l'homme, d'autant plus dangereuse que la culture de masse en fait un robot irresponsable. Dans *Esprit et Réalité* (1929), il distingue l'esprit, présence divine en l'homme, de l'âme incarnée, tandis qu'avec *De la destination de l'homme* (1935) il pose les fondements d'une « éthique paradoxale ». Enfin, l'*Autobiographie spirituelle* (écrite en 1940) retrace le parcours qui l'a fait passer de la révolution sociale à la révolution intérieure.

■ L'enseignement

Révolté par l'injustice et la médiocrité d'un monde dans lequel l'homme ne peut s'épanouir, Berdiaev a cherché pendant toute sa vie le moyen de le transformer. Révolutionnaire d'abord social, puis religieux, il a critiqué aussi bien les Églises que le communisme qui n'a pas su réaliser les espoirs qu'il avait suscités. Berdiaev n'a finalement trouvé que dans la mystique la possibilité pour l'homme de modifier le monde en se changeant profondément lui-même. Cette quête aussi ardente qu'intransigeante le place au premier rang des penseurs spiritualistes de son temps.

Références
Porret (E.), *Berdiaeff, prophète des temps nouveaux*, Neuchâtel-Paris, 1951.
Davy (M.-M.), *Berdiaev, l'homme du huitième jour*, Paris, 1964.

Bernard de Clairvaux

1090, château de Fontaine-lès-Dijon — Clairvaux, 1153

Une spiritualité qui est amour

Si saint Bernard vécut intensément sa tendre dévotion pour le Christ et pour la Vierge, il aima en la nature l'œuvre divine.

Né dans une famille de moyenne noblesse bourguignonne, Bernard, après avoir fait ses études classiques, perdit, adolescent, sa mère, femme de haute vertu, et mena pendant quelques années la vie mondaine d'un jeune seigneur. Mais, dès 1112, avec une trentaine de compagnons, dont tous ses frères qu'il avait guidés vers l'idéal monastique, il se fit admettre à Cîteaux, abbaye fondée depuis peu, qui voulait retourner à l'ascétisme le plus rigoureux, mais connaissait de graves difficultés. Envoyé fonder un nouveau monastère à Clairvaux, Bernard y réussit si bien qu'il donna un élan prodigieux à l'ordre cistercien, lequel, à sa mort, comptait trois cent cinquante maisons. Sa renommée se répandit dans toute la chrétienté, où il fut appelé, parfois contre son gré, à jouer un grand rôle ; ainsi, il restaura la papauté menacée de schisme, fit condamner les hardiesses d'Abélard et prêcha la deuxième croisade. Cet humble moine n'hésita jamais à admonester les puissants, y compris les papes, qui sollicitaient ses conseils. Mais surtout Bernard, à la fois ascétique et généreux, énergique et sensible, illumina la spiritualité médiévale d'une clarté qui n'est pas éteinte.

■ L'œuvre

Elle se compose d'une douzaine de brefs écrits, dont le *Traité de l'Amour de Dieu* et *Des degrés de l'humilité et de l'orgueil*, guide spirituel pour la vie monastique, de quelque trois cent cinquante *Sermons* et quatre cent cinquante *Lettres*, qui nous permettent de connaître les aspects multiples d'une très riche personnalité.

■ L'enseignement

Le premier pas à accomplir sur la voie spirituelle est l'authentique connaissance de soi, qui doit dépasser l'accessoire pour atteindre l'essence profonde. Alors, l'âme libérée des désirs et des convoitises vise à recouvrer la ressemblance divine originelle dont elle s'est elle-même privée. A l'exemple du Christ, elle passe du niveau charnel au plan spirituel, devient capable de rencontrer Dieu, d'accepter librement sa grâce et de s'unir à Lui. S'il ne peut s'agir encore d'un état permanent, les instants de la présence divine permettent à l'âme de supporter les absences de l'Aimé dans l'attente joyeuse du jour d'éternité où cette union deviendra parfaite.

L'art cistercien
Le courant spirituel né de l'enseignement de saint Bernard donna naissance au XII[e] s. à un style nouveau, celui des églises cisterciennes, caractérisé par son extrême sobriété ; l'accent fut mis sur la seule harmonie des proportions et la judicieuse répartition de la lumière, destinées à faciliter le recueillement.

« **Dieu** s'est donné pour mériter notre amour, il se réserve pour être notre récompense ; il est la nourriture servie aux âmes saintes, la victime livrée pour le rachat des âmes captives » *(Traité de l'amour de Dieu).*

Références
Davy (M.-M.), *Saint Bernard*, 2 vol., Paris, 1945.
Béguin (A.), *Œuvres mystiques de saint Bernard*, Paris, 1953.

Bhagavad-Gîtâ

Le « Chant du Bienheureux Seigneur »

Ce guide de vie spirituelle est vénéré en Inde depuis deux mille ans et a été commenté par tous les grands maîtres spirituels.

« De tout ton être, prends refuge dans le **Seigneur** qui siège dans ton cœur ; par sa grâce tu atteindras la paix suprême et l'état d'éternité » *(Bhagavad-Gîtâ).*

Sixième livre du *Mahâbhârata,* épopée indienne, la plus longue de la littérature mondiale (90 000 vers), la *Bhagavad-Gîtâ* relate les conflits entre deux clans apparentés, les Kaurava, représentant les forces maléfiques, et les Pândava, descendants des dieux. Formant un tout autonome, elle est considérée comme l'un des principaux livres saints de l'Inde, à l'égal des *Veda* (v. *Hindouisme*) et des *Upanishad.* Le poème se présente comme un dialogue versifié de sept cents stances et est divisé en dix-huit chants.

Au moment où va s'engager la bataille, le pândava Arjuna, révolté par cette lutte fratricide, est prêt à déposer les armes, mais son cocher, Krishna, qui n'est autre qu'un avatar de Vishnu, l'Être suprême, le persuade de remplir son devoir de guerrier. Cependant, il ajoute que, si l'on n'a pas le droit de fuir l'action imposée par le statut social, il n'en faut pas moins renoncer au bénéfice de celle-ci et donc aux conséquences positives ou négatives du *karma.* Ce détachement conduit à l'amour *(bhakti)* et à l'imitation du Seigneur, qui est luimême action, car, s'il cessait d'agir, « les mondes cesseraient d'exister », mais qui n'est cependant que « le spectateur de sa propre création ». Devant Arjuna émerveillé, l'Être suprême se révèle alors en son incomparable splendeur. Il se manifeste donc ici comme un Absolu personnel, à la fois transcendant et cependant immanent à sa création.

■ L'enseignement

La *Bhagavad-Gîtâ* élève le disciple du plan humain au plan divin en trois étapes. D'abord, ayant renoncé au désir, il doit accomplir les actes dont il se croit l'auteur, en tant que sacrifice à Dieu. Puis il reconnaît que ceux-ci ne sont que les effets en lui de la Force universelle, la *Prakriti.* Enfin, il identifie cette dernière comme la manifestation partielle du *Purusha* suprême et immuable, à qui il s'abandonnera dans l'amour, ayant atteint la parfaite liberté en participant à la transcendance divine. Ces trois étapes correspondent à la fois aux trois branches du yoga, *karma, jnana* et *bhakti,* ainsi qu'au *sâmkhya,* ou véritable connaissance du Soi.

La *Bhagavad-Gîtâ,* en laquelle se synthétisent les grands courants de l'hindouisme, représente l'expression la plus élevée de la spiritualité de l'Inde. Elle y jouit d'une faveur qui ne s'est jamais démentie. Tous les grands philosophes, de Shankara au VIIIᵉ s. à Râmakrishna au XIXᵉ s. et à Sri Aurobindo au XXᵉ s., lui ont consacré d'importants commentaires. Grâce à de récentes traductions, l'Occident découvre aujourd'hui la portée universelle de l'enseignement qui y est contenu.

Références
Bhagavad-Gîtâ, traduction française, Paris, 1967.
Sri Aurobindo, *Le Yoga de la Bhagavad-Gîtâ,* traduction française, Paris, 1969.

Bible

La Parole divine

Règle et guide de vie pour les croyants, la Bible est depuis deux mille ans une source inépuisable d'inspiration pour la spiritualité, tant chrétienne que juive.

Le mot, d'origine grecque (*ta bibla,* les « livres »), désigne le recueil des textes sacrés des religions juive et chrétienne. Pour les juifs, elle est la Loi du peuple d'Israël, la Torah, qui fut révélée par Dieu à Moïse et se trouve exposée dans le *Pentateuque,* c'est-à-dire les cinq (premiers) livres. La Genèse (du grec *génèsis,* « naissance »), après un préambule rapportant la création du monde, relate la vie d'Adam et Ève et la chute originelle, puis le déluge, la vocation d'Abraham et l'histoire de sa descendance jusqu'à la mort de Joseph en Égypte. L'Exode contient le récit de la sortie d'Égypte du peuple d'Israël conduit par Moïse et de la promulgation de la Loi sur le Sinaï. Le Lévitique réglemente le culte confié aux enfants de Lévi. Le livre des Nombres, qui s'ouvre sur le dénombrement du peuple, raconte la suite de l'histoire des Israélites, jusqu'à leur entrée dans la Terre promise. Quant au Deutéronome (en grec, la « Seconde Loi »), c'est en effet un résumé postérieur des préceptes donnés par Yahweh pour son peuple à Moïse, dont la fin est relatée.

Si, tel qu'il est venu jusqu'à nous, le Pentateuque ne remonte pas au-delà des XIIᵉ-XIᵉ s. av. J.-C. et a fait l'objet de remaniements successifs — ainsi, le Deutéronome est un ajout du VIIᵉ s. —, il n'est pas douteux que son auteur originel soit Moïse lui-même. En effet, des textes comme le Code de l'Alliance et le Décalogue constituant la Loi proprement dite ont bien certainement été conservés tels quels par la Tradition.

■ Les livres de la Bible

Au Pentateuque vinrent avec le temps s'adjoindre les *Prophètes,* en tant que maîtres spirituels inspirés, successeurs de Moïse, transmettant les instructions de Yahweh à son peuple. Ils sont suivis dans la Bible par les *Livres sapientiaux,* ou de Sagesse, qui sont de provenance, d'époque et d'esprit divers. Si un grand nombre de *Psaumes* ont pour auteur David lui-même (XIᵉ-Xᵉ s.), les *Proverbes* et le *Livre de Job,* qui décrit de manière saisissante les souffrances du juste et donc le drame de la condition humaine, ne sauraient être antérieurs au Vᵉ s. Quant à l'*Ecclésiaste* ou *Qohélet,* témoin désabusé de la vanité de l'effort humain, et au *Cantique des Cantiques,* brûlant poème d'amour où l'on a vu l'allégorie de l'union de Dieu et de son peuple, ils n'auraient été composés qu'au IIIᵉ s., de même que les deux livres des *Chroniques,* puis ceux d'*Esdras* et de *Néhémie.* De la même époque dateraient les livres de *Tobie,* de *Judith* et les suppléments à ceux d'*Esther* et de *Daniel,* tous rédigés directement en grec et, qui, exclus de ce fait par la synagogue, ne figurent qu'en partie dans la Bible protestante mais en totalité dans la Bible catholi-

« **Dieu créa l'homme à son image ;** à l'image de Dieu, il le créa » (Genèse, I, 27).

« **Tu ne peux voir ma face,** car l'homme ne peut me voir et demeurer en vie » (Exode, XXXIII).

« Je te donne **ce commandement :** tu dois ouvrir ta main à ton frère, à celui qui est pauvre et humilié... » (Deutéronome, XV, 1).

« **L'Éternel** est ma lumière et mon salut ; qui craindrais-je ? L'Éternel est le soutien de ma vie ; de qui aurais-je peur ? » (Psaumes, 27).

« **Vanité des vanités,** a dit l'Ecclésiaste, tout est vanité... Crains Dieu et observe ses commandements, c'est là le tout de l'homme » (Ecclésiaste, XII).

Références
La Sainte Bible (catholique), traduction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, 1956.
La Bible du Centenaire (protestante), 4 vol., Paris, 1928-1947.
La Bible. L'Ancien Testament, coll. « La Pléiade », 2 vol., Paris, 1956-1969.
Jacob (E.), *Théologie de l'Ancien Testament,* Neuchâtel, 1968.

que. Aux environs de l'an 100 av. J.-C. furent encore ajoutés les derniers livres historiques, ceux des *Maccabées,* qui relatent la récente révolte du peuple juif sous le roi grec de Syrie, Antiochos Épiphane.

Si le corpus de la Bible, œuvre des juristes de l'école sacerdotale, fut codifié par ceux-ci au milieu du IVe s. av. J.-C., c'est seulement au Ier s. av. J.-C. que l'ensemble de ces textes reçurent leur forme complète et définitive, car il fallait alors les distinguer des nombreux écrits des sectes juives qui s'étaient multipliées.

■ La Bible juive

Pour les juifs, la Bible n'est pas seulement l'histoire d'Israël, mais le monument de l'Alliance conclue entre Yahweh et lui, elle est « parole vivante du Dieu vivant », et donc règle de vie. Après la destruction du Temple de Jérusalem (70 apr. J.-C.) et la dispersion (*Diaspora*) du peuple juif, la Bible joua un rôle primordial pour les communautés vivant dans un monde souvent hostile ; elle leur permit de survivre et d'espérer. Née au départ d'une tradition orale transmise de génération en génération, la Loi écrite, ou Torah, a toujours fait l'objet d'interprétations, considérées par les pharisiens comme la Loi orale. Avec leurs héritiers, les rabbins, ces commentaires acquirent un grand développement. Ils constituèrent la Mishna (enseignement), formée de la *Halaka* (la « Voie ») et de la *Haggada* (la « Narration »). La Mishna et la Gémara, recueil des discussions et des décisions des docteurs de la Loi, furent rassemblées dans le Talmud, dont il existe deux versions, le Talmud de Jérusalem (IIe-IVe s.) et le Talmud de Babylone (Ve s.), lequel en vint à faire seul autorité. Fondement de la vie religieuse et de la civilisation juives, le Talmud fut lui-même considéré jusqu'à une époque récente comme un livre sacré d'inspiration divine, objet d'une étude constante pour le juif pieux. Par ailleurs, le texte même de la Bible a donné lieu à de nombreuses spéculations allégoriques ou théosophiques (v. *Kabbale*).

■ La Bible chrétienne

A la Bible, considérée par les chrétiens comme l'Ancien Testament (ou, plus exactement, « Alliance »), fut ajouté le Nouveau Testament, norme de la foi chrétienne. A partir de la version grecque de la Bible, dite des Septantes, qui s'était constituée au cours de la période hellénistique — et qui est plus étendue que la Bible hébraïque, car elle contient, en plus des vingt-deux livres de celle-ci, les six livres « deutérocanoniques » —, fut composée la *Vulgate,* traduction latine due à saint Jérôme (405) et devenue la version officielle de l'Église, mais rejetée par les juifs et par les protestants. Traduite en germanique par Ulfilas dès le IVe s., puis en slavon par Cyrille et Méthode au IXe s., la Bible chrétienne se répandit dans toute l'Europe, y devenant le « Livre » par excellence. Toutefois, au XIIIe s., l'Église en interdit la lecture aux laïcs, en raison de la prolifération des hérésies qui en tiraient argument. Au XVIe s., la Réforme, qui s'appuyait sur l'Écriture contre la Tradition de l'Église, en généralisa au contraire l'emploi.

Böhme Jakob

1575, Altseidenberg — Görlitz, 1624

Un grand gnostique chrétien

Persécuté en son temps, cet autodidacte visionnaire a laissé une œuvre qui a inspiré, à travers les siècles, mystiques et philosophes.

Fils de paysans luthériens, Jakob Böhme fut à quatorze ans placé en apprentissage chez un cordonnier, puis voyagea pendant trois ans à travers l'Allemagne, découvrant les œuvres des mystiques, des alchimistes et des astrologues. En 1594, il se fixa à Görlitz, où, devenu maître cordonnier, il épousa la fille d'un boucher et vécut dans une modeste aisance. En 1600, le reflet du soleil sur un plat d'étain lui apparut comme une étincelle du feu divin qui brûlait en lui. Cet événement, survenu à la suite d'une grave crise de mélancolie, avait été préparé par la lecture assidue de la Bible. D'autres visions lui permirent de contempler « le centre de la nature et la lumière de l'essence divine ». Cette révélation l'obligea à répandre parmi ses amis le mémorial qu'il avait composé, *L'Aurore naissante* (1612). L'écrit fit scandale et Böhme, emprisonné comme hérétique, ne fut remis en liberté que sous la promesse de ne plus écrire. Au bout de cinq ans, il reprit cependant la plume et composa en quelques années une vingtaine de traités. Le seul qui fut publié de son vivant, *La Voie vers le Christ* (1624), fit reprendre les persécutions. Böhme fut accueilli à Dresde, mais, tombé malade, il dut revenir à Görlitz, où il mourut.

■ L'œuvre

Elle ne fut publiée qu'à la fin du XVIIe s. par le disciple de Böhme, Frankenberg, qui fut aussi son premier biographe. Ceux de ses traités qui eurent le plus d'influence sont : *L'Aurore naissante ou la Racine de la philosophie* (1612), *Les Trois Principes de l'essence divine* et surtout le *Mysterium magnum,* vertigineuse exégèse spirituelle, allégorique et philosophique de la Genèse.

■ L'enseignement

Ce qui fut révélé à Böhme, c'est le « mystère divin », le secret de la création issue de l'essence divine qui est le « sans-fond » *(Urgrund),* d'où surgissent les forces inséparables de la lumière et de l'ombre, du bien et du mal, en lutte dans le drame cosmique, lequel n'est autre que la vie divine s'éloignant d'elle-même afin de retourner éternellement en elle-même. Ce drame se joue aussi bien dans le monde angélique que dans la nature et dans le cœur de l'homme. Les idées de Böhme se répandirent en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, puis en France. Leur influence fut considérable non seulement sur Angelius Silesius et le piétisme (v. *Spener*), mais aussi sur la philosophie idéaliste allemande ; au XXe s., elles ont inspiré Berdiaev.

De l'extérieur à l'intérieur
« Tout le monde extérieur visible, avec toutes ses créatures, est une similitude de figure du monde intérieur spirituel. »

La mission de Böhme
« Par ma propre force, je suis un homme aussi aveugle qu'un autre et ne puis rien, mais par l'Esprit de Dieu, mon esprit inné pénètre tout... »

Références
Böhme (J.), *Mysterium magnum,* introduction et traduction de N. Berdiaev, 2 vol., Paris, 1945.
Koyré (A.), *La Philosophie de Jakob Boehme,* Paris, 1929.

Bonaventure

1221, Bagnorea (Toscane) — Lyon, 1274

Un grand théologien de la vie mystique

Héritier de François d'Assise, le « Docteur séraphique » ne joua pas seulement un rôle décisif dans l'évolution de l'ordre franciscain, il marqua durablement la vie spirituelle.

Dieu parle à l'âme

« Je suis devenu homme visible pour que tu m'aimes en me voyant, moi que tu ne voyais pas et ne pouvais voir dans ma Divinité et que tu n'aimais pas. Je me suis donné à toi, donne-toi à moi » (Bonaventure).

Plus connu sous le nom de Bonaventure, qui, selon la légende, lui aurait été donné par saint François lui-même, alors qu'il était petit enfant, Giovanni di Fidanza, issu d'une famille noble, entra vers 1238 chez les Franciscains, qui l'envoyèrent faire ses études de théologie à la Sorbonne. Il y fut l'ami de Thomas d'Aquin et le meilleur disciple du grand théologien franciscain d'origine anglaise, Alexandre de Hales, auquel il succéda en 1248.

Élu, malgré son jeune âge, ministre général des Franciscains en 1257, Bonaventure eut à assumer la lourde responsabilité de concilier les deux partis qui s'y affrontaient, les *Spirituales,* fidèles à l'ascétisme de saint François, et les *Relaxati,* qui composaient avec le siècle. Mais, si Bonaventure rétablit la paix, ce fut en alignant l'ordre sur les usages monastiques traditionnels, ce que François avait toujours refusé, en faisant de lui un ordre intellectuel qui donna naissance à de grands philosophes. Universellement vénéré, Bonaventure ne put, malgré son humilité, refuser le chapeau de cardinal et dut participer au concile de Lyon (1274), où il mourut. Canonisé en 1485, il fut proclamé Père de l'Église en 1587.

■ L'œuvre

Elle fut entière conçue en vue de la direction spirituelle des Franciscains. Définissant dans le *Soliloque* la condition de l'homme, image du Verbe divin, Bonaventure expose *L'Itinéraire de l'âme vers Dieu,* la *Réduction des arts à la théologie,* et donne pour modèle inégalable le fondateur dans sa *Vie de saint François d'Assise.* Il écrivit aussi des *Méditations sur la vie de Jésus-Christ.*

■ L'enseignement

Universitaire éminent, Bonaventure entend mettre les ressources de la réflexion théologique et philosophique au service de l'itinéraire mystique spontanément vécu par saint François, tracer un « itinéraire de l'âme vers Dieu ». L'âme humaine est faite pour connaître Dieu, vivre en Lui et en jouir. Par elle-même, elle possède de Lui une connaissance imparfaite, mais très certaine, la foi. Elle s'élèvera donc vers Lui en considérant ses « vestiges » dans le monde sensible, puis son image, en elle-même, avant de parvenir à la pure contemplation béatifique qui la comblera. Parce que Bonaventure fut lui-même un profond mystique, son enseignement en acquiert un grand pouvoir de conviction.

Références

Gilson (E.), *La Philosophie de saint Bonaventure,* 3e édition, Paris, 1953.

Bougerol (J.-G.), *Saint Bonaventure et la sagesse chrétienne,* Paris, 1962.

Bouddha

Vers 566, Kapilavastu — Kuçinagari, vers 486 av. J.-C.

Celui qui, parvenu à l'« Éveil », en montre le chemin

Tel est le sens du terme Bouddha, appliqué à l'époque historique à Çâkyamuni qui répandit en Inde, au VIe siècle, un enseignement toujours actuel.

Bien que progressivement enjolivée par la légende, l'existence terrestre de celui qui devait devenir le Bouddha est connue dans ses traits essentiels. Il naquit dans le terai népalais, où régnait son père, chef de la tribu des Çâkya dans le clan de Gautama. Son prénom était Siddhârta (« But atteint »), mais on l'appelait communément Gautama ou Çâkyamuni, le « Sage des Çâkya ». Sa jeunesse fut celle d'un prince comblé ; à seize ans, il épousa Yasodhana qui lui donna un fils, Rahula. Mais, tourmenté par le mystère d'une existence vouée à la maladie, à la vieillesse et à la mort, il décida de partir à la recherche de la vérité et, à vingt-neuf ans (537), quitta en cachette son palais pour mener la vie d'un religieux errant.

Ayant suivi, sans obtenir le résultat escompté, les enseignements de deux maîtres du yoga, il résolut d'entreprendre sa propre quête à Uruvilva, en compagnie de cinq errants venus se joindre à lui. Pendant six ans, il se soumit à l'ascèse et aux exercices les plus rigoureux qui mirent sa vie en danger. Près de mourir, sans être parvenu à ses fins, il renonça aux mortifications. Scandalisés, ses compagnons le quittèrent. Demeuré seul, Çâkyamuni s'assit en posture de lotus, sous un figuier sacré, à Bodh-Gaya, et se concentra sur le mystère de la mort et de la renaissance dans le monde illusoire des apparences. A la suite d'une nuit de 531 où revint à son esprit la mémoire de toutes ses précédentes existences, et où lui fut révélé le secret des naissances et des morts, il acquit la certitude qu'ayant rompu avec les aveuglements et les passions, il était définitivement libéré du cycle des renaissances. Çâkyamuni avait atteint l'Éveil suprême et parfait (*bodhi,* en sanskrit), devenant ainsi un bouddha.

■ L'exposé de la Doctrine

Après avoir douté que la vérité pût être transmise à d'autres hommes, le Bouddha rejoignit, dans le parc des Gazelles à Sarnath, près de Bénarès, ses cinq anciens compagnons. Il prononça devant eux le sermon de la « Roue du Dharma » (Loi universelle), où furent exposées pour la première fois les « Quatre Saintes Vérités », puis proclama le néant du moi et l'impersonnalité de tous les phénomènes. Il inaugurait ainsi un ministère public qui, durant quarante-cinq ans (531-486), lui fit parcourir le bassin du Gange, prêchant la doctrine à tous, hommes et femmes, sans faire de distinctions de caste ou de classe, en réfutant les adversaires, et en suscitant des vocations

Vers le nirvâna

« De ce que je sais, je ne vous ai dit qu'un peu [...]. Et pourquoi ne vous ai-je pas dit le reste ? C'est qu'il est inutile pour conduire au nirvâna. »

L'expérience personnelle

« Ne vous laissez guider ni par l'autorité des textes sacrés, ni par la simple logique, ni par les apparences ou les opinions, ni même par l'enseignement de votre maître ; lorsque vous savez par vous-même ce qui est néfaste, renoncez-y, et ce qui est favorable, alors acceptez-le et suivez-le. »

Dernières paroles du Bouddha
« La doctrine et la discipline que je vous ai enseignées, que je vous ai expliquées seront votre maître lorsque j'aurai disparu. [...] Efforcez-vous d'atteindre le but avec diligence. »

pour lesquelles il créa un nouvel ordre de moines mendiants. Usé par l'âge et la fatigue, Çâkyamuni s'arrêta dans le bois d'Upavarta, près de Kuçinagari. Là, couché entre deux arbres, il parcourut une longue série d'extases, avant de « s'éteindre, telle une flamme à qui manque l'huile », dans le parfait nirvâna.

Pour les bouddhistes, le parcours terrestre du Bouddha ne prend son sens que dans le contexte karmique des vies antérieures. A sa naissance, Çakyamuni n'était encore qu'un futur bouddha, un *bodhisattva,* et cela à la suite d'une lente progression à travers une multiplicité d'existences. D'autre part, bouddha est pour eux un terme générique : il a existé d'autres bouddha avant le Bouddha historique, et il en viendra d'autres encore pour ranimer le Dharma et secourir les hommes.

« **L'enseignement** est semblable à un radeau qui est fait pour traverser, mais auquel il ne faut pas s'attacher. »

■ L'enseignement

Çâkyamuni n'a laissé aucun écrit. Nous ne connaissons sa doctrine que par des textes de beaucoup postérieurs, mais ceux-ci ne firent que consigner une longue transmission orale. Le *Tripitaka,* premier canon en langue pâlie, aurait été établi par le 3e concile de Pataliputra (245 av. J.-C.). Par la suite, le bouddhisme donna naissance à une littérature foisonnante qui témoigne d'un constant renouvellement et d'un approfondissement de la Doctrine.

A l'origine, elle ne se présente que comme un remède, une solution au problème de la douleur, fondés sur un diagnostic de la condition humaine, et se résume dans l'énoncé des « Quatre Saintes Vérités ». La « Vérité de la douleur » : tout est souffrance, malaise *(duhkha),* la naissance, la maladie, la vieillesse et la mort, l'union avec ce que l'on déteste, la séparation d'avec ce que l'on aime, la non-obtention de ce que l'on désire, car tout est impermanent et tous les êtres sont soumis à une transmigration sans fin en fonction de leurs actes antérieurs *(karma).* La « Vérité sur l'origine de la douleur » : l'existence est le produit du désir qui entraîne l'ignorance et agit à travers la « production conditionnée » en douze étapes, partant de l'aveuglement, producteur de formations karmiques, lesquelles engendrent la soif de sensations et par conséquent l'attachement à la vie, qui conduira à une renaissance et donc à de nouvelles souffrances, à une nouvelle mort. La « Vérité sur la cessation de la douleur » : celle-ci ne peut être vaincue que par le total épuisement de la soif existentielle, que par l'extinction définitive, le nirvâna, fusion avec l'ordre cosmique, indicible béatitude éternelle. La « Vérité sur la voie qui mène à la cessation de la douleur » : cette voie est l'« octuple sentier » : foi pure, volonté, langage, action, moyens d'existence, application, mémoire et méditation purs, qui se ramènent en fait à trois éléments fondamentaux — la moralité *(sila),* la concentration *(samâdhi),* obtenue par la pratique assidue de la méditation et qui permet à l'esprit devenu clair et lucide de transcender les passions et d'atteindre la sagesse *(prajna),* toute compréhensive, qui est parfaite sérénité et finalement nirvâna. Si l'enseignement fondamental du Bouddha n'a pas subi d'altérations majeures depuis plus de deux mille cinq cents ans, il a donné naissance, au cours des siècles et au fur et à mesure de son expansion dans tout le continent asiatique, à une multitude d'écoles, reflétant son adaptabilité aux mentalités les plus diverses.

Références
Bareau (A.), *Bouddha,* Paris, 1962.
Walpola Rahula, *L'Enseignement du Bouddha,* Paris, 1961.



Le Bouddha au grand miracle.
Art gréco-bouddhique, Afghanistan, IVe s. apr. J.-C. (Musée Guimet, Paris.)

Bouddhisme

Un moyen de libération ouvert à tous

Ni religion ni philosophie, le bouddhisme prétend seulement guider chacun vers la compréhension de la réalité profonde.

Du *Dhammapada* :
« La base de toutes choses, ce qui préside à l'ordre cosmique, ce qui prédomine en tout, c'est l'esprit. »

Après la mort du Bouddha, ses disciples, réunis à Râjagriha (477 av. J.-C.), entreprirent de codifier l'enseignement reçu, les *sûtra*, paroles du Bouddha, l'*abhidharma*, élaboration de la doctrine, et le *vinaya*, règle monastique. Au 2e concile de Vaiçali (vers 370 av. J.-C.) commença à se manifester, contre les Anciens *(Therâ)*, un courant qui voulait rendre plus accessible la condition de saint *(arhant)* et qui prit par la suite une importance croissante. De l'adhésion au bouddhisme de l'empereur Açoka (268-239 av. J.-C.) résulta un ample mouvement missionnaire qui gagna Ceylan vers 240 av. J.-C. et le nord-ouest de l'Inde, puis l'Asie centrale jusqu'à l'Iran.

■ Expansion du bouddhisme

Au Ier s. apr. J.-C., le bouddhisme avait fait son entrée en Chine, où il fut d'abord confondu avec le taoïsme, puis donna naissance à de nombreuses écoles proprement chinoises, dont les plus durables furent celle de la « Terre pure » (IVe s.), le tch'an (début du VIe s.), le t'ien tai (VIe s.). Le bouddhisme chinois, qui avait connu son âge d'or du IVe au IXe s., subit en 845, sous la dynastie des T'ang, une violente persécution. Protégé au contraire sous les Song (Xe-XIIIe s.) et surtout sous la dynastie mongole des Yuan (XIIIe-XIVe s.), il déclina ensuite avec la restauration nationaliste Ming (XIVe-XVIIe s.) et sous la dernière dynastie mandchoue. Néanmoins, il avait marqué d'une empreinte forte et durable la pensée et l'art chinois, au point que le grand sinologue P. Demiéville a pu écrire : « La Chine a si bien digéré le bouddhisme qu'il s'est pour ainsi dire fondu dans son inconscient collectif. »

De Chine, la doctrine passa en Corée au IVe s., et de là au Japon (VIe s.), où elle se divisa au cours des siècles en plusieurs écoles, toutes d'origine chinoise. Parmi celles qui ont survécu jusqu'à nos jours, se distinguent particulièrement le tendai et le shingon ésotériques, fondés au début du IXe s., l'amidisme (XIe-XIIe s.), le zen (XIIe-XIIIe s.) et l'école de Nichiren. Si, en Chine, le bouddhisme avait eu à affronter le taoïsme et surtout le confucianisme officiel, au Japon, il ne rencontra qu'un seul adversaire, le culte national shinto, avec qui il parvint à s'entendre. Outre l'élan qu'il insuffla aux arts et aux lettres, le bouddhisme a modelé et modèle encore la vie quotidienne de même que la mentalité japonaises.

A partir des VIIe-VIIIe s., le Tibet reçut le bouddhisme, importé par différents maîtres indiens, qui y étaient arrivés par vagues successives, mais peu à peu il s'y constitua une école distincte, le vajrayâna. En Asie du Sud-Est, la doctrine fut implantée d'abord en Birmanie (Ve-VIe s.) par des moines cinghalais, puis elle gagna la Thaïlande (XIe-XIIIe s.), le Cambodge (XIIIe-XIVe s.) et le Laos (XIVe s.). Dès les IIe-IIIe s., le bouddhisme avait abordé en Indonésie, où il connut un grand rayonnement aux VIIIe-IXe s., mais il y fut submergé par l'islam dès le XIIe s.

Tandis que le bouddhisme se répandait dans une grande partie de l'Asie, en Inde, après avoir connu un vif essor aux IVe et Ve s., il périclita à partir du VIIe s., face au renouveau de l'hindouisme, d'ailleurs influencé par lui. L'invasion musulmane qui détruisit universités et monastères bouddhistes amena sa disparition de son pays d'origine.

En s'expatriant, le bouddhisme avait donné naissance à de nombreuses écoles adaptées aux différentes mentalités et qui avaient plus ou moins assimilé les religions et les philosophies indigènes, tel le taoïsme en Chine et la religion *bön* au Tibet, mais ses divisions résultaient aussi, et principalement, de la séparation progressive de ses deux branches qui, presque dès l'origine, s'étaient opposées, le « Petit Véhicule », *hînayâna*, qui s'implanta dans l'Asie du Sud, et le « Grand Véhicule », *mahâyâna*, qui s'étendit vers le Nord, du Tibet au Japon.

■ École des Anciens

Le hînayâna se confond pratiquement avec l'école des Anciens *(Therâvada)*, qui s'affirme seule détentrice fidèle des enseignements du Bouddha. Elle insiste particulièrement sur le caractère illusoire du moi, qui n'est que l'agrégat provisoire des cinq *skanda* : de *rûpa*, la forme en tant qu'existence séparée, naissent les sensations *(vedanâ)*, qui, devenues actives, perceptions *(samjnâ)*, déterminent les conceptions *(samskâra)* ; enfin apparaît la conscience *(vijnanâ)*, qui, au lieu de percevoir la réalité telle qu'elle est, projette, comme un écran entre elle et le sujet, sa propre image. Le processus de libération qui aboutira à la cessation de la douleur est nécessairement long et complexe ; il passe par des techniques subtiles d'entraînement psychique et d'introspection *(vipassanâ)* ainsi que par une discipline morale très stricte qui permettent d'atteindre l'état d'arhant, lequel, « ayant épuisé le flux impur, fait ce qu'il avait à faire et déposé son fardeau », parvient à l'extinction définitive et complète, le *parinirvâna*.

Aujourd'hui, le bouddhisme vient après le christianisme et l'islam pour le nombre de fidèles dans le monde. Il est largement majoritaire au Sri Lanka, en Birmanie, en Thaïlande et au Japon ; en Chine, après les persécutions qui n'ont pas réussi à l'extirper, il semble opérer une timide renaissance ; il en va de même au Tibet, malgré le départ de la plupart des lamas en 1959. Mais, depuis quelques décennies, le bouddhisme a commencé à se répandre en Europe et surtout aux États-Unis, d'autant plus aisément qu'il n'est nullement exclusif et respecte toutes les croyances ; il n'exige point de conversion, mais seulement la reconnaissance de la justesse d'une analyse de la condition humaine qui est en soi universelle.

La mission des moines
« Allez, ô moines ! et voyagez pour le bien et le bonheur d'autrui, par compassion pour le monde, pour le bien-être et le bonheur des dieux et des hommes. [...] Enseignez la Doctrine [...] et proclamez la vie sainte et pure. Il existe des êtres, naturellement sans passions, qui languissent de n'avoir pas entendu la Doctrine ; ceux-là la comprendront. »

La Doctrine
« Ceux qu'aveuglent attraction et répulsion [...] ne peuvent comprendre une telle Doctrine qui s'annonce à contre-courant, subtile, profonde, difficile à saisir » *(Majjhimanikâja)*.

La fin de la peur
« Si vous pensez au Bouddha, à la Loi *(Dharma)* et à la communauté *(sangha)*, la crainte, le tremblement ou l'effroi cesseront d'exister » *(Sermon sur la pointe de l'étendard)*.

Bouddhisme et hindouisme
Le Bouddha lui-même avait proclamé : « J'ai vu l'ancienne Voie, prise par les Éveillés d'autrefois, et c'est le sentier que je suis. » A l'origine, son enseignement se présentait comme une restauration de l'ordre ancien, puis le bouddhisme constitua une école distincte, exclue de l'orthodoxie hindouiste. Si l'hindouisme demeurait une religion nationale, le bouddhisme se répandit en Asie.

Références
Le Bouddhisme (anthologie de textes), sous la direction de L. Silburn, Paris, 1977.
Conze (E.), *Le Bouddhisme dans son essence et son développement*, traduction française, Paris, 1978.
Le Monde du bouddhisme, sous la direction de H. Bechert et R. Gonbrich, Paris, 1984.

Boulgakov Serge

1871, Livny (province d'Orel) — Paris, 1944

Le grand théologien mystique de l'orthodoxie moderne

Auteur d'une œuvre immense, profonde et controversée, Serge Boulgakov est à l'origine d'un important renouveau spirituel qui n'a peut-être pas fini de porter ses fruits.

Histoire et christianisme
« Toute l'histoire humaine après le Christ, avec sa dialectique brisée et étrange, est essentiellement histoire *chrétienne,* liée à l'Église du Christ comme à sa finalité intérieure. »

Après être entré au séminaire, Serge Nikolaievitch Boulgakov le quitta pour se consacrer aux questions économiques et sociales en devenant marxiste. Mais, au contact de la pensée de Soloviev, il se tourna vers la théologie, collabora avec Berdiaev et se fit ordonner prêtre au commencement des persécutions religieuses. Banni de Russie en 1923, il séjourna à Prague, puis fonda, en 1925 à Paris, l'Institut de théologie orthodoxe, qu'il dirigea. A partir de cette même année, Boulgakov entreprit la rédaction d'une œuvre spirituelle qui eut un grand retentissement, mais qui fut attaquée par les traditionalistes ; ils allèrent jusqu'à taxer d'hérésie sa doctrine sophiologique. Soutenu par Berdiaev, il répondit en revendiquant le droit de proposer aux incroyants comme aux fidèles des thèmes de réflexion.

■ L'œuvre

Elle comprend principalement *Du marxisme à l'idéalisme* (1903), journal où sont consignées les étapes de l'évolution qui réconcilia Boulgakov avec la religion, et *Lumière sans crépuscule* (1917), puis deux grandes trilogies écrites à Paris : *Le Buisson ardent, L'Ami de l'époux,* sur saint Jean-Baptiste, et *L'Échelle de Jacob,* sur les anges ; la seconde, *La Sagesse divine et la théanthropie,* publiée entre 1930 et 1940, forme son œuvre fondamentale, tandis que son interprétation de l'*Apocalypse* constitue son testament spirituel.

■ L'enseignement

Si le thème de la *Sophia,* la Sagesse divine, est commun à Soloviev et à Boulgakov, le premier, puisant ses références hors de la tradition, identifie la *Sophia* et l'« éternel féminin », tandis que le second la réintroduit au sein de l'orthodoxie, en tant que déploiement de la nature divine, et en fait un des éléments essentiels d'une doctrine capable de résoudre les questions laissées en suspens par la théologie classique. Pour Boulgakov, Dieu entend participer au monde qu'il a créé et pour cela vivre dans le temps en se faisant véritablement homme, Verbe divin incarné, tandis que la Sagesse divine s'hypostasie dans l'homme, qui, par l'intercession du Christ, doit devenir l'image filiale de Dieu. Dans cette vertigineuse philosophie de la Création, de la Trinité et de l'Incarnation, certains ont pu voir une résurgence du courant gnostique qui passe par la Kabbale et par Böhme.

Référence
Zenkovsky (B.), *Histoire de la philosophie russe,* t. II, Paris, 1954.

Calvin Jean

1509, Noyon — Genève, 1564

Le « second patriarche de la Réforme »

Plus radical que Luther, Calvin voulut organiser une Église épurée et créer une société nouvelle.

Son père, procureur du chapitre de Noyon, le destinait à l'Église et Calvin put faire de longues études au collège de Montaigu à Paris, puis de droit à Orléans et à Bourges. Revenu à Paris, il se tourna vers les lettres, fréquenta les milieux humanistes et publia en 1534 un savant commentaire sur le *De la clémence* de Sénèque.

Sa conversion à la Réforme date probablement de 1533. En novembre de cette année, le recteur de l'Université, Nicolas Cop, prononça une harangue favorable aux thèses luthériennes. Le Parlement décréta son arrestation, ainsi que celle de son ami Calvin, soupçonné d'avoir rédigé ce discours. Ce dernier s'enfuit à Angoulême, puis se réfugia à Nérac auprès de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier et protectrice des réformés, et enfin à Bâle, où, venant aux secours de ceux-ci après la persécution de 1534, il publia la première version en latin de son *Institution chrétienne.* En 1536, de passage à Genève, Calvin fut retenu par Guillaume Farel qui venait d'y établir la Réforme, mais ils furent tous deux bannis par leurs adversaires en 1538. Calvin accepta l'invitation de Martin Bucer de se rendre à Strasbourg, devenu un centre de la Réforme, pour s'y occuper des réfugiés français. Rappelé à Genève par Farel, il y rentra en 1541, bien décidé à faire de cette ville une cité exemplaire, dont il devint le maître incontesté grâce à son rayonnement de théologien et de prédicateur.

■ L'Église réformée

En exécution de ses *Ordonnances* furent créés les quatre ministères de l'Église nouvelle : pasteurs, chargés de la prédication, docteurs à qui fut confiée l'éducation, diacres prenant soin des malades et des pauvres, anciens qui, réunis en « consistoire », veillaient au redressement des mœurs et exerçaient une surveillance étroite sur chacun des citoyens. Cette rigueur suscita une opposition que Calvin réprima. Il stigmatisa les tièdes, ainsi que ceux qui prétendaient recevoir des illuminations directes et n'hésita pas à faire condamner, en 1553, le médecin Michel Servet, qui, poursuivi par les catholiques, s'était réfugié à Genève, où il périt sur le bûcher. En 1559 fut fondée l'Académie de Genève dont le premier recteur fut Théodore de Bèze.

De santé fragile et précocement vieilli, Calvin souffrit beaucoup en ses dernières années, mais sans jamais se laisser détourner de ses tâches. Des missionnaires partis de Genève répandaient la doctrine aux Pays-Bas, dans les pays germaniques, en Angleterre, en Écosse et jusqu'en Pologne et en Hongrie. Établie en 1559 par un premier synode, l'Église réformée de France comptait, en 1561, deux mille cent cinquante églises. A la mort du réforma-

Une nouvelle sagesse
« Toute la somme de notre sagesse, laquelle mérite d'être appelée vraie et certaine sagesse, est quasi comprise en deux parties, à savoir la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. »

Le mal et la grâce
« Vouloir est de l'homme. Vouloir le mal est de nature corrompue. Vouloir le bien est de grâce. »

Un enseignement venu de Dieu
« Je proteste que j'ai tâché, selon la mesure de la grâce que Dieu m'a donnée, d'enseigner purement sa parole, tant en sermons que par écrit. »

teur, le calvinisme était déjà plus répandu en Europe que le luthéranisme. Homme timide et maladif, Calvin avait accompli une mission de conducteur d'hommes, au nom de la « seule gloire de Dieu », ce qui l'avait amené à faire preuve d'une intransigeance et d'une dureté qui lui furent souvent reprochées.

■ L'œuvre

Outre l'*Institution chrétienne* de 1536, traduite en français par Calvin lui-même en 1541 et considérablement augmentée lors des éditions successives (1539 et 1559), et les *Ordonnances* qui jettent les bases de l'Église réformée, Calvin a publié un *Catéchisme* (1536), devenu une somme monumentale en 1559-1560, et un *Petit Traité de la Sainte Cène* (1541) sur la présence réelle dans l'Eucharistie. On lui doit aussi des commentaires sur l'Écriture sainte et plusieurs ouvrages de polémique : *Traité des reliques* (1543), *Traité des scandales* (1550-1551). Son style clair et incisif fait de Calvin l'un des créateurs du français moderne.

■ L'enseignement

Si Calvin n'a pas la vigoureuse allégresse ni la générosité de Luther, on ne saurait l'accuser d'être moins original, puisque c'est de sa doctrine qu'il s'inspire. Luther était un mystique et un individualiste, tandis que Calvin, qui reçut une formation de juriste, voulut d'abord réaliser la nouvelle cité chrétienne en faisant de Genève un État destiné à « nourrir et entretenir le service extérieur de Dieu » et à former des hommes vertueux, équitables et charitables.

L'organisation ecclésiastique qu'il fonda est constituée d'une superposition d'assemblées formées de pasteurs et de laïcs, qui vont du conseil de paroisse aux synodes régionaux et nationaux, système annonciateur de la démocratie moderne.

Plus sombre que Luther, Calvin témoigne d'un pessimisme radical quant à la nature humaine. D'abord libre en son intégrité originelle, l'homme pouvait obtenir la vie éternelle dans l'union avec Dieu. Mais, lui désobéissant, il est devenu un révolté, la victime du Tentateur, et ne peut rien entreprendre pour s'en affranchir. Seule, la grâce, dont Dieu a l'initiative, peut le délivrer de cette servitude.

Cette affirmation de la souveraineté divine conduisit finalement Calvin à formuler la thèse de la prédestination absolue, qui n'apparaît que tardivement dans son œuvre et à laquelle peu de calvinistes actuels souscrivent sans réserve. Reprenant le thème exposé par Augustin de la double prédestination : les élus manifestant la miséricorde gratuite de Dieu, tandis que les réprouvés témoignent de sa colère vengeresse contre le péché, Calvin pousse celle-ci à ses conséquences extrêmes ; elle devient avec lui « supralapsaire », autrement dit, elle fut prononcée par Dieu avant la Chute, avant même la Création du monde.

Plus proche de nous est une certaine forme de l'humanisme social que Calvin mit en œuvre à Genève et qui est resté un des traits permanents du calvinisme. Les membres du peuple de Dieu sont solidaires ; à ce titre, ils se doivent assistance mutuelle. Aussi Calvin institua-t-il un des premiers systèmes sociaux de secours aux malades, aux invalides et aux vieillards, ainsi qu'une réglementation de l'emploi, assurant à chacun des ressources suffisantes.

Références
Schmidt (A.-M.), *Jean Calvin et la tradition calvinienne*, Paris, 1958.
Boisset (J.), *Calvin et la souveraineté de Dieu*, Paris, 1964.

Cathares

Épris d'intransigeante pureté

Ils furent considérés comme des hérétiques par l'Église qu'eux-mêmes condamnaient, et qui mena croisade contre eux. Leur défaite fut aussi celle de la civilisation occitane.

Venu du grec *catharos*, « pur », le mot exprime l'exigence des cathares, ou albigeois, secte hérétique qui, dès la fin du XIe s., se répandit dans le comté de Toulouse et en Languedoc. Ce mouvement s'inspirait du gnosticisme manichéen. Il se concevait comme un retour à la pureté des premiers chrétiens, en réaction contre l'Église accusée d'avoir perverti le message évangélique, mais aussi comme une affirmation de la civilisation occitane très raffinée, face à la France du Nord encore barbare. A la fin du XIe s., le conflit était devenu inévitable, et il prit bientôt un tour politique, le comte de Toulouse, Raymond VI, soutenant les cathares. En 1208, le légat Pierre de Castelnau était assassiné. Le pape Innocent III, qui avait jusqu'ici tenté de réduire pacifiquement l'hérésie, déclencha alors une croisade. L'armée des croisés, composée principalement de barons du Nord, conduits par Simon de Montfort, mena une guerre impitoyable. En 1229, le traité de Paris consacra l'annexion du Languedoc à la France, tandis que les cathares étaient pourchassés par l'Inquisition. Leur dernier refuge, Montségur, tomba en 1244, et ses défenseurs périrent sur le bûcher.

■ L'enseignement

Aujourd'hui, il ne nous est pas connu seulement par les procédures de l'Inquisition, mais grâce à la publication récente d'un *Rituel* et surtout du *Livre des deux principes*, composé en Italie entre 1250 et 1280. Dualiste, la doctrine cathare, qui s'appuyait sur une interprétation particulière de la Bible, affirmait l'existence de deux principes opposés, l'Esprit — le Bien — et la matière — le Mal. Créé par le Dieu unique, source de tout bien, l'homme fut entraîné par Satan dans la matière périssable, le plus bas degré de l'émanation créatrice, dont il est le maître. Afin de sauver l'homme, Dieu fit descendre le Christ en ce monde impur. Jésus, après avoir enseigné la voie du salut, est remonté au ciel, laissant à l'Esprit consolateur le soin des âmes.

L'incarnation est donc une déchéance, et c'est seulement en se détachant de la chair que l'esprit en l'homme peut se libérer, au moyen d'une ascèse extrêmement rigoureuse, comportant des mortifications et des jeûnes pouvant aller jusqu'à l'abstention totale de nourriture *(endura)* et excluant le mariage et la procréation. De telles prescriptions ne pouvaient être suivies que par les *parfaits*, qui, ayant reçu le *consolamentum*, baptême de l'Esprit — lequel faisait d'eux des anges dès ici-bas —, se vouaient à l'apostolat. Les simples croyants, ou *bonshommes*, continuaient à mener une vie normale, mais s'engageaient à recevoir le *consolamentum* en péril de mort.

Le principe du Mal
« Dieu n'est pas tout-puissant ; entièrement simple, dépourvu d'accidents, il ne veut pas le mal et ne peut le faire... C'est pourquoi il nous faut connaître forcément l'existence d'un autre principe, celui du Mal, qui agit pernicieusement contre le vrai Dieu et sa créature et ce principe semble exciter Dieu contre sa créature et la créature contre son Dieu » *(Livre des deux principes)*.

Références
Le *Livre des deux principes*, Paris, 1973.
Oldenbourg (Z.), *Le Bûcher de Montségur*, Paris, 1959.
Nelli (R.), *Le Phénomène cathare*, Paris, 1964.

Clément d'Alexandrie

Vers 140, Athènes (?) — Antioche (?), vers 220

Le premier grand apologiste du christianisme

Il crut découvrir dans la foi chrétienne la nouvelle philosophie qui résolvait les problèmes posés par les anciens penseurs et se fit le directeur spirituel des païens.

« Dieu s'est fait homme pour nous faire à notre tour des dieux. »

Titus Flavius Clemens, né païen, vraisemblablement à Athènes, passa la première partie de sa vie à la recherche d'un enseignement capable de satisfaire sa soif de vérité. Cette quête le conduisit en Italie, en Syrie, en Palestine, enfin à Alexandrie, où il devint le disciple de Pantenos, philosophe chrétien, à la fois rationaliste et mystique, qui dirigeait l'école du *Didaskaleion* que Clément, qui enseigna avec lui et lui succéda vers 190, devait rendre célèbre, en obtenant de nombreuses conversions dans le milieu lettré de la ville. En 202, lors de la persécution de Septime Sévère, il dut la quitter pour se rendre en Asie. Vers 210 ou 215, Clément se trouvait à Jérusalem, dont l'évêque l'envoya en mission auprès de l'Église d'Antioche. C'est là, semble-t-il, qu'il mourut.

■ L'œuvre

Tout entière didactique, elle forme une sorte de cours complet de formation spirituelle, comprenant *Le Protreptique*, destiné à « convertir », *Le Pédagogue*, à « former les mœurs », et les *Stromates*, qui enseignent la « gnose » et que complétaient les *Hypotyposes*, manuel d'exégèse d'une partie de la Bible, dont nous ne possédons qu'un résumé tardif. L'œuvre de Clément influença profondément son jeune contemporain Origène.

■ L'enseignement

Le dessein de Clément est d'intéresser les hautes classes de la société et le monde intellectuel.

Les philosophes grecs de l'époque de Clément étaient avant tout des directeurs spirituels guidant l'âme de leur disciple vers l'acquisition de la sagesse. Or, pour lui, ils ne pouvaient posséder que partiellement la Raison ; celle-ci s'est incarnée dans le Christ, le véritable pédagogue du genre humain. Il faut donc non seulement suivre son enseignement, mais l'imiter. Le vrai sage est désormais le chrétien et plus précisément le « gnostique », celui qui parvient à la véritable intelligence spirituelle de la Sainte Écriture. Ésotérique, elle forme en effet une « gnose » en partie orale et secrète, confiée aux Apôtres par le Christ, puis transmise à une lignée de maîtres spirituels. Cet enseignement secret concerne les mystères de l'au-delà. L'initié s'y étant préparé reçoit l'assurance qu'il en acquerra la pleine connaissance après sa mort et goûtera de ce fait la béatitude éternelle. Un tel rattachement du christianisme à la philosophie grecque et à l'ésotérisme ne pouvait qu'attirer la suspicion des autorités ecclésiastiques ; aussi le courant, potentiellement très riche, issu de Clément, ne fut-il guère représenté dans la suite que par Origène.

Référence
Mondésert (C.), *Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Écriture*, Paris, 1944.

Comte et la religion positiviste

1798, Montpellier — Paris, 1857

Une mystique scientiste

L'un des plus grands penseurs du XIXe siècle, Comte élabora un système fondé sur le progrès dans l'amour mutuel dont il voulut faire une religion.

Ce n'est pas le fondateur du positivisme que nous avons à considérer ici, mais la mission de maître spirituel dont Auguste Comte se crut investi. Trois événements majeurs l'y préparèrent. A dix-neuf ans, il devint le collaborateur du philosophe et économiste Saint-Simon (1760-1825), mais il se sépara de lui en 1822. En 1826, une crise de délire violent, causée probablement par le surmenage et de graves difficultés personnelles, entraîna plusieurs tentatives de suicide, et Comte dut être interné pendant près d'un an. Enfin, en 1844, alors qu'il paraissait avoir tout perdu, le philosophe s'éprit d'une jeune femme, Clotilde de Vaux, dont il devint le tendre confident, mais non l'amant. Phtisique, Clotilde se savait condamnée et mourut en avril 1846 dans les bras de Comte, qui vécut désormais dans son culte.

■ L'œuvre

Grandiose construction intellectuelle, exposée en particulier dans le *Cours de philosophie positive* (1830-1842), elle comprend deux ouvrages qui traitent particulièrement des problèmes religieux : le *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité* (1851-1854), et le *Catéchisme positiviste ou Sommaire Exposition de la religion universelle* (1852).

■ La « religion de l'humanité »

A l'aube d'une ère nouvelle, Comte entend instituer la religion de l'avenir. Éclairé par la lumière du positivisme, l'humanité doit former un tout fraternel et harmonieux en toutes ses activités. Dans le « catholicisme moins le christianisme », le pouvoir spirituel passera des prêtres aux savants qui auront à leur tête un grand prêtre de l'humanité (Comte lui-même). Mais, dans cette utopie généreuse, le penseur ne peut se détacher des formes religieuses qu'il a connues dans son enfance. Ainsi, il y aura une Trinité positiviste constituée par le « Grand Milieu » — l'espace —, le « Grand Fétiche » — la terre —, et le « Grand Être » — l'humanité — ; il y aura aussi neuf sacrements, et même une « Immaculée Conception », Clotilde divinisée.

Après la mort de Comte, son disciple, Pierre Laffitte (1823-1903), définit en 1868 les buts de la société positiviste en y incluant le culte. Toutefois, c'est plutôt à l'étranger qu'en France que les idées de Comte suscitèrent, à la fin du siècle, de nombreuses réalisations sociales (dans le domaine de l'éducation...) : en Angleterre et en Suède, mais principalement en Amérique latine, au Mexique, au Chili et surtout au Brésil.

« L'Amour pour principe et l'Ordre pour base : le **Progrès** pour but. »

Le Grand Être
« Le but continu de la vie humaine est la conservation et le perfectionnement du Grand Être qu'il faut à la fois aimer, connaître et servir. »

Références
Gouhier (H.), *La Vie d'Auguste Comte*, 2e édition, Paris, 1965.
Kremer-Marietti (A.), *Auguste Comte et la théorie sociale du positivisme*, Paris, 1970.

Confucius et le confucianisme

Vers 551 av. J.-C., Ch'an-ping (Chan-tong) — 479 av. J.-C., Ch'an-ping

Le grand éducateur de la Chine

Souvent contesté, parfois renié, l'enseignement de Maître K'ong n'en a pas moins modelé durablement le caractère chinois.

Confucius est la latinisation de K'ong-fou-tseu, « Vénéré Maître K'ong », dont la vie se dégage mal de la légende et à qui fut attribuée une œuvre immense qui ne lui appartient qu'en partie. Celui qui portait le prénom de Kieou et appartenait à la famille K'ong naquit à l'époque de la pleine décadence de la dynastie des Tcheou, tandis que se combattaient les principautés rivales et que la misère régnait parmi le peuple. Orphelin de père à trois ans, K'ong-tseu vécut lui-même dans la misère, mais fit néanmoins de solides études. Marié à dix-neuf ans, il eut deux enfants, mais fut bientôt veuf. Entré dans l'administration de la principauté de Lou, il y occupa de modestes emplois, mais, dès l'âge de vingt-deux ans, commença d'enseigner, tout en enrichissant ses connaissances.

Vers 525, K'ong-tseu se rendit à Lo, résidence de la cour impériale. Il y aurait rencontré Lao-tseu. N'ayant pu obtenir le poste qu'il espérait, il revint dans sa patrie, où il tenta en vain de faire appliquer ses idées de réforme. Celles-ci cependant avaient attiré auprès de lui des disciples, avec lesquels il entreprit de constituer une collection des anciens textes canoniques. Mais c'est seulement quand il eut atteint cinquante ans que le maître eut enfin l'occasion d'exercer ses talents d'administrateur, en devenant gouverneur de la ville de Tchong-tou, où, dit-on, il fit merveille au point que le prince de Lou le nomma juge suprême. Dans ce poste, K'ong-tseu aurait rétabli l'ordre politique et fait régner la justice pour tous. Toutefois, n'ayant pu obtenir du prince un appui inconditionnel, il finit par se retirer. Il entreprit alors de longs voyages dont il ne revint qu'au bout de quatorze ans, afin de parachever la formation de ses disciples. Ses dernières années furent consacrées à cet enseignement.

Confucius par lui-même :
« A quinze ans, je m'appliquais à l'étude ; à trente, je marchais sur la voie d'un pas ferme ; à quarante ans, je ne doutais plus ; à cinquante, je connaissais les lois du Ciel ; à soixante, je suivais mon entendement intérieur ; à soixante-dix, les désirs de mon cœur s'identifiaient à l'ordre cosmique. »
« Je transmets, je n'invente pas. »

■ L'œuvre

Selon la tradition, Confucius aurait mis au point le texte des *Cinq Classiques* ou *Livres canoniques*, fondements de la culture chinoise : le *Yi king*, le *Chou king*, « Livre des documents historiques », le *Che king*, « Livre des odes », le *Li ki*, « Mémorial des rites », et le *Tch'ouen ts'ieou*, « Les Printemps et les Automnes », chronique de la principauté de Lou, que vraisemblablement il compléta. Quant à la doctrine confucéenne, elle est exposée dans les *Quatre Livres* établis par ses disciples : *Ta-hio*, « La Grande Étude », qui trace la voie du perfectionnement à travers la connaissance, la pureté du cœur et la conformité à l'ordre universel ; *Tchong Yong*, « L'Invariable Milieu », qui définit l'idéal humain comme le « tao de la sincérité », union de l'équilibre et de l'harmonie ; *Mong-tseu*, œuvre du plus grand des disciples de K'ong-tseu, Mong-tseu (Mencius ; 372-289 av. J.-C.) ; enfin *Louen Yu*, « Entretiens familiers », le seul ouvrage qui rapporte, avec ses propres paroles, l'enseignement du maître, nuancé et adapté aux possibilités de développement de chacun de ses disciples.

■ L'enseignement

Afin de répondre au désarroi de l'homme chinois en une époque vouée à la violence et à la misère, K'ong-tseu préconise une sorte de retour aux origines, quand régnait l'ordre du Ciel et que toute chose était en sa place, temps qu'il situe au début de la dynastie des Tcheou, cinq siècles auparavant. Il convient donc de bien comprendre et de méditer les *Cinq Classiques*, qui remontent à ce temps et reflètent l'ancienne sagesse, et aussi de « rendre correctes les dénominations », c'est-à-dire de restituer à un vocabulaire corrompu son sens originel et fondamental.

Toute remise en ordre de la société en conformité avec le « mandat du Ciel », l'ordre cosmique, passe par la définition de l'homme modèle *(kiun-tseu)*. Jusqu'alors, on était *kiun-tseu* par droit de naissance, mais, dit Confucius, « la naissance n'est rien où la vertu n'est pas ». Cet homme modèle se caractérise par le *jen*, notion créée par K'ong : « *Jen*, c'est la noblesse du ciel, c'est la dignité de l'homme [...] et tout homme l'a en lui-même [...]. Si je veux le trouver, il est là immédiatement en moi. » Par *jen*, l'homme se découvre en son intimité comme se trouvant en relation avec l'infini, mais aussi avec tous les autres. Si l'homme est *jen* par aptitude naturelle, cette vertu doit être développée par une « éducation totale », seule capable de transformer l'individu ordinaire en « homme véritable », mais cette éducation ne peut être imposée du dehors, elle est connaissance de soi, autodiscipline.

Suivant le *jen*, l'homme demeurera fidèle aux principes de sa propre nature *(tchong)* ; il les appliquera aux autres comme à lui-même *(chou)* ; il pratiquera la rectitude et l'honnêteté *(yi)*, sera bienveillant, attentif et généreux ; il respectera la piété filiale *(xiao)*, fondement de l'ordre social, le fils obéissant au père, la femme au mari, les cadets aux aînés, les sujets au souverain et ce dernier au Ciel, ainsi que les rites, les convenances *(li)*. Ce respect des rites, qui prendra par la suite un aspect tout formaliste, est chez Confucius plus spontané, puisqu'il s'agit par eux de se mettre en harmonie avec le tao. Aussi la *Grande Étude* consistera-t-elle à faire briller ce qui est terni, à « renouveler les hommes » ; les hommes une fois renouvelés, la société le sera et le monde tout entier retrouvera sa « suprême excellence » originelle. Quels qu'aient pu être les avatars du confucianisme, devenu loi de l'empire et facteur d'immobilisation stérile, l'enseignement de Confucius, si l'on remonte à sa source, reste vivant, actuel et, somme toute, universel, ce que démontre la citation suivante de Mencius : « Les dix mille êtres (leur totalité) sont présents, complets en moi. Rentrer en soi-même et trouver ses paroles en accord avec son être intérieur, il n'existe pas de plus grande joie. S'efforcer de traiter les autres comme soi-même, il n'y a rien de plus près de ce *jen* que l'homme cherche. »

« **Le sage** ne s'afflige pas de ce que les hommes ne le connaissent pas ; il s'afflige de ne pas connaître les hommes. »

Le tao
« Ce qui conduit la nature est ce qu'on appelle tao. Pratiquer le tao, c'est là la véritable éducation » *(L'Invariable Milieu)*.

Références

Do Dinh, *Confucius et l'humanisme chinois*, Paris, 1958.
Liu Wu-chi, *La Philosophie de Confucius*, Paris, 1963.
Granet (M.), *La Pensée chinoise*, réédition, Paris, 1968.
Cheng (A.), *Les Entretiens de Confucius*, Paris, 1981.

Coran

Message émané de Dieu lui-même

Imposé à Mahomet afin d'être transmis à ses fidèles, le Coran, objet d'une récitation perpétuelle, régit tous les aspects de la vie musulmane.

Ce qu'est le Coran
« En vérité, ce Coran est une révélation émanant du Seigneur des mondes, déposée par l'Esprit fidèle en ton cœur, pour que tu sois du nombre des avertisseurs. » (Coran, XXVI, 192-194).

Le mot *al-qur'ân* signifie « récitation », car, lorsqu'il reçut la Révélation divine, Mahomet fut astreint à réciter le texte que la vision lui enseignait. Celui-ci fut transmis tel quel aux premiers auditeurs du Prophète, qui le récitèrent à leur tour, avant de le transcrire sur des omoplates de chameaux et sur des morceaux de cuir. Au bout de quelque temps, les visions de Mahomet cessèrent pour ne reprendre que trois ans plus tard. Elles furent désormais régulières et le Prophète les dicta à son secrétaire. Peu à peu, les croyants constituèrent des recueils de ces textes fragmentaires. A la mort de Mahomet s'imposa la nécessité d'établir une recension complète et unique. Le premier calife, Abou Bakr, fit rassembler les plus anciennes collections de sourates, mais ce n'est que sous le troisième calife, Othman, que fut fixé, entre 644 et 656, un texte définitif proclamé seul recevable, à la suite de quoi, selon la tradition, toutes les recensions divergentes furent détruites. La *vulgate* établie par Othman constitue aujourd'hui encore le texte authentique de la Révélation.

■ Les sourates

Le Coran se présente sous la forme d'un recueil de six mille deux cent vingt-six versets répartis en cent quatorze chapitres, les « sourates ». Celles-ci ne sont pas classées chronologiquement, ni par sujets traités, mais selon un ordre de longueur décroissante, ce qui n'a pas manqué de provoquer de difficiles problèmes d'interprétation. Les plus courtes, souvent réduites à des séries d'incantations juxtaposées, à des messages vibrant d'une émotion religieuse intense, remontent aux origines de la prédication à La Mekke, exprimant la bouleversante expérience religieuse de Mahomet ; elles ont un caractère dramatique et pressant, car elles annoncent le jugement universel, redoutable aux impies et aux pécheurs. Les sourates postérieures, plus étendues, reflètent l'incompréhension des Mekkois face à la prédication du Prophète et rattachent celle-ci à celle de ses prédécesseurs, Noé, Abraham et Jésus, aussi mal reçue de leurs contemporains. Enfin, les sourates de Médine stigmatisent les ennemis du Prophète, devenus les ennemis de Dieu, qu'il s'agit de vaincre et non plus de convaincre ; elles posent aussi les fondements de la nouvelle société musulmane en train de s'organiser.

A partir de ce texte inchangé et inchangeable, mais parfois extrêmement concis et, de ce fait, énigmatique, naquit un fourmillement d'interprétations, appuyées en particulier sur les *hadîth*, traditions remontant à l'époque du Prophète lui-même, mais qui, souvent divergentes, contribuèrent aux divisions internes de l'islam.

Références
Le Coran, traduction nouvelle et commentaires par le cheikh Si Boubakeur Hamza, 2 vol., Paris, 1972.
Blachère (R.), *Introduction au Coran*, Paris, 1959.

David et les Psaumes

1re m. du XIe s., Bethléem — Jérusalem, 965 av. J.-C.

Le « Psalmiste »

Sous son règne, Israël unifié connut gloire et prospérité. David fut aussi l'organisateur du culte, l'auteur d'hymnes de louange encore aujourd'hui chantés.

David, fils de Jessé, reçut tout jeune du prophète Samuel l'onction sainte qui faisait de lui l'élu destiné par l'Éternel à remplacer Saül, le premier roi des Hébreux qui, pécheur, avait perdu la faveur divine. Admis à la cour de Saül dont il épousa la fille, David tua d'un coup de fronde le géant Goliath et défit les Philistins. Il fut tantôt le favori du roi, et tantôt persécuté par lui comme rival. A la mort de Saül (1012), David fut élu roi de la tribu de Juda, puis, à partir de 1005, il gouverna tout le peuple d'Israël, faisant de Jérusalem sa capitale et sa ville sainte, où fut transportée l'Arche d'alliance et instituée la liturgie. Si David régna glorieusement pendant plus de trente ans sur le royaume qu'il avait unifié et pacifié, sa passion pour Bethsabée, dont il fit périr le mari, le rendit criminel et il eut à souffrir de la révolte de ses fils. Avant de mourir, David fit oindre Salomon, le second fils qu'il avait eu de Bethsabée. Dans la mémoire des peuples, David est demeuré le modèle des rois, car, malgré ses fautes, il se voulut l'instrument de la Providence. Vénéré par l'Islam, il est pour les chrétiens l'ancêtre et la préfiguration du Messie. La Tradition fait de lui l'auteur des Psaumes, qu'il aurait composés, les accompagnant de la harpe, en dansant devant l'Arche.

■ Les Psaumes

Le mot grec *psalma* traduit l'hébreu *mizmôr*, « louange ». Les Psaumes sont en effet des hymnes de louange chantés dans les synagogues avant d'être « psalmodiés » dans les églises, les monastères, ainsi que dans les temples protestants, où ils prennent dans le culte une place essentielle. Le Livre des Psaumes, qui dans la Bible suit la Loi et les Prophètes, en contient cent cinquante. Les plus anciens d'entre eux remonteraient à David ; ils appartiennent en effet à la tradition des hymnes qui accompagnaient le culte en Mésopotamie comme en Égypte.

Un grand nombre de Psaumes exaltent la puissance et la miséricorde divines et célèbrent la Ville sainte et le peuple élu ; ils se terminent souvent par la formule *alléluia* (« Louez Yahweh »). Les Psaumes dits de pénitence sont des supplications de l'âme misérable devant Dieu, tel le célèbre *Miserere* (Psaume 51). Enfin, d'autres évoquent les péripéties de l'histoire d'Israël et les interventions divines qui l'ont marquée ; parmi ceux-ci, certains ont trait à la captivité de Babylone et sont donc postérieurs au Ve s. av. J.-C.

Du Psaume 42 :
« Seigneur, soyez mon juge et séparez ma cause de celle des impies [...], car vous êtes ma force, Ô Dieu [...]. Faites luire sur moi votre lumière et votre vérité. Elles m'ont conduit et m'ont introduit sur votre montagne sainte et dans votre tabernacle. »

Références
Steinmann (J.), *David, roi d'Israël*, Paris, 1958.
Amsler (S.), *David, roi et messie*, Neuchâtel, 1963.
Deissler (A.), *Le Livre des Psaumes*, Paris, 1966.
Mannati (M.), *Les Psaumes*, traduction et commentaires, 4 vol., Paris, 1966-1968.

Denys l'Aréopagite
Ve-VIe siècle

Le père de la théologie mystique médiévale
Cet auteur aussi mystérieux que génial a servi de guide à tous les contemplatifs, qui trouvaient en son œuvre le reflet et l'explication de leurs propres expériences.

« **L'amour de Dieu** est force motrice, manifestation de Lui et conversion à Lui : cercle éternel qui vient du Bien et au Bien retourne. »

Denys se donne lui-même pour un disciple de saint Paul, converti après le discours de l'Apôtre devant l'Aréopage à Athènes ; il fut par la suite confondu avec le prétendu premier évêque de Paris, mort martyr à la fin du IIIe s. L'œuvre de Denys, cependant, semble avoir été écrite entre 482 et 530. On a tenté d'identifier celui que les modernes appellent le pseudo-Denys. L'hypothèse la plus vraisemblable fait de lui un moine syrien, élève du néo-platonicien Proclus (410-485), avant de se convertir au christianisme ; en effet, le sophiste Apollophanes accuse Denys de s'être servi « d'une manière impie des Grecs contre les Grecs ». L'identité qu'il s'est attribuée n'était sans doute qu'un subterfuge destiné à se rattacher étroitement à la tradition apostolique. Denys n'en est pas moins un très grand écrivain, maître des mystiques d'Occident comme d'Orient, qui inspira Dante dans sa description du *Paradis* et jusqu'à saint Jean de la Croix, au XVIe siècle.

■ L'œuvre
Elle comprend deux groupes de traités : *La Hiérarchie céleste* et *La Hiérarchie ecclésiastique*, qui étudient de manière systématique les deux catégories de créatures dignes de recevoir la révélation ; *Les Noms divins* et la *Théologie mystique*, qui formaient la somme théologique la plus complète avant celle de saint Thomas d'Aquin.

■ L'enseignement
Pour Denys, l'univers entier, visible et invisible, est régi par un ordre sacré qui assigne leur place exacte, selon leur degré de perfection, à tous les êtres voués à la divinisation, les anges, d'une part, et les membres de l'Église, d'autre part. L'ensemble est mû par un mouvement de flux et de reflux, de Dieu à Dieu, par un processus descendant, puis ascendant : pour l'homme, l'incarnation, puis la conversion et la divinisation. Notre connaissance du divin passe par l'étude des noms qui lui sont consacrés, mais elle doit la dépasser, puisque toute définition de Dieu serait limiter l'illimité transcendant. La théologie, science du divin, ne peut donc être que négative, « apophatique ». Dieu n'est pas accessible à la connaissance, mais seulement à la totale ignorance. Le mystique, tel Moïse montant au Sinaï, où il va rencontrer Dieu, doit comme lui pénétrer par-delà toute lumière, au sein de la nuée ténébreuse qui le dissimule, mais qui est source de toute lumière.

Références
Œuvres complètes du pseudo-Denys l'Aréopagite, éditées par M. de Gandillac, Paris, 1943.
Roques (R.), *L'Univers dionysien*, Paris, 1954.

Djalâl ad-Din Rûmî
1207, Balk — Konyah, 1273

Le fondateur des derviches tourneurs
Il fut aussi le plus grand des poètes mystiques de l'islam et demeure aujourd'hui encore un « maître d'éveil ».

« Ma vie tient en trois mots : j'étais cru, j'ai été cuit, je suis brûlé. »

Né à Balk, dans le Khorassan (actuel Afghanistan), Djalâl ad-Din Rûmî était le fils du grand théologien Bahâ ad-Din Walad, qui, frappé de la sainteté de son fils, le surnomma dès son enfance *Mawlânâ*, « Notre Maître ». En 1219, fuyant la menace mongole, la famille quitta Balk, qui fut détruite l'année suivante, et entreprit une longue pérégrination au cours de laquelle l'enfant rencontra à Nishâpûr le poète Attâr, qui, émerveillé par ses dons, déclara : « Quelle flamme, quel feu il apportera au monde ! » A Damas, l'illustre Ibn'Arabî, voyant Djalâl suivre son père, se serait écrié : « Louange à Dieu, voici un océan qui marche derrière un lac. » En cours de route, Rûmî épousa une jeune fille de Samarkand qui devait lui donner deux fils, Alâ ad-Din et Sûltan Walad, poète lui aussi, qui organisera la confrérie des derviches tourneurs fondée par son père.

La famille se fixa enfin à Konyah (Turquie), où Bahâ ad-Din Walad reprit son enseignement, mais mourut deux ans plus tard (1230). Son fils, bien que très jeune, lui succéda, puis partit étudier à Alep et Damas, où il fut l'élève d'Ibn'Arabî. Mais Rûmî cherchait une méthode afin de parvenir à l'union avec Dieu. Il rencontra alors un étrange derviche errant, Shams ad-Din Muhammad ibn 'Ali, de Tabriz, en qui il reconnut l'envoyé céleste, son véritable maître. En 1244, Shams vint s'établir à Konyah et Rûmî délaissa son enseignement pour vivre dans la solitude avec lui. Un jour, Shams disparut et il fallut aller le chercher à Damas. Il revint, mais disparut à nouveau en 1247, assassiné, dit-on, par les disciples jaloux de Rûmî. Celui-ci s'était identifié avec Shams au point de signer de son nom le recueil d'*Odes mystiques (Diwân-e Shams e-Tabrizi)* et de se livrer exclusivement à la méditation et à la danse, fondant l'ordre des derviches tourneurs Mawlawiya (de Mawlânâ, le surnom de Rûmî) et rédigeant son œuvre majeure, le *Mâthnawi*. Lorsque Rûmî mourut, tous les habitants de Konyah prirent le deuil. Son magnifique mausolée y est toujours l'objet d'une grande vénération.

« J'étais neige, tu me fondis. Le sol me but. Brume d'esprit, je remonte vers le soleil. »

■ L'œuvre
Outre les *Odes mystiques*, elle comprend de nombreux quatrains *(Rubâ'yât)* et le *Mâthnawi*, immense poème de 45 000 vers, véritable odyssée de l'âme qui doit mourir à son moi afin de vivre éternellement en Dieu. En Occident, le *Mâthnawi* suscita l'admiration de Goethe et de Hegel. Le *Livre du Dedans (Fîhi-mâ-fîhi)*, en prose, rapporte les propos tenus par Rûmî et réunis par Sûltan Walad ; il permet de mieux comprendre la pensée du maître et le soufisme en général.

Du *Mâthnawi* :
« Dans la nuit de mon cœur
Le long d'un chemin étroit
J'ai creusé ; et la lumière a jailli :
Une terre infinie de jour. »

« Plusieurs chemins mènent à Dieu, j'ai choisi celui de la danse et de la musique. »

« Dans les cadences de la musique est caché un secret ;
si je le révélais, il bouleverserait le monde. »

Références
Rûmî, *Odes mystiques,* Paris, 1973 ; *Fîhi-mâ-fîhi (Le Livre du Dedans),* Paris, 1976.
Vitray-Meyerovitch (E. de), *Rûmî et le soufisme,* Paris, 1977.

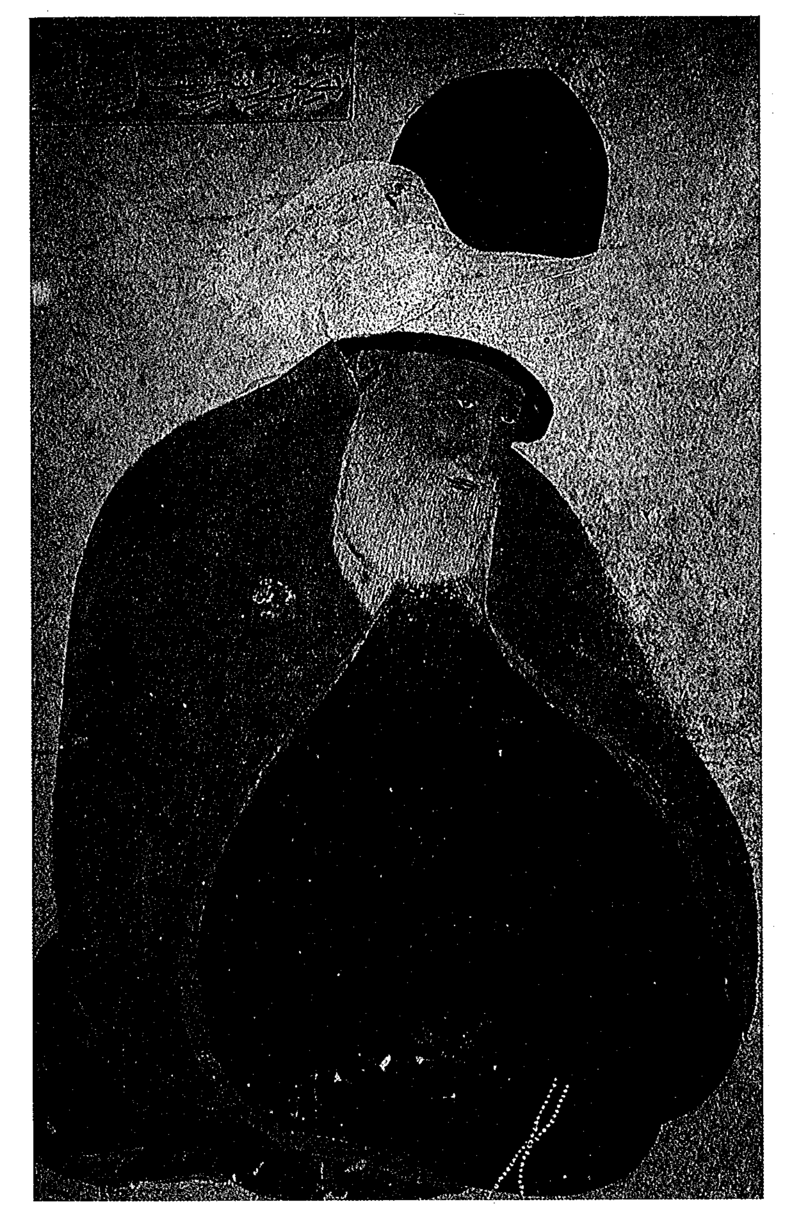
■ L'enseignement

Après avoir recueilli celui de tous les grands spirituels de son temps et être parvenu lui-même à la parfaite réalisation mystique, Rûmî assura sa mission d'éveilleur d'âme, en mettant au point une méthode pour accéder à l'union avec Dieu. Pour lui, la musique évoquait celle des sphères célestes, la vibration créatrice initiale, et la danse sacrée des derviches, le *samâ,* véritable office liturgique, manifestait la ronde vertigineuse des planètes, la joie triomphale qui anime le cosmos. Sa prédication et son œuvre chantaient avec ardeur l'amour, l'amour divin d'abord, mais aussi l'amour pour tous les hommes, pour tous les êtres vivants. Panthéiste résolu et conséquent, Rûmî voyait en toute chose la présence de Dieu, ce qui l'amenait à nier l'existence du Mal — lequel n'était pour lui que l'ombre qui souligne la Lumière. Musulman fervent, il n'en osait pas moins proclamer l'égale valeur de toutes les religions et, au lendemain des croisades, n'hésita pas à incorporer dans ses ouvrages des paraboles chrétiennes.

L'enseignement de Rûmî est resté vivant jusqu'à nos jours, non seulement parce que, dans tout l'Islam, ses poèmes sont lus et psalmodiés lors des pèlerinages, mais grâce à la confrérie Mawlawiya, qui se répandit après sa mort dans tout l'Empire ottoman et qui est encore en activité dans plusieurs pays musulmans.

Les novices sont astreints à une retraite beaucoup plus longue que dans les autres *tarîqa.* Ils doivent s'enfermer dans un monastère pendant mille et un jours, soit près de trois années, dont « la première est consacrée au service d'autrui, la deuxième au service de Dieu et la troisième à veiller sur son propre cœur ». Le nouveau disciple mène une vie communautaire d'une grande austérité ; afin de le mortifier, on lui donne à exécuter des tâches fatigantes ou rebutantes. Mais, une fois initié, il peut participer, sous la direction de son maître, à la cérémonie du *samâ,* ou danse cosmique, « vêtu de blanc, symbole du linceul, coiffé de la haute toque de feutre, image de la pierre tombale, et enveloppé d'un long manteau noir, représentant la tombe », qu'il laissera tomber avant de danser, « comme libéré de son enveloppe charnelle pour une seconde naissance ». Dans la danse, le cheikh, au centre du cercle, figure le Soleil, reflet de Dieu, tandis que les disciples incarnent les planètes. Ainsi se réalise l'union suprême que souligne le *ney,* ou pipeau.

Grâce aux récents travaux des orientalistes occidentaux, Djalâl ad-Din Rûmî est aujourd'hui reconnu comme un des plus grands mystiques de tous les temps. Non seulement son œuvre immense exprime l'essence même du soufisme, qui atteint avec lui son apogée, mais, tout entière consacrée à la « nostalgie du divin », à la célébration d'un amour, « terrestre en apparence », mais « qui est en réalité une hypostase de l'amour divin », elle en acquiert une portée véritablement universelle.



Djalâl ad-Dîn Rûmî, son plus ancien portrait. Miniature turque. (Musée municipal d'Istanbul.)

Dominique de Guzmán

Vers 1170, Caleruega — Bologne, 1221

Le fondateur des Frères prêcheurs

En instituant un ordre voué à la prédication, ce contemporain de François d'Assise donna à l'Église un nouvel élan théologique et mystique.

Devise donnée par saint Dominique à son ordre :
« Ne parler qu'avec Dieu ou que de Dieu. »

Dominique selon Lacordaire
« Dans sa vie intérieure..., chaque souffle était un acte d'amour envers Dieu et envers les hommes. »

Référence
Vicaire (M.-H.), *Histoire de saint Dominique*, 2 vol., Paris, 1957.

Issu d'une vieille famille castillane, Domingo de Guzmán, après avoir fait ses études à l'université de Palencia, fut distingué en raison de son talent de prédicateur par l'évêque d'Osma qui l'emmena en France. En traversant le Languedoc, les deux prêtres furent saisis par le développement de l'hérésie cathare et décidèrent de la combattre, mais seulement par la parole et l'exemple de la pauvreté évangélique. Resté seul au bout de deux ans, Dominique parcourut le pays, prêchant partout et, malgré l'hostilité générale, obtenant des conversions et établissant à Prouille, près de Toulouse, en 1206, un premier couvent de femmes.

Lorsqu'en 1208 se déclencha la croisade contre les albigeois, Dominique n'y prit aucune part, mais tenta de poursuivre son apostolat. Son souci de former des prédicateurs austères dans leurs mœurs et solidement instruits le conduisit à fonder, en 1215 à Toulouse, l'ordre des Prêcheurs. Deux ans plus tard, il envoyait les seize premiers dominicains former des communautés à Madrid, Paris, Bologne et Rome. Honoré par le pape, il tint le premier chapitre de son ordre à Bologne, où il mourut. Treize ans après sa mort, Dominique fut canonisé. Un siècle plus tard, les Dominicains étaient environ 15 000, répartis dans plus de cinq cents couvents, de l'Europe du Nord au Maroc et de l'Irlande à la Russie.

■ Les Frères prêcheurs

Avec les Franciscains, les Dominicains introduisaient dans la chrétienté une forme nouvelle de monachisme, les ordres mendiants, répondant mieux que les anciennes congrégations de contemplatifs aux besoins de la société nouvelle. Mais, tandis que les Franciscains donnaient l'exemple du parfait dénuement et évangélisaient le peuple, les Prêcheurs furent dès l'origine un ordre intellectuel adonné aux études théologiques ; chaque monastère eut son docteur, chaque province son centre d'études, les principaux étant Paris, Oxford, Cologne, Montpellier et Bologne. Aussi les figures les plus caractéristiques de l'ordre furent-elles d'éminents universitaires, tels l'Allemand Albert le Grand (1206-1280), renommé pour son savoir universel, et surtout son disciple et ami, l'Italien Thomas d'Aquin. Si l'ordre dominicain a fourni les cadres de l'Inquisition, s'il fut celui de Savonarole (1452-1498), il a aussi compté dans ses rangs Fra Angelico (1387-1455) et les grands mystiques et maîtres spirituels du XIVe s., Maître Eckhart, Suso, Tauler et Catherine de Sienne (1347-1380).

Eckhart (Johannes, dit Maître)

Vers 1260, Hochheim (Thuringe) — 1327 (?)

Le grand maître de la mystique rhénane

L'enseignement abrupt de ce grand prédicateur bouleversa ses auditeurs, mais inquiéta les autorités. Sa portée universelle a été récemment redécouverte.

Dieu et la créature
« Là où finit la créature, là commence l'être de Dieu. Tout ce que Dieu demande de la façon la plus pressante, c'est de sortir de toi-même, dans la mesure où tu es la créature, et de laisser Dieu être Dieu en toi. »

Références
Maître Eckhart, *Traités et Sermons*, Paris, 1971-1979.
Ancelet-Hustache (J.), *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, Paris, 1950.
Lossky (V.), *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, Paris, 1960.

Entré adolescent chez les Dominicains d'Erfurt, Johannes Eckhart fut envoyé poursuivre ses études au *studium generale* (université dominicaine) de Cologne. Avant 1298, il était prieur d'Erfurt et vicaire général de Thuringe. Ayant enseigné la théologie à Paris vers 1300-1303, Eckhart fut nommé à son retour provincial de la nouvelle province dominicaine de Saxe, puis, en 1307, vicaire général de Bohême. Envoyé de nouveau professer à Paris, en 1311, il dirigea ensuite le *studium* de Strasbourg, où il prêcha avec grand succès, et enfin celui de Cologne. Mais, en 1325-1326, l'archevêque de cette ville, hostile aux Dominicains, fit condamner certaines propositions tirées de ses œuvres. Eckhart, ayant fait appel au pape, se rendit en 1327 auprès de Jean XXII en Avignon. Il mourut peu après, soit en Avignon, soit sur la route du retour.

■ L'œuvre

Composée de traités, de commentaires et de sermons en latin, elle constitue une synthèse audacieuse entre l'intellectualisme thomiste et le mysticisme néo-platonicien. En effet, pour Eckhart, la métaphysique ne peut être que la servante d'un enseignement mystique, celui que diffusèrent ses œuvres en allemand, les *Instructions spirituelles*, le *Livre de la consolation* et une soixantaine de *Sermons*.

■ L'enseignement

Scolastique dans ses ouvrages en latin, Eckhart fut un prédicateur passionné, presque véhément, n'hésitant pas à manier le paradoxe, employant des formules saisissantes et parfois déconcertantes afin de secouer l'apathie de ses auditeurs. Il proclame la nécessité de sortir de soi pour pénétrer dans l'éternité et redevenir un. Seulement alors peut s'exécuter le dessein de Dieu, qui est de faire de chacun de nous son « Fils unique ». L'âme doit ensuite parvenir au sacrifice suprême, à la « mort la plus intime », et même perdre Dieu, afin de devenir elle-même véritablement divine.

Si, à l'époque d'Eckhart, de telles propositions le firent accuser de panthéisme, ce sont justement elles qui lui ont fait retrouver de nos jours une audience bien plus vaste qu'en son temps, et l'on n'a pas manqué de rapprocher sa méthode d'éveil par la découverte du vide intérieur de celle des maîtres orientaux, en particulier des maîtres zen. Malgré la suspicion où était tenu cet enseignement, il fut prolongé après la mort d'Eckhart par deux de ses disciples, Suso et Tauler.

Empédocle

Vers 490 — 430 av. J.-C.

Une personnalité complexe et énigmatique

Empédocle se dresse à l'orée du classicisme grec, comme le dernier des grands maîtres spirituels inspirés.

De vie en vie
« Vagabond exilé du divin séjour [...] Je fus autrefois garçon et fille, buisson et oiseau, poisson muet dans la mer » *(Purifications)*.

Le personnage d'Empédocle, plus encore que son enseignement, n'a pas cessé d'intriguer philosophes et historiens, qui ont porté sur lui les jugements les plus contradictoires, voyant en lui soit un charlatan, soit un génie. Sa façon de se présenter lui-même : « Je viens parmi vous délivré à jamais de la mort, dieu immortel que tous vénèrent... », peut assurément choquer, si l'on oublie qu'il s'agit du langage d'un initié orphique (v. *Orphisme*), parvenu à la pure contemplation, et qui, ayant échappé au cycle des réincarnations, a regagné le domaine des dieux. A la fois guérisseur et philanthrope, savant et mage, Empédocle représente le type du prophète inspiré et visionnaire, à la manière de Pythagore qu'il semble avoir tenu en grande vénération, mais dans un monde où commençait à triompher, avec l'enseignement des sophistes, un matérialisme amoral. De là des antinomies qui firent aussi sa grandeur, impressionnèrent ses contemporains et entourèrent Empédocle d'un halo de légendes, dont celle du philosophe se précipitant dans l'Etna qui aurait rejeté une de ses sandales de bronze...

De lui, on sait seulement qu'issu d'une grande famille d'Agrigente, l'une des plus importantes villes du monde grec, il y joua un rôle politique, en faisant profiter ses compatriotes de ses connaissances scientifiques. Puis il voyagea en Italie méridionale et dans le Péloponnèse, où, frappé d'une sentence d'exil, il serait demeuré jusqu'à sa mort.

■ L'œuvre

Nous possédons des fragments, nombreux, mais morcelés, ce qui en rend l'interprétation difficile, de ses deux poèmes écrits dans un langage puissant et magnifique : *Sur la nature*, imposante évocation des origines de l'univers, des êtres vivants et de l'homme, et les *Purifications*, où Empédocle déchiffre la destinée humaine et, sur un mode allusif, la sienne propre.

■ L'enseignement

Afin d'expliquer comment de l'unité naquit la multiplicité des êtres, Empédocle décrit Dieu sous la forme d'une sphère indistincte, en dehors de laquelle se tient la Haine qui, s'attaquant à l'Un, le désintègre, tandis que l'Amour tend à le réunifier en son centre. De ce perpétuel combat, dans lequel tantôt se séparent et tantôt se réunissent les quatre éléments, surgissent les êtres vivants, dont le philosophe évoque la genèse, organe par organe, formant d'abord des associations monstrueuses, avant d'évoluer vers des formes harmonieuses et viables. De même, les âmes séparées sont condamnées à errer en des vies innombrables, revêtant toutes les formes, avant de se purifier et d'être en mesure de regagner le bienheureux séjour.

Références
Bollack (J.), *Empédocle*, 4 vol., Paris, 1965-1969.
O'Brien (P.), *Pour interpréter Empédocle*, Paris, 1981.

Épicure

341 av. J.-C., Samos — Athènes, 270 av. J.-C.

Un sage calomnié

Épicure, qui donnait lui-même l'exemple d'une extrême sobriété, fut un des grands maîtres de l'Antiquité.

Né dans l'île de Samos, mais de colons athéniens, Épicure y fit ses premières études et, dès l'âge de douze ans, décida de se consacrer à la philosophie. Adolescent, il suivit à Théos l'enseignement de Nausiphane, disciple de Démocrite. De dix-huit à vingt ans, il vint faire son service militaire à Athènes, mais ne put retourner à Samos dont avaient été bannis les Athéniens. Il vécut alors dans l'exil et la pauvreté, avant de fonder une école à Mytilène, puis une autre à Lampsaque, où il demeura cinq ans. En 306, Épicure ouvrait à Athènes celle qui fut dénommée le « Jardin », et qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Maître chaleureux et rayonnant, bien que malade, il vécut dans une très grande frugalité, entouré de l'admiration de ses disciples. Il n'en fut pas moins dénigré par ses adversaires, les stoïciens, qui déformèrent outrageusement sa doctrine. Seules des études récentes ont permis de rendre justice à celui qui fut l'un des plus vigoureux penseurs de la Grèce ancienne.

■ L'œuvre

Elle aurait compris environ trois cents volumes, mais nous n'en possédons que des fragments, transmis en particulier par Diogène Laërce, compilateur du IIIe s. Les plus importants d'entre eux sont trois lettres adressées par Épicure à ses disciples et qui exposent en abrégé son enseignement sur la physique, l'astronomie, la météorologie, et sur l'éthique. Vers 1750 furent découverts, à Herculanum, des restes importants du grand traité *De la nature.*

■ L'enseignement

Lorsqu'Épicure le professa, la Grèce était en proie à une grave crise aussi bien morale que politique. Les cités grecques avaient perdu leur indépendance ; avec elle s'était effondré l'idéal humain qu'elles avaient engendré. Dans une époque troublée, Épicure s'assigna pour mission de reconduire l'homme sur la voie de la sagesse. Bien qu'ouvert à tous, y compris les femmes et les esclaves, son enseignement ne s'en adressait pas moins à une élite. S'appuyant sur une conception de l'univers inspirée par l'atomisme de Démocrite, et de l'âme conçue comme de nature corporelle donc mortelle, la doctrine épicurienne entendait délivrer l'homme de toute crainte, d'abord de celle de la mort et aussi de celle des dieux, qui, n'intervenant pas dans la vie de l'homme, ne peuvent être pour lui que des modèles de perfection. Ces raisons de trouble étant écartées comme illusoires, le sage peut supporter avec sérénité l'inévitable douleur et se livrer au plaisir, qui est bien en soi et plénitude de l'être.

Lettre d'Épicure à Ménécée, son disciple
« On ne peut parvenir à une vie heureuse sans la sagesse, l'honnêteté et la justice, mais celles-ci sont inséparables du plaisir. »

Fragment d'Épicure :
« Tant que nous vivons, la mort n'existe pas, et, lorsque la mort est là, alors nous ne sommes plus. »

Références
Festugière (A.J.), *Épicure et ses dieux*, Paris, 1946.
Rodis Lewis (G.), *Épicure et son école*, Paris, 1975.

Ésotérisme et initiation

Un savoir réservé aux initiés

Si, dans les religions orientales, l'ésotérisme est le complément de l'enseignement public, exclu par l'Église, il est devenu en Occident une doctrine secrète.

L'enseignement ésotérique (du grec *eisô,* « au-dedans »), ou « acroamatique » (« donné verbalement »), était celui que les philosophes grecs ne communiquaient, au-dedans de l'école, qu'à leurs seuls disciples suffisamment instruits. Complémentaire de l'enseignement public ou exotérique, il était transmis oralement et ne devait pas être écrit. Tel était le cas, dans toutes les civilisations traditionnelles, de la « science sacrée », qui ne pouvait être « profanée », livrée aux profanes — comme l'instruction donnée par les druides chez les Celtes et, en Grèce, les mystères et la doctrine de Pythagore. Une partie des enseignements de Platon et d'Aristote était encore ésotérique.

Dans son sens premier et universel, le mot ésotérisme est applicable à tous les enseignements réservés qui ne sont transmis qu'avec certaines précautions, tels ceux des gnostiques (v. *Gnose*) et de la Kabbale, ou ceux des *Upanishad* en Inde, qui, même écrits, furent formulés de telle manière qu'ils n'étaient guère accessibles aux profanes. Si la doctrine du Bouddha est destinée à tous, certains de ses développements, en particulier tantriques, ne peuvent être transmis que par la voie orale, de maître à disciple dûment initié (v. *Vajrayâna*), et il en va de même des enseignements supérieurs du yoga. Dans l'islam aussi, il existe un ésotérisme représenté par les shi'ites, les ismaéliens et les soufis. Autrement dit, la plupart des religions comportent deux niveaux d'enseignement, l'un destiné à tous, l'autre réservé au petit nombre, tout simplement parce que la doctrine ésotérique demeurerait incompréhensible à ceux qui ne sont pas préparés à la recevoir. Il ne s'agit donc nullement d'un interdit discriminatoire de principe, mais d'une nécessité didactique. En outre, ces deux enseignements ont un but différent : l'exotérisme, la religion en elle-même, vise le salut de l'individu, alors que l'ésotérisme enseigne à dépasser le statut individuel pour parvenir à la délivrance finale.

« L'ésotérisme de toutes les traditions comprend, outre une doctrine métaphysique et cosmologique, toute une hiérarchie de sciences traditionnelles qui sont des applications de la doctrine à divers domaines et dont certaines fournissent les supports et les moyens techniques de la réalisation spirituelle » (Jean Reyor).

■ L'initiation

C'est dans ce champ qu'apparaît la nécessité d'un maître spirituel, habilité à transmettre la partie ésotérique de la doctrine et à conduire le disciple au-delà de lui-même. Tel est le rôle du guru dans l'hindouisme, du lama dans le vajrayâna. Le plus souvent, la transmission ne peut s'effectuer que dans le cadre d'une retraite qui réunit dans une vie commune maître et disciples, dans un âshram en Inde, dans une tarîqa chez les soufis. Toutes proportions gardées, il en va de même dans certains monastères chrétiens, où un directeur spirituel joue un rôle comparable, en particulier dans l'hésychasme ou chez les staretz russes.

A certains égards aussi, les étapes successives de l'ordination des prêtres, bien qu'elles n'aient plus tout à fait le même sens, présentent encore quelques caractères initiatiques ; ainsi, au cours du rituel il y a imposition des mains par les aînés et transmission du Saint-Esprit, mais ce ne sont là que des traces subsistantes à peine reconnaissables de l'initiation traditionnelle.

L'initiation, qui est d'abord purification personnelle puis transmission par le maître de l'énergie spirituelle dont il est l'héritier, constitue la condition indispensable à la réception des enseignements ésotériques. Ainsi, dans le bouddhisme tantrique tibétain, les étapes de l'apprentissage du disciple, l'accession à un stade supérieur de l'enseignement et de la pratique sont toujours sanctionnées par de nouvelles consécrations, comme jadis dans les mystères helléniques.

Initiation vient du latin *initium,* « commencement », qui a donné le verbe *initio,* « initier aux mystères ». Il signifie donc « nouveau début », accession à un statut radicalement différent de celui que l'on quitte. Ce passage du profane au sacré est considéré comme une « seconde naissance », une régénération de l'être, qui à travers elle retrouve son état spirituel originel, jusqu'alors masqué par ses conditionnements matériels. Sans cette prise de conscience, les enseignements ésotériques resteraient inopérants.

■ De l'ésotérisme à l'occultisme

Si tel est le sens du mot ésotérisme dans toutes les traditions encore subsistantes, il en est arrivé à prendre un sens quelque peu différent à l'époque moderne, surtout à partir du XVIIIe s., dans le contexte de la civilisation chrétienne occidentale, où l'Église, seule détentrice de la doctrine, a rejeté l'ésotérisme en tant que tel. Celui-ci a cependant survécu dans l'ombre tout au long des siècles. Affirmant détenir l'héritage d'une tradition immémoriale évincée par le christianisme, se situant hors de toute confession, l'ésotérisme se présente comme la voie d'accès à la véritable connaissance, qui est métaphysique, intuitive et transcendante, à la *philosophia perennis,* jadis unique et universelle, seule capable de conduire l'homme de l'obscurité à la lumière, de lui permettre de dépasser son actuelle déchéance et de retrouver son statut divin originel. Cette réalisation spirituelle, objet d'un intense travail intérieur, ne peut s'effectuer que grâce à la communication initiatique d'un savoir secret, transmis de maître en maître.

Qu'il soit difficile de suivre le cheminement de cette doctrine à travers les siècles n'a rien de surprenant, puisqu'elle devait demeurer cachée. Les écrits qui y font allusion sont de ce fait fort obscurs ; de plus, chargés de véhiculer l'irrationnel, l'informulable, ils recourent à un langage symbolique accessible aux seuls initiés. C'est seulement avec la Rose-Croix, mais surtout avec l'illuminisme et la franc-maçonnerie mystique du XVIIIe s., que ce courant put émerger. L'occultisme et la théosophie de la fin du XIXe s. prétendirent le représenter. Plus récemment, René Guénon a consacré toute son œuvre à un exposé rigoureux de la doctrine ésotérique, qui a provoqué à son égard un regain d'intérêt.

De René Guénon :
« L'enseignement concernant l'inexprimable ne peut évidemment que le suggérer à l'aide d'images appropriées, qui seront comme les supports de la contemplation. »
« L'être n'est point *absorbé* en obtenant la Délivrance [...], il est au contraire dilaté au-delà de toute limite [...] puisqu'il a effectivement réalisé la plénitude de ses possibilités. »

Références

Benoist (L.), *L'Ésotérisme,* Paris, 1963.
Marquès-Rivière (J.), *Histoire des doctrines ésotériques,* Paris, 1940.
Guénon (R.), *Initiation et réalisation spirituelle,* réédition, Paris, 1975 ; *Aperçus sur l'initiation,* réédition, Paris, 1976.
Faivre (A.), *L'Ésotérisme au XVIIIe s.,* Paris, 1973.
Burckhardt (T.), *Introduction aux doctrines ésotériques de l'Islam,* Lyon, 1955.

Esséniens

Une secte juive longtemps mystérieuse

Une partie importante de ses enseignements a été récemment révélée par la découverte des manuscrits de la mer Morte.

Le « maître de justice »
Par le « maître de justice », « père des hommes de la grâce », la communauté essénienne fut « affermie dans la vérité par la plantation éternelle » *(Règlement des Fils de lumière).*

Des *Manuscrits de la mer Morte* :
« Quand je serai la proie de la frayeur et de l'effroi,... je Le bénirai...
Quand je serai dans la détresse, je Le louerai
Et quand Il me sauvera, je pousserai des cris de joie » (extrait).

Références
Burrows (M.), *Les Manuscrits de la mer Morte*, Paris, 1957.
Daniélou (J.), *Les Manuscrits de la mer Morte et les origines du christianisme*, Paris, 1957.

Jusque dans les années 1950, on ne connaissait les esséniens, à peu près contemporains des débuts du christianisme (Ier s. av. — Ier s. apr. J.-C.), que par quelques passages de l'historien juif Flavius Josèphe et surtout de Philon d'Alexandrie. Les esséniens formaient une communauté fraternelle très unie, qui pratiquait dans le désert une vie monastique austère, sous la conduite du « maître de justice », chargé de communiquer aux seuls initiés les « mystères merveilleux et véridiques » cachés dans la Bible. On n'était admis dans la secte, après un postulat d'un an, puis un noviciat de deux ans, que par décision d'un conseil de douze membres, assisté de trois prêtres, seuls authentiques représentants du sacerdoce lévitique.

■ Les textes

Ils furent découverts à partir de 1947 dans une grotte de Qoumran, sur la rive gauche de la mer Morte, où des fouilles ultérieures dégagèrent les ruines des bâtiments qui avaient été occupés par la communauté. On put ainsi recueillir environ six cents manuscrits, dont onze seulement à peu près complets. Ils comprennent des textes bibliques, des livres apocryphes de contenu souvent apocalyptique ou eschatologique, qui furent en grand honneur dans l'église chrétienne primitive, avant d'être exclus et interdits, et les ouvrages particuliers à la secte, des *Commentaires* des textes bibliques, des *Hymnes* et surtout le *Règlement de la guerre des Fils de lumière contre les Fils des ténèbres*, destiné aux esséniens en lutte contre les impies. S'il est susceptible d'une interprétation spirituelle, le *Règlement* n'en montre pas moins des moines guerriers, très proches des assidéens ou hassidim (v. *Hassidisme*). Au même courant se rattache l'*Écrit de Damas* qui avait été découvert en 1897 au Vieux-Caire, règle tardive rédigée alors que la secte se trouvait en exil à Damas.

■ L'enseignement

Les esséniens pensaient détenir seuls la vérité sur l'« ordre des temps », le plan conçu par Dieu pour le monde, mis en échec par les hommes, mais qui doit nécessairement triompher. Il fallait donc mener dès maintenant une existence monastique, en renonçant à tout et même, si possible, au mariage, afin d'accueillir tels des « anges » la venue de Dieu. Mais cette séparation du monde amena des luttes sanglantes entre les « élus » et les « impies », au cours desquelles succomba en 63 av. J.-C. le « maître de justice », ce qui entraîna l'exil de la communauté à Damas, où elle semble n'avoir guère survécu. S'il est certain que l'essénisme a joué un rôle dans la genèse du christianisme, de même que dans l'institution du monachisme chrétien, l'état actuel des recherches ne permet pas de le préciser.

Évagre le Pontique

345, Ibora (Asie Mineure) — désert d'Égypte, 399

Un théoricien de l'ascèse

Le premier philosophe chrétien qui se soit retiré au désert fut considéré comme un maître par tout le monachisme byzantin.

Né sur les rives du Pont-Euxin (mer Noire), Évagre fut très jeune ordonné lecteur par Basile de Césarée, puis diacre par Grégoire de Nazianze, à Constantinople, où il se fit une grande renommée de prédicateur. Mais, poussé par une vocation impérieuse, Évagre se retira en 382 dans un ermitage, puis se rendit en Égypte dans le désert de Scété ; il y devint disciple de Macaire, qui répandait la pratique de la prière « monologique », consistant en la répétition constante d'une brève oraison centrée sur l'invocation « Seigneur ». Par la suite, Évagre vécut seul au désert. Plongé dans la contemplation, il n'en sortait que pour écrire ses ouvrages. Bien qu'il eût été condamné par plusieurs conciles en raison des prolongements audacieux qu'il avait donnés aux thèses d'Origène, et nombre de ses ouvrages furent détruits pour leur origénisme, Évagre n'en exerça pas moins une grande influence sur la mystique orientale, dont il s'était fait le théoricien.

■ L'œuvre

Plusieurs traités d'Évagre, consacrés à l'ascèse, ont servi de guide pour la vie monastique : l'*Antirrheticus (Contre les tentations du démon)*, qui permet de combattre les sept péchés capitaux, définis ici pour la première fois ; *Le Moine ou De la vie active*, et surtout les *Chapitres* ou *Centuries*, où, en formules brèves, Évagre trace avec précision les étapes de l'itinéraire spirituel.

■ L'enseignement

Pour Évagre, l'enseignement mystique doit concerner à la fois la pratique et la théorie. La première, destinée à purifier l'âme, et à lui permettre d'atteindre l'impassibilité, le dépouillement total et le silence devant Dieu, conduit à la théorie ou gnose, qui se divise elle-même en deux degrés : « physique », qui est contemplation de la nature, création divine, et « théologique », qui est participation directe à la connaissance angélique de la Lumière incréée. Progressivement purifiée et affinée, l'âme, au cours de son ascension, découvre à chaque niveau un monde de plus en plus subtil. Mais c'est seulement parvenu au terme de son ascèse que l'homme peut définitivement recouvrer l'unité première, dont la perte a engendré son malheur et sa déchéance.

Devenu ascète, Évagre reste un philosophe très influencé par les néo-platoniciens, et sa conception du divin s'en ressent. Il prône une désincarnation préalable de l'intelligence, qui ne va pas sans danger et provoquera une réaction nécessaire. Dans l'hésychasme postérieur, à la prière de l'intelligence, on tendra à préférer la « prière du cœur ». Évagre n'en fut pas moins le créateur d'un vocabulaire mystique qui eut cours pendant tout le Moyen Âge.

« **La prière** est une ascension de l'intelligence vers Dieu ; elle est conversation de l'intellect avec Dieu. »

Référence
Évagre le Pontique, *Traité de l'oraison*, in *Revue d'ascétique et de mystique*, Paris, 1934.

Évangiles

Ils annoncent la « Bonne Nouvelle »

Celle de la Rédemption par Jésus, Fils de Dieu, venu racheter tous les hommes du péché. Sur eux reposent la foi et l'enseignement chrétiens.

Évangile de Jean
« Et le Verbe s'est fait chair,
Et il a habité parmi nous...
Plein de grâce et de vérité. »
« Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les rapportait en détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire. »

Évangile transcrit le grec *euaggelion,* la « bonne nouvelle » répandue par les Apôtres. Bien que, dans le Nouveau Testament, les Évangiles se présentent dans l'ordre suivant : Matthieu, Marc, Luc et Jean, la critique historique considère que le premier serait l'Évangile de Marc, probablement le « Jean surnommé Marc » des Actes des Apôtres. Composé en grec à Rome, vers l'an 70, et adressé à des chrétiens non palestiniens, il aurait ensuite servi de modèle, vers 80-90, à Matthieu, juif converti, vivant dans le milieu judéo-chrétien pour lequel il écrit, et à Luc, païen d'origine et disciple de Paul, également auteur des Actes des Apôtres ; mais l'un et l'autre utilisèrent aussi d'autres sources. Ces trois Évangiles présentent un si grand nombre de concordances qu'ils furent appelés « synoptiques », car, disposés en parallèle, ils peuvent être lus ensemble. Le dernier Évangile n'aurait été composé par Jean, mort soixante-huit ans après le Christ, que dans son extrême vieillesse, en 96-98.

Entre la date probable de la crucifixion, vers l'an 30, et la composition des Évangiles, se seraient donc écoulées de quarante à soixante-dix années. Un tel écart s'explique par le fait que la transmission apostolique fut essentiellement orale ; c'est donc seulement aux approches de la disparition des témoins directs du Christ que se fit sentir le besoin de consigner par écrit le message du Maître. Il en résulte évidemment que le texte des Évangiles nous rapporte la version des faits telle qu'elle s'était constituée dans la communauté chrétienne primitive ; ils expriment avant tout la foi en Jésus. De ce fait, la perspective historique se trouve inversée, puisque seul le présent, la certitude du salut née de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur, permet de saisir le sens des événements passés, qui, sur le moment, avait échappé aux Apôtres eux-mêmes, ce que souligne en particulier Marc, le premier évangéliste.

■ Les synoptiques

Quelles que soient les ressemblances des textes des trois Évangiles synoptiques, chacun n'en a pas moins son caractère propre, qui correspond à la personnalité de son rédacteur, ainsi qu'au public auquel il s'adresse. Ainsi, Marc, qui écrit à Rome et, selon la tradition, pour les disciples de Pierre, emploie seul la formule l'« Évangile du Royaume de Dieu », et proclame dès les premiers mots que Jésus est Fils de Dieu. Dans son récit, en conséquence, il n'est question que de la vie publique de Jésus. Celui-ci ne dévoile pas tout d'abord sa véritable identité ; c'est seulement lorsqu'à la question : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond : « Le Christ de Dieu », que Jésus se reconnaît en tant que tel et peu après se montre transfiguré, mais il exige de ses disciples le silence absolu, car « il faut que le Fils de l'Homme ... soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour ».

Matthieu, qui écrit à Jérusalem et en araméen son Évangile, traduit ensuite en grec, complète son prédécesseur, en rapportant les traditions concernant l'enfance et le début de la vie publique du Maître, car il s'adresse à des juifs, et s'attache davantage à montrer que Jésus a accompli les prophéties relatives au Messie, qu'il n'est pas venu abolir la Loi, mais la parachever en vue de l'avènement du royaume de Dieu qu'il a fondé et inauguré.

Écrivant au contraire pour des païens convertis, et plus lettré que Marc et Matthieu, Luc entend faire œuvre d'historien, mais, prenant du recul, il est aussi théologien, s'efforçant de définir le dessein divin, qui est universel. Cet universalisme de l'Évangile est pour lui déjà un fait accompli, déjà la pauvreté triomphe de la richesse, l'humilité de l'orgueil, et la doctrine du Salut apparaît baignée de la lumière miraculeuse de l'Esprit Saint.

■ Le quatrième Évangile

D'un tout autre ton est l'Évangile de Jean, au point que certains ont voulu voir en lui une méditation plus tardive sur la tradition rapportée par les trois autres évangélistes, position extrême aujourd'hui abandonnée. Cependant, bien peu de critiques admettent que le quatrième Évangile puisse être, tout au moins dans sa totalité, l'œuvre de « celui que Jésus aimait ». Sans doute y repère-t-on les souvenirs du fils de Zébédée, seul témoin, avec Marie et les saintes femmes, de la Crucifixion, mais ils semblent n'avoir servi que de point de départ à la version très élaborée que nous possédons. Celle-ci aurait été composée par des théologiens et des prédicateurs disciples de Jean, représentant « une branche hellénistique du judaïsme palestinien », établie à Éphèse ou peut-être à Antioche, ce qui expliquerait la tournure philosophique d'inspiration grecque du Prologue : « Au commencement était le Verbe... »

■ Les apocryphes

Il n'en reste pas moins que les quatre récits évangéliques sont complémentaires. Ce n'est qu'à travers leurs différences d'interprétation et de point de vue que nous apparaissent, comme en relief, la personnalité de Jésus et la teneur de son enseignement. Mais d'autres documents, exclus du Canon, sont parvenus jusqu'à nous : ce sont les évangiles apocryphes. Certains sont contemporains ou même antérieurs aux livres canoniques : évangiles de Pierre, des Hébreux, des Égyptiens et des Ébionites ; on les considère aujourd'hui comme des textes archaïques nés dans le milieu judéo-chrétien. Tel est aussi probablement le cas de l'*Évangile de Thomas,* provenant de l'importante bibliothèque gnostique découverte en 1945 à Nag Hammadi, en Haute-Égypte, et que l'on peut dater de la première moitié du IIe s. Simple recueil de 114 *logia* (paroles) de Jésus, ce texte nous révèle l'existence d'une tradition probablement antérieure à la composition des Évangiles canoniques. L'étude de tels apocryphes, actuellement en cours, permettra de mieux connaître la communauté primitive judéo-chrétienne, donc les origines du christianisme, sinon de l'enseignement même de Jésus.

Évangile de Thomas
« Jésus a dit : Aime ton frère comme ton âme ; veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil. »
« Le Royaume, il est le dedans et le dehors de vous... »

Références
Huby (J.), *L'Évangile et les évangiles,* Paris, 1954.
Léon-Dufour (X.), *Les Évangiles et l'histoire de Jésus,* Paris, 1963.
Minette de Tillesse (G.), *Le Secret messianique dans l'Évangile de Marc,* Paris, 1968.
Braun (F.M.), *Jean le théologien,* 3 vol., Paris, 1959-1966.

Fox et les quakers

1624, Fenny Drayton (Leicester) — Londres, 1691

Directement inspirés par la lumière intérieure

N'obéissant qu'à elle, les quakers, affranchis de tout culte, forment la Société des amis, *bien connue par sa tolérance et ses œuvres charitables.*

« **Fais ton salut** dans la crainte et le tremblement » (maxime attribuée à Fox).

Né anglican, très pieux dès son enfance, mais trop pauvre pour faire des études de théologie, George Fox gardait les moutons d'un cordonnier, quand, à dix-neuf ans, cherchant sa vérité, il partit pour mener une vie errante. La lecture des œuvres de Jakob Böhme semble l'avoir mis sur la voie et, en 1646, une révélation soudaine fit de lui un prédicateur enflammé de la lumière intérieure. Accusant les puritains comme les anglicans de scléroser le christianisme, Fox fut arrêté trente-six fois en quarante ans de mission et passa six années en prison. Il parcourut cependant l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, l'Amérique du Nord et les Pays-Bas, faisant partout des prosélytes. Ceux-ci formèrent la Société des amis *(Society of Friends)*, que l'on surnomma *quakers* (« trembleurs ») en raison de leur conduite au cours de leurs réunions, où chacun manifestait son illumination intérieure par des tressaillements d'enthousiasme, des cris et des discours improvisés.

De 1650 à 1689, plus de trois mille disciples de Fox furent incarcérés, quelques-uns soumis à la torture, et plusieurs centaines moururent en prison. Les « amis » étaient pourtant 50 000 à la mort de Fox. Beaucoup d'entre eux émigrèrent en Amérique du Nord, où le quaker William Penn (1644-1718) fonda en 1682 la Pennsylvanie et sa capitale, Philadelphie, la cité de l'« amour fraternel ». Il dota le nouvel État d'une constitution remarquable, dont s'inspira celle des États-Unis. Aujourd'hui, les quakers sont près de 200 000, dont 108 000 aux États-Unis, mais seulement 18 000 en Grande-Bretagne.

■ L'enseignement

Rejetant tout dogme, tout culte, tout sacrement et toute hiérarchie, les quakers croient en la présence en chacun d'une « semence ou d'une lumière divine » que l'on doit pouvoir retrouver dans la méditation. Le même Esprit qui a inspiré la Bible est à la disposition de tous ceux qui savent l'écouter. L'autorité suprême, en matière administrative comme religieuse, appartient aux assemblées *(meetings)*, où l'Esprit se manifeste ; aussi les décisions y sont-elles prises à l'unanimité. Les quakers, comme tous les adeptes d'une réforme radicale, remettaient donc en cause l'ordre social tout autant que religieux, ce qui explique leur persécution. Mais ils se sont depuis toujours distingués par leurs œuvres humanitaires. Ils combattirent énergiquement l'esclavagisme, vinrent en aide aux victimes des deux guerres et militent aujourd'hui contre le sous-développement, pour les droits de l'homme et la dignité de la femme.

Référence
Van Etten (H.), *George Fox et les quakers*, Paris, 1956.

François d'Assise

1182, Assise — La Portioncule, 1226

Le « Poverello »

Il n'est pas vénéré aujourd'hui par les seuls chrétiens, car sa simplicité, sa joie, son amour fervent de la nature font de lui une figure exemplaire universelle.

« Seigneur, faites de moi un instrument de votre Paix ! »

Fils de Pietro di Bernardone, riche marchand de drap, et de Pica, une Provençale, François mena la vie des jeunes gens aisés de son temps jusqu'au jour où, ayant pris part à une attaque contre Pérouse, il fut fait prisonnier. Cette expérience, suivie d'une longue maladie, entraîna sa conversion. Impétueux et entier, François, ayant entendu le crucifix de l'église Saint-Damien l'admonester : « François, va et répare ma maison qui tombe en ruine », ce que le futur saint interpréta littéralement, il entreprit de réparer cette église. Comme il avait ainsi dilapidé le bien familial, son père le fit mettre en prison. François renonça alors à sa part d'héritage, allant jusqu'à se dépouiller de ses vêtements. Puis il se rendit à Gubbio, afin d'y soigner les lépreux. De retour à Assise, il y vécut pendant plusieurs années en ermite, mendiant avec les pauvres.

■ Les Frères mineurs

Le 24 février 1209, dans la petite église de la Portioncule, il reçut la révélation de sa nouvelle mission : prêcher la parole de Jésus. Bientôt se joignirent à lui plusieurs compagnons que François appela « Frères mineurs », les plus petits, les plus humbles de tous. Pour eux, il rédigea une première *Règle* tirée de l'Évangile et aujourd'hui perdue, qui fut approuvée par Innocent III en 1210. La petite communauté de laïcs et de clercs errants et mendiants partit prêcher la paix, la pénitence et l'eucharistie en Italie centrale ; elle s'étendit grâce à la fondation par sainte Claire d'un monastère de femmes, en 1212.

La « Fraternité » commençait à essaimer dans toute l'Italie et même par-delà les Alpes. Durant l'absence de son fondateur, parti porter la bonne nouvelle chez les Sarrasins, elle traversa une grave crise, provoquée par la multiplication de ses nouvelles fondations et par l'obligation de pauvreté absolue, y compris collective, imposée par François. De retour en 1220, celui-ci dut se soumettre aux ordres du pape Honorius III, qui lui imposait une année d'épreuve et exigeait un exposé très précis de la règle. François, ayant confié la direction de la communauté à un vicaire, se consacra à sa tâche et rédigea deux textes différents en 1221 et 1223. La deuxième *Règle*, approuvée par le pape, est toujours en usage. Vers 1221, François institua pour les laïcs des deux sexes le tiers ordre de la Pénitence, qui prit une énorme extension et joua un très grand rôle moral et social.

Malade et tourmenté, François, qui désirait se consacrer désormais à la seule contemplation, se retira dans la solitude. Là, le 14 septembre 1224, il

La règle
« Que les frères ne s'approprient rien... C'est là l'excellence de la très haute pauvreté... Attachez-vous-y totalement, frères bien-aimés, et, au nom de Jésus-Christ, ne désirez jamais posséder autre chose sous le ciel » (*Règle*, chap. IV).

Cantique du Soleil
« Loué sois, mon Seigneur, avec toutes tes créatures, spécialement monsieur le frère Soleil, lequel donne le jour, et Tu nous illumines par lui. Et il est beau et rayonnant avec grande splendeur ; de Toi, Très-Haut, il porte signification. »

reçut sur son corps la marque des plaies de Jésus crucifié, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1226. Deux ans après, Grégoire IX le faisait canoniser et posait la première pierre de la basilique d'Assise dans la crypte de laquelle le corps de François fut transféré.

■ L'œuvre

Outre les deux *Règles* composées par saint François, on possède de lui un court *Testament* adressé à ses compagnons en 1226, qui témoigne de la nostalgie qu'il éprouvait pour la pureté de l'origine des Frères mineurs, quelques poèmes latins, et le *Cantique du Soleil*, célébration de Dieu en toutes ses créatures. Mais ce sont surtout les *Fioretti*, recueil des actes et des miracles accomplis par le saint, rédigé au début du XIVe s., qui le rendirent extrêmement populaire.

■ L'enseignement

Il se résume tout entier dans l'amour et l'imitation de Jésus. Ses paroles dans les Évangiles furent pour François des messages auxquels il suffisait d'obéir, ce que réalisèrent la règle franciscaine et mieux encore la vie de son auteur, dont l'union avec le Christ fut intime et fervente. A travers les siècles ne fit que croître la vénération pour ce saint si doux, si humble et si charitable, qui répandait autour de lui une paix et une joie célestes, lesquelles, avec la pauvreté, devaient marquer durablement son ordre.

■ Les Franciscains

Avant même la mort de saint François, son idéal se trouva compromis. François lui-même en éprouva quelqu'amertume ; l'âge d'or qui dura de 1209 à 1217 était déjà passé. Certes, l'ordre était sans cesse sollicité d'ouvrir de nouvelles maisons, depuis les pays scandinaves jusqu'à la Syrie et du Portugal à la Pologne, mais ce succès même comportait des risques, car la papauté entendait bien mettre le dynamisme du nouvel ordre au service d'une réforme générale. Dès 1230, une bulle pontificale portait atteinte au principe de pauvreté absolue. En outre, la communauté aux débuts si modestes comptait de plus en plus de savants et de philosophes. Sous le gouvernement de Bonaventure, leur influence devint déterminante.

Déjà, les vieux compagnons du *Poverello* et leurs disciples se désolaient de voir l'ordre « mourir ». Bientôt, en effet, il en vint à se diviser ; les Célestins maintinrent la stricte observance, tandis que les autres acceptaient des adoucissements à la règle ; les « Spirituels » tombèrent dans l'insoumission, puis dans l'hérésie. En 1517, après un siècle et demi de controverses et de disputes, Léon X sépara les « observants » (de la règle) et les « conventuels », plus relâchés quant à la pauvreté. Mais partout on estimait que l'idéal de saint François était trahi d'une manière ou d'une autre et des observants se détachèrent les plus intransigeants : les Récollets formèrent une branche distincte et les Capucins, un ordre à part. Malgré leurs dissensions, les Franciscains de toutes observances n'en jouèrent pas moins au cours des siècles un rôle de première importance dans la vie spirituelle de toute l'Europe.

Références
Gobry (I.), *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Paris, 1957.
Desbonnets (T.) et Vorreux (D.), *Saint François d'Assise. Documents écrits et premières biographies*, Paris, 1968.
Green (J.), *Frère François*, Paris, 1983.

François de Sales

1567, château de Sales (près de Thorens) — Lyon, 1622

Le directeur spirituel d'une société

Pasteur modèle et prédicateur très écouté, il exerça par ses ouvrages une influence profonde sur tout le XVIIe siècle, mais son enseignement n'est peut-être pas inactuel.

Issu d'une famille savoyarde, noble et riche, François était destiné à devenir conseiller au sénat de Chambéry. Aussi, de 1586 à 1591, étudia-t-il le droit à Padoue ; il en revint docteur. Mais une vocation impérieuse l'amena à s'opposer à la volonté de son père et il fut ordonné prêtre en 1593 par l'évêque de Genève, son oncle, qui l'envoya comme missionnaire en milieu calviniste, où il obtint des conversions inespérées. Envoyé à Paris, François prêcha devant la cour et Henri IV voulut le retenir, mais il regagna la Savoie dont il devint l'évêque en 1602. Se dévouant à son diocèse et distribuant sa fortune aux pauvres, l'évêque de Genève se chargeait aussi de la direction spirituelle des dévots du grand monde et rédigeait les ouvrages qui lui valurent une audience considérable. A l'une de ses pénitentes, Mme de Chantal, il confia le soin de fonder en 1610 l'ordre de la Visitation, où furent admises même les infirmes. Revenu en 1619 à Paris, et tenu pour l'un des plus grands maîtres spirituels de son temps, François de Sales y rencontra Vincent de Paul, se lia avec Louis XIII, et encouragea les débuts de la réforme de Port-Royal. Canonisé dès 1665, il fut proclamé en 1877 docteur de l'Église, le premier et le seul de langue française.

■ L'œuvre

L'*Introduction à la vie dévote* (1609), qui eut d'innombrables lecteurs, est formée des lettres de direction adressées à l'une de ses pénitentes et fut complétée par le *Traité de l'amour de Dieu* (1616).

■ L'enseignement

Le charme de François de Sales ainsi que sa mansuétude lui ont été par la suite reprochés ; ce n'était là pourtant que l'expression d'une profonde charité. Le souci de l'évêque de Genève était de s'adapter aux âmes et de les respecter afin de les convaincre. Directeur de conscience, il se voulait l'instrument discret de la grâce divine, réveillant dans les cœurs le désir de Dieu enfoui en chacun. Prêchant à des laïcs, il ne sépare à aucun moment la vie quotidienne de l'amour divin qui doit l'imprégner. Après Calvin et avant le jansénisme, François de Sales marqua la société du XVIIe s. Pourtant, il n'appartient pas seulement au passé. Par son amour fervent de la nature, par sa connaissance de l'âme humaine, de ses besoins et de ses possibilités, il pourrait être, aujourd'hui encore, un guide.

Amour et obéissance
« Il faut tout faire par amour et rien par force. Il faut plus aimer l'obéissance [à Dieu] que craindre la désobéissance. »

Références
Lajeunie (E.-M.), *Saint François de Sales et l'esprit salésien*, Paris, 1962.
Lemaire (H.), *François de Sales*, textes et étude, Paris, 1968.

Gandhi Mohandas Karamchand

1867, Porbandar — Delhi, 1948

Le Mahâtmâ (la « Grande Âme »)

Gandhi fut non seulement le libérateur de l'Inde, mais l'un des grands maîtres spirituels du XXe siècle, dont le rayonnement se répandit dans le monde entier.

« **L'ahimsâ** est notre devoir suprême. »

L'espoir de Gandhi
« J'attends une purification complète des cœurs. »

Né dans la caste des marchands, Gandhi fut marié dès l'âge de douze ans et eut quatre enfants. En 1888, il partit pour l'Angleterre, où il devint avocat (1891). De 1893 à 1914, il vécut en Afrique du Sud, où il commença à réaliser pour la nombreuse communauté indienne immigrée l'idéal qui guidera toute sa vie, l'amour de l'Inde et le souci de sa régénération tant morale que politique, conformément à la *satyâgraha* (saisie de la vérité qui amène à refuser l'obéissance aux lois injustes) et à l'*ahimsâ* (non-nuisance, non-violence). La non-violence, qui est refus de rendre le mal pour le mal, conduit à résister fermement à toute injustice. Elle fit par la suite dans le monde entier de nombreux adeptes. En Inde, ces principes amenèrent Gandhi à devenir, à partir de 1916, le chef du parti nationaliste. Il s'opposa efficacement à l'impérialisme britannique, en prônant la « désobéissance civile », issue de la non-violence, qui obligea les Anglais à négocier. Si la lutte entreprise aboutit en 1947 à l'indépendance, les dernières années de Gandhi furent assombries du fait de la partition entre hindous et musulmans et des massacres qui s'ensuivirent, et il fut assassiné par un fanatique hindou.

Le héros du nationalisme et le réformateur social qui réhabilita les intouchables ont fait passer au second plan le maître spirituel. C'est pourtant le progrès moral qui fut la base de son action et demeure le message universel de celui qui pour tous les Indiens fut le Mahâtmâ.

▪ L'œuvre

Outre d'innombrables articles, discours officiels et allocutions familières, elle comprend deux ouvrages essentiels, *Expérience de vérité* (1931), autobiographie spirituelle, et *Lettres à l'âshram*, écrites en 1930, alors que Gandhi était incarcéré, et adressées aux disciples qui vivaient en communauté autour de lui ; il expose à leur intention les points essentiels de l'ascèse nécessaire.

▪ L'enseignement

La recherche de la vérité, qui est Dieu lui-même (« Dieu est vérité » et, réciproquement, « La Vérité est Dieu »), mais aussi amour et vie intérieure, ne peut aboutir qu'à travers le renoncement et l'observation stricte des vœux de *brahmâcharyâ* (pureté et contrôle des sens), de non-nuisance et de non-possession. Gandhi ne se contentait pas d'exhorter, il donnait lui-même l'exemple d'une vie purifiée, entièrement renoncée et vouée au service de tous, chacun devant, comme lui, subvenir à ses propres besoins, limités à l'essentiel.

Référence
Lacombe (O.), *Gandhi ou la Force de l'âme*, Paris, 1964.

Ghazâlî

1058, Tûs (nord-est de l'Iran) — Tûs, 1111

Surnommé la « Preuve de l'Islam »

Ce grand théologien, réconciliant orthodoxie et mystique, ouvrit une nouvelle ère de la spiritualité islamique.

Abû Hamid Muhammad al-Ghazâlî fit ses études à Nishâpûr, où il fut l'élève de Djuwayni, célèbre théologien et juriste appartenant au sunnisme (v. *Islam*) orthodoxe. En 1091, al-Ghazâlî devint directeur de l'université Nizâmiyya à Bagdad, où son enseignement connut un grand succès. Mais, brusquement, il quitta la capitale pour partir en pèlerinage aux lieux saints de l'Islam et passa ensuite dix ans dans la retraite avant de reprendre son enseignement, cette fois à Nishâpûr. Il l'abandonna cependant, pour vivre dans sa ville natale au milieu de ses disciples soufis.

Sur cette retraite, al-Ghazâlî s'est expliqué dans *Erreur et délivrance ;* il s'agissait d'une crise de doute sur tout ce qu'il avait appris et jusqu'alors enseigné, laquelle ne trouva d'issue que dans la contemplation intérieure, dans la « vie du cœur » auquel il se voua pour le reste de sa vie. Tout en préservant la pureté de la foi musulmane, al-Ghazâlî n'en a pas moins intégré à l'islam des éléments empruntés à la philosophie grecque, ainsi qu'à l'ascétisme chrétien. On retrouve d'ailleurs des traces de son influence chez les penseurs occidentaux, en particulier saint Thomas d'Aquin.

▪ L'œuvre

Outre *Erreur et délivrance (Al-Munqidh min al-dalâ)*, son autobiographie spirituelle que l'on a pu comparer à la fois aux *Confessions* de saint Augustin et au *Discours de la méthode* de Descartes, al-Ghazâlî a laissé un nombre considérable de traités consacrés au droit musulman, à la philosophie et à la théologie. Les plus célèbres d'entre eux sont la *Destruction des philosophes (Tahâfut al-falâsifa)*, où il s'attaque surtout aux erreurs des néo-platoniciens de l'islam, al-Fârâbi et Avicenne, et la *Restauration des connaissances religieuses (Ihyâ'ulûm al-dîn)*, dans laquelle, après avoir violemment critiqué la théologie dogmatique, ruinée par l'esprit de controverse, il expose les conditions d'une véritable science religieuse, fondée sur une purification préalable et capable de rapprocher l'homme de Dieu.

▪ L'enseignement

Parvenu au scepticisme absolu, al-Ghazâlî examina d'un œil critique tout le mouvement antérieur de la pensée islamique, dénonça les errements des théologiens comme des philosophes qui en étaient venus à saper l'unité de l'Islam et posa les bases d'un renouveau religieux qui pût obtenir l'accord de tous. Cette réforme supposait la réadmission au sein de l'orthodoxie de la mystique soufie à laquelle s'était rallié al-Ghazâlî ; elle devait donner une nouvelle orientation à la pensée musulmane et influença certainement Sohrawardî et probablement Ibn'Arabî.

La conversion de Ghazâlî
« Enfin, sentant la faiblesse et l'accablement de mon âme, je me réfugiai en Dieu comme un homme à bout de courage et sans ressources. »
« Celui qui exauce le malheureux qui l'invoque daigna m'exaucer ; il facilita à mon cœur le sacrifice des honneurs, des richesses, de la famille. »

Références
Ghazâlî, *Al-Munqidh min al-dalâ (Erreur et délivrance)*, avec traduction française, Beyrouth, 1959.
Wensinck (A.-J.), *La Pensée de Ghazâlî*, Paris, 1940.

Gnose et gnosticisme

La révélation des mystères divins

Connaissance initiatique, la gnose prétend apporter à ses fidèles la certitude du salut.

La gnose (du grec *gnôsis*, « connaissance ») se présente comme la connaissance absolue, capable, en transformant radicalement l'âme humaine, de la faire accéder dès ici-bas à la lumière éternelle. Il existe des gnoses en marge de la plupart des religions et même, mais sous une forme dégradée, dans l'illuminisme et jusque dans l'occultisme contemporain. Si la gnose historiquement connue est liée aux débuts du christianisme, on peut en déceler antérieurement la présence dans les spéculations mystiques juives qui donneront par la suite naissance à la Kabbale, ainsi que chez les esséniens. L'islam a également donné naissance à une gnose, représentée par la pensée shi'ite et par le soufisme. Dans le judaïsme et dans l'islam, comme dans le christianisme, ces doctrines, qui engendrèrent une mystique profonde, n'en furent pas moins tenues en suspicion.

■ Le Bien et le Mal

A quelque religion qu'elle se rattache, la gnose correspond à un certain état d'esprit et même à un certain tempérament psychologique. Pour le gnostique, l'âme est emprisonnée dans la chair, il conçoit donc l'univers comme dominé par deux puissances en lutte. Comme l'esprit s'oppose à la matière, la lumière combat les ténèbres, le Bien le Mal, la vie la mort, la connaissance l'ignorance, et cette dernière est la cause ultime de la misère humaine.

Évangile de Thomas
« Lorsque vous ferez de deux un,
et le dedans comme le dehors
et ce qui est en haut comme ce qui est en bas,
le mâle et la femelle ne faisant plus qu'un,
[...] alors vous entrerez dans le Royaume. »

■ Le gnosticisme

La gnose constituant un phénomène à peu près universel, on en distingue le gnosticisme, ensemble des sectes d'origine chrétienne considérées comme hérétiques par l'Église naissante. Les Épîtres de saint Paul y font déjà allusion, et elles connurent un grand rayonnement du Ier s. au IVe s., mais les textes gnostiques ayant été systématiquement détruits, on ne les connaît guère qu'à travers les attaques de leurs adversaires, les Pères de l'Église. La découverte, en 1945, à Nag Hammadi en Haute-Égypte, d'une importante collection d'écrits gnostiques a jeté sur ces enseignements une lumière nouvelle. Cette bibliothèque contenait un certain nombre d'Évangiles et d'Apocalypses apocryphes, parmi lesquels se distinguent particulièrement l'*Évangile de Thomas*, précieux recueil de paroles de Jésus, d'origine vraisemblablement judéo-chrétienne, et les *Actes de Thomas*, où se trouve résumé sous une forme poétique le grand mythe de la rédemption de l'âme.

Le plus ancien des maîtres gnostiques aurait été Simon le Magicien, originaire de Samarie, qui paraît dans les Actes des Apôtres. Son disciple, Ménandre, fut, semble-t-il, le maître de Saturninus, qui enseignait à Antioche au début du IIe s., et de Basilide, qui professait à Alexandrie une interprétation extrêmement complexe de la rédemption, très caractéristique du gnosticisme. Pour lui, il existe trois mondes superposés. Dans le premier réside la divinité suprême, le Dieu unique dont on ne peut rien dire : « Il n'était rien, ni matière, ni essence, ni non-essence, ni simple, ni composé, ni intelligible, ni non-intelligible, ni sensible, ni non-sensible... » (Basilide). Celui qui « n'est nommé que par le silence, n'est adoré que par le silence ». Mais en Dieu n'en sont pas moins contenus les germes de tout le devenir. Le deuxième monde, ou monde intermédiaire, est formé de trois cent soixante-cinq cieux, chacun étant dominé par un « archon » et peuplé d'« éons ». Le troisième monde est celui dans lequel nous vivons. L'archon du premier des cieux du monde intermédiaire, qui a créé le monde sublunaire, n'est autre que Yahweh. Plusieurs sauveurs-fils entreprennent de rédimer l'univers entier ; le dernier, Sauveur de notre monde, s'est incarné en Jésus.

En Égypte, à la même époque que Basilide, Carpocrate poussait la certitude des réincarnations jusqu'à sa conséquence extrême, la nécessité d'accomplir les actes les plus immoraux que toute âme doive commettre avant d'être sauvée. Né en Haute-Égypte et y ayant reçu les enseignements des néo-platoniciens, mais aussi ceux des prêtres de l'ancienne religion égyptienne, Valentin, qui fut à la fois un remarquable métaphysicien et un moraliste chrétien, fonda à Rome, vers le milieu du IIe s., une école qui rayonna sur tout l'empire. Marcion, venu lui aussi à Rome, où il fut excommunié en 144, proposait une version du Nouveau Testament expurgée de toute intrusion judaïque.

Parmi les autres sectes, nous connaissons celle des ophites, qui vénéraient le Serpent de la Genèse, opposé au mauvais Démiurge. Si le gnosticisme connut son apogée au IIe s., il continua de s'étendre au IIIe ; ainsi Mani appartint à une secte gnostique de Babylonie, avant de créer le manichéisme. L'Empire chrétien refoula les écoles gnostiques hors de ses frontières ; mais elles déclinaient déjà et disparurent bientôt, tout au moins en Occident.

■ L'enseignement

S'il s'est considérablement diversifié suivant les maîtres et les écoles, il a toujours eu pour principe la croyance que la création matérielle ne peut être que l'ouvrage d'un dieu mauvais, le Démiurge, qui n'est autre que Yahweh, le Dieu de l'Ancien Testament. Celui-ci s'interpose entre le véritable Dieu transcendant et les âmes issues de lui, mais qui se sont incarnées dans des corps, œuvres du Démiurge. Seuls, les « pneumatiques », en qui le *pneuma*, le « souffle divin », l'« esprit », est redevenu vivant, peuvent, parce qu'ils ont une juste connaissance de leur condition, s'en affranchir. C'est pour eux, afin de les ramener à leur origine lumineuse, que le Dieu suprême a envoyé un Sauveur, le Christ, chargé de leur révéler la gnose.

Si le gnosticisme a finalement été rejeté par les philosophes païens comme par l'Église, c'est en raison, non pas seulement des excès immoraux auxquels il a parfois donné lieu, mais de l'irresponsabilité qu'il entraînait, le Démiurge seul étant l'auteur du Mal. En outre, l'Église ne pouvait évidemment admettre l'existence de deux divinités distinctes, dont l'une, la mauvaise, était identifiée à Yahweh.

Évangile de Vérité
(composé probablement par Valentin)
« Que veut-il donc que (le gnostique) pense ? Ceci : Je suis comme les ténèbres et les fantômes de la nuit. Lorsque la lumière apparaît, il comprend que la crainte dont il a été saisi n'est rien. C'est ainsi qu'ils étaient ignorants à l'égard du Père, Lui qu'ils ne voyaient pas [...], étant envahis de rêves troublants... Mais ils ont rejeté loin d'eux l'ignorance comme le sommeil. »

Références
Leisegang (H.), *La Gnose*, Paris, 1951.
Hutin (S.), *Les Gnostiques*, Paris, 1963.
Grant (R.M.), *La Gnose et les origines chrétiennes*, Paris, 1964.

Grégoire de Nazianze

Vers 329, Anzianze (Cappadoce) — Anzianze, vers 390

Un théologien de la vie intérieure

Bien qu'il ait été mêlé aux controverses de son temps, Grégoire de Nazianze fut d'abord un mystique dont la profondeur et la sensibilité demeurent encore aujourd'hui perceptibles.

La divinisation
« Devenons dieux à cause du Christ comme Lui s'est fait homme à cause de nous. »
« Soyez *le petit reflet* d'une grande lumière. »

« Rien ne me paraît aussi enviable que l'entretien secret de l'âme avec elle-même et avec Dieu. »

Avec Basile de Césarée qui fut son ami et le frère de celui-ci, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze forme la célèbre triade des « Cappadociens » qui fut à l'origine de la tradition théologique de l'Église d'Orient. Très jeune, Grégoire entreprit un long périple qui le fit étudier à Césarée, à Alexandrie et à Athènes, où il retrouva Basile et séjourna plusieurs années. Après avoir reçu le baptême à Nazianze vers 367, Grégoire aurait souhaité vivre dans la retraite, mais son père, évêque de cette ville, le convainquit de recevoir de ses mains le sacerdoce ; peu après, Grégoire était sacré évêque par Basile, devenu évêque de Césarée, et en 374 il succédait à son père. Mais, n'ayant accepté l'épiscopat que contre son gré, il se retira à Séleucie d'Isaurie, d'où, devenu célèbre par ses écrits, il fut appelé en 379 à Constantinople pour y combattre l'hérésie arienne. L'année suivante, il était nommé évêque de la capitale, mais, son élection ayant été contestée, il en profita pour se démettre aussitôt, afin de se retirer définitivement près de Nazianze, loin des agitations politiques et religieuses.

■ L'œuvre

Grégoire de Nazianze est l'auteur de nombreux *Discours théologiques,* dont les célèbres discours XXVII à XXXI sur le dogme de la Trinité et la divinité du Saint-Esprit, prononcés à Constantinople en 380, d'*Homélies,* de *Lettres,* mais aussi de *Poèmes* (plus de six mille vers), surtout autobiographiques, et aussi sincères qu'émouvants. Le plus long et le plus connu, *Sur ma vie,* contient l'écho de ses souffrances, de ses indignations et de son désenchantement.

■ L'enseignement

Des deux autres Cappadociens, Grégoire de Nazianze se distingue par sa personnalité plus intériorisée, délicate et sensible, qui lui fit préférer la méditation à l'action. Ses hésitations, son besoin de se justifier, son amour de la nature, image visible de l'invisible, lui donnent un ton presque romantique et singulièrement moderne. Certes, Grégoire de Nazianze, en affirmant plus nettement que Basile la divinité du Saint-Esprit et l'égalité absolue des trois Personnes, a apporté une contribution majeure à l'élaboration du dogme de la Trinité, mais son rayonnement auprès de la postérité tient plus encore à l'intensité de son expérience mystique. Seule compte à ses yeux l'intimité de l'âme purifiée avec la Lumière divine dont elle est redevenue, grâce à sa ressemblance originelle, le miroir.

Références
Gallay (F.), *La Vie de saint Grégoire de Nazianze,* Lyon, 1943.
Plagnieux (J.), *Saint Grégoire de Nazianze théologien,* Paris, 1952.

Grégoire de Nysse

Vers 335, Césarée de Cappadoce — Nysse, vers 394

Le grand théologien de la Rédemption

Prolongeant la philosophie grecque, mais profondément originale, sa pensée, source d'inspiration pour la mystique médiévale, a été remise en honneur de nos jours.

La ténèbre divine
« La vraie connaissance de Celui que cherche (l'esprit) et sa vraie vision consistent à voir qu'Il est invisible, séparé de toute part par son incompréhensibilité comme par une ténèbre. »

Frère puîné de Basile de Césarée et de Macrine, qui, éprise d'idéal monastique, lui servit de mère et l'instruisit dans la religion, Grégoire renonça pourtant à la carrière ecclésiastique, dans laquelle il s'était engagé sous la pression des siens, pour devenir rhéteur et se marier. Mais Basile le persuada de revenir à une vie d'austérité et le fit nommer, en 372, évêque de Nysse, en Cappadoce. Combattant énergiquement les hérétiques ariens, Grégoire, victime de leurs calomnies, fut déposé et exilé en 376 ; dès 378, il regagnait son diocèse où il reçut un accueil triomphal. En 385, devenu veuf, Grégoire, qui était évêque depuis treize ans, put se faire moine, conformément à son ancien désir. Après la mort de Basile qui avait été avec lui très sévère, Grégoire de Nysse exerça une grande influence sur l'Église orientale en exposant la nouvelle conception de l'homme résultant de sa rédemption.

■ L'œuvre

Elle comprend plusieurs traités dogmatiques et des *Lettres.* Deux ouvrages expriment la pensée profonde d'un théologien nourri non seulement de la Bible, qu'il commenta, mais de Platon, de Plotin et d'Origène, et cependant des plus originales : *De la création de l'homme* (379) et *De l'âme et de la résurrection* (380), émouvant dialogue entre Grégoire et Macrine, sa sœur mourante.

■ L'enseignement

Intelligence forte et pure, Grégoire de Nysse réalisa mieux que tout autre une harmonieuse synthèse entre la philosophie grecque tardive et la pensée chrétienne. Créé à l'image de Dieu, l'homme est comme Lui indéfinissable et insaisissable, mais par là susceptible d'un progrès spirituel aboutissant à une transformation radicale, laquelle conduit à une participation toujours plus intense à la vie divine. Divisé par la faute originelle, l'homme ne peut se réunifier qu'en Dieu et par le Christ médiateur. La voie spirituelle comporte trois étapes, qui sont celles de la philosophie ; l'éthique, qui tend à la purification ; la physique, qui apprend à dépasser le monde sensible ; la métaphysique, qui permet de parvenir jusqu'à la transcendance divine. L'affirmation de la capacité que possède l'homme de se renouveler pour atteindre l'infini constitue l'apport essentiel de Grégoire de Nysse à l'élaboration de la théologie chrétienne.

Référence
Daniélou (J.) *Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de Grégoire de Nysse,* 2e édition, Paris, 1954.

Grégoire le Grand

Vers 535, Rome — Rome, 604

Un grand maître de la vie contemplative

Moine devenu pape, Grégoire Ier ne fut pas seulement le fondateur de l'Église médiévale, mais un modèle pour le clergé et les moines pendant de longs siècles.

« Il a moins éclairé l'Église qu'il ne l'a édifiée » (P. Batti-fol).

Issu d'une famille de sénateurs romains, Grégoire occupa très jeune la charge de préfet de la Ville, mais, ému par la misère du peuple et attiré par la vie spirituelle, il fit de sa maison un monastère et en fonda six autres dans ses domaines de Sicile. En 579, ordonné diacre, il fut envoyé par le pape Pélage II à Constantinople pour y être son représentant. De retour à Rome, Grégoire y reprit la vie monastique, mais, à la mort de Pélage, fut élu pape, le 3 septembre 590, par l'acclamation unanime du clergé et du peuple. Bien qu'il eût tenté de se dérober devant cette charge et ait toujours gardé la nostalgie de son couvent, Grégoire, plein de compassion pour l'humanité souffrante, assuma pleinement ses responsabilités dans une époque particulièrement agitée. Il mérita son titre de « Grand » en réorganisant l'Église non seulement administrativement, mais aussi sur le plan liturgique — même s'il n'est pas sûr qu'il ait été le promoteur du chant dit « grégorien ». Ce pape avec qui commence le Moyen Âge l'a marqué durablement par ses œuvres spirituelles.

■ L'œuvre

Nous possédons de Grégoire le Grand huit cent cinquante-quatre *Lettres* qui permettent de retracer son intense activité, des *Homélies* sur les Évangiles et sur Ézéchiel, « modèles de l'éloquence pastorale et de la prédication liturgique », le *Pastoral (Liber regulae pastoralis)* sur la formation des prêtres et le « gouvernement des âmes », des *Dialogues* sur la vie et les miracles des saints italiens, en particulier Benoît de Nursie — le IVe livre, traitant des visions de l'au-delà, a inspiré la poésie médiévale jusqu'à Dante —, enfin les *Moralia sur Job*, œuvre grandiose, source féconde pour toute la théologie postérieure.

■ L'enseignement

Si Grégoire voulut mettre à la disposition d'un clergé barbare et inculte les enseignements des Pères grecs, de Clément d'Alexandrie et de Grégoire de Nysse, ainsi que de saint Augustin, il fut avant tout un contemplatif et un maître de vie spirituelle et mystique, soucieux de fournir à ses disciples des bases théologiques solides et une règle de vie, leur recommandant de pratiquer à la fois la vie d'oraison et de méditation et une vie active d'apostolat et de charité. C'est pourquoi ses ouvrages, diffusés très vite dans toute l'Europe, y exercèrent une très durable influence.

Référence

Bouchage (P.), *Saint Grégoire le Grand. Méthode de vie spirituelle*, Paris, 1930.

Grégoire Palamas

1296, Constantinople — Salonique, 1359

Le « Sauveur de l'Église »

Gardien de la théologie de la « Lumière », Grégoire Palamas énonça de manière définitive la philosophie de la spiritualité mystique orthodoxe.

Né de parents nobles émigrés d'Anatolie devant l'invasion turque, Grégoire fut élevé à la cour d'Andronic II, le plus pieux des empereurs byzantins, et étudia la philosophie antique. Ayant décidé, en 1316, de se faire moine, il proposa à toute sa famille restée à sa charge d'entrer en religion, et, accompagné de ses deux frères, se rendit au mont Athos, où il demeura vingt ans. Il y vécut d'abord dans les monastères, dirigeant pendant quelque temps l'un d'entre eux, puis surtout dans différents ermitages.

Défenseur de l'hésychasme, Grégoire Palamas se rendit célèbre par ses controverses avec le moine calabrais Barlaam, à qui cette pratique semblait proche de l'hérésie. Trois conciles, en 1341 et 1351, condamnèrent Barlaam et ses partisans. Devenu archevêque de Thessalonique en 1347, Palamas y déploya un zèle pastoral qui le fit vénérer de la population. Se rendant par mer à Constantinople en 1353, il fut retenu prisonnier par les Turcs pendant un an et en profita pour discuter avec les musulmans, émettant le vœu de parvenir enfin à une meilleure compréhension réciproque. Canonisé dès 1368, Grégoire Palamas demeure l'une des plus grandes figures de l'Église orthodoxe.

■ L'œuvre

Parmi les écrits théologiques de Palamas sont restés célèbres jusqu'à nos jours les *Triades pour la défense des saints hésychastes*, synthèse théologique de la spiritualité monastique, et le dialogue intitulé *Théophanès*, consacré à la lumière visible de Dieu manifestée dans la Transfiguration, qu'il rédigea à la fin de sa vie.

■ L'enseignement

Explicitant l'expérience des hésychastes, Palamas expose qu'elle provoque une véritable métamorphose de l'esprit, qui, s'assimilant à l'intelligence à la fois humaine et divine du Christ, parvient à saisir la plénitude divine, en y participant. En effet, si Dieu est en son essence inconnaissable, il se révèle à nous dans l'amour en tant qu'énergie par le Fils et dans le Saint-Esprit. Cette énergie trinitaire est à la fois une et multiforme en ses manifestations ; dans la Création, Dieu se divise sans se multiplier. L'homme déifié par son identification au Christ est élevé « sur les cimes éternelles » et « commence à contempler les réalités supra-cosmiques, mais sans se séparer ou être séparé de la matière... amenant à Dieu, à travers lui, tout l'ensemble de la Création. »

Le corps et l'Esprit

« Chez les hommes spirituels, la grâce de l'Esprit transmise au corps par l'intermédiaire de l'âme lui donne à lui aussi l'expérience des choses divines. »

« Dieu... étant transcendant à toutes choses, incompréhensible et indicible, consent à devenir participable et invisiblement visible. »

Références

Grégoire Palamas, *Triades pour la défense des saints hésychastes*, Louvain, 1959.
Meyendorff (J.), *Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Paris, 1959.

Guénon René

1886, Blois — Le Caire, 1951

Le restaurateur de la « Tradition » métaphysique

C'est pour l'avoir reniée que, selon lui, l'Occident s'est engagé dans la voie que le conduira à sa perte.

Les hommes-machines
« Non seulement, ils (les hommes) ont borné leurs ambitions intellectuelles [...] à inventer et à construire des machines, mais ils ont fini par devenir véritablement machines eux-mêmes. »

Venu à Paris en 1904 afin d'y préparer une licence de mathématiques, René Guénon y fréquenta les différents milieux qui prétendaient détenir la « connaissance » ésotérique, de l'occultisme à la maçonnerie, dont il devait par la suite se séparer. Fondateur en 1909 de la revue *La Gnose*, il y publia ses premières œuvres. Ne pouvant trouver en Occident ce qu'il cherchait, Guénon se tourna d'abord vers l'Inde, puis, en 1912, date de son mariage, adhéra à l'islam, en se rattachant à la Tarîqa *Shâdhilîya*. Professeur dans l'enseignement libre, il se consacra à la rédaction de livres et de très nombreux articles, où il s'attaqua, non seulement au matérialisme régnant, mais aussi à tous les pseudo-spiritualismes contemporains. Devenu veuf, il partit en 1930 pour l'Égypte, où il vécut en musulman sous le nom arabe d'Abd el Wahed Yahia et épousa la fille d'un cheikh, dont il eut trois enfants. Jusqu'à sa mort, Guénon poursuivit la composition de ses ouvrages.

■ L'œuvre

Elle compte plus de vingt volumes, dont plusieurs posthumes. La plupart d'entre eux rassemblent les éléments vivants de la Tradition perdue : *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* (1921), *Orient et Occident* (1924), *L'Homme et son devenir selon le Vedantâ* (1925), *Le Symbolisme de la Croix* (1931), *Les États multiples de l'Être* (1932) ; *La Crise du monde moderne* (1927), puis *Le Règne de la quantité et les signes des temps* (1945) expriment une dramatique mise en garde. A partir de 1946 parurent d'autres ouvrages rassemblant les articles de Guénon jusqu'alors dispersés dans plusieurs revues devenues introuvables. Ces volumes constituent d'importants compléments qui précisent sur certains points sa pensée.

■ L'enseignement

Guénon s'est donné pour mission de transmettre la Tradition unique dont les différentes doctrines ne sont que les reflets plus ou moins fidèles. En rassemblant les éléments, il rejette avec intransigeance ce qu'il considère comme de dangereuses déviations, par exemple celles qu'il analyse dans *Le Théosophisme* (1921) et *L'Erreur spirite* (1923). Partant d'une métaphysique ainsi purifiée, il est en mesure de dénoncer avec autant d'efficacité que de virulence la société contemporaine qui a renié toute spiritualité pour s'enfoncer dans un matérialisme mortel. La rigueur de cette œuvre ainsi que son aspect prophétique valent aujourd'hui à Guénon une très vaste audience.

Références
Méroz (L.), *René Guénon ou la Sagesse initiatique*, Paris, 1962.
Robin (J.), *René Guénon, témoin de la Tradition*, Paris, 1978.

Gurdjieff Georgui Ivanovitch

1877, Alexandropol (Leninakan) — Paris, 1949

Un mystérieux instructeur

Sa personnalité, sa vie, où se mêlent mythe et réalité, et son enseignement n'ont pas cessé d'intriguer, sans que l'on parvienne à percer son secret.

Né en Arménie russe d'un père d'origine grecque, Gurdjieff se destinait à la fois au sacerdoce et à la médecine. Après avoir fait de brillantes études à l'école grecque, puis russe, il entreprit en Asie centrale, avec un petit groupe de « chercheurs de vérité », de longs voyages qui furent décisifs pour la formation de sa pensée. De retour en Russie, il y rencontra le physicien et philosophe russe P.D. Ouspensky (1878-1947), qui devait composer un ouvrage sur l'éducation reçue de lui. Gurdjieff avait fondé, au nord du Caucase, un « Institut pour le développement harmonique de l'homme », mais la révolution de 1917 l'obligea à s'expatrier à Istanbul, puis en France. En 1922, il s'établit au prieuré d'Avon, près de Fontainebleau, où sa renommée lui attira un cercle de disciples venus des milieux intellectuels anglais et français. En 1933, il vint habiter Paris. Il y poursuivit son enseignement, tout en faisant de fréquents séjours aux États-Unis, où il avait des élèves.

■ L'œuvre

Trois livres de Gurdjieff furent publiés après sa mort : *Les Récits de Belzébuth à son petit-fils*, qui vise à « extirper les croyances et opinions enracinées dans le psychisme des hommes » ; *Rencontre avec des hommes remarquables*, réminiscences plus ou moins autobiographiques à travers lesquelles il veut « faire connaître le matériel nécessaire à une réédification » de l'homme par lui-même ; *La vie n'est réelle que lorsque je suis*, qui cherche à favoriser chez le lecteur « l'éclosion d'une représentation juste du monde réel ».

■ L'enseignement

Les ouvrages de Gurdjieff ne nous renseignent que très partiellement sur la rééducation radicale qu'il mettait en œuvre, et c'est surtout par les *Fragments d'un enseignement inconnu* (1949) d'Ouspensky que nous pouvons en connaître les modalités. Pour Gurdjieff, l'homme contemporain vit en état de sommeil ou d'hypnose, telle une machine actionnée par des mouvements qui lui sont étrangers. Il faut donc faire prendre conscience au disciple de ses faiblesses, mais aussi de ses pouvoirs réels, au moyen d'exercices quotidiens, astreignants et parfois dangereux. C'est seulement à ce prix qu'il parviendra à l'harmonieux développement de ses facultés. Bien que l'on sache peu de chose d'une méthode restée secrète, il semble qu'il s'agissait d'une adaptation pour l'homme actuel de pratiques traditionnelles.

L'homme véritable
« Seul méritera le nom d'homme, et seul pourra compter sur quelque chose qui ait été préparé pour lui d'En Haut, celui qui aura su acquérir les données voulues pour conserver indemnes et le loup et l'agneau qui ont été confiés à sa garde. »

Hadîth

L'enseignement oral du Prophète

Rapportant les propos tenus par Mahomet, les hadîth complètent le Coran et constituent la sunna, *la « règle » de l'islam.*

L'égalité entre les hommes
« Tous les hommes sont égaux comme les dents du peigne du tisserand, pas de différence entre le Blanc et le Noir, entre l'Arabe et le non-Arabe, si ce n'est leur degré de crainte de Dieu. »

Prédestination
« Il n'est pas un seul d'entre vous dont la place n'ait été indiquée d'avance dans l'Enfer ou dans le Paradis. »

Référence
El-Bokhârî, *L'Authentique Tradition musulmane. Choix de h'adîths,* traduction, introduction et notes de G.-H. Bouquet, Paris, 1964.

Les hadîth, ou « traditions » rapportant les actes et les propos de Mahomet, furent recueillis de son vivant par ses premiers disciples. Au nombre, dit-on, de plusieurs centaines de milliers, ils firent l'objet d'une longue tradition orale avant d'être rassemblés en recueils et classés d'abord selon les témoins qui les ont rapportés puis par ordre des matières. Les six recueils considérés comme les plus sûrs datent de la seconde moitié du IXe s. (plus de deux cents ans après la mort du Prophète). Le plus célèbre d'entre eux, dont certains passages sont récités dans les mosquées, s'intitule *Sahih* (les « Solides », c'est-à-dire « Authentiques ») et a pour auteur Abou Abdallah Mohammed el-Bokhârî.

Né le 19 juillet 810 à Bokhara (Turkestan), mais d'origine persane, el-Bokhârî, ayant fait à seize ans le pèlerinage de La Mekke, y vécut plusieurs années afin de recueillir les hadîth ; il poursuivit ses recherches dans les pays musulmans, de l'Égypte à l'Irak, avant de rentrer dans sa ville natale après seize ans d'absence. El-Bokhârî mourut à Khateng, faubourg de Samarkand, le 31 août 870. Son ouvrage rassemble sept mille deux cent soixante-quinze hadîth — en fait deux mille sept cents environ, si l'on supprime les répétitions —, groupés en quatre-vingt-dix-sept chapitres.

Chaque hadîth comporte deux parties, le texte proprement dit, dire du Prophète ou anecdote le concernant, et l'« appui », autrement dit l'énoncé des noms de ceux qui l'ont transmis oralement jusqu'à sa rédaction, destiné à en garantir l'authenticité.

■ Le contenu des hadîth

Les sujets traités sont des plus divers : aspects multiples de la personnalité de Mahomet, enseignement théologique et moral, complétant celui du Coran, décisions du Prophète concernant l'organisation de la communauté musulmane. L'ensemble forme l'élément de base de la *sunna,* la « règle », qui engendrera un type nouveau de société et de civilisation. Ces recueils fonderont en particulier le droit canonique chez les sunnites (v. *Islam*). Pour tous les musulmans, les hadîth ont une importance extrême dans la mesure où il est reconnu que la tradition peut dans certains cas abroger le Coran.

Si beaucoup d'entre eux ne remontent probablement pas à Mahomet lui-même, ils n'en reflètent pas moins l'intensité des débats dans l'islam en gestation au cours des deux premiers siècles de son existence. Leur prolifération et leurs fréquentes contradictions témoignent des difficultés qu'on eut alors à résoudre les incertitudes laissées par le Coran.

Hallâj

Vers 857, Tûr (Iran) — Bagdad, 922

Le grand martyr soufi

Mort sur le gibet pour avoir célébré l'Amour divin, en des termes considérés comme blasphématoires, Hallâj demeure la figure la plus vénérée de la mystique musulmane.

La mort qui est vie
« Tuez-moi, mes féaux compagnons,
C'est dans mon meurtre qu'est ma vie ;
Ma mort, c'est de vivre, ma vie, c'est de mourir. »

Le vide du cœur
« Quand Dieu prend un cœur, Il le vide de ce qui n'est pas Lui. »

Références
Hallâj, *Dîwân,* traduit et présenté par L. Massignon, Paris, 1955.
Massignon (L.), *La Passion d'al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam,* Paris, 1922.

Abûl-Mugîth al-Husayn ibn Mansûr ibn Mahammâ al-Baydâwi, surnommé al-Hallâj, le « cardeur », soit parce que son père exerçait ce métier, soit au sens allégorique de « cardeur des âmes », naquit dans le sud de l'Iran et éprouva très tôt le besoin de se vouer à Dieu seul. A vingt ans, il reçut l'habit des soufis et se maria, puis se rendit à Bagdad, où il vécut dans le milieu soufi. En 895, Hallâj fit le pèlerinage de La Mekke et y passa une année entière dans la retraite. Se sentant appelé à se consacrer à la prédication errante, il parcourut pendant cinq ans le Khorassan et le Fars, puis fit un second pèlerinage à La Mekke avec quatre cents disciples. Il se rendit ensuite par mer en Inde, remontant jusqu'aux limites du Turkestan et de la Chine, cherchant, le premier, à convertir Hindous et Turcs.

A Bagdad, il se mit à prêcher avec une exaltation croissante, qui impressionna le peuple et ébranla même les milieux lettrés. Il multipliait les miracles et allait jusqu'à demander que l'on mît à mort le personnage scandaleux qu'il était devenu en se proclamant uni à Dieu. Bientôt, les soufis atterrés le désavouèrent, et il se forma une opposition religieuse et juridique qui accusa Hallâj de blasphème pour avoir déclaré : « Je suis la Vérité, mon je c'est Dieu. » Mis au pilori, Hallâj passa huit ans en prison, jusqu'à son second procès qui le condamna à mort. Le 26 mars 922, il fut flagellé, mutilé, accroché au gibet et décapité seulement le lendemain. Son corps fut brûlé et ses cendres jetées dans le Tigre.

■ L'œuvre

Elle est contenue dans le *Dîwân* publié par ses disciples après sa mort. L'œuvre et la personnalité de Hallâj sont surtout connues grâce aux travaux du grand islamisant Louis Massignon.

■ L'enseignement

Il tient en un seul mot : l'Amour, l'Amour divin, brûlant, jusqu'à la folie, jusqu'au blasphème. Pour Hallâj, la vie spirituelle ne peut avoir pour but que l'union transsubstantielle avec Dieu — la personnalité humaine s'effaçant, s'anéantissant même afin d'être envahie par Lui. Sa prédication, qui bouleversait ses auditeurs, ne pouvait que soulever l'indignation des docteurs de la Loi pour qui, par ses excès, Hallâj se retranchait de la communauté musulmane. Mais ces excès mêmes et le martyre qu'il subit devaient faire de lui un modèle inimitable.

Hassidisme

Courant piétiste et ascétique du judaïsme

Ressurgi à trois reprises dans l'histoire, il se concentra en la personne de maîtres qui exercèrent une influence profonde sur la mystique juive.

Du Baal Shem Tov :
« Le monde est empli de merveilles, de mystères splendides et redoutables. Et la petite main de l'homme se pose sur ses yeux pour voiler la frémissante lumière. »

Rabbi Baruch
(XIXe s.)
« Je me cache, dit Dieu, mais personne ne veut me chercher. »

Les *hassidim* sont en hébreu les « hommes pieux », les fidèles aimant Dieu et qui « agissent par amour ». Leur action, permanente au sein de la religion juive, s'est manifestée de manière éclatante dans des circonstances historiques différentes.

Au IIe s. av. J.-C., les hassidim ou « assidéens », « hommes vaillants dont le cœur était attaché à la Loi », soutinrent la révolte des Maccabées contre le souverain hellénistique Antiochos IV Épiphane, mais, dès que la victoire eut assuré la liberté religieuse, ils se retirèrent d'une lutte devenue politique.

En Rhénanie, au XIIIe s., les hassidim, « saints hommes d'Allemagne », créèrent un mouvement ascétique et mystique qui se répandit largement. Il était centré sur le *Sefer Hassidim* (« Livre des dévots »), qui, déroulant une véritable philosophie de l'histoire, était un guide de conduite insistant sur la piété intérieure, le renoncement, l'amour de Dieu et du prochain. Le représentant le plus marquant du second hassidisme, Rabbi Yehuda le Hassid, fut contemporain de saint François d'Assise, et ce mouvement, qui puisait aux mêmes sources que la Kabbale, fut certainement influencé par le renouveau du monachisme et du mysticisme chrétiens.

■ Le hassidisme moderne

Mais le hassidisme le plus connu est celui qui se développa au XVIIIe s. dans les pays d'Europe orientale, où les Juifs étaient à la fois très nombreux et persécutés. Au judaïsme talmudique, fondé sur l'étude et l'érudition, Israël ben Eliezer (1700-1760), dit le Baal Shem Tov (« Maître du Saint Nom »), opposa la vie intérieure, l'amour du Dieu sauveur et la charité. La relation qui s'établit entre des maîtres charismatiques, les « Justes », ou « rabbins miraculeux », et leurs disciples en vint à éclipser l'ascendant traditionnel des rabbins qui proclamèrent le hassidisme hérétique. Né en Podolie vers 1720, le hassidisme s'étendit en Pologne et en Russie, et y resta vivant jusqu'au XXe s., représenté entre autres par le philosophe israélien d'origine autrichienne Martin Buber (1878-1965), qui le définit ainsi : « une Kabbale devenue une éthique », et par l'écrivain Isaac B. Singer (né en 1904, prix Nobel de littérature 1978).

Une importante communauté hassidique vit aujourd'hui à Jérusalem ; elle mène une vaste campagne de rejudaïsation par la pratique des observances rituelles traditionnelles.

Références

Don Baer de Loubavitch, *Lettre aux hassidim sur l'extase*, Paris, 1975.
Wiesel (Élie), *Célébration hassidique*, Paris, 1972.
Singer (I.B.), *Histoire du Baal Shem Tov*, Paris, 1983.

Hermétisme

La révélation d'Hermès Trismégiste

Cette doctrine de salut, à la fois philosophique et magique, est exposée dans une série de traités qui remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'immortalité
« Si donc tu apprends à te connaître comme étant fait de vie et de lumière [...], tu retourneras à la vie. »

« Le **vice de l'âme**, c'est l'ignorance. »

Le mot d'hermétisme, dont on abuse à notre époque, provient du nom d'Hermès Trismégiste, personnage divin, détenteur et révélateur de la connaissance suprême. Amalgame de l'Hermès de la mythologie grecque, seigneur de la Parole et de la Science, et du dieu Thot, scribe et magicien, modèle des prêtres et des initiés égyptiens, Hermès Trismégiste, c'est-à-dire « le trois fois grand », fut considéré à la fin de la période hellénistique comme l'inspirateur d'une importante série d'ouvrages issus du milieu alexandrin, où se conjuguaient les courants de pensée orientaux et surtout grecs, en la personne des philosophes néo-platoniciens. Y est également sensible l'influence de la religion populaire égyptienne tardive, teintée d'astrologie et d'alchimie. Les plus anciens de ces textes remonteraient au IIIe s. av. J.-C., mais la plupart d'entre eux dateraient des IIe-IIIe s. de notre ère.

Le *Corpus hermeticum*, rassemblé à une date ultérieure, contient dix-sept courts traités rédigés en grec, où la révélation divine est présentée sous forme de dialogues entre le dieu et l'initié. Les principaux sont le *Poimandrès*, où l'initiateur n'est autre que le Noûs, l'Intellect suprême, et le *Koré Kosmou* (« Vierge du Monde »), où la Création est exposée comme une opération alchimique. A ce recueil fut adjointe la version latine, dite *Asclepius*, d'un texte grec, le *Discours parfait*. Curieux mélange de dévotion populaire archaïsante et de philosophie mystique, l'hermétisme, proche, mais distinct, du gnosticisme, a exercé une influence durable. Le *Corpus hermeticum* a été très étudié durant tout le Moyen Âge et remis en honneur par les humanistes néo-platoniciens de la Renaissance.

■ L'enseignement

Pour l'hermétisme, doctrine de salut par la connaissance initiatique, l'homme appartient par son corps à la matière, illusoire et mortelle, origine du mal, mais il est par son âme un fragment détaché de l'Intellect suprême et du Logos créateur. Le salut pour lui ne peut résulter que de la reconnaissance de sa véritable nature, qui n'est accessible que si l'on parvient à s'élever au-dessus des conditions sensibles jusqu'à l'extase, rencontre avec Dieu, source de toute béatitude, auquel l'âme fera retour après s'être purifiée au cours d'existences multiples. Cette conception de la nature humaine se fonde sur le principe essentiel de l'hermétisme : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. » Il existe donc une correspondance secrète entre le visible et l'invisible que dévoilera l'« art royal », ou alchimie spirituelle.

Références

Festugière (A.-J.), *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, 4 vol., Paris, 1944-1954 ; *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, 1967.

Hésychasme

La clé de voûte de la spiritualité orientale

Né avec les premiers ermites chrétiens, l'hésychasme a été la pratique constante des spirituels jusqu'aux staretz russes et aux actuels moines du mont Athos.

De Jean Climaque (VIIe s.) :
« L'hésychaste est celui qui aspire à circonscrire l'Incorporel dans une demeure de chair. »

De Nicéphore l'Hésychaste (XIIIe s.) :
« Force-le (l'intellect) à descendre dans ton cœur en même temps que l'air inspiré [...]. Quand il y sera, tu verras la joie qui va suivre. »

Le mot d'hésychasme vient du grec *hésychia*, « tranquillité, repos », mais aussi « solitude, retraite ». Dans l'Église d'Orient, il désigne plus particulièrement la prière perpétuelle de l'âme s'adonnant à la contemplation, loin du monde, dans la solitude et le silence. L'hésychasme est issu de l'exemple des Pères du désert, fondateurs du monachisme, qui, ayant abandonné toute autre activité, pratiquaient la prière permanente, réduite souvent à de très simples formules indéfiniment répétées, qui, vidant l'âme d'elle-même, lui permettait de se remplir de la Présence divine.

Le mot apparaît souvent dans les *Apophtegmes* (sentences et anecdotes) et dans les *Vies* des Pères du désert. « La journée de l'ermite doit se diviser entre la prière, la psalmodie, l'*hésychia*, c'est ainsi qu'il construit quotidiennement son sanctuaire intérieur dans ce repos privé de distractions émanant du monde terrestre. Traverse-t-il des épreuves spirituelles, il rend grâce, car il a confiance en Celui qui l'éprouve. »

■ De l'invocation à la théologie

Alimenté par la théologie mystique de la Rédemption formulée par Grégoire de Nysse au IVe s., puis codifié par son contemporain, Évagre le Pontique, l'hésychasme devint une des pratiques fondamentales de la vie monastique en Orient. Il fut considéré comme un des plus hauts degrés de l'ascension de l'âme vers Dieu dans l'*Échelle sainte* de Jean Climaque, abbé du monastère du mont Sinaï qui devint l'un des principaux foyers de l'hésychasme. Au XIIIe s. se répandit l'usage de la « prière de Jésus », simple invocation : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi ! », associée à la technique du souffle dont l'initiateur fut Nicéphore le Solitaire ou l'Hésychaste, Latin d'origine italienne, converti à l'orthodoxie et devenu moine du mont Athos. Dans son traité, *Sur la garde du cœur*, Nicéphore enseigne à rythmer le souffle afin de « faire revenir l'esprit dans le cœur », où réside le « trésor caché » de la Présence divine. Nicéphore fit de nombreux disciples dans l'élite de l'Église byzantine, qui pratiqua cette technique avec ferveur. Elle fut systématisée au siècle suivant par Grégoire le Sinaïte (1285-1346), qui, originaire d'Asie Mineure, séjourna longtemps au mont Sinaï avant de se rendre sur l'Athos, dont il fut chassé par les raids ottomans. Il gagna alors la Bulgarie, d'où ses disciples slaves, dont Cyprien, métropolite de Kiev, introduisirent l'hésychasme jusqu'en Russie.

Défendant la prière du cœur contre les attaques d'une partie du clergé byzantin, Grégoire Palamas (1296-1359) développa une véritable théologie de l'hésychasme. Elle fut prolongée,



L'empereur Jean VI Cantacuzène, entouré du patriarche de Constantinople, de métropolites et de moines, préside le concile réuni aux Blachernes, le 27 mai 1351, et qui approuva la doctrine de Grégoire Palamas.
Manuscrit grec de 1370-1375. (Bibliothèque nationale, Paris.)

D'Isaac le Syrien
(VII[e] s.) :
« Celui qui a le cœur (compatissant) ne pourra se rappeler les créatures et les voir, sans que ses yeux se remplissent de larmes à cause de la compassion immense qui saisit son cœur. »

dans son traité *La Vie en Jésus-Christ,* sur la spiritualité des sacrements et de la liturgie, considérés comme l'actualisation des mystères chrétiens, par Nicolas Cabasilas (mort en 1371), ami du très pieux empereur Jean Cantacuzène, qu'il accompagna probablement quand celui-ci se retira dans un monastère.

Le mont Athos

Après la chute de Constantinople (1453), la tradition hésychaste ne s'éteignit pas en Orient. Son principal foyer demeurait le mont Athos, où les premiers monastères furent fondés au X[e] s. et qui devint au XIV[e] le centre principal du monachisme orthodoxe. On y pratiquait à la fois le cénobitisme, ou vie communautaire, et l'érémitisme, dont les tenants, ermites ou « hésychastes », se considéraient comme les seuls véritables moines, puisque moine vient du grec *monos,* « seul ».

C'est justement le mont Athos qui, à la fin du XVIII[e] s., fut à l'origine du renouveau hésychaste qui devait bouleverser la vie spirituelle russe grâce à la *Philocalie,* publiée en 1782, de Nicodème l'Hagiorite, moine de l'Athos, et surtout à sa traduction en russe par Païsij Velitchovski (1793). Cette œuvre eut une influence considérable sur les maîtres spirituels de la Russie du XIX[e] s., les *staretz.*

Dieu présent au cœur

Si l'hésychasme traversa les siècles et fut la principale discipline de l'Église orientale, c'est en grande partie parce que, pour celle-ci, le véritable chrétien est un moine et le moine lui-même, un ermite pratiquant l'ascétisme dans la contemplation et le silence. L'idéal de la vie est de ce fait l'*hésychia,* qui fait taire aussi bien la voix intérieure que la rumeur du monde. Déjà, le païen Apollodore d'Athènes avait déclaré : « Le silence mystique honore les dieux en imitant leur nature. » Pour l'hésychaste, l'invocation de Jésus rend sensible la présence permanente de Dieu dans le cœur, lorsque l'esprit se tait. La prière non seulement participe à l'œuvre de la création, en aidant toutes les créatures, mais elle devient ignée, tel l'Esprit Saint, et s'élève vers le ciel comme la flamme d'un cierge. La prière personnelle doit être associée à la participation à la liturgie collective, qui est révélation des mystères divins. Mais l'hésychasme est aussi prière de tout le corps, grâce au contrôle du souffle, à la manière des techniques spirituelles de l'Asie ; de même, la prière de Jésus peut être comparée aux *mantras* de l'hindouisme et du bouddhisme. Cette unification volontaire du corps et de l'âme, tôt disparue en Occident, est encore pratiquée dans l'Église d'Orient, principalement au mont Athos, qui demeure dans le monde moderne comme la forteresse de l'hésychasme.

Vision de Dieu et déification de l'homme
« Tous nous avons connu le Fils par la voix du Père qui nous annonçait d'en haut cet enseignement..., et l'Esprit Saint lui-même est descendu et est demeuré en nous...
Dieu se laisse voir face à face et non en énigmes, il s'attache à ceux qui en sont dignes et s'unit à eux jusqu'à venir habiter en eux tout entier, si bien que, de leur côté, ils habitent tout entiers en lui » (Grégoire Palamas).

Références
Hausherr (I.), *Hésychasme et prière,* Rome, 1966.
Evdomikov (P.), *La Prière de l'Église d'Orient,* Mulhouse, 1966.

Hindouisme

Une tradition plusieurs fois millénaire

Incluant des écoles philosophiques et mystiques très diverses, l'hindouisme n'a pas cessé d'évoluer jusqu'à nos jours.

Religion actuelle de la plupart des habitants de l'Inde (80 % de la population, soit près de 600 millions), l'hindouisme y fut introduit par les envahisseurs aryens (vers 1500 av. J.-C.). Il s'appuie sur des Écritures révélées formant le *Veda,* norme de la vie religieuse comme de l'univers lui-même, et sur le système des quatre « classes », ou *varna,* dans lequel les brahmanes chargés du rituel dominaient les kshatriya (guerriers), les vaiçya (agriculteurs, artisans et commerçants) et les çûdra (serviteurs). Dans les trois premiers varna, les individus du sexe masculin sont dits « deux fois nés », ayant reçu une initiation considérée comme une seconde naissance, alors que les çûdra ne peuvent participer au rituel. Avec le temps, les quatre varna se sont trouvés subdivisés en un grand nombre de castes *(jati).* Tout au bas de l'échelle sociale se situent les « intouchables », chargés des besognes « impures ». C'est ce concept d'intouchabilité que combattit victorieusement Gandhi.

Si une partie importante de la population de l'Inde appartient à d'autres religions que l'hindouisme, il convient de rappeler que bouddhisme et jaïnisme en sont issus et que l'islam et le christianisme furent introduits par des occupants étrangers. En fait, l'hindouisme a imprégné et imprègne encore les modes de vie et de pensée de tous les Indiens, quelle que soit leur appartenance religieuse. En trois mille ans, l'hindouisme a naturellement beaucoup évolué. La religion védique primitive a incorporé des éléments provenant des croyances pré-aryennes, elle s'est aussi intériorisée : à l'ancien sacrifice rituel s'est peu à peu substituée la voie de la connaissance et de l'ascèse.

Les darshana

Sans fondateur ni Église organisée, l'hindouisme a admis en son sein la diversité des spéculations des philosophes et des expériences des mystiques, reconnaissant la validité des différentes voies ou « points de vue » *(darshana),* conçus comme autant de visions de la vérité perçues sous des angles différents, et donc complémentaires. Les principaux darshana sont : le nyâya, voie de la dialectique ; le mîmâmsâ, étude du rituel ; le sâmkhya, approche cosmogonique évolutive ; le yoga, technique de concentration ; enfin, le vedânta (« fin », c'est-à-dire accomplissement du *Veda*), exégèse métaphysique ininterrompue, qui, au cours des siècles, a pris une importance croissante et en est venue à représenter la métaphysique hindoue par excellence.

En effet, l'hindouisme, qui se donne comme la « religion éternelle » *(sanâtana dharma),* constitue une explication toujours reprise de Dieu, de l'univers et de l'homme, des rapports de ce dernier avec l'un et l'autre, et un guide du comportement qui en résulte logiquement. Le

La genèse hindouiste
« A l'origine, les ténèbres couvraient les ténèbres, tout ce qu'on voit n'était qu'onde indistincte. Enfermé dans le vide, l'Un, accédant à l'Être, prit alors naissance par le pouvoir de la chaleur.
Se développa d'abord le désir qui fut le premier germe de la pensée. Cherchant avec réflexion dans leurs âmes, les Sages trouvèrent dans le non-être le lieu de l'être » (*Rig Veda,* X, 129).

« Le **Dharma** est la souveraineté de la souveraineté. C'est pourquoi il n'est rien de supérieur au Dharma » *(Brihâd-âranyaha upanishad).*

fondement de l'hindouisme est le *Dharma,* la loi divine qui supporte et régit tout être ; le mot désigne donc à la fois l'ordre cosmique et la règle de vie propre à chaque individu et déterminée par les conditions de sa présente incarnation. La vie du cosmos est cyclique, rythmée par les *kalpa* (« jours de Brahma »), subdivisés en quatre *yuga,* chacun d'entre eux étant suivi d'une destruction partielle du monde. A la fin du quatrième *(kali yuga),* survient la résorption universelle dans l'Absolu non manifesté de la Réalité suprême. Chaque kalpa est suivi de la « nuit de Brahma », d'où naît un nouveau kalpa.

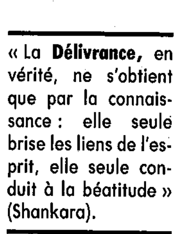
■ La quête de la délivrance

La principale préoccupation de l'hindou est la délivrance (*mukti* ou *moksha*) du conditionnement qui résulte de l'existence terrestre et finalement du cycle interminable des morts et des renaissances *(samsâra),* auquel soumet le *karman,* l'acte, et ses conséquences lointaines qui obligent à une nouvelle incarnation. A cette libération, on ne peut parvenir que par la connaissance, car l'homme n'est prisonnier que des illusions créées par son désir et par son ignorance, autrement dit de la *mayâ,* du mirage des apparences, du jeu divin *(lîlâ)* par quoi Dieu se manifeste, mais qui est aussi le voile magnifique qui le dissimule. La délivrance est reconnaissance par l'homme de sa véritable nature, originellement divine ; elle peut donc s'obtenir dès cette vie même, ce qui est le cas des « libérés-vivants » *(jîvan-mukta).*

De Râmakrishna : « Ayez de l'amour pour tous, nul n'est autre que vous. »

La conception hindoue du destin de l'homme règle la vie traditionnelle de l'individu « deux fois né » et particulièrement du brahmane. Elle se divise en quatre phases successives, les *âshrama.* Initié dès son plus jeune âge, le jeune hindou s'établit auprès d'un guru, à qui il doit une obéissance absolue, afin de recevoir son enseignement, en observant la chasteté *(brahmâcharyâ).* Au terme de cette période qui dure en principe douze ans, il fonde une famille et devient « maître de maison ». Vingt-cinq ans plus tard, les enfants élevés, il peut quitter son foyer, se retirer dans la forêt, où il créera éventuellement un *âshram* afin de communiquer l'enseignement reçu, ainsi que sa propre expérience. Le quatrième stade est celui de renonçant *(sannyâsin),* le plus parfait et le seul capable d'éviter définitivement toute réincarnation. Ayant tout rejeté, jusqu'à son état civil, le sannyâsin s'en va mendier sur les routes, ne possédant qu'un bol à aumônes et un bâton. Lui a compris que le monde n'est qu'illusion, il s'identifie désormais totalement à l'*âtman,* le principe éternel qui l'anime et qui est identique au *Brahman,* l'Absolu, avec qui il fusionne. Les sannyâsin sont encore aujourd'hui en Inde plusieurs millions.

Mais, dans la vie de l'hindou actuel, ne subsistent plus guère que la deuxième et la quatrième étapes, l'état de chef de famille *(grihastha)* et celui de sannyâsin, toujours considéré comme modèle. En revanche, le brahmâcharyâ n'existe pratiquement plus, sauf sous la forme de communautés scolaires, où les élèves partagent la vie du maître dans une atmosphère religieuse. L'institution du départ dans la solitude à l'âge mûr n'est plus que rarement observée, mais beaucoup d'hommes et de femmes quittent encore leur foyer pour aller finir leur vie dans un âshram, et, pour l'immense majorité des hindous, les idéaux


« La **Délivrance,** en vérité, ne s'obtient que par la connaissance : elle seule brise les liens de l'esprit, elle seule conduit à la béatitude » (Shankara).

Fidèles hindouistes au temple.

Libérée, l'âme monte vers la Lumière suprême qui est **Brahman** et s'identifie avec lui » (Shankara).

de la vie demeurent les mêmes. Aussi observent-ils des règles morales très strictes, fondées sur la droiture, la pureté tant intérieure qu'extérieure, la foi dans les Écritures, la vénération pour les guru, l'adoration de Dieu, enfin l'*ahimsâ,* la « non-violence », qui est aussi respect et compassion pour tous les êtres.

Bien qu'habituellement considéré comme polythéiste, l'hindouisme reconnaît en fait l'existence d'un Dieu unique, le *Brahman* (au neutre), l'Absolu impersonnel et indicible, ou *Paramâtma,* le « Soi » suprême. Au masculin, *Brahmâ* désigne le Dieu créateur formant avec Vishnu et Çiva la Trinité *(Trimûrti).* Mais, tandis que le premier ne reçoit guère de culte, Vishnu, le préservateur du monde créé, aux multiples avatars — dont Krishna et Râma —, et Çiva, dieu de la procréation (culte du *lingam*) mais aussi de la destruction et des renonçants, sont l'objet d'une adoration fervente et personnelle, la *bhakti,* qui, faisant participer le fidèle à l'essence même du dieu, lui assure la délivrance finale. Dans l'hindouisme tardif, un culte est aussi rendu à la *Shakti,* aspect féminin de l'Absolu, considéré comme la manifestation extériorisée de sa puissance. Ainsi, dans le tantrisme, les divinités féminines, épouses et parèdres des dieux, tiennent la première place, au détriment de ces derniers.

■ Le guru

Dans l'hindouisme, le rôle du guru, ou maître spirituel, est primordial. Il initie le jeune hindou, à qui il transmet oralement la connaissance. Par la suite, c'est aux pieds d'un guru, dans un âshram, que viendra s'établir celui qui recherche la délivrance, sur la voie de laquelle le maître, qui l'a lui-même obtenue, le guidera. Le guru, entièrement détaché du monde et parfaitement désintéressé, doit posséder « la tranquillité, la maîtrise de soi, la compassion », son « seul but est d'aider les autres », son seul désir de « faire connaître le Brahman ». Les rapports du disciple avec le guru sont fondés sur une convenance réciproque, un attrait mutuel ; on choisit son guru et il vous choisit. Pour le disciple, le guru est l'incarnation du divin Instructeur. Dans la bhakti, le dieu lui-même est le guru du dévot, ainsi Krishna dans la *Bhagavad-Gîtâ.* Si n'importe quel « libéré-vivant » *(jîvan-mukta)* peut devenir un guru, l'histoire de l'hindouisme en reconnaît de particulièrement éminents, les *jagadguru,* les « instructeurs du monde », tels Shankara, Râmânuja, ou, plus près de nous, Râmakrishna. Le rôle de leur enseignement est essentiel, puisque l'hindouisme est en perpétuel devenir.

L'hindouisme et l'Occident
Depuis le début du XIXe s., hindouisme et Occident ont exercé l'un sur l'autre une fascination réciproque. Au contact de la civilisation chrétienne, l'hindouisme éprouva le besoin de se rénover. Il connut alors une véritable renaissance tant philosophique que religieuse. A la fin du XIXe s., Vivekânanda, qui, après avoir reçu une éducation occidentale, devint le disciple du mystique Râmakrishna, répandit son message en Amérique et en Europe, tandis que la Société théosophique, établie à Madras, prétendait renouer avec les anciennes doctrines initiatiques. Plus récemment, Sri Aurobindo tenta de réaliser la synthèse entre la pensée de l'Inde et celle de l'Europe.

Références
Renou (L.), *L'Hindouisme,* Paris, 1951.
Daniélou (A.), *Le Polythéisme hindou,* Paris, 1960.
Gonda (J.), *Les Religions de l'Inde,* t. I : *Védisme et hindouisme ancien ;* t. II : *L'Hindouisme récent,* traduction française, Paris, 1962-1965.
Herbert (J.), *Spiritualité hindoue,* Paris, 1972 ; *L'Hindouisme, textes et traditions sacrés,* Paris, 1972.
Biardeau (M.), *Clefs pour la pensée hindoue,* Paris, 1972 ; *L'Hindouisme, anthropologie d'une civilisation,* Paris, 1981.

Ibn 'Arabî

1165, Murcie (Espagne) — Damas, 1240

Le « sultan des gnostiques »

Celui qui fut appelé aussi « le plus grand des maîtres » n'a cessé d'exercer sa fascination sur le monde musulman qu'il bouleversa.

Muhyî al-Din Abû Abdallâh Muhammad ibn Ali ibn Muhammad ibn al-Arabî al-Hâtimî al-Tâ'î naquit à Murcie, dans un milieu pieux et très cultivé. Vers l'âge de sept ans, il suivit sa famille à Séville, capitale des Almohades dont l'empire s'étendait à toute l'Afrique du Nord. A seize ans, ayant fréquenté les maîtres spirituels andalous, il « entra dans la voie ». Son immense culture lui valut d'accéder très jeune à un poste administratif important ; il épousa alors une femme qu'il considérait comme l'idéal de la vie spirituelle. Mais une crise violente survenue à la suite d'une maladie qui le mit aux portes de la mort et fut accompagnée d'une vision décisive l'amena à abandonner ses fonctions et ses biens pour pratiquer l'ascèse dans une stricte retraite. S'ensuivirent de longues années de pèlerinage, au cours desquelles Ibn 'Arabî visita les grands mystiques en Espagne et au Maghreb, où il séjourna longtemps, jusqu'à ce qu'une vision lui ait enjoint de se rendre en Orient.

En 1201-1202, il alla successivement au Caire, à Jérusalem, et enfin à La Mekke, où il fut accueilli par un éminent cheikh iranien et sa sœur. Ibn 'Arabî s'éprit de la fille de cette dernière, Nizâm, à qui il dédia son dîwân, *L'Interprète des ardents désirs,* chef-d'œuvre de poésie spirituelle. De 1204 à 1223, il reprit ses pérégrinations, qui le conduisirent auprès des grands maîtres soufis de tout le Moyen-Orient. Devenu célèbre, il fut sollicité par les princes et accompagné de disciples, mais combattu par les docteurs de la Loi qu'inquiétait sa doctrine. Enfin, en 1224, Ibn 'Arabî se fixa à Damas, où il demeura jusqu'à sa mort, formant de nombreux esprits et achevant la rédaction d'une œuvre immense. Honoré à sa mort du titre de « Vivificateur de la religion », il repose à Damas dans la mosquée-mausolée édifiée en 1517 à sa gloire par le sultan Sélim Ier. Depuis lors, la pensée d'Ibn 'Arabî a dominé toute la spiritualité soufie, mais elle a toujours été contestée du fait que ses conceptions débordent le cadre de l'islam orthodoxe.

■ L'œuvre

Auteur extrêmement fécond, Ibn 'Arabî a écrit plus de trois cents ouvrages, dont nous possédons environ la moitié. Ils vont de recueils de poèmes aux commentaires du Coran, mais les plus représentatifs d'entre eux sont *Les Illuminations de La Mekke (Kitâb al-Futuhat al-Makkiyya),* vaste encyclopédie qu'il mit trente ans à réaliser, et où sont étudiés en cinq cent soixante chapitres tous les aspects de la spiritualité, *Le Livre de théophanies (Kitâb al-tadjalliyât al-illâhiyya,* vers 1204), où

L'existence
« L'existence des choses créées n'est que l'existence même du Créateur. »

L'univers
« L'univers serait l'ombre même de Dieu. »

L'Âme unique
« Adam, à la fois Dieu et créature [...] est l'"Âme unique" dont fut créé le genre humain... »

Mahomet
« L'acte créateur commença avec Mahomet et s'acheva avec lui ; car, d'une part, il était "prophète, alors qu'Adam était encore entre l'eau et l'argile", et, d'autre part, il fut, dans son existence terrestre, le "sceau" de tous les prophètes. »

est développée sa philosophie de l'Être, *Le Livre des chatons des sagesses (Kitâb fusûs al-hikam),* plus connu sous le titre de *La Sagesse des prophètes.* Il s'agit d'un testament spirituel, rédigé en 1229, dans lequel sont exposés les messages des prophètes qui se sont succédé d'Adam à Mahomet, et qui sont conçus comme autant de reflets de la Révélation divine, lumière absolue, donc incolore, mais colorée, comme par un prisme, par le récipient qui la reçoit. Cet ouvrage d'une grande audace, le chef-d'œuvre d'Ibn 'Arabî, est celui qui a soulevé depuis sa parution jusqu'à nos jours les plus vives résistances au sein de l'islam.

■ **L'enseignement**

La doctrine d'Ibn 'Arabî, qualifiée de « monisme existentiel », repose sur l'unicité absolue de l'Être : « L'existence est une seule réalité : si nous la regardons d'un certain côté, nous la considérerons comme l'existence des choses créées, et, si nous la regardons d'un autre côté, nous la considérerons comme l'existence même de Dieu. La réalité n'est donc qu'une seule chose apparue sous des formes multiples. » Il en résulte qu'en son être profond et essentiel l'homme lui-même est une possibilité divine. Le développement de cet archétype capable de recevoir directement la lumière émanée de Dieu est le but de la vie spirituelle. L'homme étant l'objet de sa propre connaissance, Dieu en est le sujet, le « Témoin transcendant ». Si, pour connaître Dieu, l'homme doit d'abord se connaître lui-même en son essence spirituelle, il ne peut se connaître soi-même qu'en Dieu et par Lui. Cette affirmation audacieuse ne peut donc s'exprimer dans l'œuvre d'Ibn 'Arabî qu'à travers une formulation méthodiquement paradoxale. L'auteur empêche l'esprit du lecteur de se fixer sur une position définie, il le pousse sans cesse vers ce qu'il qualifie de « perplexité », d'« étonnement » devant ce qui dépasse le plan rationnel.

Ce monisme a été dénoncé par la plupart des théologiens orthodoxes comme un panthéisme, dangereux dans la mesure où il abolirait la distinction nécessaire entre le Créateur et la créature, entre le Seigneur et son serviteur. L'enseignement d'Ibn 'Arabî n'en marqua pas moins une étape décisive dans le développement de la spiritualité islamique, et particulièrement du soufisme, qui, à partir de lui, se codifia et s'organisa en confréries (v. *Tarîqa*). Son œuvre, si riche et si dense, à la fois technique, ésotérique, paradoxale, est d'une extrême importance théorique, mais elle reflète aussi une très solide piété, une profonde expérience mystique personnelle. Elle est devenue la référence obligatoire, non seulement pour ses disciples lointains, mais pour ses adversaires. Par les cimes qu'elle atteint, elle a valeur universelle.

Le métaphysicien de l'islam
Ardent mystique et grand visionnaire, Ibn 'Arabî vécut dans l'intimité des mystères divins, ce qui l'amena à fonder la métaphysique de l'islam sur des vues inspirées d'une audace extrême. Celles-ci provoquèrent chez les musulmans orthodoxes une forte réaction qui dure encore. Ibn 'Arabî n'en a pas moins marqué toute la spiritualité islamique, en l'approfondissant prodigieusement et en lui donnant de nouveaux moyens d'expression.

Références
Ibn 'Arabî, *La Sagesse des prophètes,* traduction partielle par Titus Burckhardt, Paris, 1955.
Corbin (H.), *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabî,* Paris, 1958.

Ignace de Loyola

1491, Château de Loyola (Guipúzcoa) — Rome, 1556

Le fondateur de la Compagnie de Jésus

Directeur de conscience, il fut aussi l'un des grands maîtres de l'ascétisme chrétien ; ses Exercices spirituels *guidèrent d'innombrables fidèles.*

Fils de hobereaux basques, Ignace mena la vie des jeunes nobles de son temps, jusqu'au jour où une blessure, reçue en 1521 au siège de Pampelune, le laissa boiteux. Il lut alors les écrivains mystiques et vécut dans la mortification à Manresa. Il y commença la rédaction des *Exercices spirituels,* puis, en 1523, partit faire un pèlerinage à Jérusalem. Il étudia ensuite aux universités d'Alcala, de Salamanque et de Paris. C'est là qu'il fonda avec quelques amis, dont François Xavier, la Compagnie de Jésus, approuvée en 1540 par le pape, et qu'il en rédigea les *Constitutions.* A la mort d'Ignace, le nouvel ordre comptait déjà mille membres. Mystique d'une grande sensibilité — le « don des larmes », quand il priait, faillit le rendre aveugle —, Ignace, dans son *Journal,* décrit les contemplations au cours desquelles lui fut révélée l'essence divine « dans une grande clarté ».

■ **L'enseignement**

Il est contenu dans les *Constitutions* (1541-1556), mais surtout dans les *Exercices spirituels* (1548). Si leur auteur se rattache au courant de la mystique rhénane (v. *Eckhart*) et s'inspire de Ruysbroeck, les *Exercices* se caractérisent par leur côté méthodique. Conçus d'abord comme des notes en marge d'une expérience personnelle, ils forment un guide détaillé, jour par jour, de l'ascétisme chrétien ; examens de conscience, confessions et méditations y sont gradués afin de faire accéder l'âme aux conditions particulières que Dieu exige pour lui révéler sa volonté, à laquelle elle n'aura plus ensuite qu'à se conformer. Celui qui recherche cette connaissance doit vaincre d'abord ses mauvais penchants en pratiquant la vertu contraire dans l'obéissance et l'humilité. Quant au directeur de conscience, il adaptera sa méthode aux particularités de chacun et à l'état de son avancement, sans jamais oublier qu'il n'est qu'un instrument docile dans la main de Dieu. Il déchiffrera donc ce que Dieu veut pour tel être donné et l'aidera ensuite à l'accomplir. « Pour guérir des maladies en apparence identiques, écrit son contemporain Ribaderreira, (Ignace) employait des remèdes tout à fait différents, parfois même opposés et contraires [...]. Le résultat cependant démontrait toujours que le remède adopté pour chacun était le plus approprié. »

Tel un cadavre
« Ceux qui vivent dans l'obéissance doivent se laisser mener et conduire à la volonté de la divine Providence comme un cadavre qui se laisse tourner et manier en tous sens. »

Références
Pinard de La Boullaye (H.), *Saint Ignace de Loyola, directeur d'âmes,* Paris, 1946.
Gillermou (A.), *La Vie de saint Ignace de Loyola,* Paris, 1956.

Illuminisme

Une vision spiritualiste de l'homme et du monde

L'illuminisme a cheminé discrètement au cours des siècles avant de connaître, à la fin du XVIIIe siècle, un apogée explosif.

De Lavater :
« Ce qui est en moi est plus grand que le monde ; si la Divinité n'est pas là, elle n'est nulle part. »

De Ballanche :
« L'homme régénéré régénère la terre. »

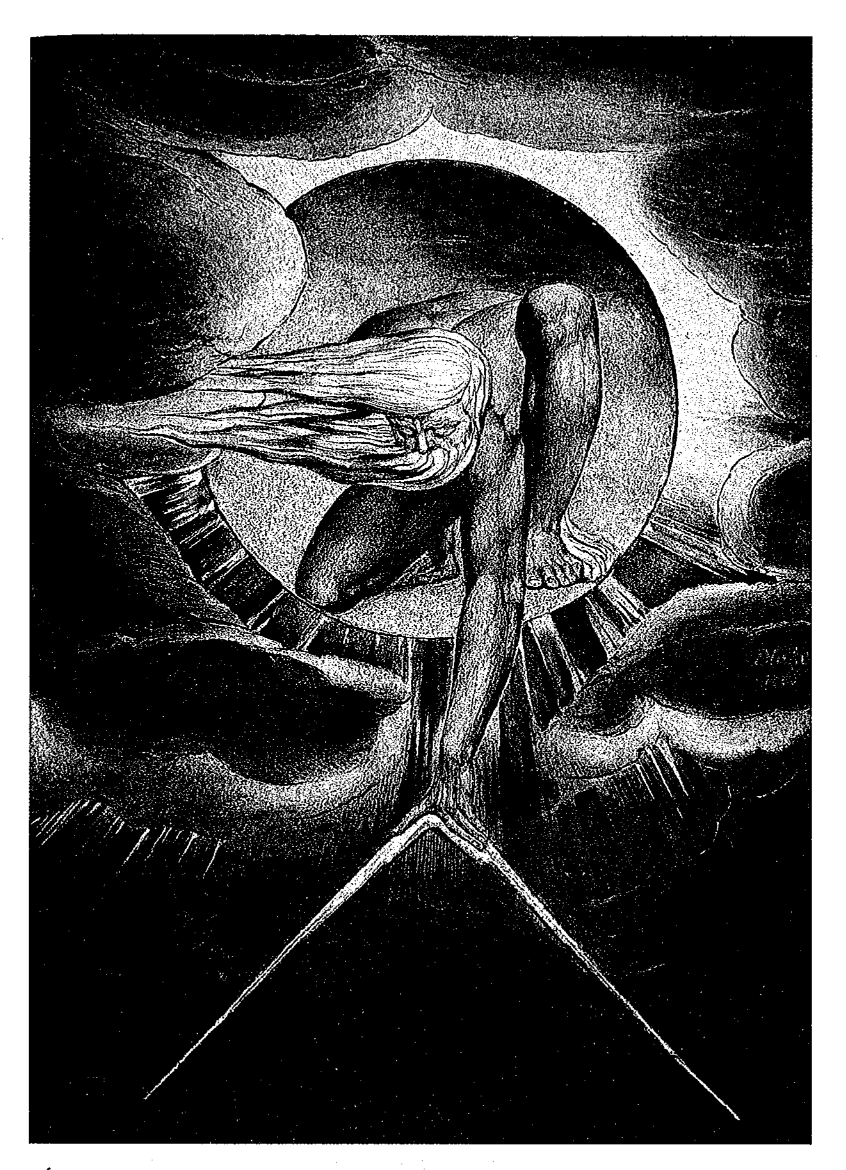
Sous le nom d'illuminisme, on désigne un courant philosophique et religieux, indépendant des Églises officielles, dont les ancêtres furent les théosophes les plus divers, Plotin et les néo-platoniciens, mais aussi les gnostiques (v. *Gnose*), les kabbalistes juifs et chrétiens (v. *Kabbale*) et surtout certains penseurs de la Renaissance, tels Paracelse (1493-1541), à la fois médecin, naturaliste et théologien, ou Valentin Weigel (1533-1588), fondateur d'une secte mystique allemande, pour qui la vérité ne peut résider que dans le cœur de l'homme et n'y devient consciente qu'en vertu d'une profonde régénération personnelle. Mais les illuministes se recommandent surtout du *Mysterium magnum* de Jakob Böhme (1575-1624) et des révélations reçues par Swedenborg (1688-1772).

A la fin du XVIIIe s., le mouvement, proche de certains aspects du piétisme allemand, apparaît comme une réaction de la sensibilité et du spiritualisme contre le rationalisme matérialiste de la philosophie des Lumières. Il gagne alors une partie de l'élite cultivée de l'Europe, qui se tourne vers l'ésotérisme et même l'occultisme. Dans toute l'Europe se créent des sociétés swedenborgiennes. A Zurich, la renommée du pasteur Lavater (1741-1801), auteur des *Vues sur l'éternité* (1768), attire de nombreux adeptes, dont Mme de Staël. L'ordre des Élus-Coëns, fondé par le théosophe juif portugais Martinez de Pasqually (mort en 1779), donne naissance au martinisme qui, s'appuyant sur la franc-maçonnerie, tente de regrouper les initiés de toutes confessions, jusqu'alors dispersés, tandis que se répand l'œuvre de Louis Claude de Saint-Martin, qui a pour lecteurs Goethe, Schiller et von Baader. L'illuminisme, auquel on peut rattacher le poète et peintre anglais William Blake (1757-1827), ainsi que le messianisme de P.S. Ballanche (1776-1847), auteur de la *Palingénésie sociale* (1827-1829), influença le romantisme allemand, puis français, et plus durablement la poésie en général.

■ L'enseignement

Affirmant la primauté de l'esprit sur la lettre comme sur la matière, manifestation corrompue de la pure lumière invisible, l'illuminisme souligne la nécessité d'une conversion intérieure, qui rétablira l'homme dans sa dignité première, son origine divine. C'est seulement alors qu'il pourra assumer sa véritable vocation dans un monde, dont, en vertu de l'équivalence du microcosme et du macrocosme, il est responsable, le rendant à sa splendeur première, éclipsée par la chute de l'homme dans la matière.

Références
Faivre (A.), *Kirchberger et l'illuminisme au XVIIIe siècle*, La Haye, 1966.
Viatte (A.), *Les Sources occultes du romantisme*, réédition, Paris, 1965.



L'Éternel, 1827, aquarelle de William Blake, peintre, poète et visionnaire anglais (1757-1827). (Whitworth Art Gallery, University of Manchester.)

Imitation de Jésus-Christ

Un renouveau de la piété personnelle

*L'*Imitation *fut le guide spirituel le plus utilisé du XV*e *siècle à nos jours par tous les chrétiens.*

« Voulez-vous comprendre parfaitement et goûter **les paroles de Jésus-Christ** ? Appliquez-vous à conformer toute votre vie à la sienne » (*Imitation*, I, chap. 1).

Dès l'an 1424 commença à circuler ce petit ouvrage, diffusé peu après par l'imprimerie et publié dans presque toutes les langues de l'Europe. Les plus célèbres traductions françaises sont celles de Pierre Corneille (1653), qui le versifia et le paraphrasa, de Lemaistre de Sacy (1662) et de Lamennais (1824). L'œuvre étant anonyme, son auteur a fait l'objet de longues recherches. On s'accorde généralement à reconnaître en lui Thomas Hemerken a Kempis (1379-1471), chanoine régulier, longtemps maître des novices au monastère du mont Sainte-Agnès de Zwolle (Pays-Bas). L'*Imitation* se rattache donc au mouvement spirituel néerlandais qui se dénommait lui-même *Devotio moderna,* en raison de sa nouveauté.

■ La Devotio moderna

Le fondateur en fut Gérard Groote (1340-1384), qui, pourvu de bénéfices ecclésiastiques, y renonça, choisit la retraite et la pauvreté, et créa les Frères et les Sœurs de la vie commune, qui vivaient en petits groupes, sans prononcer de vœux. Après sa mort fut instituée une congrégation de chanoines réguliers. Les uns et les autres se livraient à la contemplation, mais diffusaient des ouvrages de piété ; ils ouvrirent même des écoles, dont Érasme fut l'élève. Si la *Devotio moderna* s'est inspirée de la spiritualité mystique de Maître Eckhart et de Ruysbroeck, elle chercha surtout à développer la piété personnelle par la pratique de l'introspection et de l'oraison mentale. A ce titre, elle annonce le courant rénovateur qui marquera la spiritualité des XVIe et XVIIe siècles.

■ L'enseignement

L'*Imitation* se compose de quatre parties graduées : les « Admonitions à la vie intérieure » invitent le fidèle à se détacher du monde ; les « Admonitions à la vie spirituelle » l'aident à descendre dans son propre cœur ; « De la consolation intérieure » l'initie à l'amour divin ; enfin, la « Dévote exhortation à la Sainte Communion » l'unit à Dieu dans l'eucharistie. En réaction contre la science théologique et l'intellectualisme dominant, l'auteur réaffirme la nécessité de l'humilité et de la charité, sans lesquelles les œuvres ne valent rien. Il recommande le recueillement et la solitude, l'obéissance au directeur de conscience, le silence et la discrétion sur sa dévotion personnelle. Grâce à un langage simple et imagé et à sa démarche méthodique, l'*Imitation* a beaucoup contribué à l'intériorisation de l'ascèse chrétienne.

Référence
L'Imitation de Jésus-Christ, traduction, introduction et notes de L. Baudry, Paris, 1950.

Islam

A la fois religion, ordre social et civilisation

L'islam a pour fondement la Parole même de Dieu, communiquée aux hommes par Mahomet.

Le mot *islam* désigne la « soumission à la volonté de Dieu », telle qu'elle est prescrite dans le Coran. A l'heure actuelle, l'islam est pratiqué par près d'un milliard de fidèles, soit environ un sixième de l'humanité, des rives africaines de l'Atlantique à l'Indonésie. Par-delà des divergences souvent profondes, il est caractérisé par son unité dans la stricte foi monothéiste et par l'usage d'une langue liturgique commune, l'arabe du Coran, dont les versets sont récités rituellement chaque jour. Il l'est aussi par l'identité de la pratique religieuse, les « cinq piliers » de l'islam : le témoignage de la foi *(shahâda)* — « il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Muhammad est son Prophète » — ; les cinq prières quotidiennes, à l'aube, à midi, au milieu de l'après-midi, après le coucher du soleil et la nuit, précédées d'ablutions et accompagnées de prosternations — prières qu'il est recommandé de pratiquer en commun, et qui le sont toujours à la mosquée, le vendredi, jour du Seigneur — ; le jeûne pendant le mois de ramadhân, de l'aube au coucher du soleil, prescrit à tout musulman à partir de la puberté, et qui comporte l'interdiction de manger, de boire, d'avoir des relations sexuelles, et aujourd'hui de fumer ; la dîme légale, perçue au profit des pauvres et des orphelins ; enfin, le pèlerinage à La Mekke que doit accomplir au moins une fois dans sa vie tout musulman qui en a les moyens.

La rigueur et la simplicité de ces pratiques et surtout la croyance en un seul Dieu ont fait de l'islam une religion universelle qui a pu gagner les milieux les plus différents. Se refusant à distinguer le temporel du spirituel, il a engendré une société d'un type particulier, sorte de « théocratie laïque égalitaire » (L. Massignon), puisque la Révélation divine y tient lieu de constitution, que tous les musulmans sont égaux en droit et tenus à pratiquer entre eux fraternité et entraide, et qu'il n'existe dans l'islam ni sacerdoce ni hiérarchie ecclésiastique. Enfin, l'Islam est une civilisation, marquée par les nombreuses générations de philosophes et de savants qu'a suscitées l'interprétation du Coran, et par un art d'inspiration religieuse, dans lequel est prohibée la représentation des êtres animés. Pensée et art islamiques ont connu un âge d'or précoce durant le Moyen Âge.

■ L'islam dans le monde

La présence de l'islam dans le monde tient également à son histoire, qui est celle d'une expansion fulgurante, commencée aussitôt après la mort de Mahomet. Ses armées, d'abord arabes, puis musulmanes, car elles comprirent très vite des contingents issus des peuples convertis, déferlèrent en un siècle jusqu'à l'Espagne, la Gaule, l'Afrique du Nord, de l'Égypte au Maghreb, et, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Inde et du Turkestan

« Le Très-Haut a tout créé, a tout agencé, tout déterminé et tout guidé. » (Coran, LXXXVII, 3.)

Louer Dieu
« Louange à Dieu, maître des mondes,
Tout miséricordieux et tout compatissant,
Souverain du jour du Jugement dernier !
C'est Toi que nous adorons ! C'est de Toi que nous implorons secours !
Dirige-nous dans la voie droite. »
(Coran, I, 1-5.)

Croire en Dieu
« Vous qui avez la foi, croyez en Dieu, en son messager, au Livre que Dieu lui a révélé, aux Écritures qui furent révélées avant lui.
Quiconque ne croit pas en Dieu, en ses anges, en ses Écritures, en ses prophètes et au Jour dernier, celui-là est dans le complet égarement. »
(Coran, IV, 136.)

chinois. Par la suite, l'islam conquit l'Inde du Nord (XIe-XIVe s.), l'Indonésie (XIVe-XVe-XVIe s.), tandis que, du XIe au XVIIIe s., il pénétrait progressivement en Afrique noire occidentale, puis dans le reste du continent.

Cependant, l'unité de l'Islam faillit être brisée dès sa naissance. Mahomet n'ayant pas désigné de successeur, le pouvoir se trouva disputé entre deux groupes : d'une part, les descendants directs du Prophète, sa fille Fatima, son fils adoptif et gendre, Ali, et leurs deux fils ; d'autre part, les beaux-pères de Mahomet, dont Abou Bakr, qui, en 632, fut élu par acclamation premier « calife », c'est-à-dire « lieutenant » ou « vicaire », et, à sa mort, Omar, asassiné en 634. Le troisième calife, Othman, le fut aussi et le pouvoir revint à Ali, qui, accusé d'avoir encouragé le meurtre de son prédécesseur, périt assassiné en 661. L'adversaire d'Ali, Mu'awiya, gouverneur de la Syrie, fonda alors la première dynastie héréditaire, celle des Omeyyades.

Ces querelles sanglantes furent à l'origine des divisions de l'Islam, qu'accentua encore la diversité ethnique des peuples convertis : sunnites et shi'ites, qui sont les « partisans » (d'Ali et de la famille du Prophète), puis les kharidjites, les « sortants » ou les « révoltés », qui condamnaient également les deux partis et affirmaient que tout croyant pieux, pratiquant la justice, peut exercer la charge de calife, mais que le califat n'est nullement une nécessité absolue. Cette attitude « démocratique », allant de pair avec un rigorisme moral et religieux qui aboutit à l'excommunication de tous les opposants, a fait surnommer les kharidjites les « puritains » de l'Islam. Dans l'histoire, ce parti a regroupé les révoltés contre le pouvoir officiel qui les opprimait ; très diminués en nombre comme en importance, ils ne survivent aujourd'hui que sous la forme de petites communautés disséminées dans les pays sunnites, et très jalouses de leur indépendance. Dès le commencement du IIe siècle de l'hégire, une quatrième secte fit son apparition, celle des mu'tazilistes, les « séparés », qui engendra la première école de théologie spéculative *(kalâm)*. Mouvement rationaliste au sein de l'Islam, le mu'tazilisme est à l'origine du réformisme musulman des XIXe et XXe siècles.

■ Le sunnisme

Les sunnites, qui représentent près de 90 % des musulmans et sont répandus en Afrique du Nord, en Libye, en Égypte, en Arabie Saoudite, en Syrie, en Iraq, au Pakistan, en Indonésie et en Afrique noire, se considèrent comme les garants de l'orthodoxie. Ils s'appuient en effet sur la *sunna*, le « chemin », la « règle », telle qu'elle a été établie par les paroles et les actes du Prophète, recueillis dans les *hadîth*. Contrairement aux shi'ites, les sunnites considèrent l'époque des quatre premiers califes comme l'âge d'or de l'Islam et récusent toute idée messianique. Très attachés à la lettre du Coran, ils rejettent les commentaires allégoriques ou ésotériques.

A l'idéal passionné des shi'ites ou des kharidjites s'oppose un sunnisme réaliste et modéré, suivant le verset coranique : « Nous avons fait de vous une communauté du juste milieu. » Méfiant à l'égard des spéculations théologiques et plus encore des errements des mystiques, le sunnisme privilégie le *fiqh*, le droit musulman considéré comme un « code de vie ».

Références
Sourdel (D.), *L'Islam*, Paris, 1965.
Gardet (L.), *L'Islam, religion et communauté*, Paris, 1967.
Laoust (H.), *Les Schismes dans l'Islam*, Paris, 1965.

Ismaéliens

Les extrémistes de l'islam

L'ismaélisme a exercé jusqu'à nos jours une profonde influence sur la pensée musulmane, religieuse et mystique.

Issu du shi'isme, l'ismaélisme s'en est différencié au VIIIe s., lorsque les partisans d'Isma'il, désigné par son père Dj'afar (mort en 765) comme le sixième imâm, mais qui mourut avant lui, en 751, firent sécession. Pour lui succéder après Isma'il, Dj'afar avait nommé son second fils, Abdallah, mais celui-ci ne lui survécut que quelques jours. En 765, les shi'ites se rassemblèrent autour de Mûsâ, également fils de Dj'afar, qu'ils reconnurent comme le septième imâm, mais les partisans d'Isma'il, sous la conduite de son disciple Mubârak, lui restèrent fidèles, honorant en son fils Muhammad, mort en 813, leur septième et dernier imâm. Depuis lors, les imâms sont « cachés, révélés seulement à un petit nombre d'initiés », et représentés par des lieutenants, portant le titre de *hudjdja* (« preuve »), d'où le nom de shi'ites septimains donné aux ismaéliens, jusqu'à l'apparition du dernier imâm, le justicier qui fera triompher leur doctrine.

L'ismaélisme fut à l'origine de nombreuses dissidences contestataires dans l'islam, et il donna naissance à l'État fatimide qui régna en Afrique du Nord, du début du Xe s. à 1171. De nos jours, il est encore représenté par les Druzes, les Alaouites et les Nizârites répandus au Pakistan, en Inde, au Soudan, en Syrie, et dont le chef est l'Aga khân. Mais l'ismaélisme survit surtout comme mouvement religieux et intellectuel.

■ L'imâm

Plus ésotérique encore que le shi'isme duodécimain, l'ismaélisme, qui s'inspire en partie de la théorie néo-platonicienne de l'émanation, pousse le concept de l'*imâma* jusqu'à ses conséquences extrêmes. Pour lui, seul l'imâm, possédant la pureté absolue, l'infaillibilité et la transcendance, est le révélateur des secrets divins, le guide sur la voie de la résurrection, de la libération finale. Le premier être créé est l'Intelligence universelle, d'où procèdent les intelligences particulières, dont l'intelligence angélique, qui procède directement de la première et que, seuls, possèdent les prophètes et les imâms. Mais ceux-ci peuvent la transmettre à leurs disciples, qui parviennent alors au statut d'hommes universels, en qui se rejoignent microcosme et macrocosme. Dans l'ismaélisme, les interprétation du Coran deviennent surtout allégoriques et les pratiques imposées à tout musulman prennent un sens intériorisé et symbolique.

La doctrine ismaélienne a été source de réflexion pour de nombreux mystiques musulmans. Elle a aussi inspiré les *Mille et Une Nuits*, qui, dans cette perspective, apparaissent comme une suite de récits initiatiques.

« **La réforme** entreprise par l'ismaélisme vise, dans le domaine religieux, à faire triompher l'esprit sur la lettre, la vérité sur la loi, et, dans le domaine intellectuel, à libérer l'esprit de tout ce qui pourrait lui faire obstacle ou le conditionner » (O. Yahia).

Référence
Corbin (H.), *Histoire de la philosophie islamique*, t. 1, Paris, 1964.

Jaïnisme

L'enseignement des Jinas, ou « Vainqueurs »

Issue d'une longue lignée de maîtres spirituels, cette religion austère et exigeante compte actuellement trois millions de fidèles en Inde.

De Mircea Éliade :
« L'âme délivrée de la "matière karmique" s'élance "comme une flèche" vers le sommet de l'Univers ; là-bas, dans une sorte d'Empyrée, elle rencontre et communique avec ses semblables, en constituant une communauté purement spirituelle, divine même. »

Jaïnisme vient de *Jina* (le « Vainqueur »), titre donné, avec celui de *Mahâvira* (« Grand Héros »), à Vardhamâna ; aux VI-Ve s. av. J.-C., il rénova et propagea une religion qui prétend remonter à la plus haute antiquité. Vardhamâna est en effet donné comme le vingt-quatrième et dernier *Tirthamkara* (« Frayeur de voie »), mais seule la personnalité de son prédécesseur, Pârçva, qui vécut deux siècles auparavant, est historiquement attestée.

La carrière de Varhamâna est curieusement parallèle et similaire à celle de son contemporain, le Bouddha. Prince comme lui, Vardhâmana renonça au monde et, « vêtu d'espace », c'est-à-dire nu, se livra pendant treize ans à la méditation et à l'ascétisme le plus austère. Sous un arbre sâlâ, il obtint enfin l'omniscience, puis se mit à prêcher pendant trente ans jusqu'à son « entrée en nirvâna », à l'âge de soixante-douze ans, en 468 ou 477, peu avant la mort du Bouddha.

La doctrine fut ensuite transmise par les *Stahvira* (« Anciens »). L'un d'eux, Bhadrabâhu (IIIe s. av. J.-C.), fixa le canon jaïna, mais fut peut-être responsable de la rupture entre les *Svetâmbara*, « Vêtus de blanc », et les *Digambara*, « Vêtus d'espace », pour qui la nudité totale est la condition nécessaire de la délivrance.

■ L'enseignement

La doctrine jaïn repose sur un système cosmologique rigoureusement classifié et régi par les nombres. Elle nie l'existence de Dieu, mais non celle des dieux qui ne sont pas immortels. Tout être possède une âme. Le respect absolu de toute vie est le premier commandement jaïna. Le *karma* oblige les âmes à transmigrer perpétuellement jusqu'à ce qu'elles se dégagent de toute matière et parviennent à la délivrance, en vue de laquelle est autorisé le suicide par le jeûne. Seuls moines et nonnes peuvent espérer se libérer, mais la voie monastique est ouverte aux enfants dès l'âge de huit ans. Initié par un maître, le novice prononce des vœux de pauvreté et de chasteté, puis mène une vie itinérante, muni d'un bol à aumônes, d'un balai pour nettoyer le chemin devant lui et d'un morceau de mousseline avec lequel il se couvre la bouche, ces deux derniers objets étant destinés à l'empêcher de détruire malgré lui les êtres vivants les plus minuscules. La doctrine jaïn est à l'origine de la « non-violence » prêchée par Gandhi.

Référence
Schubring (W.), *Le Jaïnisme*, dans *Les Religions de l'Inde*, t. III, Paris, 1966.

Jansénisme

Une tentative de réforme de la vie religieuse

Le jansénisme provoqua un renouveau spirituel, en réactualisant le débat théologique sur la grâce divine que la politique bientôt envenima.

Ce mouvement procède des controverses sur la grâce et le libre arbitre humain qui se poursuivaient depuis saint Augustin, et il fut ranimé par la Réforme au XVIe s. En 1588, le jésuite Molina (1536-1600) avait soutenu qu'une « grâce suffisante » est dévolue par Dieu à tous les hommes et que chacun demeure libre de l'utiliser ou non. Le Hollandais Cornelius Jansen (dit Jansénius), évêque d'Ypres (1585-1631), défendit la thèse contraire dans l'*Augustinus* (posthume, 1640). Depuis le péché originel, l'homme ne peut faire le bien sans le secours de la « grâce efficace », mais celle-ci n'est pas accordée à tous.

■ Port-Royal

A Paris, Jansen s'était lié avec Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran (1581-1643), devenu en 1634 directeur des religieuses de Port-Royal, qu'il réforma avec l'aide de la mère Angélique Arnauld (1591-1661). Mais, dénoncé par les jésuites, Saint-Cyran fut enfermé à la Bastille et mourut peu après. L'austérité qui régnait dans les deux monastères, Port-Royal de Paris et Port-Royal des Champs, y attira nombre de dévots appartenant au grand monde. Pour leurs enfants furent créées les « Petites Écoles », où fut élevé, en particulier, Jean Racine. Après la mort de Saint-Cyran, Antoine Arnauld (1612-1694), frère de la mère Angélique, se fit le défenseur combatif de la doctrine de Jansénius, attaquée par les jésuites. En 1653, cinq propositions tirées de l'*Augustinus* étaient condamnées par le pape. Les jansénistes furent alors secondés par Pascal, dont les *Provinciales* connurent un énorme succès en 1656-1657. Pascal s'y attaquait avec force au laxisme des casuistes, jésuites souvent confesseurs des Grands et qui résolvaient au mieux leurs cas de conscience.

Le débat était devenu politique. En 1660, plusieurs évêques et les moniales de Port-Royal refusèrent de signer le formulaire de désaveu qu'on voulait leur imposer. Arnauld s'enfuit aux Pays-Bas. Louis XIV, dominé par les jésuites et inquiet de voir opposer à l'autorité monarchique et pontificale les droits imprescriptibles de la conscience, ordonna en 1710 la destruction de Port-Royal. A sa demande, le pape promulgua en 1713 la bulle *Unigenitus*, qui condamnait toute dissidence et devint, en 1730, loi de l'État. Vaincus, bien que soutenus par une grande partie de l'opinion, les jansénistes n'en jouèrent pas moins par la suite un rôle important dans la lutte contre le pouvoir arbitraire qui devait aboutir à la Révolution.

De Pascal :
« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Références
Racine (J.), *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* (posthume).
Sainte-Beuve, *Port-Royal*, 1840-1859, réédition « La Pléiade ».
Adam (A.), *Du mysticisme à la révolte. Les Jansénistes au XVIIe siècle*, Paris, 1968.

Jean Cassien

360, Dobroudja (Roumanie) — Marseille, vers 435

Le premier grand organisateur du monachisme occidental

Ayant recueilli les leçons des anachorètes orientaux, Jean Cassien adapta leur enseignement pour les premiers monastères d'Occident.

La contemplation
« Nulle vertu ne rend mieux les hommes charnels égaux aux anges spirituels par l'imitation de leur genre de vie. »

Après avoir reçu une bonne formation classique, Jean Cassien se fit admettre très jeune dans un monastère de Bethléem, puis, attiré par la renommée des communautés ascétiques d'Égypte, vint en Thébaïde en 385. Ayant été ordonné diacre à Constantinople par Jean Chrysostome, il se rendit à Rome afin de défendre l'œuvre de ce dernier, envoyé en exil en 404. Dix ans plus tard, Cassien, devenu prêtre, fondait à Marseille deux monastères, Saint-Victor pour les hommes et Saint-Sauveur pour les femmes, foyers du monachisme en Occident. C'est à Marseille, au cours des vingt dernières années de sa vie, que Cassien élabora une œuvre qui, diffusée dans tous les couvents de contemplatifs, fut lue et méditée jusqu'à nos jours.

▪ L'œuvre

Elle se compose surtout des *Institutions cénobitiques,* qui définissent les règles de la vie extérieure, conçue comme une initiation nécessaire avant de pénétrer dans le secret de la contemplation, et des *Conférences,* qui, rapportant les entretiens de Cassien avec les anachorètes égyptiens, s'adressent à l'« homme intérieur », afin de lui faciliter l'accès à la pureté du cœur, source de sa future divinisation.

▪ L'enseignement

Si, s'appuyant sur son expérience personnelle, Cassien se soucie d'adapter à l'Occident les traditions des Pères du désert, ainsi que l'héritage d'Origène et d'Évagre, il n'en définit pas moins un idéal très élevé qu'il rattache aux Apôtres et à la stricte observance de l'Évangile. Pour lui, la recherche de Dieu ne peut être menée à bien que loin du monde ; elle suppose un parfait renoncement. Moyennant quoi, le moine peut vivre dès à présent son éternité, participer à la condition angélique et, parvenu en présence de Dieu, être transformé par la grâce qui le divinisera. Cassien insiste sur les pièges qui menacent le moine, en particulier l'*acedia,* dégoût, anxiété et découragement. Mais, en aucune occasion, il ne doit oublier que le diable ne le tente que du dehors, alors que Dieu se tient au-dedans de lui. C'est son minutieux souci pratique ainsi que sa perspicacité qui valurent un très durable succès à celui qui fut appelé « le plus parfait des maîtres de la perfection monastique ».

Référence
Guy (J.-C.), *Jean Cassien. Vie et doctrine spirituelle,* Paris, 1961.

Jean Chrysostome

354, Antioche — Cumana de Cappadoce, 407

Le plus grand orateur de l'Église d'Orient

Surnommé Chrysostome, « Bouche d'or », il prêcha la réforme des mœurs, insistant sur la nécessité pour chacun de conformer sa vie au nouvel idéal chrétien.

Fils d'un préfet des soldats, Jean, élève du célèbre rhéteur Libanios, assimila la culture grecque, avant de recevoir le baptême et d'entrer à dix-huit ans dans une communauté d'ascètes. Disciple pendant quatre ans de l'un d'entre eux, il passa ensuite deux années en solitaire dans une grotte. Mais, épuisé par ses pénitences, il comprit l'inanité du salut individuel par la fuite hors du monde et, en 381, vint se mettre au service de l'Église d'Antioche. Devenu prêtre en 386, Jean combattit par la parole et par l'écrit les adversaires de l'orthodoxie. Son éloquence passionnée et la réforme morale qu'il prêcha le rendirent extrêmement populaire et, en 397, il fut nommé évêque de Constantinople, mais, comme il n'épargnait pas les puissants, il devint bientôt indésirable aux autorités tant civiles que religieuses. Aussi fut-il déposé et exilé en 403. Véhémentement réclamé par le peuple, il retrouva son siège. Mais, s'étant attaqué à l'impératrice Eudoxie, son ennemie, il fut de nouveau exilé en 404, et de plus en plus loin de la capitale. Il mourut d'épuisement dans un fossé à Cumana. Réhabilité peu après sa mort, celui qui sut faire prévaloir les droits de la conscience contre les abus du pouvoir demeure l'un des pasteurs les plus respectés de l'Église.

▪ L'œuvre

Très abondante, elle comprend de nombreux traités, les plus significatifs étant *Sur l'incompréhensibilité de Dieu, Du sacerdoce, Sur la Providence divine, Que personne n'est damné, sinon par soi-même,* ainsi que des *Homélies* célèbres et plus de deux cents *Lettres,* écrites au temps de l'exil, et dans lesquelles il exhorte la communauté qu'il dut abandonner.

▪ L'enseignement

Contemporain de Basile de Césarée, de Grégoire de Nazianze et d'Augustin, Jean Chrysostome contribua avec eux à l'édification de l'Église à peine sortie de la période de troubles qui suivit l'instauration de l'Empire chrétien. D'abord ascète et mystique, il se consacra ensuite avec abnégation à sa tâche de pasteur. Si, pour lui, comme pour Basile, l'idéal de la vie chrétienne ne peut être vécu que par les moines, celle des laïcs doit, dans la mesure du possible, s'y conformer, car l'Incarnation a bouleversé jusque dans ses fondements l'existence humaine. Le salut ne peut être que collectif et la vraie perfection réside dans l'oubli de soi-même au service d'autrui.

La charité chrétienne
« Toi, le pur, ne vaudrait-il pas mieux devenir moins vigoureux, mais gagner les autres, que de rester sur les sommets à contempler avec indifférence tes frères qui se perdent ? »

Références
Jean Chrysostome, *Sur l'incompréhensibilité de Dieu,* Paris, 1951 ; *Lettres d'exil,* Paris, 1964.
Meyer (L.), *Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne,* Paris, 1934.

Jean Climaque

Vers 580, Constantinople — Mont Sinaï, 650

Un des guides du monachisme oriental et occidental

Abbé du monastère de Sainte-Catherine au mont Sinaï, il fut un directeur spirituel très recherché, dont l'enseignement fut suivi au cours des siècles.

« Je m'étonne que celui qui n'a pas goûté les biens du ciel puisse mépriser ceux de la terre. »

Ayant quitté la capitale de l'empire à l'âge de seize ans, Jean prit l'habit monastique au monastère de Sainte-Catherine, fondé peu auparavant au pied du mont Sinaï, montagne sainte de l'Exode, où Dieu se manifesta à Moïse dans le Buisson ardent et qui attirait de nombreux ermites depuis le début du christianisme. Jean en sortit dix-neuf ans plus tard afin de se consacrer à la contemplation et à l'ascétisme dans la solitude absolue d'une grotte du désert de Tholas, où il vécut une trentaine d'années. Or son renom de sainteté attira bientôt à lui des disciples et, à la fin de sa vie, Jean, sur les instances des moines du Sinaï, dut accepter de revenir parmi eux comme abbé, mais il mourut peu après. Grâce à lui, le Sinaï devint le principal foyer de diffusion de l'hésychasme, pratique de la prière perpétuelle destinée à assurer la tranquillité de l'âme vouée à la contemplation.

■ L'œuvre

Jean Climaque a écrit plusieurs traités afin de répondre aux demandes de ses disciples. Son ouvrage d'édification ascétique progressive, *L'Échelle sainte,* devint si célèbre que l'higoumène du Sinaï en reçut le surnom de Climaque (de *klimax,* « échelle », en grec).

■ L'enseignement

L'Échelle sainte est celle qui relie la terre au ciel, vue par Jacob en songe, et à laquelle Jésus fait allusion quand il parle des cieux ouverts, tandis que descendent et remontent les anges. Pour Jean Climaque, ce mouvement n'est pas seulement ascensionnel, il est double : le divin descend à la rencontre de la créature, comme celle-ci monte vers lui. L'Échelle compte trente échelons ; les degrés supérieurs sont l'humilité (25ᵉ) et surtout l'*hésychia,* tranquillité de l'âme et du corps que seules peuvent procurer la vie érémitique et la prière permanente (27ᵉ degré). A partir de quoi, on peut parvenir à l'*apatheia,* extinction de toute passion, parfaite indifférence aux choses de la terre, qui est « le ciel à l'intérieur de l'esprit », ultime degré avant l'union avec Dieu. Bien que possédant lui-même une vaste érudition, Jean tient le savoir pour peu de prix, s'il ne s'accompagne d'une expérience personnelle. C'est celle-ci qu'il entend guider, en décrivant ses étapes. Ce côté pratique de l'ouvrage ainsi que les aphorismes qui le parsèment lui ont valu un succès continu, non seulement en Orient, mais en Occident, dès le Moyen Âge et jusqu'au XVIIᵉ s., où il fut en faveur chez les jansénistes.

Références
Jean Climaque, *l'Échelle sainte,* Paris, 1988.
Hausherr (I.), *La Théologie du monachisme chez Jean Climaque,* in *Théologie de la vie monastique,* Paris, 1961.

Jean Damascène

Vers 640, Damas — Près de Jérusalem, 741 (?)

Arabe et docteur de l'Église

Célébrant le Christ rédempteur, défenseur de sa représentation, l'icône, il imposa sa marque à la spiritualité comme à la liturgie byzantines.

Arabe, mais chrétien, Jean se nommait aussi Mansour, comme son grand-père, haut fonctionnaire de l'Empire byzantin, qui signa la capitulation de Damas devant les envahisseurs musulmans. Un temps chargé des finances locales et protecteur de ses coreligionnaires, Jean dut quitter Damas pour se retirer au monastère de Saint-Sabbas à Jérusalem, où il se voua à la contemplation, à la prédication et à la rédaction de son œuvre, et où il mourut centenaire. Contre les iconoclastes, il soutint la légitimité du culte des images en tant que symboles. Anathématisé peu après sa mort, il fut réhabilité par le 7ᵉ concile œcuménique de 787. Vénéré par les catholiques comme par les orthodoxes, Jean Damascène fut proclamé docteur de l'Église par Léon XIII, en 1890.

■ L'œuvre

Elle comprend, outre trois discours *Contre les iconoclastes* et des « canons », hymnes destinés à être chantés aux vigiles des grandes fêtes — toujours en usage dans la liturgie orthodoxe —, *La Source de la connaissance,* première en date des grandes sommes théologiques ; elle servit de modèle, cinq siècles plus tard, à saint Thomas d'Aquin. Synthèse des doctrines des Pères grecs, des controverses qui suivirent, ainsi que des travaux des conciles, l'œuvre est divisée en trois parties : « Dialectique », fondée sur la philosophie d'Aristote, transmise par les néo-platoniciens, « Histoire des hérésies », et le fondamental « Exposé de la foi orthodoxe », qui fit longtemps autorité dans l'Église d'Orient.

■ L'enseignement

Héritier de la longue tradition christologique orientale, Jean de Damas définit le Fils, Parole du Père, comme l'archétype même de l'humanité, transcendant par amour sa propre transcendance. « Souffrant et mourant dans sa chair », le Christ assume notre souffrance et notre mort, abolissant en son corps ressuscité toute séparation entre Dieu et l'homme. Créée en vue de sa future déification, la nature humaine s'accomplit pour le Christ et en lui. Grâce au mystère des sacrements, l'homme est transfiguré par ces énergies divines. C'est pourquoi l'icône, qui est originellement l'image de la Transfiguration, constitue le symbole de la véritable unité retrouvée, laquelle est pleine adhésion à l'amour divin. La liturgie devient dès lors la manifestation tangible de la déification ; c'est Jean Damascène qui lui donna sa forme définitive.

Le Christ
« Tout entier, Il m'assume tout entier. Tout entier, il s'unit à moi tout entier, afin de me donner le salut à moi tout entier. »

Référence
Nasrallah (J.), *Saint Jean de Damas, son époque, sa vie, son œuvre,* Paris, 1950.

Jean de la Croix

1542, Fontiveros (près d'Ávila) — Ubeda, 1591

Le poète de la « nuit obscure »

L'un des plus grands guides mystiques vers la perfection chrétienne.

« **L'âme doit se vider** [...], elle doit toujours demeurer comme dénuée et dans les ténèbres, s'appuyant sur la foi seule, la prenant pour guide et lumière... »

Orphelin de père à deux ans, Juan de Yepes dut entrer très jeune en apprentissage, tout en allant à l'école chez les jésuites. Reçu à vingt ans dans un couvent de carmes, il fit quatre années d'études à l'université de Salamanque. Il s'apprêtait à quitter un ordre relâché lorsqu'il rencontra Thérèse d'Ávila, qui le persuada de fonder une branche masculine du Carmel réformé qu'elle venait d'instituer pour les moniales. Cette réforme suscita de vives résistances et celui qui avait pris le nom de Jean de la Croix fut enlevé en 1577 et soumis à un régime carcéral si éprouvant qu'il traversa une terrible crise intérieure (la « nuit obscure »). S'étant évadé en 1578, il devint en 1582 prieur du carmel de Grenade, mais il fut bientôt pris dans les dissensions internes qui agitaient le parti des réformés. Destitué par le provincial, Nicolas Doria, il fut envoyé au couvent d'Ubeda, où il mourut. Canonisé en 1726, Jean de la Croix fut proclamé docteur de l'Église en 1926.

■ L'œuvre

Par crainte de l'Inquisition, Jean de la Croix fit détruire la plus grande partie de ses manuscrits. Ses œuvres ne furent publiées qu'en 1618 et leur première édition critique ne vit le jour qu'en 1912. Jean de la Croix est d'abord l'un des plus grands poètes espagnols. Le *Cantique spirituel* fut en partie écrit au cachot. Ses traités, *La Montée au Carmel* et *La Nuit obscure*, sont les commentaires didactiques de ses poèmes.

■ L'enseignement

Jean de la Croix est essentiellement un guide spirituel sur le sentier étroit de la perfection, qui conduit à la montagne, au sommet de laquelle l'âme retrouve son Créateur et se fond en son amour. Mais auparavant elle devra passer par deux « nuits » purificatrices, nuit active de l'effort, suivie de la nuit passive, la « nuit obscure », où l'âme, dépouillée d'elle-même et de toute consolation, s'abandonne à l'action divine. En effet, la foi ne peut se trouver qu'au cœur de la nuit mystique, au terme de l'ultime purification qui ne s'opère que dans « l'horreur de la ténèbre totale ». Ce que Jean de la Croix propose, c'est son expérience à la fois douloureuse et glorieuse de l'amour divin qu'il résume, quand il écrit : « L'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à connaître un grand dénuement et une grande souffrance pour l'Aimé. » Pourtant, Jean de la Croix ne se raconte pas, ne parle jamais de ce moi auquel il a renoncé. Ce témoignage direct et exemplaire a eu jusqu'à nos jours une immense répercussion.

Références

Saint Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, Paris, 1984.
Bruno de Jésus-Marie, *Saint Jean de la Croix*, Paris, 1961.

Jésus

Le divin Maître

Comment la brève prédication d'un obscur Galiléen a-t-elle pu bouleverser pendant deux millénaires une grande partie de l'humanité ? Tel est le mystère de Jésus, et tel il demeure.

Jean
« Et le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous... » (1-14).

Si, pour les chrétiens, Jésus est le fils de Dieu, deuxième personne de la Trinité, qui s'est incarné afin de sauver tous les hommes, les fidèles des autres religions et les incroyants euxmêmes reconnaissent en lui l'un des plus grands maîtres spirituels de l'humanité, celui qui fit prévaloir, avant toute autre chose, l'Amour, et c'est en tant que tel que nous avons à le considérer ici. Depuis longtemps, on a cessé de vouloir faire de Jésus un personnage mythique et son historicité n'est plus contestée ; sa vie cependant nous est fort mal connue. Les Évangiles ne constituent nullement une biographie, mais une justification de la foi dans le Christ ressuscité, le Messie annoncé par les Prophètes.

■ Sa vie publique

Du Galiléen Jésus, on sait seulement que sa vie publique n'a commencé qu'après qu'il eut séjourné au bord du Jourdain, dans une région qu'habitaient les esséniens, auprès de Jean le Baptiste qui annonçait la venue imminente du Messie et à qui Jésus demanda le baptême. Ayant ensuite fait, à la manière des Prophètes de jadis, une retraite de quarante jours dans le désert, Jésus, qui avait alors probablement une trentaine d'années, commença, suivi des douze apôtres qu'il avait choisis, à prêcher en Galilée, moins dans les synagogues que dans les campagnes, où se rassemblaient autour de lui les humbles, les « pécheurs » ; il déclarait que c'était pour eux, que délaissait la religion officielle, qu'il était venu, guérissant les malades et « chassant les démons ». On ne sait même pas combien de temps dura ce ministère errant ; si l'Évangile de Jean parle de trois Pâques successives, les trois synoptiques n'en mentionnent qu'une, ce qui réduirait la vie publique du Christ à une année.

Toujours est-il que Jésus monta à Jérusalem, où se cristallisa le mécontentement qu'avaient suscité sa prédication et les prodiges qui l'avaient accompagnée. A Jérusalem, son enseignement provoqua l'hostilité des sacerdotes sadducéens et celle des pharisiens, car Jésus dénonçait l'hypocrisie de leur légalisme. Au cours d'un dernier repas avec les Apôtres, il célébra la pâque, puis, accusé de troubler l'ordre public et de blasphémer, il fut arrêté et conduit devant les tribunaux juif et romain. Sur les instances des Juifs, il fut condamné par le procurateur au supplice romain de la crucifixion. Celle-ci eut lieu soit le jour de Pâques, d'après les synoptiques, soit, plus probablement, pour des raisons religieuses, la veille de Pâques (Évangile de Jean), aux alentours de l'an 30. Jésus aurait eu alors trente-quatre ou trente-cinq ans. Après un moment de compréhensible désarroi, les Apôtres, dont certains le virent

Jean
« Je suis le pain du ciel,
Qui mangera ce pain vivra à jamais.
Et le pain que moi, je donnerai,
C'est ma chair pour la vie du monde » (6-51).

Matthieu
« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (22, 37-39).

Luc
« Sachez-le, le Royaume de Dieu est parmi vous » (17-20).

Références

Goguel (M.), *Jésus*, Paris, 1950.
Schweitzer (A.), *Le Secret historique de la vie de Jésus*, trad. française, Paris, 1961.
Blinzler (J.), *Le Procès de Jésus*, trad. française, Paris-Tours, 1962.
Bultmann (R.), *Jésus ; mythologie et démythologisation*, trad. française, Paris, 1968.

après sa mort, proclamèrent sa résurrection. Alors commença l'histoire de Jésus, celle du christianisme.

■ L'enseignement

Celui qui proclama : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » et « Je suis la résurrection », mais dit aussi : « Je suis venu apporter le feu sur la terre », ne pouvait susciter que les réactions les plus contradictoires, celles que reflètent déjà les Évangiles et les Actes des Apôtres. S'adressant à des juifs, Matthieu souligne que Jésus n'abolit pas la loi de Moïse, mais l'accomplit, en la rendant plus juste, car « si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux », paroles qui, chez cet évangéliste, inaugurent la vie publique de Jésus. Dans son récit, Jésus, aussitôt après sa naissance, est reconnu par les mages comme le « roi des Juifs », le « chef qui sera pasteur de mon peuple d'Israël » ; le texte de cet Évangile témoigne du souci constant de démontrer point par point que Jésus a bien exécuté les prophéties concernant le Messie, préoccupation que l'on retrouve encore chez Jean, quand il rapporte les paroles de l'Apôtre Philippe à qui Jésus vient de dire : « Suis-moi ! », « Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les Prophètes, nous l'avons trouvé. »

Mais ces considérations passent au second plan chez Marc et Luc, qui, écrivant pour des païens convertis et subissant l'influence de l'enseignement de Paul, l'Apôtre des gentils, insistent davantage sur le caractère universel de la mission de Jésus, venu pour racheter du péché l'humanité tout entière. C'est ce que proclame de manière plus éclatante encore Jean, le dernier en date des évangélistes, représentant la tendance fortement hellénisée des Églises d'Éphèse et d'Antioche : Jésus est vraiment le « Sauveur du monde », l'« Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Nous savons en effet que, lors de la formation de l'Église primitive, s'affrontaient deux partis opposés, celui des judéo-chrétiens de l'Église de Jérusalem, qui prêchaient au peuple d'Israël la venue du Messie, et celui des missionnaires, dont le premier et le plus grand fut Paul, qui entreprirent de répandre la « bonne nouvelle » dans le monde gréco-latin ; ce parti, finalement, l'emporta au point que dans les Actes des Apôtres, qui reflètent les vues pauliniennes, celui des judéo-chrétiens se trouve à peine mentionné.

Le christianisme naissant eut à résoudre une autre difficulté, celle qui concernait le « Royaume des Cieux ». Était-il encore à venir, ou était-il déjà survenu ? S'agissait-il bien d'un événement extérieur, ou bien d'un accomplissement dans le cœur de chaque chrétien ? On sait combien l'Apocalypse, qui décrivait la seconde venue du Christ précédant le Jugement dernier, troubla durablement la chrétienté.

La relative ambiguïté des textes quant à la personnalité de Jésus ne se trouva résolue que par toute une série de conciles, qui s'échelonnèrent au cours des siècles, et suscita maintes hérésies. Les interprétations divergentes depuis lors n'ont pas cessé. Mais n'est-ce pas justement le prodige de l'enseignement et de la personne même de Jésus qu'ils aient pu susciter et suscitent encore des réactions aussi diverses, sans avoir rien perdu de leur puissance et de leur vitalité ?

Joachim de Flore

Vers 1130, Celico (Calabre) — San Martino, vers 1202

Un mystique réformateur, devenu prophète

Les écrits de Joachim de Flore qui annonçaient un monde nouveau gouverné par l'Esprit Saint agitèrent la chrétienté pendant plusieurs siècles.

« Dieu, qui a jadis accordé aux prophètes l'esprit prophétique, m'a donné à moi l'esprit d'intelligence (de l'Écriture). »

Au cours d'un pèlerinage en Terre sainte, le jeune Joachim, atteint d'une grave maladie, se trouva miraculeusement guéri. Renonçant alors au monde, il entra dans un monastère cistercien de Calabre et devint, en 1178, abbé de Corazzo. Défenseur de la stricte observance de la règle monastique, Joachim se retira dans la solitude avant de fonder l'abbaye de Saint-Jean-de-la-Fleur, maison mère d'un nouvel ordre qui compta bientôt jusqu'à trente-deux couvents. Dénonçant les vices du clergé et menant une vie très austère, Joachim de Flore mourut en réputation de sainteté. Un siècle plus tard, Dante plaçait dans son *Paradis* « l'abbé calabrais Joachim doté de l'esprit de prophétie ».

Peu après la mort de Joachim, ses écrits apocalyptiques suscitèrent un grand émoi, en particulier dans l'ordre que venait de fonder François d'Assise. Certains franciscains virent en lui la communauté de spirituels chargés de guider le monde dans l'ère nouvelle qui devait commencer en 1260 ; ainsi Gerardo de San Donnino, auteur de l'*Évangile éternel* (1254), qui fut condamné par l'Église. Au XIVe s., plusieurs mouvements schismatiques s'appuyèrent sur les écrits de Joachim, dont devaient s'inspirer, au XVIIe s., Jakob Böhme et, au XXe s., Nicolas Berdiaev.

■ L'œuvre

Trois traités latins de Joachim de Flore connurent à travers les siècles un durable succès : la *Concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament*, le *Commentaire sur l'Apocalypse*, enfin le *Traité sur les quatre Évangiles*, sa dernière œuvre, inachevée.

■ L'enseignement

Il repose sur une relecture des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament susceptible d'éclairer l'avenir de la chrétienté. Joachim tente d'y déchiffrer le dessein de Dieu grâce à un système très élaboré de clés numérologiques et symboliques. Pour lui, l'évolution de l'humanité s'accomplit en trois temps, dominés chacun par l'une des personnes de la Trinité. De même que dans la Bible juive, correspondant à la manifestation du Père, se trouve l'annonce de la deuxième période dominée par la personne du Christ, de même dans le Nouveau Testament se trouve préfigurée la troisième et dernière période, qui sera celle, très proche, de l'avènement de l'Esprit Saint. Alors, sous la direction d'une Église devenue toute spirituelle, l'humanité sera éclairée par la grâce divine.

Référence

Joachim de Flore, dans *Exégèse médiévale*, 3e vol., pp. 437-527, Paris, 1967.

Judaïsme

A l'origine des religions monothéistes

Des prophètes bibliques aux kabbalistes du Moyen Âge, la vie du judaïsme fut jalonnée au cours des siècles par une succession d'interprètes de la Loi.

De Moïse :
« Les secrets du Seigneur notre Dieu nous sont révélés, et à nos enfants à jamais, pour accomplir toutes les paroles de sa loi » (Deutéronome).

Le mot vient de la tribu de Juda et désigne la religion d'Israël, le peuple élu de Dieu. A l'appel de Yahweh répondit le premier des Patriarches, Abraham, qui, ayant quitté Sumer, vers 1760 av. J.-C., vint s'installer avec les siens en Canaan, entre le Jourdain et la Méditerranée, et en adopta la langue, l'hébreu. Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, devenu ministre du pharaon, fit venir tout son clan en Égypte, où par la suite il se trouva asservi. Libérés par Moïse, les Hébreux conquirent Canaan.

Moïse avait été le véritable fondateur du judaïsme, mais son peuple, une fois sédentarisé, subit l'influence des religions voisines. Afin de défendre la pureté de la foi, les Prophètes l'exhortèrent au nom de Yahweh, vénéré dans un lieu unique de culte, le Temple de Jérusalem, édifié par Salomon, fils de David, le premier roi d'un État qui, en 930 av. J.-C., se scinda en deux : Israël au nord et Juda au sud. Après la destruction du Temple et la « captivité de Babylone », le Temple fut reconstruit et Jérusalem redevint le foyer du judaïsme, même à l'époque hellénistique, où se produisit la révolte des Maccabées (à partir de 168 av. J.-C.), puis à l'époque romaine jusqu'à la destruction définitive du Temple (70 apr. J.-C.). La Diaspora qui en fut la conséquence se traduisit par la dispersion des communautés juives dans le bassin méditerranéen, puis dans presque toute l'Europe ; l'une des plus nombreuses et des plus influentes fut celle d'Égypte, concentrée surtout à Alexandrie.

▪ Les filiations

La Loi interdisant d'offrir des sacrifices hors du Temple, les Juifs se regroupèrent dans les synagogues, lieux d'assemblées régulières et centres d'étude de la Torah et du Talmud (v. *Bible*), dirigés par les rabbins, maîtres spirituels de la communauté. Au contact de l'islam naquit au sein du judaïsme un courant de théologie spéculative, dont le représentant le plus éminent fut au XIIe s. Maïmonide. C'est à la même époque que se développa un mouvement d'interprétation ésotérique, la Kabbale. D'abord purement spéculative, celle-ci fut à l'origine des recherches prophétiques de l'école de Safed, en Galilée, dominée par la personnalité d'Isaac Luria (1534-1572). Ces recherches inspirèrent plus tard l'hérésie messianique de Sabbataï Zevi (1626-1676), lequel entraîna les foules à la reconquête de la Terre sainte, mais, menacé de mort, se convertit finalement à l'islam. Au XVIIIe s., le hassidisme provoqua un nouveau regain d'ardente ferveur.

Références
Scholem (G.), *Les Grands Courants de la mystique juive*, Paris, 1960.
Néher (A.) et (R.), *Histoire biblique du peuple d'Israël*, Paris, 1962,.
Eisenberg (J.), *Une histoire du peuple juif*, Paris, 1975.

Jung Carl Gustav

1875, Kesswil (Suisse) — Küsnacht (Suisse), 1961

Investigateur des profondeurs du psychisme...

Jung apporte à l'homme contemporain une méthode d'auto-connaissance capable de faire s'épanouir ses potentialités cachées.

Fils de pasteur, Jung fit ses études de médecine à Bâle et commença sa carrière au Burghölzli, clinique psychiatrique de l'université de Zurich. En 1907, alors qu'il en était le médecin-chef, il rencontra Freud, et devint son collaborateur. Mais, avec la publication, en 1912, de *Métamorphoses et symboles de la libido*, où Jung réfutait que l'énergie psychique *(libido)* fût réduite, comme le pensait Freud, à l'impulsion sexuelle, la rupture entre les deux hommes devint inévitable. Désormais, pour la distinguer de la psychanalyse freudienne, Jung qualifia sa doctrine personnelle de « psychologie complexe ». Installé à Küsnacht, au bord du lac de Zurich, où il exerça jusqu'à sa mort, Jung consacra de plus en plus de temps à ses travaux personnels, cherchant confirmation des thèses auxquelles il était parvenu chez les mystiques occidentaux et orientaux, comme dans l'alchimie médiévale et dans l'ethnographie, allant enquêter lui-même en Inde, en Afrique et en Amérique. De plus, il collabora avec le sinologue R. Wilhelm, l'indianiste H. Zimmer, le philologue et historien des religions K. Kerenyi. De son vivant déjà, l'œuvre et la personnalité de Jung rayonnèrent dans le monde. Certains le considèrent comme un maître spirituel, ce à quoi Jung n'a jamais prétendu.

▪ L'œuvre

Dans l'œuvre vaste et complexe de Jung, certains écrits ont une orientation nettement spiritualiste. Les plus remarquables sont, en traduction française : *Métamorphoses de l'âme et de ses symboles* (1953), remaniement du livre de 1912 ; *Dialectique du moi et de l'inconscient* (1964), *Commentaire sur le mystère de la fleur d'or* (1979), enfin et surtout *Ma vie* (1966).

▪ L'enseignement

La richesse d'une œuvre qui déborde largement le champ psychothérapique amène à considérer aujourd'hui Jung comme l'initiateur d'un nouvel humanisme fondé sur une analyse rigoureuse des tréfonds du psychisme humain. Certains de ses concepts, tel celui d'« inconscient collectif », aliment commun des inconscients personnels, qui se manifeste sous la forme d'« archétypes » — en particulier ceux de l'*Anima* et de l'*Animus,* introduisant dans la psyché l'image du sexe opposé —, sont souvent très proches de la psychologie de l'hindouisme et du bouddhisme ; ils aboutissent au « processus d'individuation », réalisation par l'individu de ses potentialités, centrée non plus sur l'*ego,* mais sur le soi *(Selbst),* comparable à ce qu'est, pour les mystiques, l'image de Dieu dans l'âme.

L'invisible vérité
« Tous, tant que nous sommes, nous épions ce "miroir dépoli" sur lequel défilent les figures d'un mystère obscur, cherchant à en extraire l'invisible vérité. »

La transformation nécessaire
« Rien n'a été fait tant que l'individu dans son particulier ne s'est pas transformé. »

Références
Jung (C.G.) et collaborateurs, *L'Homme et ses symboles*, Paris, 1964.
Baudoin (C.), *L'Œuvre de Jung*, Paris, 1964.

Kabbale

L'enseignement ésotérique du judaïsme

Transmise et enrichie par une succession ininterrompue de maîtres spirituels depuis le IIe siècle, la Kabbale culmina avec le Zohar, *au XIIIe siècle.*

La création divine
« Toutes les puissances divines forment une succession de plans et sont comme un arbre » *(Sefer ha-Bahir).*

L'inconnaissable
« Dieu a parlé, ce discours est une force qui au début de la pensée créatrice a été séparée du secret de l'*En-sof* (la Cause des causes inconnaissables) » *(Zohar).*

Références
Sholem (G.), *La Kabbale et sa symbolique,* Paris, 1960.
Z'ev ben Shimon Halevi, *L'Arbre de vie. Introduction à la Cabale,* Paris, 1985.

Ce mot, qui signifie « Tradition », désigne le courant théosophique qui a traversé le judaïsme jusqu'à nos jours. Ses premières manifestations remontent aux spéculations sur la vision du Trône divin, entouré par les anges et les « archontes », puis sur la *Merkaba,* le « char divin », tel qu'il apparut au prophète Ézéchiel.

Dans le *Sefer Yesira* (« Livre de la Création »), composé entre le IIe et le Ve s., apparaît déjà la doctrine des *Sefirot,* d'abord considérés comme les dix nombres primordiaux qui, avec les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque, donnent les clés de l'univers créé. Par la suite, les *Sefirot* désignèrent les émanations divines passant par étapes de l'Esprit inconnaissable à la création du monde matériel. Dès lors, la Kabbale permettait de pénétrer le sens des mystères divins cachés dans la Bible. Avec le *Sefer ha-Bahir,* qui, sous sa forme actuelle, remonte au XIIe s., la Kabbale connut de nouveaux développements : introduction d'un élément féminin, la « Présence » *(Shekina),* représentant à la fois le principe préposé au gouvernement du monde extra-divin et la communauté d'Israël hypostasiée.

Mais la grande époque de la Kabbale est le XIIIe siècle, avec les écoles provençales et espagnoles, particulièrement le cénacle de Gérone en Catalogne. Les auteurs distinguent alors du Démiurge créateur son aspect principal non manifesté, la Cause des causes, inconnaissable à l'homme. La Kabbale n'est plus seulement un enseignement théorique, mais une expérience spirituelle fondée sur les différents noms divins et qui doit conduire à l'illumination prophétique.

■ Le « Zohar »

Vers 1260-1280 s'élabore en Espagne le *Sefer ha-Zohar* (« Livre de la Splendeur »), donné comme l'œuvre d'un docteur du IIe s., Siméon bar-Yohhaï, mais dont le rédacteur principal fut Moïse de León, auteur de nombreux autres écrits hébreux. Pour le *Zohar,* toutes choses n'existent que dans la mesure où elles participent au nom divin, qui, se manifestant dans la Création, en est le substrat caché. Retrouver les éléments de ce langage secret où se révèle la pensée de Dieu, telle est la vocation du mystique. D'abord spéculative et réservée à une étroite élite, la Kabbale en vint à inspirer les mouvements messianiques du judaïsme, dont le hassidisme. De 1500 à 1800 environ, elle fut considérée comme une source de doctrine et de révélation, jouissant d'une autorité égale à celle de la Bible et du Talmud. La Kabbale a même été étudiée par certains humanistes chrétiens, tels l'Italien Pic de La Mirandole (1463-1494) et l'Allemand Reuchlin (1455-1522), puis par les théosophes aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Kabir

XVe siècle

Un mystique à l'état pur

Bien qu'il eût rejeté toute religion, Kabir est resté jusqu'à nos jours le plus populaire des maîtres spirituels de l'Inde.

L'Autre est le moi
« Celui que j'allais chercher est venu à ma rencontre,
Et celui-là est devenu moi, que j'appelais Autre. »

Référence
Kabir, *Au cabaret de l'Amour,* traduction C. Vaudeville, Paris, 1959.

Malgré son extraordinaire rayonnement, on ne connaît presque rien de la vie de Kabir, sinon qu'il était un tisserand musulman, appartenant à une caste inférieure, socialement méprisée, et qu'il vivait à Bénarès, la ville sainte de l'hindouisme, alors sous domination musulmane comme tout le nord de l'Inde. Sa gloire posthume lui valut d'être revendiqué par la tradition hindoue, qui voit en lui le fils d'une veuve brahmane, recueilli par un couple de musulmans, et le tient pour un disciple d'un maître vishnuite. Kabir était probablement illettré, et n'a jamais rien écrit, mais ses *Paroles,* rythmées en forme de chants, furent transmises oralement, puis rassemblées en diverses compilations, dont l'*Adi-Granth,* le livre sacré des Sikhs (XVIe s.).

■ L'enseignement

Témoin des âpres conflits qui opposaient l'islam et l'hindouisme, Kabir est souvent passé pour un partisan d'un syncrétisme réconciliateur. En fait, il récuse l'une et l'autre foi, raille toute religion, toute Écriture révélée et s'en prend à l'exhibitionnisme et à l'hypocrisie des dévots qui « sur les marchés et sur les places publiques s'absorbent en méditation ». Pour lui, il n'existe de révélation qu'intérieure ; la seule source de connaissance religieuse est l'expérience personnelle, qui permet de dépasser toute dualité illusoire et de faire retour à l'état originel de l'être, qui est pure spontanéité béatifique. S'il se peut que Kabir soit entré en contact avec des saints hindouistes et avec des soufis, il ne les mentionne pas et ne reconnaît pour maître que le *Satguru,* le Maître intérieur.

Les *Paroles* expriment en un langage direct et abrupt l'expérience spirituelle très dépouillée qui fut celle d'un homme du peuple, défenseur intransigeant de l'unité de l'Être, qu'il appelle tantôt Allah, tantôt Râm *(Râmâ),* et qui est « le même dans tous les corps ». L'ardeur de la conviction, la violence passionnée de l'expression de ce témoin de l'unicité de la voie mystique lui ont valu une audience immense, aussi bien parmi les lettrés que dans le peuple. Si elles n'ont jamais été oubliées, les *Paroles* ont été remises en honneur par le poète Rabindranath Tagore (1861-1941) et par le Mahâtmâ Gandhi, grands admirateurs du génie de Kabir.

Vénéré à la fois par les hindous et les musulmans pour la pureté de son expérience qui transcende toute séparation religieuse, Kabir joua aussi un rôle important dans la littérature en langue hindi dont il fut le premier grand poète.

Kierkegaard Sören Aabye

1813, Copenhague — Copenhague, 1855

Une conscience du pathétique de l'existence

Personnalité singulière, faite d'ombres et de mystères, Kierkegaard renouvelle le christianisme formaliste de son temps en le réintériorisant.

« **Qu'est-ce que le chrétien ?** C'est du commencement à la fin un scandale, le scandale du divin. »

« Il est impossible de mettre l'accent sur l'**existence** avec plus de force que je ne l'aie fait. »

La vie brève de Kierkegaard s'est déroulée presque tout entière à Copenhague et ne comporte que très peu d'événements extérieurs. Fils d'un homme âgé, éprouvé par des deuils successifs, et de sa seconde femme, une servante, Kierkegaard reçut une éducation très austère, hantée par l'image de Jésus crucifié. Étudiant, il commença par mener une vie de plaisir, mais, en 1834, la mort de sa mère et une série d'épisodes énigmatiques, dont ce qu'il appelle le « tremblement de terre » — vraisemblablement, la découverte de la malédiction qui pesait sur son père et sur sa famille —, lui font éprouver un désespoir qui ne le quittera plus. En 1838, son père meurt, et Kierkegaard, ayant terminé ses études de théologie, se fiance avec Régine Olsen qu'il aime passionnément, mais avec qui il rompra pour des raisons mystérieuses ; de même, il renonce à devenir pasteur et se consacre exclusivement à la rédaction d'une œuvre considérable, où se précise peu à peu sa vocation : être le témoin du christianisme, tragique en son essence, tout en s'attaquant aux institutions chrétiennes, qui, finalement, l'ont trahi. En 1843, son premier ouvrage, *L'Alternative*, remporte un grand succès, mais ses prises de position violentes et paradoxales provoquent bientôt raillerie et indignation, puis scandale.

■ L'œuvre

A la fois autobiographique et philosophique, elle relate les étapes d'une expérience intérieure menée jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. Elle s'ouvre en 1843 sur *L'Alternative (Ou bien... ou bien)*, contenant le *Journal d'un séducteur*, suivie des *Miettes philosophiques* (1844) et du *Post-scriptum aux Miettes philosophiques* (1846), et comprend des ouvrages aux titres significatifs : *Crainte et Tremblement* (1843), *Le Concept d'angoisse* (1844), le *Traité du désespoir* (1849).

■ L'enseignement

Peu connue et mal comprise en son temps, car elle dénonçait la progressive rationalisation du christianisme et annonçait la crise qu'il allait traverser, la pensée de Kierkegaard a exercé une action vivifiante sur la plupart des philosophes du XXe s. Elle rappelle aux croyants que le christianisme ne peut être qu'intérieur, qu'il est en son essence paradoxe et scandale ; aux incroyants, que l'existence est une tension dramatique qui doit être vécue lucidement en tant que telle. Ce choix résolu de l'intériorité et de ses exigences fait de Kierkegaard l'un des grands mystiques modernes.

Références

Hohlenberg (J.), *Sören Kierkegaard*, Paris, 1956.

Colette (J.) *Kierkegaard. La difficulté d'être chrétien*, Paris, 1964.

Krishnamurti

1895, Madanapalle (Madras) — Ojai (Californie), 1986

Un spiritualisme a-religieux pour notre temps ?

Selon Krishnamurti, l'homme ne peut trouver qu'en lui-même la Vérité absolue et non-conditionnée, qui est la Vie éternelle.

Appartenant à une famille de brahmanes pauvres de l'Inde du Sud, Jiddu Krishnamurti perdit très tôt sa mère et fut adopté à treize ans, ainsi que son frère Nityananda (mort en 1925), par Annie Besant, présidente de la Société théosophique (v. *Théosophes*), qui voyait en lui le futur « Instructeur du monde », réincarnation des grands maîtres spirituels du passé. A seize ans, Krishnamurti dirigeait l'ordre international de l'« Étoile d'Orient », fondé par Annie Besant, qui envoya son protégé compléter ses études à Oxford et à Paris. Mais bientôt le jeune homme refusa le rôle messianique que l'on voulait lui faire jouer et déclara qu'ayant atteint par lui-même la « libération », il était devenu « l'incarnation de la Vérité ». Ayant dissous l'ordre de l'Étoile en 1929, Krishnamurti en arriva à rompre avec la Société. Désormais, résidant à Ojai en Californie, il parcourut le monde en prononçant des cycles de conférences, suivis par des milliers d'auditeurs. Chaque année, il se rendait à Brockwood Park (Angleterre), à Saanen, près de Gstaad (Suisse), et à Madras en Inde. Il présidait en outre quatre « fondations » en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Inde, qui ont leurs propres écoles.

■ L'œuvre

Transcription de ses conférences et de ses entretiens, l'œuvre de Krishnamurti est en cours de publication. Parmi les volumes déjà parus, les principaux sont : *La Révolution du silence* (1972), *L'Éveil de l'intelligence* (1975), *Tradition et révolution* (1978).

■ L'enseignement

Krishnamurti a constamment refusé le rôle de guru ou de maître spirituel. Il rejette systématiquement toute religion, car celle-ci ne peut constituer qu'un refuge et finalement un obstacle à la recherche personnelle de la vérité. Partant de la constatation que, quels que soient ses progrès matériels, l'humanité n'en est pas moins restée violente et barbare, divisée contre elle-même et devenue capable de se détruire, Krishnamurti considère que sa situation ne pourra changer que par l'évolution de chaque individu. En conséquence, il demande à ses auditeurs de prendre leurs propres responsabilités et les renvoie à eux-mêmes, en adoptant l'attitude d'un chercheur partant du « non-savoir » et se mettant en quête avec eux, afin de leur permettre de se débarrasser de tout préjugé et d'accéder à l'auto-connaissance.

Vers la libération

« La chose importante n'est pas ce qui arrive après la mort, mais la libération de la consicence, qui est immortalité. »

Références

Luytens (M.), *Krishnamurti. Les années d'éveil*, Paris, 1982.

Sayakar (P.), *Krishnamurti. A Biography*, San Francisco, 1987.

Lamas

Les maîtres spirituels du bouddhisme tibétain

Appartenant aux quatre grands ordres monastiques, les lamas ne sont appelés à enseigner qu'après avoir reçu les consécrations majeures au terme d'une très longue période de formation.

Vénération due au lama

« Le lama a reçu son héritage de sagesse d'une lignée de gourous qui remonte au Bouddha Shakyamuni et se propose de transmettre ce trésor à ses disciples. En son lama, l'adepte révère tous les gourous de sa lignée » (John Blofeld).

Le mot lama ne désigne pas en tibétain un simple moine, mais, signifiant « supérieur » et correspondant au sanskrit guru, un maître capable de transmettre les enseignements initiatiques. La formation d'un lama nécessite de fortes études dans les universités monastiques, complétées par des initiations successives et de très longues périodes de retraite dans la solitude absolue (trois ans, trois mois et trois jours), parfois renouvelées. Les lamas, qui ne vivent pas seulement dans des monastères, mais souvent dans des ermitages, sont considérés comme les manifestations visibles du principe de bouddhéité universel. En tant que telles, leurs disciples leur vouent un très grand respect et une confiance absolue. Un lama est un guide expérimenté, avant de devenir éventuellement un dignitaire religieux ; il faut donc se garder de confondre hiérarchie ecclésiastique et avancement spirituel.

■ Les quatre écoles

Les lamas appartiennent aux quatre grandes écoles nées au Tibet à partir des XIe-XIIe s. Elles se répandirent en Mongolie ainsi que dans les différents États himalayens, Ladakh, Népal, Sikkim et Bhoutan. Depuis l'invasion du Tibet, elles ont de nombreux représentants en Occident. En 1056 fut fondé, par Domtön, premier disciple tibétain du grand maître indien Atiça, le monastère de Radeng, au nord de Lhassa, qui devint le siège du premier des grands ordres monastiques, celui des Kadam-pa, « Liés par la Doctrine », qualificatif qui soulignait leur stricte observance des règles monastiques. Ils menaient une vie ascétique, vouée à l'étude et à la méditation. Cette école devait par la suite donner naissance à l'ordre des Gelugs-pa.

Au XIIe s. apparut celui des Kagyu-pa, « Transmetteurs de la Parole » — leur nom rappelle l'importance d'une transmission qui, par l'intermédiaire de Mar-pa, le Traducteur (1012-1096), maître du poète mystique Milarépa, remonte aux grands siddha indiens, Nâropa (1016-1100) et Tilopa (988-1069), lequel aurait reçu l'enseignement du Bouddha céleste Vajradhara. L'école, créée par Gampo-pa (1079-1153), l'un des principaux disciples de Milarépa, s'est divisée en six branches, dont les plus connues sont l'école Brug-pa, fondée vers 1180 et prédominante actuellement au Bhoutan, formant une sorte d'église nationale, et surtout l'ordre des Karma-pa, issu d'un disciple de Gampo-pa, très actif naguère au Tibet oriental et aujourd'hui au Sikkim.

En 1073 fut créé, par un disciple du traducteur Dogmi (992-1072), l'ordre des Sakya-pa, du nom de leur premier monastère, qui joua un important rôle politique à partir du XIIIe s., mais dut le céder au XVIe aux chefs

Milarépa, poète et ascète tibétain, fondateur de l'ordre monastique Kagyu-pa. Fresque du monastère de Tashilünpo, siège du Panchen-Lama, Shigatsé, Tibet.

de la nouvelle école des Gelugs-pa, dite des « Bonnets jaunes » par opposition aux autres écoles, les « Bonnets rouges », en raison de la couleur de leurs coiffes de cérémonie.

L'ordre des Gelugs-pa (« Adeptes de la voie de la vertu ») naquit de la restauration d'une stricte discipline par Tsong Kha-pa (1357-1419) au monastère de Ganden, près de Lhassa, puis à Drepung en 1416 et à Sera en 1419. A la fin du XVe s., Drepung, qui abritait quelque quinze cents moines, était devenu le plus grand monastère du Tibet. L'ordre des Gelugs-pa, qui donne une grande importance aux études philosophiques, a pour chef le dalaï-lama. Ce titre, qui vient du mongol *ta le*, « Océan » (sous-entendu « de sagesse »), fut conféré en 1578 par le roi Altan khan à Sönam Gyantso (1543-1588) ; celui-ci fut considéré comme la réincarnation de ses deux prédécesseurs, et devint le troisième dalaï-lama. Au milieu du XVIIe s., les dalaï-lama étaient devenus les maîtres incontestés du Tibet. L'actuel, le quatorzième, Tenzin Gyatso, né en 1935, proclamé en 1940 et intronisé en 1950, dut quitter Lhassa en 1959 pour s'exiler à Dharamsala, dans l'Himalaya indien.

Tout différent est le quatrième grand ordre monastique, celui des Nyingma-pa (les « Adeptes des anciens » [tantras]), qui ne sont pas astreints au célibat et ne possèdent pas d'organisation hiérarchique. Son origine, qui remonte aux premiers établissements monastiques du Tibet, se rattache à l'enseignement de Padmasambhava. Lors des persécutions religieuses du IXe s., des yogi isolés ou groupés en petites communautés dissimulées dans les montagnes maintinrent les traditions. Par suite de la priorité donnée à la méditation solitaire et à la recherche mystique, les monastères nyingma-pa ne rassemblent qu'un nombre restreint de moines ; certains, mariés, vivent avec leur famille. Conservant des traditions probablement prébouddhiques, l'ordre inclut également l'école de méditation dite de la « Grande Perfection » *(Dzogtchen)*, proche du tch'an. Certaines de ses écritures sont des *terma*, textes anciens contenant des enseignements ésotériques, et qui, cachés lors des persécutions, furent retrouvés et révélés à partir du XIe siècle.

■ Les tulkou

La croyance dans la réapparition des grands lamas se manifesta en premier lieu dans l'école Kagyu en la personne de Dusoum Khyen (1110-1193), disciple de son fondateur, Gampopa, qui devint le premier Karma-pa. Le seizième, Ranjoun Rigpai Dordjé, né en 1924, est mort en 1982. Dans l'école Saskya-pa, les grands lamas, tenus pour des réincarnations du bodhisattva Mânjusçri, se sont distingués par leur érudition. Les dalaï-lama sont vénérés en tant qu'émanations du bodhisattva de la Grande Compassion, Avalokiteçvara, en tibétain Tchérenzi, protecteur du Tibet. Très improprement qualifiés de « Bouddha vivants », les tulkou, « corps d'incarnation », sont considérés, non comme des réincarnations, ce qui serait contraire à la Doctrine, mais, conformément au concept de *bodhisattva* (v. *Mahâyâna*), comme des êtres issus de la compassion des grands maîtres spirituels.

Références
David-Neel (A.), *Mystiques et magiciens du Tibet*, réédition, Paris, 1968 ; *Initiations lamaïques*, réédition, Paris, 1957.
Tucci (G.) et Heissig (W.), *Les Religions du Tibet et de la Mongolie*, Paris, 1973.

Lanza del Vasto

1901, San Vito dei Normanni (Italie) — Lalonguera (Espagne), 1981

Prophète mystique des temps modernes

Mettant en pratique ses principes, Lanza del Vasto a fondé une nouvelle forme de communauté spirituelle pour notre temps.

Né d'un père sicilien de très ancienne noblesse et d'une mère flamande, Giuseppe Giovanni Lanza di Trabia Branciforte eut une enfance et une éducation cosmopolites. Ses études universitaires à Pise l'orientèrent vers le catholicisme, celui de saint Thomas d'Aquin, son arrière-grand-oncle. Il pratiqua toutes sortes de métiers et vagabonda en Europe, avant de s'embarquer pour l'Inde. Sa rencontre, en 1937, avec Gandhi, qui lui donna le nom de *Shantidâs*, « Serviteur de la paix », fut pour lui décisive. *Le Pèlerinage aux sources* connut, en 1943, un immense succès. Avec sa femme, qu'il surnommait « Chanterelle », Lanza créa en Charente une première communauté, « L'Arche », consacrée aux travaux de la terre mais aussi à une vie spirituelle rigoureuse. L'Arche migra à plusieurs reprises, avant de s'établir à La Borie-Noble, au sud des Cévennes, d'où allaient essaimer plusieurs autres groupes. Si elle est surtout connue pour sa pratique active de la non-violence, la communauté fondée par Lanza del Vasto fut et demeure un foyer intense de purification intérieure, dans l'amour des autres, le culte de la nature et la revalorisation des humbles tâches quotidiennes.

■ L'œuvre

Très diverse, elle comprend des poèmes et des pièces de théâtre, mais surtout des ouvrages de spiritualité et d'exégèse chrétienne, dont les principaux sont : *Le Pèlerinage aux sources* (1943), *Vinobâ, ou le Nouveau Pèlerinage* (1954), *Principes et préceptes du retour à l'évidence* (1945), *Approches de la vie intérieure* (1963), *La Trinité spirituelle* (1970).

■ L'enseignement

Conciliant la foi et la charité chrétiennes, la sagesse et le renoncement de l'hindouisme, qui, devant l'exemple du Mahâtmâ Gandhi, lui apparurent comme susceptibles de se féconder, Lanza del Vasto résolut de créer en Occident une communauté fraternelle d'entraînement à l'ascèse, proche par l'esprit des fondateurs de l'ancien monachisme, mais répondant aux besoins de l'époque et axée sur le principe gandhien de l'*ahimsâ*, qui n'est pas seulement non-violence, mais véracité, respect de l'autre, pauvreté volontaire et obéissance à la règle. Si les livres de Lanza del Vasto exposent les principes sur lesquels s'appuya son action, l'essentiel de son œuvre réside dans l'exemple qu'il a donné et qui fut suivi par de nombreux disciples.

« Tu veux **un monde meilleur**, plus fraternel, plus juste ? Eh bien, commence à le faire : qui t'en empêche ? Fais-le en toi et autour de toi, fais-le avec ceux qui le veulent. Fais-le en petit, et il grandira. »

Référence
Varenne (J.-M.), *Lanza del Vasto*, Paris, 1975.

Lao-tseu et le taoïsme

Vers 570 — 490 av. J.-C.

Le « sage caché » de la Chine

Lao-tseu serait l'auteur du Tao-tö king, *livre sacré du taoïsme, le texte chinois le plus traduit en Occident et chaque fois de manière différente en raison de son obscurité.*

Le tao
« Le tao est le fond secret commun à tous les êtres. »

« Le tao lui-même n'agit pas et pourtant tout se fait par lui » *(Tao-tö king).*

La vacuité
« Atteins à la suprême vacuité
et maintiens-toi en quiétude.
Devant l'agitation fourmillante des êtres
ne contemple que leur retour » *(Tao-tö king).*

Si le taoïsme est inséparable du nom de Lao-tseu, on ne sait presque rien de celui-ci et certains sinologues mettent même en doute son existence. En effet, Lao-tseu signifie « Vieux Maître » et la seule biographie qu'on ait de lui, datée du Ier s. av. J.-C., est fort décevante. Il aurait vécu au VIe s. av. J.-C. Archiviste-astrologue du gouvernement des Tcheou, Lao-tseu reçut la visite de Confucius qu'il rabroua. Constatant le déclin de la dynastie régnante, il serait parti vers l'Ouest barbare. Mais, à la frontière, le gardien de la passe lui aurait demandé de consigner par écrit son enseignement. Lao-tseu, alors âgé de cent soixante ou deux cents ans, rédigea le *Tao-tö king,* puis il continua sa route et disparut à tout jamais. Sseu-ma ts'ien, l'historien qui rapporte cette tradition, conclut : « Personne au monde ne saurait dire si tout cela est vrai ou faux ; Lao-tseu était un sage caché. » C'est évidemment là ce qui explique que l'histoire n'ait pas conservé sa trace. Mais si Lao-tseu a réellement vécu au VIe s., le *Tao-tö king* ne remonterait qu'au début du IIIe s. av. J.-C. Toutefois, certaines des stances rimées qui le composent sont de beaucoup antérieures et constituent justement les passages clés de toute l'œuvre, ceux qui semblent bien exprimer la pensée profonde du Vieux Maître.

■ L'enseignement

Le *Tao-tö king* est divisé en deux livres respectivement de trente-sept et de quarante-quatre brefs chapitres en vers. Son titre, probablement tardif, est d'ordinaire traduit par le « Livre de la voie et de la vertu », mais *tao* désigne plus précisément le principe originel inactif, tandis que *tö* est l'énergie spirituelle et magique qu'il déploie. Quant au texte, il est, dans son laconisme abrupt, souvent paradoxal ou énigmatique. Il s'adresse en effet à des méditants sur la voie mystique et nombre de ses propositions comportent plusieurs degrés de compréhension. L'inépuisable richesse du *Tao-tö king* tient d'ailleurs à cette multiplicité de modes de lecture.

Par lui-même, le tao est en effet indéfinissable :
« Ce qui est sans nom est origine du Ciel et de la Terre
Ce qui a un nom est Mère des dix mille êtres » (leur totalité).

Inactif par lui-même, le tao est cause primordiale de toute action, aussi ne peut-il être défini que négativement, comme *wou,* absence, non-être ou plutôt non-avoir, en contraste avec *yeou,* avoir, désignant la matière sensible qu'il engendre. D'où cet énoncé ésotérique : « Le tao donna naissance à l'Un. L'Un aux Deux. Les Deux aux Trois. Les Trois donnèrent naissance aux dix mille êtres. » En se divisant, le tao n'en reste pas moins intact, il est le Vide, mais un vide rempli de potentialités. C'est là où il n'y a rien, le moyeu d'un char, le vide d'un vase, que réside leur efficacité.

Le saint est celui qui se conforme au tao : comme lui, il ne peut être libre s'il n'est vide ; comme lui, il n'agit point et laisse les choses se faire. Ayant opéré son retour à l'origine, il a retrouvé la spontanéité naturelle, celle du petit enfant, et n'a plus rien à craindre ni de la vie ni de la mort, puisqu'il a surmonté leur opposition, comme toutes les autres contradictions. Le taoïsme se présente comme une morale de la non-intervention, en quoi il se situe aux antipodes du confucianisme. C'est une mystique destinée à des sages, qui, retirés du monde, peuvent le contempler de haut et de loin. Tels furent les trois « pères » du taoïsme, Lao-tseu, Tchouang-tseu et Lie-tseu, auteur supposé du *Vrai Classique du Vide parfait.*

■ Le néo-taoïsme

Mais, au cours des siècles, le taoïsme allait prendre des aspects tout différents, et devenir, d'une part, une religion populaire et, d'autre part, un ésotérisme magique et alchimique. La religion taoïste naquit avec la divinisation de Lao-tseu au IIe s. de notre ère. Elle inclut des éléments provenant de l'ancien chamanisme populaire. Son fondateur, Tchang Tao-ling, institua vers 150, dans l'ouest de la Chine, une succession de « Maîtres célestes », tandis que, dans l'Est, la révolte des Turbans jaunes (182) mettait en péril la dynastie des Han. Dirigée par des prêtres magiciens et guérisseurs, la religion taoïste comportait des rites d'exorcisme, de confession et de pénitence, et la célébration de cérémonies en l'honneur des divinités et des ancêtres, aux équinoxes et aux solstices. Elle survit aujourd'hui à Taiwan où s'est réfugié le soixante-troisième Maître céleste.

Le néo-taoïsme était aussi devenu une quête d'immortalité, non plus de l'immortalité spirituelle dont parle Tchouang-tseu, mais de l'immortalité physique, apothéose finale résultant des pratiques de longue vie. Celles-ci reposaient fondamentalement sur une technique particulière du souffle, déjà mentionnée de manière allusive dans le *Tchouang-tseu,* mais qui par la suite devint une méthode destinée à développer l'embryon d'âme immortelle contenue en chacun. Elle s'accompagnait d'une diététique appropriée, de pratiques sexuelles évitant toute perte d'énergie vitale, de l'usage de drogues et de talismans, enfin de l'absorption d'un élixir d'immortalité obtenu par des procédés alchimiques. Ces recherches, qui incluaient une physiologie cosmique du corps humain, ne furent pas sans influence sur le développement de la médecine chinoise. Mais ce taoïsme ésotérique, comportant certains aspects magiques, est également fondé sur une forme de méditation propre à favoriser la vision de la lumière intérieure, manifestant la présence du tao, et demeure donc un mysticisme, typiquement chinois, puisque corps et âme, microcosme et macrocosme n'y sont point séparés, mais, réagissant l'un sur l'autre, doivent finalement s'harmoniser.

Redevenir un enfant
« Celui qui se reconnaît comme mâle
mais se comporte en femelle
il est le Ravin du monde.
La vertu constante ne le quitte jamais.
Il redevient petit enfant » *(Tao-tö king).*

Références
Tao-tö king, texte chinois, traduction et notes par J.-J. L. Duyvendak, Paris, 1953.
Lao-tseu, *Tao-tö king,* Paris, 1967.
Maspéro (H.), *Le Taoïsme et les religions chinoises,* Paris, 1971.
Kaltenmark (M.), *Lao-tseu et le taoïsme,* Paris, réédition 1982.
Schipper (K.), *Le Corps taoïste,* Paris, 1982.

Livre des morts égyptien

Un guide de l'au-delà

Mis à la disposition du défunt dans sa tombe, le Livre des morts *lui permettait de surmonter les épreuves qui l'attendaient et de parvenir à sa propre déification.*

Invocation au dieu-Soleil
« Rends-moi praticables tes chemins, élargis devant moi tes voies, afin que je parcoure la terre comme toi le ciel. Que ta lumière soit sur moi..., tandis que je m'approche du dieu (Osiris, dieu des Morts). »

« Sortir au jour »
« Celui qui connaît ce livre sur terre, ou celui dans le sarcophage duquel il est mis en écrit, il peut sortir au jour sous tous les aspects qu'il peut désirer et rentrer à (sa) place sans être repoussé. »

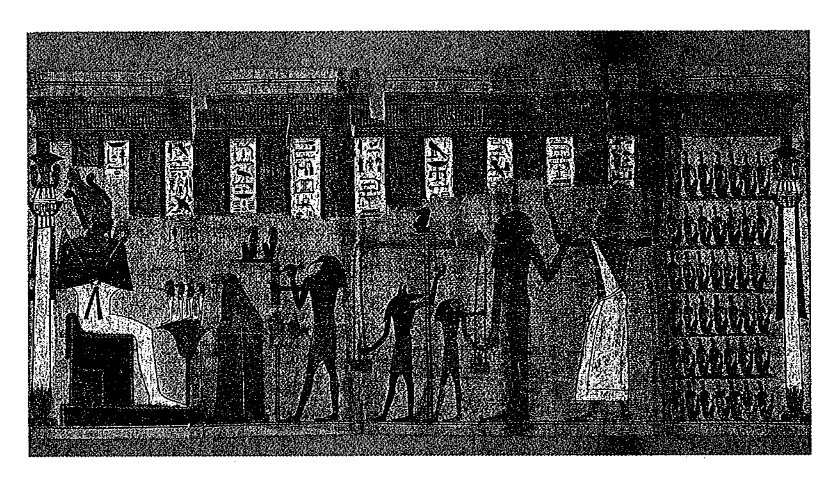
Référence
Le Livre des morts des anciens Égyptiens, introduction, traduction et commentaires de Pierre Barguet, Paris, 1967.

Ce recueil d'incantations et de formules magiques, souvent magnifiquement illustré, était déposé dans les tombes égyptiennes, placé sur le sarcophage ou glissé dans les bandelettes de la momie. Ces textes apparemment incohérents, et qui ne remontent pas au-delà du XVIIe s. av. J.-C., s'inspirent des *Textes des sarcophages* que l'on trouve inscrits dans les grandes cuves où reposaient les momies et qui sont de beaucoup antérieurs (entre 2300 et 1700 av. J.-C.). Eux-mêmes avaient été précédés des *Textes des pyramides*, qui, figurant sur les parois de la salle du sarcophage de celles-ci, étaient réservés aux rites solennels du culte funéraire royal. Le *Livre des morts* reflète donc un processus de démocratisation, les formules réservées jadis aux souverains pouvant être utilisées désormais par la classe moyenne. C'est la réutilisation de ces précédents successifs qui explique l'apparent désordre des formules.

■ « Sortir au jour »

A l'exception de quelques passages du début correspondant aux funérailles, le livre était censé être récité par le défunt lui-même. Il lui permettait de « sortir au jour ». En effet, durant la nuit, le mort accompagnait la course, invisible pour les vivants, du Soleil dans l'autre monde. Après quoi, tel le Soleil, il renaissait, identifié à lui, grâce aux formules appropriées, puis descendait dans le monde souterrain, où avait lieu le célèbre jugement devant le dieu des Morts, Osiris, au cours duquel le mort adjurait son propre cœur de ne pas témoigner contre lui. Cette épreuve périlleuse n'était pourtant subie qu'après que le défunt, dûment purifié, eut été régénéré, transfiguré et même divinisé.

Si la magie incantatoire joue ici un rôle déterminant, c'est que les Égyptiens croyaient en la puissance souveraine de la parole, du Verbe créateur. Le *Livre des morts* n'en témoigne pas moins d'une spiritualité certaine et élevée, car c'est en somme devant lui-même que le mort se justifie, le jugement d'Osiris n'étant que la sanction de celui que porte le cœur. Y est aussi très frappante la confiance dans la vie après la mort, grâce au processus de divinisation de l'homme par lui-même. Le *Livre des morts* témoigne du degré d'initiation atteint par les Égyptiens, très supérieur à celui des peuples contemporains. Il s'inscrit donc, de loin le premier, dans la grande lignée des enseignements spirituels. En le lisant aujourd'hui, on assiste au déroulement saccadé d'une suite d'images, où une étrange fantasmagorie accompagne les invocations aux dieux et les enseignements reçus d'eux en réponse.



La pesée du cœur du défunt par Anubis, en présence d'Osiris, dieu des Morts, siégeant sur son trône.
Détail d'un *Livre des morts*, peinture égyptienne sur papyrus du Nouvel Empire. (Musée du Louvre, Paris.)

Luther Martin

1483, Eisleben (Thuringe) — Eisleben, 1546

Le premier et le plus grand des réformateurs

Luther vécut intensément le drame du péché et de la Rédemption, d'où le caractère convaincant qui devait attirer les foules à lui.

La justification par la foi
« Je compris [...] que le passage (de l'*Épître aux Romains*) signifiait : L'Évangile révèle la justice de Dieu, par laquelle le Dieu de miséricorde nous justifie au moyen de la foi. Alors je me sentis comme re-né, il me semblait que j'entrais, à portes ouvertes, dans le Paradis » (1515-1516).

Au milieu de la mêlée
« Mon Dieu m'emporte, mon Dieu me chasse en avant, bien loin de me conduire. Ce n'est pas moi qui suis maître de moi. J'aspire au repos et me voilà au milieu de la mêlée... » (1519).

Né dans une famille d'origine paysanne qui avait accédé à la petite bourgeoisie, Luther fut marqué par la sévérité de son père et la sensibilité d'une mère superstitieuse. A quatorze ans, il fut envoyé poursuivre ses études à Magdebourg et à Eisenach, puis, à dix-sept ans, à l'université d'Erfurt, afin de se préparer à la carrière de juriste selon la volonté de son père. Mais, le 17 juillet 1505, à la suite d'un choc provoqué par la chute d'un chêne déraciné par la foudre auprès de lui, voulant devenir « vraiment chrétien », il se fit recevoir chez les ermites de Saint-Augustin à Erfurt. Recherchant obstinément la certitude de son salut à travers une farouche ascèse, Luther ne put cependant parvenir à la paix intérieure. Ordonné prêtre en 1507, il commença à donner des cours au couvent de Wittenberg et, en 1510, fut envoyé à Rome, où le scandalisa la papauté mondaine de la Renaissance.

A vingt-neuf ans, docteur en théologie, et sous-prieur du monastère de Wittenberg, Luther y fut chargé d'un cours d'explication biblique. Il approfondit alors sa connaissance de la Bible et des Pères de l'Église. En méditant sur un passage de l'*Épître* de Paul aux Romains, il trouva enfin la réponse qu'il n'attendait plus et qui mit fin à ses angoisses : la justification par la foi seule et non par les œuvres, la confiance absolue en la Rédemption.

■ Le réformateur

Dès 1516, Luther commença à proclamer à Wittenberg la nécessité d'un renouveau théologique et, l'année suivante, avec ses quatre-vingt-quinze thèses, s'éleva contre la campagne de vente d'indulgences, s'indignant que l'on pût monnayer le rachat des péchés. N'ayant nullement l'intention de se séparer de l'Église, il espérait seulement y provoquer un sursaut réformateur. Aussi fut-il surpris par la réaction des autorités ecclésiastiques et, plus encore, par l'immense succès qu'il rencontra.

Dénoncé à Rome et menacé d'un procès d'hérésie, Luther accepta de comparaître en octobre 1518 devant le légat pontifical Cajetan. Il déclara alors que l'infaillibilité pontificale ne saurait prévaloir sur celle de l'Écriture et renouvela cette affirmation l'année suivante à Leipzig. Le 15 juin 1520, Luther fut excommunié, et la rupture définitivement consommée avec la publication des trois « grands écrits réformateurs ». Convoqué en avril 1521 à la diète de Worms, où il risquait d'être exécuté, Luther ne put cependant se rétracter. La foule lui fit un accueil triomphal, mais, le 26 mai, il était mis au ban de l'Empire. Pendant près d'un an, l'Électeur de Saxe le cacha à la Wartburg, où, assailli de terribles doutes sur sa mission, Luther n'en élabora pas moins plusieurs ouvrages.

Déjà les idées luthériennes bouleversaient toute l'Allemagne, mais les conséquences en étaient inquiétantes, qu'il s'agisse des innovations aberrantes de certains fanatiques, tel Münzer, ou de la « guerre des Paysans ». Refusant de voir l'Écriture cautionner la violence, Luther dut réagir en apportant son appui à la répression des princes et en préconisant la constitution d'Églises d'État contrôlées par eux. Vers la même époque, le réformateur eut à lutter contre les humanistes qui l'avaient d'abord soutenu, et contre l'interprétation symbolique de la Cène de Zwingli. Mais son activité principale était l'enseignement et l'organisation de l'Église nouvelle qu'il pourvut d'une liturgie et d'*Hymnes* destinés à être chantés en chœur, du *Petit* et du *Grand Catéchisme,* enfin de la traduction complète de la Bible (1534). En 1524, Luther avait quitté l'habit monastique ; l'année suivante, il avait épousé une cistercienne défroquée, Katharina von Bora, dont il eut six enfants.

La défense de la Réforme contre Rome occupa Luther jusqu'à sa mort. En 1530, à la diète d'Augsbourg, il délégua son ami Melanchthon, qui y lut la conciliante *confession d'Augsbourg,* mais, en 1537, les *Articles de Smalkalde* allaient accentuer les divergences entre luthériens et catholiques. Si les dernières années du réformateur furent assombries par les dissensions entre ses disciples, il n'en mena pas moins une vie pacifiée ; gagné par l'embonpoint, il développait, en buvant de la bière, ses idées favorites devant ses amis qui en tirèrent les *Propos de table.*

■ L'œuvre

Très vaste, elle marque les étapes de l'évolution de l'homme et de sa réforme. Les trois « grands écrits réformateurs » de 1520 sont : *De la liberté du chrétien, A la noblesse chrétienne de la nation allemande* et *Sur la captivité babylonienne de l'Église.* Contre Erasme, Luther, dans son *Traité du serf arbitre* (1525), affirme la supériorité de la grâce sur le libre arbitre. En 1529 virent le jour le *Petit* et le *Grand Catéchisme,* dont le premier est resté fondamental pour la formation spirituelle des luthériens, et, en 1534, la traduction de la Bible, un des premiers chefs-d'œuvre de la langue allemande. On doit encore à Luther plusieurs traités de polémiques ou destinés à l'édification de la nouvelle communauté et la composition de quarante-deux hymnes *(Lieder).*

■ L'enseignement

Si la prédication et les écrits de Luther reçurent d'emblée un accueil triomphal, c'est qu'ils répondaient aux interrogations du peuple chrétien. Ces réponses, Luther ne les avait trouvées qu'au terme d'un long et douloureux combat et son expérience nourrit tout son enseignement. Pour lui, la nature humaine est depuis le péché originel invinciblement menée par la concupiscence. L'espoir du salut ne peut donc résulter que de la foi absolue dans la Rédemption et de l'union personnelle avec le Rédempteur. Ainsi intériorisé, le christianisme n'a plus que faire d'un magistère hiérarchisé, prétendument détenteur de la vérité et du salut, bénéficiaire des pratiques de piété de tous et finalement de leur crédulité.

Liberté de la foi
« Je veux prêcher, je veux parler, je veux écrire, mais je ne veux forcer personne, car la foi veut être volontaire et libre et être reçue sans contrainte » (1522).

« **Qu'est-ce que Luther ?** La doctrine n'est pas de moi et je n'ai été crucifié pour personne. »

Références
Strohl (H.), *Luther, sa vie et sa pensée,* Strasbourg, 1953.
Febvre (L.), *Luther,* Paris, réédition, 1968.
Süss (T.), *Luther, sa philosophie,* Paris, 1969.

Mahâyâna

Le bouddhisme du « Grand Véhicule »

Né en Inde, il s'est surtout répandu au nord et à l'ouest, du Tibet au Japon, par la Chine et la Corée, et donne pour modèle le bodhisattva à la compassion infinie.

Le salut de tous les êtres

« Ma vie avec toutes mes renaissances, toutes mes possessions, tout le mérite que j'ai acquis ou vais acquérir, tout cela si je l'abandonne sans espoir de gain pour moi-même, afin que soit favorisé le salut de tous les êtres » (Santideva, VIIe s.).

L'angoisse humaine

« Tel un peintre que terrifie l'effroyable monstre qu'il vient de peindre, le vulgaire est épouvanté par le *samsâra* (cycle sans fin des naissances et des morts). » *(Mahâyânavinsikâ.)*

Références

Le Lotus de la Bonne Loi, traduction E. Burnouf, réédition, Paris, 1973.
Lamotte (E.), *Histoire du bouddhisme indien*, Louvain, 1958.
Dutt (N.), *Mahâyâna Buddhism*, Calcutta, 1976.

Si le mahâyâna prend sa source dans la scission (dès 370 av. J.-C.) entre les « Anciens » *(Therâ)* et « Ceux de la grande assemblée » *(Mâhasamghika)*, qui voulaient rendre accessible à tous la délivrance finale, il résulte d'une lente évolution qui conduisit le bouddhisme à de nouveaux développements métaphysiques et mystiques. Ils sont dus en particulier au grand philosophe et ascète Nâgârjuna (Ier-IIe s.), créateur de l'école Mâdhyamika, ou « Voie du milieu », et à Asanga (IVe s.), chef de l'école Yogâcâra, fondée sur le concept de « conscience réceptacle », tréfonds de l'être, maîtrisé grâce aux techniques du yoga. Le mahâyâna possède ses propres textes sacrés *(sûtra)*, dont les principaux, le *Lalitavistara*, vie légendaire du Bouddha, le *Saddharmapundarîka* (« Lotus de la Bonne Loi »), le *Lankâvatâra* et surtout les *Prajnapâramitâ*, enseignements de la suprême sagesse qui, audelà des apparences, sont à l'origine des différentes écoles du mahâyâna (v. *Amidisme, Shingon, Tch'an, Tendaï, Zen*). Il confère une grande importance au concept de la vacuité *(sûnyatâ)*, essence de tous les phénomènes et cause de leur existence, et privilégie l'idéal du bodhisattva, déjà connu du hînayâna, mais qui y jouait un rôle moindre que le saint ou arhant (v. *Bouddhisme*).

■ Le bodhisattva

Parvenus à l'Éveil, les bodhisattva pourraient devenir des bouddha et entrer en nirvâna, mais ils y renoncent afin de se consacrer à la libération de tous les êtres. Ces modèles à la fois de sagesse et d'abnégation devinrent l'objet d'une grande vénération populaire, d'autant plus que cet idéal, accessible aux laïcs et plus seulement aux moines, fut incarné par de grandes figures, auxquelles fut rendu un culte, tels Avalokiteçvara, personnifiant la parfaite compassion, Manjuçri, maître de la connaissance, ou Maitreya, le Bouddha encore à venir. Ces mahâbodhisattva sont considérés comme des émanations des cinq Bouddha cosmiques ou Jina (« Vainqueurs »), qui règnent sur les cinq directions de l'espace et correspondent aux cinq éléments : Aksobhya, l'« Inébranlable » ; Amitâbha, « Lumière infinie » ; Amogasiddhi, « Infaillible réalisation » ; Ratnasambhava, l'« Origine du Joyau » ; Vairocana, le « Resplendissant ». D'eux dépendent les cinq Bouddha historiques, dont Çâkyamuni est l'avant-dernier. De cette superposition d'instances spirituelles réparties dans l'univers entier naquit un grandiose système cosmologique qui fut encore développé par la suite dans le vajrayâna, issu du mahâyâna, troisième et dernière phase du développement de la Doctrine.

Mahomet

Vers 571 (?), La Mekke — Médine, 632

Le Prophète

Transmettant aux hommes la parole même de Dieu, à lui révélée, il fonda une religion nouvelle, qui compte aujourd'hui un demi-milliard de fidèles.

Muhammad, devenu en français Mahomet, signifie en arabe le « Loué », le « Glorifié ». Il naquit à Mekka, ville de la tribu des Qoraïchites, située dans la vallée aride du Hidjaz, qui ne subsistait que grâce au commerce caravanier entre le Yémen et la Syrie et au pèlerinage à la Kaâba, sanctuaire cubique dans lequel était enchâssée la Pierre noire, d'origine météorique. Cette « maison de Dieu » était à l'époque envahie de nombreuses idoles païennes. Ayant perdu très tôt son père et sa mère, l'enfant fut recueilli par son grand-père, puis par son oncle, Abou Talib, qui l'emmena avec lui dans ses voyages d'affaires, notamment en Syrie, où il aurait rencontré des moines nestoriens, dont un certain Bahira mentionné dans le Coran : c'est ce dernier qui lui annonça sa mission prophétique. Orphelin pauvre, Muhammad entra au service d'une riche veuve, Khadidja, qui organisait des caravanes. Il les accompagna et devint l'homme de confiance de Khadidja, laquelle lui proposa le mariage. Il avait, dit-on, vingt-cinq ans et elle quarante. Ils vécurent heureux pendant vingt ans, jusqu'à la mort de Khadidja ; ils eurent deux ou trois fils, morts en bas âge, et quatre filles, dont une seule, Fatima, eut une postérité d'Ali, fils d'Abou Talib que Muhammad avait adopté.

■ La Parole divine

Devenu un notable considéré, Muhammad, doué d'un tempérament nerveux et ardent, n'en était pas moins insatisfait sur le plan religieux. Comme beaucoup de ses concitoyens, il ne pouvait se contenter de l'ancien polythéisme et était attiré par les idées que répandaient en Arabie juifs et chrétiens. Il faisait souvent retraite dans une caverne d'une montagne proche de La Mekke, où il se livrait à l'ascétisme et à la méditation. Une nuit, vers l'an 610, Muhammad se sentit saisir à la gorge par un être mystérieux qui lui ordonnait de lire un rouleau d'étoffe couvert de signes. Au réveil, il eut le sentiment qu'un livre était écrit dans son cœur et il vit l'ange, identifié par la suite avec Gabriel, trônant sur l'horizon. Épouvanté, se croyant devenu fou, il rentra chez lui, où Khadidja le réconforta et devint la première croyante. Peu à peu, Muhammad s'habitua à recevoir la Parole divine qu'il transmit à un petit groupe de disciples, dont Ali, Othman, son autre gendre, Abou Bakr et Omar, ses futurs beaux-pères, qui devinrent par la suite les quatre premiers califes. Au bout de trois ans, la Révélation lui commanda de prêcher ouvertement.

En un langage enflammé, le nouveau Prophète exprimait la colère divine et annonçait

L'ange Gabriel

« A certains moments, (la Révélation) m'arrive pareille au tintement d'une clochette, et c'est pour moi le plus pénible. Puis elle s'interrompt, et alors seulement je sais ce que l'ange m'a transmis. D'autres fois, l'ange se montre à moi sous une forme humaine : il me parle et je retiens ce qu'il m'a dit » (hadîth, 1, I [2]).

Contre les calomniateurs
« Qui mentira à mon sujet, qu'il cherche son gîte dans le Feu » (Coran, III, 38).

l'imminence du jour terrible du Jugement. Mais Muhammad ne recueillit que des sarcasmes. Parce qu'ils mettaient en péril les intérêts religieux de la cité, les « musulmans », « Ceux qui remettent leur âme à Allah », furent persécutés. En 619 moururent Khadidja, la femme de Muhammad, et son protecteur, Abou Talib, qui fut remplacé à la tête du clan par un autre oncle très mal disposé envers son neveu. C'est alors que se placerait la fameuse vision de ce dernier. Conduit par l'Ange et monté sur la jument ailée Boraq, le Prophète alla prier à Jérusalem sur les ruines du Temple et fut transporté devant le trône de Dieu qui lui ordonna de prescrire aux musulmans les cinq prières quotidiennes.

■ La « guerre sainte »

Étant entré en rapport avec les habitants de Yathrib, la future Médine (*Médinat al nabi,* la « ville du Prophète »), ceux-ci lui demandèrent de servir d'arbitre dans leurs querelles intestines. Précédé par ses fidèles mekkois, Muhammad arriva à Médine le 24 septembre 622, l'année de l'hégire (émigration). Il s'y révéla aussitôt comme un dirigeant politique et un chef militaire, et, en mars 624, remporta la victoire de Badr contre les troupes mekkoises, ce qui apparut comme la confirmation divine de sa mission. A Médine vivaient plusieurs clans juifs, auprès de qui Muhammad, prêchant le monothéisme et admettant la priorité des patriarches et des prophètes jusqu'à Jésus, pensait trouver des alliés, mais les juifs critiquèrent ses interprétations. Alors, il se détourna d'eux, puis les fit expulser ou massacrer, tandis que ses partisans assassinaient les membres de l'opposition qui s'était formée contre lui.

Ayant précisé les règles de la nouvelle foi, Muhammad, chef respecté qui avait à sa disposition une armée de fidèles, jouissait du pouvoir absolu. Ses idées avaient peu à peu évolué, comme en témoignent les sourates de Médine qui donnent ses lois à la nouvelle société, et la religion qu'il prêchait s'était arabisée. Elle se rattachait désormais à Abraham, père des Sémites, et à son fils Ismaël, l'ancêtre des Arabes, auxquels fut attribuée la fondation de la Kaâba, devenue le centre mystique vers lequel les musulmans s'orientèrent pour prier, alors qu'auparavant ils se tournaient vers Jérusalem. La Révélation s'attaquait maintenant aux juifs qui avaient persécuté le grand prophète Jésus et calomnié sa mère, mais n'avaient pu le mettre à mort, car un fantôme lui avait été substitué sur la croix.

Devant les succès du Prophète, les Mekkois s'inclinèrent ; en 630, les armées musulmanes occupèrent la ville. Toute l'Arabie reconnaissait l'autorité du Prophète, qui mourut subitement à Médine en 632. Pour lui succéder, il laissait, d'une part, une fille, Fatima, qui avec Ali lui avait donné deux petits-fils, et, d'autre part, plusieurs épouses, dont les filles de ses conseillers, Abou Bakr et Omar. Ces deux groupes opposés devaient se disputer le pouvoir (v. *Islam*). La Révélation communiquée par le Prophète étant entièrement contenue dans le Coran et son enseignement oral l'étant dans les hadîth, l'un et l'autre sont exposés dans les articles qui leur sont consacrés.

Références
Andrae (T.), *Mahomet, sa vie et sa doctrine,* Paris, 1945.
Gaudefroy-Demombynes (M.), *Mahomet,* Paris, 1957.
Blachère (R.), *Le Problème de Mahomet,* Paris, 1952.

Maïmonide

1135, Cordoue — Fostat (Le Caire), 1204

Le mainteneur de la Loi juive

Médecin et maître spirituel, Maïmonide exerça une action décisive en un temps d'intense persécution.

Rabbi Mosheh ben Maïmon, initié par son père à l'étude du Talmud (v. *Bible*), dut, encore enfant, quitter Cordoue conquise par les Almohades qui obligèrent les Juifs à se convertir ou à émigrer. Avec sa famille, il erra longtemps au Maroc, où il rencontra encore la persécution, puis dans le royaume chrétien de Jérusalem, enfin en Égypte où il devint en 1180 le médecin du sultan Saladin. Élu chef de toutes les communautés juives d'Égypte, Maïmonide se fit le protecteur de ses coreligionnaires, obtenant pour eux de se réinstaller à Jérusalem et dans toute la Palestine.

■ L'œuvre

Écrite en arabe, elle comprend, outre quelques ouvrages médicaux, plusieurs traités destinés à affermir la foi menacée ; les principaux sont : *La Répétiton de la Loi* (*Mishneh Torah* ; vers 1180), examen condensé de toute la tradition d'Israël et méditation philosophique sur les fondements du judaïsme, puis *Le Guide des égarés* (vers 1190), qui, s'adressant surtout aux intellectuels pris entre l'ancienne culture juive et la nouvelle philosophie arabe et juive, soutient la thèse de l'identité substantielle de la philosophie et de la religion.

■ L'enseignement

Persécuté, errant de pays en pays afin de trouver un refuge où il puisse vivre sa foi, Maïmonide est le représentant typique du judaïsme de son temps, soucieux de préserver son identité religieuse et sa culture propre de la contamination des nouvelles philosophies, grecque et arabe, alors triomphantes.

Maître spirituel des communautés juives de son temps, Maïmonide forma de nombreux disciples auxquels il enseignait, outre la doctrine d'Israël, la philosophie et les sciences. Il est aussi l'un des grands représentants de l'ésotérisme juif. Au XIIIe s., son œuvre troubla profondément les esprits, provoquant l'enthousiasme chez les uns, mais aussi la consternation chez les traditionalistes ralliés à la tendance mystique de la Kabbale.

Dans sa *Lettre aux Juifs du Maroc,* Maïmonide exhorte ses coreligionnaires à persévérer dans leur attachement à Yahweh et à la communauté juive, mais il admet qu'une conversion forcée, si elle s'accompagne d'une secrète fidélité à Israël, ne saurait être un péché aux yeux de Dieu. Telle sera, trois siècles plus tard, l'attitude des marranes d'Espagne.

Dès le XIVe s., l'influence de Maïmonide commença à décliner. Mais, à la fin du XVIIIe s., les Juifs « éclairés » le remirent en honneur. Depuis lors, il est considéré comme l'un des interprètes les plus autorisés de la pensée religieuse d'Israël.

La conscience morale
« En fait, tout homme a la possibilité d'être un juste..., ou un méchant, un sage ou un sot... Et il n'est personne qui le contraigne ou prédétermine sa conduite, personne qui l'entraîne dans la voie du bien ou du mal. C'est lui qui de lui-même et en pleine conscience s'engage dans celle qu'il désire. »

Références
Maïmonide, *Le Livre de la connaissance* (première partie du *Mishneh Torah*), Paris, 1961.
Sérouya (H.), *Maïmonide, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie,* Paris, 1951.

Mani et le manichéisme

216, près de Ctésiphon — Gundeshâhpouhr, 274 ou 277

Le combat du Bien contre le Mal

Répandu de l'Espagne à la Chine, l'enseignement de Mani a exercé son influence aussi bien sur l'ésotérisme musulman que sur la doctrine cathare.

Du *Psautier manichéen* :
« Depuis mon entrée dans les ténèbres
J'ai eu à boire une eau
qui m'a été amère.
J'ai porté un fardeau
qui n'est pas le mien.
J'étais au milieu de mes ennemis,
Les bêtes qui m'entouraient.
Le fardeau que je portais
Est celui des Puissances et des Principautés »
(Psaume 246).

Pendant des siècles, on n'a connu du manichéisme que ce qu'en rapportaient ses adversaires, en particulier saint Augustin, puis la découverte de manuscrits de la secte a permis de se faire une idée plus juste du système manichéen et de la personnalité de son fondateur.

Le père de Mani s'était rallié à une secte judéo-chrétienne au sein de laquelle son fils vécut jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Il n'avait que douze ans lorsqu'un ange lui annonça sa mission, qu'il proclama en 240. Peu après, Mani partit prêcher la nouvelle doctrine dans le nord de l'Inde, puis dans tout l'Empire perse, protégé par Shâhpur Ier, mais le successeur de celui-ci, Bahram Ier, sous la pression du clergé zoroastrien, le fit condamner au martyre. Après la mort de son créateur, la nouvelle religion ne cessa de s'étendre à l'ouest, dans l'Empire romain, et à l'est, jusqu'en Chine. En Afrique du Nord et en Asie centrale, elle survécut fort longtemps et fut par la suite à l'origine de mouvements spirituels divers.

■ L'enseignement

Mani se donnait pour le dernier des grands prophètes après Adam, Zoroastre, le Bouddha et Jésus. L'« Église de vérité » possédait ses livres canoniques qui nous sont aujourd'hui en partie connus. On peut y déceler des éléments d'origine iranienne et chrétienne, mais aussi hindouiste et bouddhiste. Le manichéisme se présentait comme une gnose, reposant sur une cosmologie très élaborée ; elle était fondée sur l'existence de deux pouvoirs antagonistes, en lutte continuelle, Dieu ou la Lumière, la Matière ou les Ténèbres, qui est aussi la concupiscence. A la suite d'épisodes dramatiques et de créations successives, apparut l'homme qui succomba à la puissance des Ténèbres en s'accouplant et en procréant. L'âme en soi lumineuse erre d'incarnation en incarnation. Prisonnière, elle ne peut obtenir sa délivrance que par la continence absolue, le renoncement à toute violence et à toute souillure. Seuls les « élus » qui s'imposent une telle discipline seront libérés à leur mort. A la fin du monde, se déclenchera une conflagration générale qui durera 1 468 ans, embrasant et détruisant le monde visible. Les dernières parcelles de lumière feront leur retour en Dieu, tandis que les forces du Mal disparaîtront dans une fosse immense. Une explication aussi radicalement dualiste de l'univers devait au cours des siècles séduire de nombreux êtres épris de pureté.

Référence
Puech (H.-C.), *Le Manichéisme, son fondateur, sa doctrine*, Paris, 1949.

Maxime le Confesseur

580, Constantinople — Lazique en Colchide, 662

Le théoricien de la déification de l'homme

Également vénéré par l'Église d'Occident, Maxime mourut en « confesseur » de la foi ; son œuvre théologique et ascétique imprégna la spiritualité byzantine.

D'abord secrétaire de l'empereur Héraclius, restaurateur de l'Empire byzantin, Maxime se retira à l'âge de cinquante ans au monastère de Chrysopolis, près de Constantinople, dont il devint l'abbé. Il se déclara un adversaire résolu du monothélisme, résurgence atténuée du monophysisme du Ve s., et qui reconnaissait en Jésus l'existence de deux natures, mais procédant d'une énergie unique, doctrine soutenue par Héraclius en vue de se concilier les populations orientales de l'Empire. Aussi, en 645, Maxime réunit-il à Carthage un concile qui condamna l'hérésie, puis il se rendit à Rome pour faire entériner cette condamnation. Mais, en 653, le successeur d'Héraclius fit arrêter le pape qui mourut déporté, tandis que Maxime, traîné à Constantinople, y fut torturé sans renier ses idées. Il mourut en exil. Mais sa doctrine de la déification de l'homme, liée à la christologie orthodoxe, triompha au 5e concile œcuménique de Constantinople, moins de vingt ans après sa mort.

■ L'œuvre

La *Mystagogie* de Maxime, interprétation symbolique et mystique de la liturgie et des sacrements, dans la ligne de Denys l'Aréopagite, et ses *Œuvres ascétiques*, consacrées aux modalités de la vie contemplative, sont devenues des classiques dans l'Église d'Orient.

■ L'enseignement

Dans sa théorie de la divinisation de l'homme grâce à l'intervention du Christ venu réaliser sur terre les « projets de Dieu », Maxime soutient que, si elle ne peut être obtenue qu'au terme d'un long combat, elle n'en constitue pas moins un accomplissement naturel pour l'homme qui a découvert sa propre réalité. Il est mû désormais par une force qui le dépasse mais se trouvait déjà chez lui en puissance ; l'âme comprend alors que la seule manière de connaître Dieu est de s'unir à lui.

L'originalité de Maxime réside plus encore dans ses vues sur la création en tant que jeu cosmique, qui ne sont pas sans ressembler aux conceptions de l'hindouisme. C'est seulement lorsqu'on l'a compris que s'éclaire le rôle de l'homme dans le monde. Participant à la multiplicité qu'a engendrée l'infinie fécondité de l'unité divine, l'homme est destiné à retrouver cette dernière par la grâce.

L'homme, un jeu de Dieu
« Nous-mêmes, par le déroulement de notre nature présente [...] nous méritons d'être appelés un jeu de Dieu. »

« Dieu veut toujours se faire **homme** en ceux qui en sont dignes. »

Références
Balthasar (H. Urs von), *Liturgie cosmique*, Paris, 1947.
Lot-Borodine (M.), *La Déification de l'homme*, Paris, 1970.

Menno Simons et les mennonites

1496 — 1561

Les actuels survivants des anabaptistes du XVIe siècle

Émigrés principalement aux États-Unis et au Canada, les mennonites vivent volontairement à l'écart de la société, dont ils réprouvent l'immoralisme.

L'anabaptisme pacifique naquit à Zurich en 1525 d'une dissidence de quelques disciples de Zwingli, qui désiraient la rupture immédiate avec les autorités politiques de la nouvelle Église réformée. De Suisse, le mouvement s'étendit dans l'empire des Habsbourg, ralliant certains des survivants des mouvements révolutionnaires de Münzer, de Hoffmann et du « royaume de Münster », réfugiés particulièrement dans les Pays-Bas.

■ Menno Simons

Prêtre catholique de Frise, converti à l'anabaptisme, mais réprouvant les excès de ses prédécesseurs, il devint peu à peu le chef des éléments pacifiques, désireux de mettre en pratique les prescriptions du Sermon sur la montagne de l'Évangile, non seulement dans les Pays-Bas, mais dans l'Allemagne rhénane et septentrionale, et jusqu'en Suisse. De 1536 à 1559, Menno se fit évangéliste itinérant, réorganisant les communautés dispersées, veillant à la pureté de leurs « assemblées » et donnant un rôle prééminent aux ministres du culte. Après sa mort, presque tous les anabaptistes s'étaient ralliés à ses principes et s'appelèrent mennonites.

Si, dans les Pays-Bas, les mennonites libéraux des villes s'intégrèrent progressivement dans l'ordre social existant, les communautés rurales, farouchement indépendantes et qui, pacifistes convaincues, refusaient de porter les armes et de prêter serment, émigrèrent pour la plupart, jusqu'en Russie au XVIIIe s. et surtout, dès le XVIIe et principalement au XIXe s., aux États-Unis et au Canada, où leurs membres défrichèrent des terres vierges. Les plus conservateurs d'entre eux, les *amish*, popularisés par la photographie et le cinéma, se distinguent non seulement par leur habillement archaïque et leur refus de la motorisation, mais par leur scrupuleuse honnêteté, leur souci du travail bien fait et leur charité agissante. Ils refusent tout contact avec les autres mennonites. On estime leur nombre à environ 700 000, dont 350 000 aux États-Unis.

Par ailleurs, c'est sous l'influence des mennonites hollandais que John Smith (mort en 1612), pasteur congrégationnaliste anglais exilé à Amsterdam, y fonda la première communauté de baptistes. Après sa mort, le mouvement fut introduit en Angleterre par Thomas Helwys (1550-1616) et bientôt importé dans les colonies d'Amérique du Nord, où Roger Williams fonda en 1636 Providence, autour de laquelle devait se développer l'État de Rhode Island (v. *Protestantismes*).

Références

Dyck (G.J.), *An Introduction to Mennonite History*, Scottdale (Pennsylvanie), 1967.

Hostetler (J.-P.), *Amish Society*, Baltimore, 1963.

Milarépa

1040, Tibet — Tibet, 1123

Le héros national du Tibet

Milarépa vécut en ascète dans une grotte, mais exerça sur la vie spirituelle de son pays un rayonnement qui dure encore.

Sa vie nous est connue par le récit composé par son disciple Rechung qui s'entretint avec lui, alors qu'il était très âgé. A la mort de son père, ses proches parents dépouillèrent Milarépa de tous ses biens. Exhorté par sa mère à la vengeance, il s'adonna à la sorcellerie et parvint à exterminer ses ennemis. Puis, pris d'horreur pour le crime commis, Milarépa se mit en quête d'un maître. Celui-ci, Mar-pa (1012-1096), traducteur des textes sacrés qu'il était allé chercher en Inde, et disciple du grand siddha Nâropa (v. *Tantrisme*), le soumit à d'épouvantables épreuves afin de le purifier. Après quoi, Milarépa rentra au pays, où, dans la maison en ruine, il trouva les ossements blanchis de sa mère, tandis que sa sœur était devenue mendiante. Obéissant aux ordres de son maître, il partit alors vivre en ermite près des cimes himalayennes, dans le plus complet dénuement, faisant le vœu de ne plus redescendre tant qu'il n'aurait pas obtenu l'Éveil. C'est alors qu'il prit le nom de Milarépa, qui signifie « vêtu de coton ». Son extraordinaire ascétisme, ses pouvoirs miraculeux et ses poèmes inspirés attirèrent à lui de nombreux disciples, dont Gampo-pa (1079-1153), fondateur de l'ordre monastique Kagyu-pa (v. *Lamas*). Grâce à Milarépa, le bouddhisme s'implanta définitivement au Tibet, où l'ascète-poète est encore considéré comme le plus parfait exemple de réalisation spirituelle.

■ L'œuvre

Les Cent Mille Chants (Gourboum) sont des improvisations poétiques de Milarépa sur les étapes de sa vie spirituelle, qui furent recueillies par ses disciples. Ils sont considérés comme des textes sacrés, à l'égal des sûtra bouddhiques.

■ L'enseignement

Si Milarépa rejette les pratiques magiques de l'ancienne religion indigène, il écarte aussi toute dévotion à l'égard des Écritures bouddhiques. Seule compte pour lui la dure ascèse personnelle qui a pour objet l'Éveil, la découverte en soi de la véritable identité de l'Être. Le *Gourboum* exprime la lente progression du renoncé soumis encore aux forces maléfiques qu'il transmuera peu à peu en énergies positives, jusqu'à la victoire finale qui lui vaudra les fils spirituels désireux de suivre sous sa direction la même voie que lui.

« Je suis un yogi qui chante d'allégresse
Et ne souhaite pas d'autre joie. »

Milarépa par lui-même

« Vieil homme solitaire et nu,
Un hymne jaillit de mes lèvres,
La Nature est pour un moi un livre.
Le bâton ferré à la main,
Je traverse l'Océan mouvant de la vie,
Maître de l'Esprit et de la Lumière. »

Références

Milarépa, ses méfaits, ses épreuves, son illumination, traduit du tibétain par J. Bacot, Paris, 1971.

Milarépa, *Les Cent Mille Chants*, Paris, 1986.

Moïse (Mosheh)

Environ XIIIe s. av. J.-C.

L'intercesseur entre Dieu et le peuple élu

Guide et législateur d'Israël, Moïse est aussi considéré par les chrétiens et par les musulmans comme le modèle des maîtres spirituels et des mystiques.

Moïse et son peuple
« Je ne puis pas, à moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi » (Nombres, XI, 14).

Moïse dans le Deutéronome
« Il ne s'éleva jamais en Israël de prophète semblable à Moïse qui ait vu le Seigneur face à face, ni qui ait fait des miracles et des prodiges pareils à ceux que Dieu opéra par son intermédiaire... » (Deutéronome, XXXIV, 10-12).

Référence
Neher (A.), *Moïse et la vocation juive*, Paris, 1955.

Même si son existence historique est incertaine, même s'il est douteux qu'il ait été l'auteur du Pentateuque (v. *Bible*), encore que l'on considère aujourd'hui que des textes comme le Code de l'Alliance et le Décalogue, constituant la Loi d'Israël, ont certainement été conservés par la Tradition tels qu'il les avait promulgués, Moïse n'en reste pas moins un personnage nettement caractérisé en tant que chef et guide spirituel d'Israël.

Selon l'Exode et le Deutéronome, né en Égypte et élevé à la cour du pharaon, il se fit le défenseur de son peuple exilé et opprimé. Dans le désert du Sinaï, où il dut se réfugier à l'âge de quarante ans, Moïse reçut les ordres de Yahweh, apparu dans le « Buisson ardent ». Revenu en Égypte, il réveilla la conscience nationale des Israélites et les convainquit de retourner dans leur patrie. Après leur avoir fait passer la mer Rouge, Moïse les conduisit au pied du Sinaï, sur lequel, par son intermédiaire, Yahweh fit alliance avec Israël et lui donna sa Loi, le Décalogue. Mais, repoussés lorsqu'ils voulurent pénétrer en Palestine, les Israélites durent errer dans le désert pendant quarante ans, et Moïse eut la plus grande peine à réprimer leur rébellion. Après quoi, s'étant établis dans l'oasis de Cadès, ils reprirent leur marche au bout de trente-sept ans et atteignirent la vallée du Jourdain. Mais Moïse, âgé de cent vingt ans, put seulement, avant de mourir, contempler de loin la Terre promise, où son peuple allait enfin pénétrer.

■ L'enseignement

Moïse ne fut pas seulement un conducteur d'hommes et le législateur d'Israël, mais son intercesseur auprès de Dieu. Il s'est entretenu avec Lui et Dieu lui a révélé son mystère et son nom : « Je suis Celui qui suis », ce que traduit le mot Yahweh. Initié progressivement par Dieu lui-même, porteur de la Lumière divine qu'il doit faire rayonner sur les hommes, Moïse apparaît dans la Bible comme le véritable fondateur du judaïsme ; il en a institué le rituel traditionnel, centré sur l'Arche d'alliance contenant les « tables de la Loi » et a créé le sacerdoce des grands prêtres, chargés de l'assurer. Considéré comme le premier des Prophètes par les chrétiens et les musulmans comme par les juifs, celui qui vit le Seigneur face à face et en porta chez les hommes le reflet lumineux n'a pas cessé d'inspirer artistes et penseurs : à la Renaissance, Michel-Ange ; à l'époque contemporaine, Sigmund Freud.

Monachisme

Une vie consacrée à Dieu

Vivre en Dieu, mais au service de tous les hommes, tel est l'idéal monastique dans toutes les religions. Centres de prière et de contemplation, les monastères furent des pépinières de maîtres spirituels.

De tout temps et dans tous les pays, des hommes se sont séparés du monde, afin de mener une vie tout entière consacrée à Dieu ; ce sont les moines (du grec *monos*, « seul »). Cependant, même solitaire, le moine ne se sent pas coupé du reste des hommes, il prie pour eux et espère leur servir d'exemple. A côté des ermites, ou « anachorètes », il a partout existé des « cénobites », vivant en communauté.

■ Dans le christianisme

Le judaïsme connut certaines formes de vie monacale, chez les esséniens par exemple, puis plus tard, aux environs d'Alexandrie, chez les thérapeutes, communauté d'ascètes juifs, qui servirent peut-être d'exemples aux premiers moines chrétiens d'Égypte. Mais le monachisme chrétien découle directement des paroles de Jésus : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se charge de la croix et me suive », que les premiers chrétiens mirent en pratique, souvent rassemblés en petites communautés à l'écart du monde. A partir du IVe s., ce courant prit une grande ampleur. D'abord religion de martyrs, le christianisme, devenu le culte officiel de l'Empire, avait beaucoup perdu de son héroïque ferveur. Afin de le vivre plus parfaitement, des hommes se retirèrent dans le désert, au Proche-Orient et surtout en Basse-Égypte, vivant en ermites et se livrant à un ascétisme extrêmement rigoureux, à l'exemple de saint Antoine (vers 250-356), le « Père des moines », tandis que saint Pacôme (mort en 348) fondait les premiers monastères voués à la prière et au travail en commun. On y était admis après avoir prononcé les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté (v. *Pères du désert*). Dès le IVe s., Basile de Césarée leur donna des règles encore en usage aujourd'hui dans l'Église d'Orient. Ces communautés régulières, dont l'institution était soumise à l'autorisation de l'évêque, étaient dirigées par un higoumène (guide), assisté d'un économe. Elles jouèrent un grand rôle dans la vie religieuse de l'Empire byzantin, en maintenant leur autonomie, alors que le clergé séculier dépendait du pouvoir impérial.

En dehors de ces grands monastères subsista un grand nombre d'ascètes isolés, tels les « stylites », qui passaient leur vie perchés sur une colonne. Dans la péninsule du mont Athos, au nord de la Grèce, où ermites et cénobites s'établirent à partir du Xe s., ont subsisté certaines des formes archaïques de la vie contemplative. Les moines sont l'objet d'une particulière vénération dans l'Église orthodoxe, et les évêques sont toujours choisis parmi eux.

Le moine chrétien
« Moine est celui qui est séparé de tous et uni à tous » (Évagre le Pontique, IVe s.).

« La pauvreté monastique est la nourrice de la philosophie » (Basile de Césarée, IVe s.).

« Voilà les anges de la terre [...], la chasteté (les rend) aptes à agir en toutes choses comme s'ils n'avaient point de corps, comme si déjà le ciel leur était échu ; comme s'ils avaient obtenu déjà l'immortalité » (Jean Chrysostome, IVe s.).

Bientôt l'Occident suivit l'exemple de l'Orient, mais le cénobitisme y prédomina très vite. En Gaule, saint Martin, qui évangélisait les campagnes encore païennes, fonda Ligugé, près de Poitiers (vers 363), puis, devenu évêque de Tours, Marmoutier, non loin de sa cité épiscopale, sur l'autre rive de la Loire. Jean Cassien, après avoir visité les monastères de Palestine et d'Égypte, créa l'abbaye Saint-Victor de Marseille (vers 415). Au VIe s., Benoît de Nursie établit la règle qui fit désormais autorité, tandis que des moines, surtout irlandais, évangélisaient l'Europe païenne. La fondation de Cluny, en 909, puis celle de Cîteaux, en 1098, et l'action de Bernard de Clairvaux donnèrent un extraordinaire essor au monachisme, qui se diversifia au cours des siècles en une multitude de congrégations répondant à la diversité des vocations. Ainsi, un renouveau de la vie érémitique fut à l'origine, au XIe s., de l'ordre des Chartreux en France et de celui des Camaldules en Italie. Pendant tout le haut Moyen Âge, les monastères, situés à l'écart dans des lieux déserts, furent des foyers de vie non seulement spirituelle mais intellectuelle, en préservant l'ancien savoir.

Au XIIIe s., le développement de la vie urbaine entraîna la formation des ordres mendiants, les Frères mineurs ou Franciscains (v. *François d'Assise*) et les Frères prêcheurs ou Dominicains (v. *Dominique de Guzmán*). Leurs couvents s'établirent au cœur des villes, tandis que les moines parcouraient le pays en prêchant. Au XVIe s., afin de répondre aux nécessités de la Contre-Réforme, furent créés plusieurs ordres actifs de clercs réguliers, le plus célèbre d'entre eux étant la Compagnie de Jésus (v. *Ignace de Loyola*).

Pendant tout l'Ancien Régime, la plus grande partie de l'enseignement se trouvait entre les mains des ordres religieux, qui furent à l'origine des universités médiévales, telle la Sorbonne à Paris, fondée en 1253 par Robert de Sorbon, et qui, jusqu'à la Révolution française, fut une faculté de théologie. Mais, dès le XVIe s., la plupart des monastères entrèrent dans une progressive décadence, du fait, d'une part, des vocations forcées, d'autre part, de la pratique de la « commende » qui octroyait à des laïcs la jouissance du temporel des abbayes. En 1792, toutes les congrégations furent supprimées. Elles reprirent vie au XIXe s., et l'on compte aujourd'hui dans le monde plus de 200 000 moines catholiques, dont 10 000 bénédictins, 6 000 cisterciens, 4 000 franciscains, 8 000 dominicains et 27 000 jésuites.

■ Dans l'islam

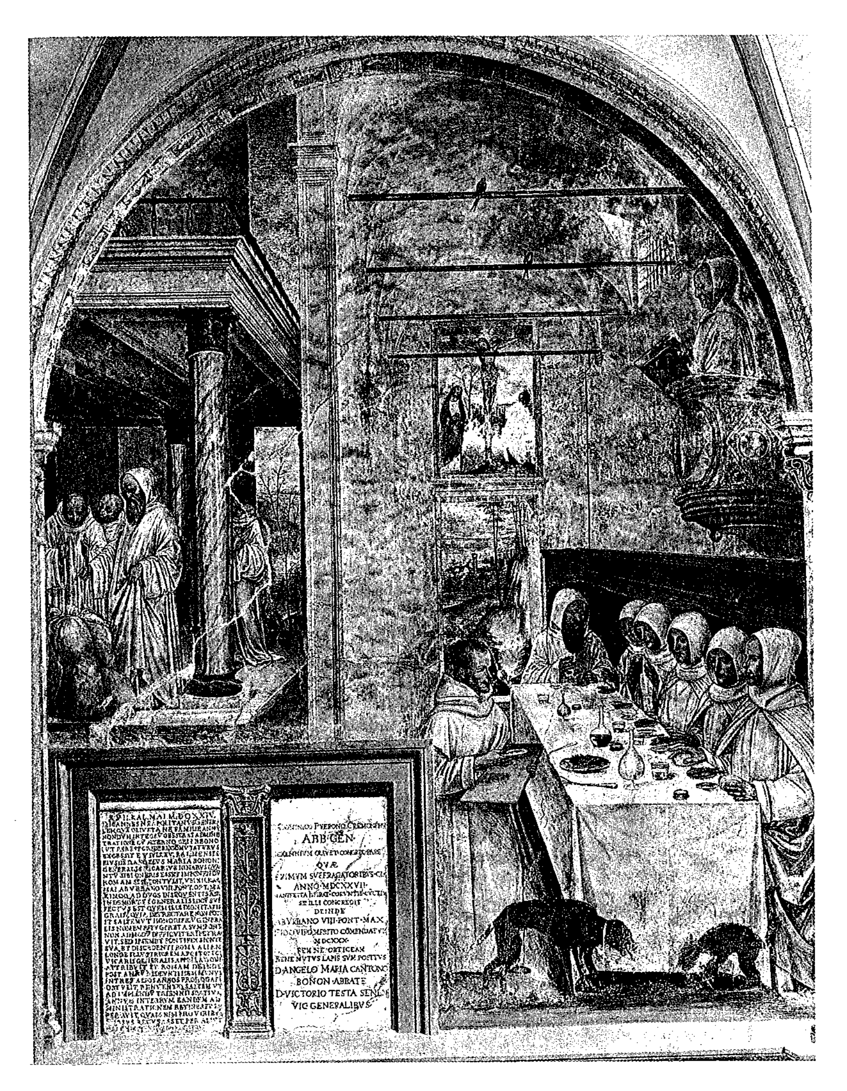
Bien que l'islam soit en principe opposé au monachisme, le soufisme a donné naissance, dès le VIIIe s., à des communautés spirituelles, devenues, aux XIe-XIIIe s., des confréries (v. *Tarîqa*) ; plusieurs d'entre elles ont survécu jusqu'à nos jours et exercent encore leur influence. La plus célèbre est celle des Mawlawiya (derviches tourneurs), fondée par Djalâl ad-Din Rûmî. Autour d'un maître, le cheikh, se réunissent les disciples ; certains ne le quittent pas, mais la plupart ne viennent faire retraite que pour un temps.

■ Dans l'hindouisme

L'Inde brahmanique n'a guère connu de vie cénobitique. En revanche, il arrivait souvent qu'un pieux Hindou se retirât dans la forêt pour y finir ses jours en ermite. Quant aux *sannyâsin*, ils avaient, eux, rompu

Références

Festugière (A.-J.), *Les Moines d'Orient*, 5 vol., Paris, 1961-1965.
Décarreaux (J.), *Les Moines et la civilisation en Occident*, Grenoble, 1962.
Anawati (G.C.) et Gardet (L.), *Mystique musulmane*, 2e édition, Paris, 1968.
Gonda (J.), *Les Religions de l'Inde*, t. II, Paris, 1965.
Bareau (A.) et collaborateurs, *Les Religions de l'Inde*, t. III, Paris, 1966.
Bareau (A.), *La Vie et l'organisation des communautés bouddhiques de Ceylan*, Pondichéry, 1957.
Shibata (M.), *Dans les monastères zen du Japon*, Paris, 1975.



Saint Benoît recevant un don de farine pour son monastère, et moines écoutant une pieuse lecture au cours de leur repas. Fresque du Sodoma à l'abbaye de Monte Oliveto Maggiore, 1505-1508.

L'idéal monastique du bouddhisme
« Délivré, délivre ; arrivé sur l'autre rive, fais y arriver les autres ; consolé, console ; parvenu au parfait nirvâna, fais y parvenir tes semblables » *(Vinaya)*.

tout lien avec le monde et vivaient en moines errants et mendiants.

Au VIIIe s., Shankara, puis, au XIIe, Râmânuja créèrent deux ordres, soumis à une règle et reclus dans des monastères *(matha)*, dont le statut se rapproche de celui des moines d'Occident. Il en va de même de la « Mission Râmakrishna », fondée en 1897 par Vivekânanda. Formée de moines, portant le titre de *swami*, elle compte aujourd'hui quatre-vingts centres tant en Inde qu'à l'étranger. Enfin, autour d'un guru se rassemblent souvent des disciples qui, vivant en communauté, forment un âshram ; certains d'entre eux sont des renonçants, appelés *sâdhu*.

■ Dans le bouddhisme

Dès l'époque de la prédication du Bouddha, le bouddhisme fut essentiellement une religion de moines. Ceux-ci, les mendiants *(bikshu)*, menaient une existence d'ascètes errants, mais se rassemblaient pendant les trois mois de la saison des pluies, pratiquant, à l'exemple de leur maître, la pauvreté absolue, la chasteté et la compassion envers tous les êtres. Vivant des offrandes des fidèles, ils leur prêchaient en échange la doctrine. Dans le *sangha* (communauté), était abolie toute distinction de caste. Dès son admission au noviciat, le futur moine choisissait un directeur spirituel qui lui expliquait les textes sacrés et le guidait dans ses exercices de méditation. Cette éducation, fondée sur le développement de l'intuition personnelle, a été transmise de génération en génération depuis le Bouddha lui-même. Dans tous les pays bouddhistes, l'enseignement donné par les moines a toujours eu une très grande importance à tous les niveaux, de l'école de village jusqu'aux grandes universités, telle, en Inde jadis, celle de Nalanda, ou, avant l'invasion chinoise, celles du Tibet qui abritaient souvent plusieurs centaines d'étudiants.

Ce sont des moines qui répandirent la doctrine dans toute l'Asie du Sud-Est, en Chine, au Tibet et au Japon. Il y apparut bientôt des monastères permanents, surtout au Tibet, où les chefs des grands ordres religieux (v. *Lamas*) exercèrent aussi le pouvoir civil. En Chine, où le monachisme bouddhique joua jadis un rôle social et politique, les monastères, fermés lors de la révolution maoïste, ont commencé depuis quelques années à se repeupler. Au Japon, les ordres monastiques sont encore nombreux et les moines y jouent souvent un rôle comparable à celui des prêtres dans les autres religions. En Thaïlande et en Birmanie subsiste la coutume pour les laïcs de faire dans les monastères un noviciat temporaire et par la suite de fréquents séjours. Les moines bouddhiques ne prononcent pas de vœux perpétuels, ils demeurent toujours libres de retourner à la vie laïque. Selon la règle, ils ne possèdent qu'un très petit nombre d'objets personnels : les trois pièces de vêtement, un bol, un peigne et un éventail, parfois une ombrelle ou un parapluie. En revanche, les monastères ne sont pas clos et, en dehors des offices, les moines disposent de leur temps à leur gré, sauf en période de retraite. Il existe aussi des nonnes, mais en nombre moindre. Les maîtres spirituels du bouddhisme furent presque toujours des moines.

Les moines du Tibet
« L'éducation cléricale produisait une petite élite de lettrés, un grand nombre [...] d'aimables et joyeux bons vivants, plus quelques mystiques qui passent leur vie en de continuelles méditations dans leurs ermitages du désert » (Alexandra David-Neel, *Mystiques et magiciens du Tibet*).

Münzer et les anabaptistes

1489 (?), Stolberg (Harz) — Mülhausen (Thuringe), 1525

Les extrémistes de la Réforme

Rejetant toute autorité, civile comme religieuse, les anabaptistes voulaient instaurer une nouvelle société évangélique, destinée à préparer le prochain retour du Christ.

Ainsi dénommés en raison d'une des particularités de leur doctrine qui, réprouvant le baptême des enfants, n'admet que celui des adultes ayant fait profession de foi, les anabaptistes représentent un courant qui, poussant à l'extrême l'élan de libération né de la Réforme, ne reconnaît plus que la relation personnelle de l'âme avec Dieu et prétend instaurer une théocratie égalitaire. S'attaquant à l'ordre social existant, ce mouvement, bientôt répandu en Allemagne, en Suisse et en Hollande, fut persécuté aussi bien par les réformateurs que par les catholiques.

■ La « Ligue des élus »

Le premier groupement d'anabaptistes semble avoir été celui qui apparut vers 1521, en Saxe, autour de Thomas Münzer. Moine augustin influencé par la mystique allemande médiévale, celui-ci, ayant rencontré Luther en 1519 à Leipzig, prêcha à Zwickau la révolte contre le pouvoir civil et la création d'une nouvelle société évangélique. Désavoué par Luther, Münzer dut s'enfuir et fonda en 1523, à Allstedt, une « Ligue des élus » qui se joignit à la révolte sanglante, dite « guerre des Paysans ». Celle-ci fut écrasée en 1525 et Münzer décapité.

Mais l'un de ses disciples, le Souabe Melchior Hoffmann (1495-1543), prêcha l'anabaptisme aux Pays-Bas, en Allemagne du Nord, en Scandinavie et dans la vallée du Rhin, insistant sur l'urgence de la conversion dans l'attente de la parousie (retour du Christ). Le baptême étant le sceau des élus, lui-même le reçut en 1530 à Strasbourg, qui, selon lui, serait le lieu de la parousie, qu'il fixa successivement à plusieurs dates différentes. Il mourut en 1543 dans cette ville, sans avoir vu se réaliser ses prophéties.

A la suite de sa prédication, Bernard Rothmann, ex-prêtre catholique de Münster en Westphalie, voulut faire de cette cité vers laquelle affluaient des anabaptistes venus d'Allemagne et de Hollande la Jérusalem céleste. Les chefs du mouvement hollandais, Jean Matthijs (mort en 1534), puis Jean de Leyde, y établirent une dictature théocratique, adonnée à la violence et à la luxure, qui fut détruite en juin 1535 par une alliance des princes protestants et des évêques catholiques. Jean de Leyde fut brûlé, ses adeptes moururent torturés et massacrés.

Ne survécut que l'anabaptisme pacifique, issu d'une dissidence de certains disciples de Zwingli, qui, réprimé par lui à Zurich, gagna l'Allemagne du Sud et la Hollande, où Menno Simons devint le chef du mouvement.

Références
Bloch (E.), *Thomas Münzer, théologien de la révolution*, Paris, 1964.
Cohn (N.), *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, traduction française, Paris, 1964.

Mystères

Révélation de l'ineffable

Réservés à des initiés voués au silence, les mystères ont joué dans toute l'Antiquité le rôle de guides spirituels secrets.

Si l'influence des mystères a été considérable, elle demeure difficile à évaluer, la règle du secret ayant été généralement observée. Presque tous sont d'origine orientale, égyptienne (Isis et Osiris), phrygienne (Cybèle et Attis), phénicienne (Adonis), iranienne (Mithra), mais, à partir de l'époque hellénistique, les mystères ont envahi le monde gréco-romain en tant que religion de salut, offrant à leurs adhérents une garantie d'immortalité. Il s'agissait donc d'un retour vers des pratiques et des croyances archaïques que le culte officiel avait peu à peu éliminées. Si de ces religions nous connaissons les manifestations publiques, il n'en va pas de même des rituels secrets, sur lesquels nous ne possédons d'informations que fragmentaires et énigmatiques.

■ Les mystères d'Éleusis

Bien plut tôt, dans la Grèce ancienne, existaient déjà des associations secrètes qui évoquaient les mystères révélés par différents personnages divins : Zeus en Crète, Dionysos, les cabires, les corybantes, etc. Aucune d'entre elles n'eut la renommée des mystères d'Éleusis, qui se célébrèrent pendant près de deux mille ans et auxquels fut initiée presque toute l'élite de la Grèce, en particulier la plupart des écrivains et des philosophes, et par la suite un grand nombre de Romains. Le sanctuaire d'Éleusis, fondé vers le XVe s. av. J.-C., fut brûlé en 396 par Alaric, roi des Goths.

Les mystères ne nous sont connus que par de rares allusions des auteurs grecs et latins, et aussi par les renseignements transmis par les Pères de l'Église — donc suspects. En grec, le pluriel *tâ mystéria* vient du verbe *myo*, « fermer la bouche », qui a donné *myésis*, « initiation », et *mystès*, le « myste », initiateur ou initié aux mystères, ce qui se réfère à l'obligation absolue du silence rituel. Les Grecs, en effet, estimaient que les enseignements les plus sacrés ne pouvaient être communiqués qu'à ceux qui étaient passés du monde profane au monde divin grâce à l'initiation. De la même façon, non seulement les oracles, mais beaucoup de poètes et la plupart des philosophes usaient de symboles, d'allégories et parfois d'énigmes tels qu'ils n'étaient compris que de ceux qui en étaient dignes.

Les mystères d'Éleusis procèdent du mythe de Déméter. La déesse, ayant perdu sa fille Koré (Perséphone), enlevée par Pluton (Hadès), dieu des Enfers, et ayant appris que Zeus lui-même avait décidé cette union, résolut de ne pas regagner l'Olympe. Prenant l'apparence d'une vieille femme, elle s'arrêta à Éleusis, où elle accepta de nourrir le dernier-né de la reine, Démophon. Afin de rendre l'enfant immortel et éternellement jeune, elle le cachait la nuit dans les braises du foyer. La reine,

D'Olympiodore :
« A la façon de Koré, l'âme descend dans le monde de la génération... Elle remonte vers ses propres origines avec Déméter. »
« Le but des initiations est de faire remonter les âmes vers cette fin, là d'où elles ont fait leur première descente au commencement. »

Mystères d'Éleusis
Bas-relief d'Éleusis représentant Déméter et sa fille Perséphone encadrant le jeune Triptolème ; vers 440 av. J.-C.
(Réplique romaine du Metropolitan Museum of Art, New York ; original au Musée national d'Athènes.)

De Sophocle :
« Trois fois heureux ceux des mortels qui, après avoir contemplé ces mystères, s'en iront chez Hadès ; eux seuls y pourront vivre ; pour les autres, tout sera souffrance. »

l'ayant découvert, s'affola, interrompant ainsi ce processus d'immortalisation. La déesse, apparue dans toute sa splendeur, déplora l'aveuglement des hommes et demanda qu'on élevât un temple et un autel, où elle enseignerait ses rites aux humains. Puis, ayant obtenu de Zeus le retour de Perséphone qui ne passerait plus que les quatre mois d'hiver auprès d'Hadès et le reste de l'année à la surface du sol, Déméter regagna l'Olympe, tandis que la terre desséchée reverdissait. Mais, à l'avenir, une déesse olympienne bienveillante régnerait sur les Enfers et y accueillerait les initiés. Dès lors furent honorées à Éleusis les deux déesses de la terre féconde.

Ce mythe de fondation permet d'approcher la signification probable des mystères ; il s'agirait, après des purifications préalables, d'un processus de régénération, de modification radicale de la condition humaine, grâce auquel l'initié recouvrait une immortalité perdue, devenue seulement potentielle. Les mystères procuraient donc aux individus les plus évolués spirituellement ce que la religion officielle ne pouvait leur donner ; ils en étaient le complément et l'on comprend à la fois l'attrait qu'ils exercèrent et le secret que l'on gardait sur eux.

Les candidats aux initiations éleusiniennes, ouvertes à tous ceux qui parlaient grec, hommes et femmes, y compris les esclaves, et ne s'étaient pas souillés d'un meurtre, devaient participer d'abord, au printemps, aux « petits mystères », rites purificatoires, dirigés par un mystagogue, avant de se présenter aux « grands mystères » qui avaient lieu à l'automne et duraient huit jours ; ils comprenaient un bain rituel dans la mer, une procession solennelle qui se rendait d'Athènes à Éleusis, suivie d'une journée de jeûne et de purification, culminant, après un discours de l'hiérophante qui présidait aux mystères, dans la révélation soudaine d'objets sacrés, violemment éclairés, l'*epopteia,* accessible seulement à ceux qui avaient été initiés l'année précédente.

■ Le séjour des bienheureux

La nature de ces objets non plus que les différentes formules qui sont parvenues jusqu'à nous n'ont pu être déchiffrées. Pourtant, la proclamation par l'hiérophante, au cours de la nuit de l'*epopteia,* « dans un feu éblouissant » : « L'auguste Brimô (la Puissante) a enfanté un fils sacré Brimos (le Puissant) », ne peut s'expliquer que par la seconde naissance de l'initié, en tant que Démophon immortalisé par Déméter. De plus, selon un texte ancien, les épreuves préalables de l'épopte auraient simulé les expériences de l'âme, immédiatement après la mort, errant dans les ténèbres, et assaillie par toutes sortes de terreurs, avant d'être éblouie par une clarté soudaine et d'apercevoir le séjour des bienheureux. Tout laisse donc à penser qu'il s'agissait d'un processus de mort suivie d'une renaissance, tel qu'on en trouve dans la plupart des religions traditionnelles. De ce fait, les mystères peuvent non seulement se comparer aux initiations égyptiennes en Abydos, mais être rapprochés des pérégrinations de l'âme, telles que les décrivent aussi bien le *Livre des morts* égyptien que le *Bardo Thödol* tibétain.

Références
Magnien (V.), *Les Mystères d'Éleusis,* Paris, 1949.
Méautis (G.), *Les Dieux de la Grèce et les mystères d'Éleusis,* Paris, 1959.

Mystique

La forme la plus élevée de la spiritualité

Le mystique ne recherche, en son intériorité la plus intime, que la rencontre et l'union avec Dieu. Généralement tenu en suspicion en Occident, il est en Orient vénéré comme un modèle.

Mystique vient du grec *mystikos,* « qui concerne les mystères », issu lui-même de *mystès,* « l'initié, ou l'initiateur aux mystères ». Il ne faut pas oublier cette connotation originelle lorsqu'on parle de mystique. Dans le sens où on l'entend d'ordinaire, la mystique se distingue de la religion en ce que, par-delà les formes institutionnalisées de cette dernière, elle est une quête personnelle du Dieu caché qui réside dans le cœur de chacun, mais ne se révèle qu'au terme d'un long travail intérieur aboutissant au parfait renoncement à soi-même. C'est là un phénomène qui transcende toute limite, religieuse comme rationnelle, et ne peut être expliqué du dehors. Il ne saurait être compris s'il n'est éprouvé. Il s'agit donc effectivement d'un mystère.

La voie mystique n'est accessible qu'au très petit nombre de ceux qui se sont sentis appelés et ont répondu à cet appel. Elle comporte bien des périls, car non seulement cette rencontre, cette union, peut n'être qu'illusoire, mais, étant par elle-même dépassement de la condition normale de l'être humain, elle en fait en quelque sorte éclater les cadres. Aussi la mystique a-t-elle suscité la méfiance des religions, que le mystique, contre son gré, compromet dans la mesure où son expérience échappe à tout contrôle, à toute règle. Cette résistance est tout à fait évidente dans les trois monothéismes, et particulièrement dans le christianisme et l'islam. Durant leur vie, la plupart des mystiques ont suscité défiance et humiliation, et ils furent souvent condamnés, tel Maître Eckhart, réduits au silence, comme Jakob Böhme, persécutés, comme saint Jean de la Croix, parfois même martyrisés, tel Hallâj, quitte à être après leur mort donnés en exemple aux croyants.

■ L'itinéraire du mystique

La voie mystique constitue un très long parcours, semé de difficultés et d'embûches. Son point de départ est un appel ressenti au plus profond de l'âme et si impérieux que l'on ne peut s'y dérober, suivi d'une conversion qui fait se retourner du dehors vers le dedans et découvrir son noyau divin, la présence de Dieu en soi. Mais une telle certitude ne peut être acquise qu'au terme d'une patiente ascèse, grâce à la prière, à la contemplation et à l'oraison dont Angèle de Foligno a pu écrire : « Par l'oraison, tu es illuminé, par l'oraison tu es uni à Dieu. »

A ce stade, l'assistance d'un guide spirituel est indispensable, mais, par la suite, l'expérience s'approfondissant, c'est seul que le mystique poursuit

De Denys l'Aréopagite
(Ve-VIe s.) :
« Le mystique est élevé au rayon surnaturel de la ténèbre divine, au-delà de tout ce qui est sensible et intelligible. Si, en voyant Dieu, on comprend ce que l'on voit, ce n'est pas Dieu que l'on contemple, mais quelqu'une des choses qui viennent de Lui et que nous ne pouvons connaître. »

De Hallâj
(vers 857-922) :
« Je t'appelle [...] non, c'est Toi qui m'appelles. Toi ! Comment t'aurais-je parlé à Toi, si Tu ne m'avais pas parlé à moi ? »

D'Angèle de Foligno
(vers 1260—1309) :
« Rien ne nous est nécessaire que Dieu. Trouver Dieu, c'est recueillir notre âme en lui. »

De Maître Eckhart
(vers 1260-1327) :
« Laisse cette voix éternelle crier en toi comme il lui plaît, et sois un désert de toi-même et de toutes choses. »

De Râmakrishna
(vers 1838-1886) :
« Il suffit d'aimer fortement quelque chose, la musique, le soleil ou un petit enfant, pour entendre l'appel divin, pour que la grâce abonde. »

sa route. Il peut alors traverser de longues périodes d'aridité extrême, de doute et presque de désespoir, si bien décrites par saint Jean de la Croix. De telles épreuves correspondent aux obstacles qui séparent encore l'âme de Dieu jusqu'à ce que l'être parvienne à l'état de dépouillement, de vide intérieur et de silence au sein desquels seulement peut s'entendre la Voix, au cours de l'extase intérieure née d'une soudaine illumination.

Quant aux accidents psycho-physiologiques sur lesquels on n'a que trop insisté, outre le fait qu'ils peuvent se produire chez les êtres qui ne recherchent nullement l'union divine, ils sont considérés par les mystiques eux-mêmes comme des épiphénomènes résultant de la faiblesse humaine et qui n'authentifient en aucune manière leur expérience. Il en va de même des prétendus « pouvoirs » surnaturels, qui ne peuvent constituer que de dangereux obstacles, voire même des pièges. Ce qui peut, sur ce point, prêter à confusion est le langage, nécessairement transposé, dont se sert le mystique pour tenter de communiquer des situations en soi ineffables, et, en particulier, l'usage d'un vocabulaire amoureux, justifié dans la mesure où la mystique est amour, mais amour de Dieu, de la part divine seule perçue par le mystique chez l'autre et dans la création. Il importe de ne pas confondre mystique et mysticisme. De connotation nettement péjorative, ce dernier mot désigne dans le langage courant une attitude antirationaliste, sentimentale et le plus souvent inconsistante, ou encore un attachement fanatique et irraisonné à une doctrine ou à un parti. Ces deux aspects du mysticisme n'ont évidemment aucun rapport avec la véritable mystique.

■ L'expérience du divin en Orient

Les concepts grâce auxquels nous avons essayé de définir le phénomène mystique, tel qu'il se manifeste en Occident, ne sont pas tout à fait applicables aux grandes traditions orientales, hindouisme et bouddhisme. En leur sein, il n'existe en effet aucune opposition, ni même aucune distinction véritable, entre religion et mystique ; ce dernier terme n'a d'ailleurs pas d'équivalent en Orient, la religion y étant par elle-même expérience du divin, communication et fusion avec lui. Le « délivré vivant », celui qui a renoncé à lui-même, y est aujourd'hui encore admiré et vénéré comme un modèle. Sa quête est toute métaphysique, elle ne vise pas à s'unir à un dieu personnel, mais à faire retour à l'Unité primordiale. Dans ces traditions, on peut aborder la voie mystique grâce à des disciplines éprouvées et souvent très rigoureuses ; elles comportent un long apprentissage sous la direction d'un maître, et qui est généralement sanctionné par des initiations successives. Ainsi en va-t-il par exemple des yogas, du tantrisme, du Vajrayâna tibétain, du tch'an chinois et du zen japonais.

Quoi qu'il en soit de ces différences, la plupart des maîtres spirituels furent presque toujours, en Occident comme en Orient, de grands mystiques. L'enseignement qu'ils avaient pour mission de répandre ne prenait toute sa valeur que parce qu'il s'était transformé en expérience personnelle. C'est seulement après avoir parcouru eux-mêmes la voie qu'ils étaient devenus aptes à y guider les autres.

Références
Otto (R.), *Mystique d'Orient et mystique d'Occident*, traduction française, Paris, 1951.
Gardet (L.) et Anawati (G.C.), *Mystique musulmane*, Paris, 1961.
Orcibal (J.), *Saint Jean de la Croix et les mystiques rhéno-flamands*, Paris, 1962.

Nâgârjuna

Vidharba — Nâgârjunikonda (Inde du Sud), IIe siècle (?)

Le plus profond des penseurs bouddhistes

Par sa doctrine de la Vacuité, Nâgârjuna a donné à l'enseignement du Bouddha un nouvel élan dont les effets se font encore sentir.

La vie de Nâgârjuna ne nous est connue que par deux récits tardifs ; le plus ancien fut traduit du chinois par Kumârajiva en 405. Issu d'une famille de brahmanes, Nâgârjuna naquit dans le sud de l'Inde. Encore enfant, il étudia les *Veda* (v. *Hindouisme*) et s'initia à toutes les sciences, y compris la magie. Très jeune, il se convertit au bouddhisme et prononça les vœux monastiques. Ayant parfaitement maîtrisé la totalité du canon bouddhique, mais désirant acquérir plus de savoir, Nâgârjuna se rendit dans l'Himalaya. Il y rencontra un très vieux moine qui lui confia les sûtras du mahâyâna, puis le roi des serpents *(nâgarâja)* lui remit la *prajnapâramitâ*, révélation authentique du Bouddha, qui estimait qu'elle ne pouvait être comprise de son vivant. Cette légende a évidemment pour but de rattacher le mahâyâna aux enseignements de Çâkyamuni.

Quoi qu'il en soit, Nâgârjuna, philosophe génial, fut très vite considéré par les bouddhistes comme un de leurs plus grands maîtres. Les docteurs de l'université de Nalanda, foyer de la spiritualité bouddhiste du Ve au XIIe s., affirmaient descendre de lui. De même, dans le tch'an, très influencé par sa doctrine du Vide, il est considéré comme le quatorzième patriarche après le Bouddha.

■ L'œuvre

Immense, elle comprend, outre les textes de base de l'école Mâdhyamaka : la « Voie du milieu » *(Mâdhyamakaçâstra)* et la « Grande Vertu de sagesse » *(Mahâprajnâpâramitâçâstra)*, des traités tantriques, tel le *Compondium des sûtras (Sûtra samuccaya)*, un recueil de quatre hymnes *(Catuhstava)*, enfin des œuvres de direction spirituelle, dont la célèbre « Lettre à un ami » *(Suhrrleka)*.

■ L'enseignement

Pour Nâgârjuna, « l'enseignement du Bouddha se rapporte à deux sortes de vérité, la vérité relative, conditionnelle, et la vérité transcendante, absolue ». La première, celle des apparences illusoires, est produite par l'ignorance et nous dissimule la vérité ultime qui seule peut conduire à la délivrance, mais échappe au langage. Les phénomènes, étant impermanents, ne peuvent qu'être vides de substance ; le reconnaître, c'est parvenir à l'Éveil, tout en comprenant qu'« il n'y a rien qui différencie le samsâra du nirvâna ». La doctrine de la Vacuité *(sûnyavada)* n'est point un nihilisme, elle inaugure la « voie moyenne » qui ne nie pas plus qu'elle n'affirme. Elle n'est même pas une philosophie, mais la formulation de l'expérience spirituelle la plus haute.

Le Vide
« En vérité, toutes les choses sont indicibles, vides, apaisées et pures. Ceux qui les voient ainsi sont dignes d'être nommés bouddha et bodhisattva. »

Références
Lamotte (E.), *Le Traité de la Grande Vertu de sagesse*, 4 vol., Louvain, 1966-1976 ; *La Lettre à un ami du supérieur Nâgârjuna*, édition Dharma, Peymeinade, 1981.

Néo-platoniciens

Les héritiers de la pensée de Platon

Ces philosophes d'origine orientale donnèrent des prolongements mystiques à la pensée du maître et furent les derniers guides spirituels de l'Antiquité.

Porphyre,
« Le plus savant des philosophes... » (saint Augustin).

Fondée par Plotin (205-270 apr. J.-C.), cette école qui marque la fin de l'Antiquité païenne se prolongea jusqu'au début du VIe s. S'appuyant sur une exégèse particulière du *Parménide* de Platon, elle reconnaît l'existence d'un principe absolu et ineffable, l'« Un » ou le « Bien ».

Disciple de Plotin, dont il publia la *Vie*, mais auteur d'une œuvre personnelle vaste et variée, comprenant plus de soixante-dix titres, dont nous ne possédons qu'une très petite partie, Porphyre (234, Tyr — Rome, env. 310) était d'origine phénicienne. Venu étudier le platonisme à Athènes, il fut attiré par la réputation de Plotin dont il devint, à Rome, le disciple. Mais l'enseignement de son maître provoqua en lui une telle tension nerveuse qu'il songea au suicide. Plotin lui conseilla alors de voyager et Porphyre se rendit en Sicile. Après la mort de Plotin, il revint à Rome afin d'assurer sa succession.

Philosophe néo-platonicien, Porphyre demeure un Oriental, préoccupé toute sa vie par les problèmes religieux, bien qu'il ait affirmé que les religions ne s'adressaient qu'à des divinités inférieures, tandis que la philosophie, les transcendant toutes, est véritablement le culte du Dieu suprême et unique. Seul, le philosophe peut espérer être délivré du cycle des naissances et des morts. Cette position conduisit Porphyre à s'attaquer au christianisme. Pour lui, l'enseignement déformé de Jésus donne de Dieu une image indigne et absurde. Son traité *Contre les chrétiens* (268), qui apportait des arguments à la persécution, fut détruit sous Constantin. Mais, paradoxalement, les autres livres de Porphyre, dont *Sur l'abstinence de la chair, Sur le retour de l'âme* et surtout l'*Isagoge* (introduction aux *Catégories* d'Aristote), ont exercé un grand ascendant sur la spiritualité chrétienne par l'intermédiaire de saint Augustin, puis sur la philosophie et même l'ascétisme médiévaux, ainsi que sur les néo-platoniciens arabes. On a pu affirmer que sa formulation très originale de l'unité et de l'activité de l'Être « a marqué définitivement la pensée philosophique de l'Occident ».

De Porphyre :
« L'un, qui est au-delà de la substance et de l'étant, n'est ni étant ni substance, mais plutôt il agit et il est lui-même l'agir pur, en sorte qu'il est l'Être, l'Être qui est avant l'étant et comme l'Idée de l'étant. »

■ Jamblique

Disciple de Porphyre, Jamblique (v. 250-v. 330) était syrien. Après avoir étudié à Rome, qui n'était déjà plus la capitale intellectuelle de l'empire, il regagna son pays natal et ouvrit une école. Avec lui, le néo-platonisme s'orientalisa plus encore, et engloba aussi la doctrine de Pythagore, dont Jamblique se proclamait le disciple et dont il écrivit la *Vie*. Son œuvre, qui veut concilier des apports très différents, afin de revigorer le paganisme, est de ce fait quelque peu disparate. Si, dans *De la science mathématique en général,* Jamblique affirme l'étroite parenté qui unit l'âme et les mathématiques, en tant que transition du sensible à l'intelligible, dans *Les Mystères de l'Égypte,* où il recueille les éléments qui inspirèrent déjà ses maîtres, Pythagore et Platon, il se fait l'apôtre de la théurgie, pratique sacramentelle nécessaire, puisque l'homme ne peut se diviniser par sa propre sagesse, mais seulement en répondant aux signes choisis par les dieux pour lui permettre de communiquer avec eux. Le « divin Jamblique » fut considéré par ses successeurs comme un inspiré plus encore que comme un philosophe.

Le divin Jamblique
« Jamblique [...], rêveur enthousiaste et métaphysicien subtil, adoré de ses disciples comme un être surnaturel, opérant des prodiges, commandant aux démons et conversant avec les dieux... » (A. et M. Croiset).

■ La fin de l'école

Au siècle suivant, la figure la plus marquante du néo-platonisme fut Proclus (412-485). Né à Constantinople, mais d'origine lycienne, il poursuivit ses études à Alexandrie, puis à Athènes, où il fut initié à la « mystagogie de Platon » par Syrianos, chef de l'école néo-platonicienne, à qui il succéda en 438. Très pieux et menant une existence ascétique, Proclus n'en était pas moins tout dévoué à ses élèves et laissa une œuvre importante qui constitue une somme méthodique de l'ultime étape de la philosophie de l'Antiquité païenne. Dans ses *Éléments de théologie,* composés avec la rigueur d'un traité de géométrie et qui eurent un très grand retentissement à travers les siècles, Proclus expose la loi célèbre du retour à l'unité. Celle-ci, se réfléchissant elle-même, se développe — le multiple se divisant à l'infini, tout être engendrant des êtres inférieurs —, mais de telle sorte que tout ce qui naît de l'unité demeure en elle contenu et ne peut, par une activité circulaire, que retourner à son origine comme à son bien.

Né à Damas vers 485, Damascios fut le dernier chef de l'école jusqu'à sa fermeture, en 529, par Justinien qui défendit tout enseignement de la philosophie païenne. Le néo-platonisme survécut pourtant encore à Alexandrie avec Olympiodore (VIe s.), l'un des derniers représentants de la tradition orphique.

■ Néo-platonisme et christianisme

C'est d'ailleurs à partir d'Alexandrie que le néo-platonisme influença la pensée chrétienne en formation. La plupart des grands fondateurs de la théologie s'inspirèrent de cette ultime étape de la philosophie grecque. Origène et Plotin avaient eu le même maître, Ammonios Saccas. Pour ces théologiens, le christianisme constituait le couronnement de la pensée grecque dans la forme néo-platonicienne sous laquelle ils avaient appris à la connaître.

Au cours des siècles ultérieurs, le néo-platonisme connut des résurgences à travers les penseurs les plus différents : Jean Scot Érigène (810-870), philosophe irlandais qui vécut très longtemps à Paris, les grands mystiques rhénans du XIVe s., Maître Eckart et Tauler, certains humanistes de la Renaissance, tels Marsile Ficin ou Nicolas de Cusa, et, jusqu'au début du XXe s., William James et Henri Bergson. Autrement dit, le néo-platonisme, courant à la fois métaphysique et mystique, n'a pas cessé d'irriguer les couches les plus profondes de la spiritualité occidentale.

Références
Jamblique, *Les Mystères de l'Égypte,* Paris, 1966.
Daniélou (J.), *Platonisme et théologie mystique,* Paris, 1944.
Hadot (P.), *Porphyre et Victorinus,* 2 vol., Paris, 1968.
Bastide (P.), *Proclus et le crépuscule de la pensée grecque,* Paris, 1969.

Nichiren

1222, Kominato — Ikegami, 1282

Le dernier réformateur du bouddhisme japonais

Ardent patriote, Nichiren voulut faire de son pays le centre à partir duquel la Doctrine, telle qu'il la concevait, se répandrait sur le monde entier.

« Ce qui se passe aujourd'hui avait été prédit par Sadâparibhûta (dans le *Sûtra du lotus*). Nichiren est le **bodhisattva Sadâparibhûta** » (1271).

Fils de pêcheur, Nichiren, ordonné moine à quinze ans, entreprit un voyage d'étude qui le conduisit au mont Hiei, près de Kyôto, principal monastère du tendaï, où il passa dix ans. Réprouvant les interprétations de la Doctrine par cette école, et plus encore l'engouement pour l'amidisme, qui détrônait Çâkyamuni au profit d'Amida, il crut trouver sa vérité dans le *Sûtra du lotus de la Bonne Loi*, texte canonique tendaï. Mais, estimant que sa compréhension n'était pas à la portée de tous, Nichiren proclama que le seul titre de ce sûtra en représentait l'essence et correspondait à l'état d'Éveil du Bouddha. Il suffisait donc de le prononcer pour parvenir à l'Illumination. Convaincu que le pays ne se sauverait qu'en rétablissant la Bonne Loi qu'il communiquerait à toute la terre, Nichiren voulut convertir le gouvernement comme le peuple, et se mit à publier nombre d'avertissements et à prêcher dans les rues de Kamakura, condamnant toutes les autres écoles. Ses violences lui valurent d'être exilé dans la péninsule d'Izu en 1261. Gracié, il reprit ses attaques. Condamné à mort, il n'échappa que de justesse au supplice en 1271, mais fut de nouveau banni. Trois ans après, de retour à Kamakura, Nichiren alla vivre, entouré de ses disciples, sur le mont Minobu, à l'ouest du Fuji, devenu depuis un lieu de pèlerinage très fréquenté.

■ L'enseignement

Fondateur de la secte Hokke (« Fleur de la Loi »), Nichiren a publié une œuvre immense, mais désordonnée et pleine de répétitions, dont les textes les plus clairs sont *De la sécurité dans le pays grâce à l'établissement de la Bonne Loi* (1260) et le *Traité qui ouvre les yeux* (*Kaimokusho*, 1972). Nichiren y promulgue « trois lois ésotériques » : la première est représentée par un mandala, centré sur le titre du sûtra ; la deuxième est la formule salvatrice : « Adoration au *Sûtra du lotus de la Bonne Loi* » ; la troisième fait du Japon régénéré la plate-forme du rayonnement universel de la Loi. L'école de Nichiren, qui compte environ 7 millions d'adeptes, a donné naissance à la secte Nichiren shu, fondée par Nikkan (1246-1333), disciple de Nichiren, et devenue depuis 1930 le Soka Gakkai, bien connu pour ses positions ultra-nationalistes. Avec plusieurs millions d'adeptes, le Soka Gakkai, généralement réprouvé par les autres écoles en raison de son extrémisme, a joué et joue encore un grand rôle politique au Japon.

Référence

Renondeau (G.), *La Doctrine de Nichiren*, Paris, 1953.

Nicodème l'Hagiorite et la Philocalie

1748, Naxos — Mont Athos, 1809

Le rénovateur de la prière perpétuelle du cœur

L'auteur de la Philocalie *fut à l'origine du renouveau spirituel russe du XIXe siècle.*

Né dans l'île de Naxos et baptisé Nicolas, il prit à vingt-sept ans l'habit monastique sous le nom de Nicodème au monastère de Dionisiou (saint Denys) dans la péninsule de l'Athos, d'où son surnom d'« Hagiorite » (« de la Sainte Montagne ») ; il y bénéficia de la rénovation des études théologiques qui s'y produisit à partir du milieu du XVIIIe siècle. Tout adonné à la prière perpétuelle, Nicodème ne quitta guère l'Athos, sauf pour compléter ses recherches érudites. Ayant reçu le grand habit en 1783, il y vécut dans différents monastères et ermitages. Le rayonnement durable de son œuvre le fit canoniser en 1955 par le patriarche de Constantinople.

■ L'œuvre

Nicodème a laissé une trentaine d'ouvrages théologiques, éditions d'anciens auteurs mystiques orientaux et traductions, notamment des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Mais sa célébrité est due à la publication, en 1782, d'un gros livre, entrepris avec la collaboration de Macaire Notaras, évêque de Corinthe, la *Philocalie* (le mot signifie, en grec, « amour de la beauté », au sens ici de splendeur divine), « où l'on voit comment, par la philosophie de la vie active et de la contemplation, l'esprit se purifie, est illuminé et rend parfait ». Donné par lui comme « le trésor de la sobriété, la sauvegarde de l'intelligence, la mystique de la prière de l'esprit, le guide infaillible de la contemplation, le souvenir familier et assidu de Jésus », ce recueil des écrits anciens sur la « prière du cœur », d'Évagre le Pontique à Grégoire Palamas, anima la renaissance spirituelle de l'orthodoxie, surtout après avoir été traduit en russe en 1793, sous le titre de *Dobrotolijubié*, par Païsij Velitchkovski (1722-1794), qui, originaire de Kiev, erra longtemps en Russie, en Moldavie et en Valachie, avant de se fixer sur l'Athos.

■ L'enseignement

Résumant les œuvres de ses prédécesseurs, Nicodème expose la méthode à suivre pour parvenir à l'union avec Dieu. L'invocation perpétuelle du nom de Jésus permet à l'esprit de prendre refuge dans le cœur ; là, voyant son « visage impur », il acquiert l'humilité et le sens de ses fautes, peut se détacher du monde et se libérer de toute mauvaise pensée ; il sera dorénavant à même de s'entretenir avec le Verbe intérieur, le contempler et entrer de ce fait dans l'état béatifique.

L'enfant prodigue

« Tel l'homme qui rentre chez lui après une longue absence ne retient plus sa joie de pouvoir retrouver sa femme et ses enfants, ainsi l'esprit, quand il s'est uni à l'âme, déborde de joie et de délices ineffables. »

Référence

Gouillard (J.), *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris, 1968.

Nisargadatta Maharaj

1897, Bombay — Bombay, 1981

Un grand guru contemporain

L'enseignement de ce modeste commerçant indien a rayonné dans toute l'Inde et, traduit en plusieurs langues, touche actuellement un nombre croissant d'Occidentaux.

Le moi
« Un homme devrait être en révolte permanente contre lui-même, car le moi rétrécit et déforme comme un miroir concave. C'est le pire des tyrans parce qu'il vous domine totalement. »

Le guru
« Le rôle du guru est uniquement d'instruire et d'encourager. Le disciple demeure entièrement responsable de lui-même. »

Référence
Nisargadatta, *Je suis*, traduction française, Paris, 1982.

Fils de fermiers de la région de Bombay, celui qui s'appelait alors Maruti fut quelque temps employé de bureau, puis ouvrit à Bombay un petit commerce de bidis, cigarettes indiennes. Marié en 1924, il eut un fils et trois filles. Sa quête religieuse qui durait depuis l'enfance l'amena à rencontrer, en 1933, Sri Siddharâmeshwar Maharaj, appartenant à la tradition Navnath, succession de maîtres, qui, chefs de famille, cultivateurs ou négociants, se consacraient à la libération spirituelle de leurs contemporains. A son disciple, Siddharâmeshwar donna ce seul conseil : « Tu n'es pas ce que tu crois être. Trouve ce que tu es... Découvre ton vrai Soi. » Au bout de trois années, Nisargadatta parvint à réaliser son « être véritable ». En 1937, un an après la mort de son maître, Nisargadatta, abandonnant famille et biens, partit en pèlerinage. Mais, convaincu par un disciple de son maître, il accepta de revenir à Bombay, se remit au travail pour nourrir les siens, consacrant la plupart de son temps à écouter tous ceux venus de loin lui demander conseil.

C'est là que le découvrit M. Frydman, un Occidental, précédemment auditeur de Râmana Mahârshi et de Krishnamurti, qui recueillit les entretiens de Nisargadatta avec ses disciples dans *Je suis* (1973). La publication de cet ouvrage fit affluer les visiteurs indiens et étrangers auprès de Nisargadatta, qui leur répondait avec une inlassable patience.

■ L'enseignement

Nisargadatta n'a jamais écrit, mais ses entretiens ont été publiés en français depuis 1982. Son enseignement, conforme à la grande tradition du *Vedânta* (v. *Upanishad*), est apparemment des plus simples, mais radical et révolutionnaire pour notre époque. Il insiste en effet sur l'illusion dont nous sommes les victimes. La réalité n'est pas ce que nous croyons être tel. Le monde dans lequel nous vivons n'est que le produit d'une connaissance erronée, obscurcie par nos désirs et par notre *karman*. Il nous faut donc devenir ce que nous sommes ; pour Nisargadatta, rien de moins que *Satchtchid-ananda*, « Être-Conscience-Béatitude », c'est-à-dire non séparés, non distincts de Dieu. Autrement dit, nous pouvons dès à présent échapper au cycle des morts et des renaissances, nous sommes d'ores et déjà délivrés ; il nous suffit d'en prendre clairement conscience, grâce à un long travail intérieur sur nous-même.

Nouveau Testament

Le fondement de la foi chrétienne

Exposant la mission et le message de Jésus, ainsi que la naissance de l'Église, le Nouveau Testament constitue le livre sacré dont l'autorité est reconnue par les protestants comme par les catholiques et les orthodoxes.

A la Bible, considérée par les chrétiens comme l'Ancien Testament, fut ajouté (au début de l'ère chrétienne) le Nouveau Testament, qui contient vingt-sept livres, tous écrits en grec : les quatre *Évangiles*, les *Actes des Apôtres*, les treize *Épîtres* de Paul, trois *Épîtres* attribuées à Jean, deux à Pierre, une à Jacques, une à Jude, l'*Épître aux Hébreux*, enfin l'*Apocalypse*. Le mot *Testament* comporte ici le sens particulier d'« alliance », celle conclue entre Dieu et son peuple, renouvelée par la venue du Christ, selon les paroles que Jésus prononça lors de la Cène, en présentant la coupe pleine de vin : « Cette coupe est la nouvelle alliance de mon sang, lequel est versé pour vous. » Le Nouveau Testament ne remplace pas l'Ancien, il l'accomplit et, l'ayant réalisé, permet d'en comprendre tout le sens.

Si les dates de la rédaction des Épîtres de Paul sont certaines (51-67), pour les autres livres, elles demeurent conjecturales. Les Évangiles s'échelonneraient de 70 à 90 ou 95, les Actes des Apôtres auraient été composés vers 80-90, l'Apocalypse à la fin du Ier ou au début du IIe s. Quant aux Épîtres dites *catholiques*, c'est-à-dire universelles, leur composition se situerait entre 60 et 90.

■ Du judaïsme au christianisme

Certaines Épîtres sont particulièrement précieuses, car elles reflètent la diversité de l'enseignement au sein de l'Église primitive ; ainsi l'Épître de Jacques, le « frère du Seigneur », ne faisant pas état de la Rédemption par Jésus, mais prédisant le « proche avènement » divin, expose le point de vue des judéo-chrétiens qui n'avaient point encore rompu avec le judaïsme, ce qui complète les données des Actes des Apôtres, en désaccord avec ce milieu. C'est à lui que s'adresse également l'Épître aux Hébreux, naguère attribuée à Paul, qui insiste sur la continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament. En tant que tel, ce dernier ne semble pas avoir été constitué avant le milieu du IIe s., mais il avait été précédé d'une transmission orale continue par les Apôtres et leurs successeurs. Au IVe s. seulement fut établie la liste des vingt-sept livres, dits « canoniques », considérés comme provenant directement de cet enseignement. Se trouvèrent ainsi exclus des textes, devenus dès lors « apocryphes ». Leur étude récente a renouvelé en partie nos connaissances sur la formation du Nouveau Testament.

« En Vérité, je vous le dis
Si vous ne changez et ne devenez pas comme des enfants
Vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Matthieu : 18, 2-3 ; Marc : 9,36 et 10,15 ; Luc : 9, 47-48).

De Jean :
« Le Père qui m'a envoyé m'a lui-même prescrit ce que je devais dire et annoncer... Ainsi donc, ce que je dis, c'est comme mon Père me l'a dit que je le dis » (12, 49-50).

Références
Le Nouveau Testament, trad. E. Osty, Paris, 1964.
Grant (R.M.), *La Formation du Nouveau Testament*, trad. française, Paris, 1969.
Guitton (J.), *Le Nouveau Testament. Une nouvelle lecture*, Paris, 1987.

Occultisme

Un ésotérisme tardif et contesté

Si le mouvement occultiste ne repose pas sur des fondements solides, il n'en a pas moins joué un rôle utile à la fin du XIXe *et au début du* XXe *siècle.*

De R. Alleau :
« L'occultisme mérite de retenir l'attention [...] dans la mesure où il a rendu évidente l'existence [...] d'une sous-alimentation spirituelle au sein du confort intellectuel et matériel de la civilisation occidentale. »

Bien que le mot occultisme, qui dérive du latin *occultus*, « caché », « secret », n'ait été employé qu'à la fin du XIXe s., il procède en particulier du *De occulta philosophia* (1510) de l'humaniste allemand Heinrich Cornelius Agrippa von Nettesheim (1486-1535), l'un des modèles du *Faust* de Goethe. Il est aussi le précurseur et le modèle des occultistes modernes, en ce sens que l'on trouve déjà dans son œuvre une pseudo-synthèse d'enseignements initiatiques (v. *Ésotérisme et initiation*) de toute provenance : gnose et gnosticisme, Kabbale, hermétisme, alchimie, astrologie, magie, etc., réunis pour former un système philosophico-magique d'interprétation de l'univers, donné comme la redécouverte d'un savoir depuis longtemps perdu.

■ Les occultismes modernes

C'est ce savoir que prétendit ressusciter dans le monde anglo-saxon la Société théosophique (v. *Théosophes*), tandis qu'en France se développait le mouvement « occultiste » qui avait été préparé par les œuvres singulières de Fabre d'Olivet (1768-1825), la *Langue hébraïque restituée* (1816), et d'Eliphas Lévi (A.-L. Constant, 1810-1875), *Dogme et rituel de haute magie* (1856). Dans les dernières années du XIXe s. et les premières du XXe, l'occultisme rencontra un certain succès dans les milieux intellectuels et mondains. Il était représenté par un petit nombre d'auteurs « initiés », dont Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909), Stanislas de Guaïta (1860-1897), Joséphin Péladan (1859-1918), Grillot de Givry (1874-1929), Marc Haven (Dr E. Lalande, 1868-1920), et surtout le très actif Papus (Dr G. Encausse, 1865-1916), l'animateur du groupe réunissant des médecins, des écrivains et des artistes ; ce dernier restaura l'« ordre martiniste », arbitrairement rattaché à Saint-Martin, et aida aussi à la création d'autres groupements, l'« ordre kabbalistique de la Rose-Croix » et l'« Église gnostique universelle ». C'est dans ce milieu qu'évolua tout d'abord René Guénon, avant de s'en séparer et de le dénoncer comme une contrefaçon de la tradition authentique.

Si l'occultisme, syncrétisme naïf et confusionniste, n'a pu engendrer un véritable renouveau spirituel, il n'en a pas moins exercé un vif attrait dans la mesure où il constituait une réaction contre le scientisme matérialiste et sectaire. Remettant en honneur les traditions, attirant l'attention sur l'importance des mythes et des symboles, il fut indirectement à l'origine d'un riche courant de pensée toujours actuel.

Références
Gérin-Ricard (L. de), *Histoire de l'occultisme*, Paris, 1939.
Amadou (R.), *L'Occultisme. Esquisse d'un monde vivant*, Paris, 1950.

Origène

185, Alexandrie — Césarée de Palestine, 253 ou 254

Un profond exégète et un penseur génial

Ayant tenté de faire du christianisme une philosophie mystique, Origène suscita des controverses dont les échos se sont prolongés jusqu'à nos jours.

D'Origène :
« En toute âme se trouvent le sens spirituel et l'image de Dieu. »

Né dans une famille chrétienne d'Alexandrie, Origène perdit à dix-sept ans son père qui l'avait instruit et qu'il encouragea à subir le martyre. Il demeurera toute sa vie attiré par une telle fin, puisque martyr signifie en grec « témoin » (du Christ), et publiera plus tard une *Exhortation au martyre.* En 202, le jeune homme dut pourvoir aux besoins de sa famille et, dès l'âge de dix-huit ans, fut chargé par l'évêque d'Alexandrie de préparer les postulants au baptême. Il n'en poursuivit pas moins sa propre formation de philosophe en devenant l'élève d'Ammonios Saccas, qui fut par la suite le maître de Plotin. Comme son contemporain, Clément d'Alexandrie, Origène voyait dans le christianisme une nouvelle philosophie de la vie qui avait tout profit à utiliser sa devancière, la philosophie grecque, dont elle constituait le couronnement. Mais c'était aussi un ascète pratiquant une austérité extrêmement rigoureuse, qui alla jusqu'à sa mutilation volontaire, due probablement à une interprétation trop littérale des paroles de l'Évangile : « Il y a des eunuques qui se sont rendus tels eux-mêmes pour le Royaume des Cieux. »

Le rayonnement de l'enseignement d'Origène gagna même les milieux païens et la mère de l'empereur Alexandre Sévère souhaita l'entendre. Toutefois, les hardiesses de ses vues lui aliénèrent son évêque, qui trouva l'occasion de le faire condamner quand Origène se fit ordonner prêtre en Palestine, illicitement puisqu'il était devenu eunuque. Il s'installa alors définitivement à Césarée de Palestine, où il poursuivit sa prédication et son enseignement pendant une vingtaine d'années. Il mourut des suites de l'emprisonnement et des tortures qu'il avait subis lors de la persécution de Dèce.

■ L'œuvre

Très considérable, elle est tout entière consacrée à l'enseignement auquel Origène se voua durant toute sa vie et est constituée principalement de *Commentaires sur l'Écriture sainte* et d'*Homélies,* appuyées elles-mêmes sur l'explication des textes de la Bible, dont Origène donna une édition en six colonnes, les *Hexaples,* contenant le texte hébreu et ses différentes traductions en grec. Cet immense travail d'exégèse, fondé au départ sur celui du philosophe juif Philon d'Alexandrie et qui entendait dévoiler le sens spirituel d'écrits inspirés par l'Esprit Saint, devint par la suite un modèle utilisé par tous les théologiens. Mais Origène a aussi écrit un traité, *Sur les principes,* synthèse de ses idées et de son expérience spirituelle, qui provoqua d'importants

De J. Daniélou :
Origène « a marqué de son empreinte la théologie orientale, comme saint Augustin, le seul génie auquel on puisse le comparer, a marqué de la sienne la théologie occidentale. »

De saint Jérôme :
« Après les Apôtres, je regarde Origène comme le grand maître des Églises ; l'ignorance seule pourrait nier cette vérité. Je me chargerais volontiers des calomnies qui ont été dirigées contre son nom, pourvu qu'à ce prix je puisse avoir sa science profonde. »

remous pendant les deux siècles qui suivirent sa mort et qui fut condamné par plusieurs conciles.

■ L'enseignement

Selon les *Principes,* tous les esprits étaient d'abord égaux et unis dans la contemplation divine, mais certains d'entre eux, les futurs hommes, s'en lassèrent, et, s'éloignant progressivement de Dieu, en vinrent à s'incarner. Ainsi s'explique la chute originelle ; la matière n'en est donc pas la cause, mais la conséquence ; naissant d'un choix, elle est génératrice de liberté. Celle-ci permet justement à l'homme de regagner ce qu'il a perdu, mais une seule existence ne saurait suffire à cette unification, et les esprits doivent entreprendre une longue errance à travers des mondes différents, correspondant à leur degré d'avancement. Tous, néanmoins, s'acheminent vers le même but, l'unité originelle recouvrée, l'union avec Dieu, mais désormais en toute liberté désirée et choisie.

Ainsi l'auteur, tout en proposant une « gnose », une doctrine de salut, réfute les gnostiques, puisqu'il restaure la liberté de l'homme qui n'est plus victime d'un mauvais démiurge, mais né d'un Dieu d'Amour qui la lui confère. Origène précise d'ailleurs que cet enseignement ésotérique ne doit être transmis qu'aux « spirituels ». Dans *Les Principes,* il définit la voie que doivent suivre ceux qui ont reçu de Dieu les dons de sagesse et de science. Leur recherche prend son origine dans les articles de foi promulgués par les Apôtres, mais ils ont ensuite à en comprendre la résonance profonde, à en saisir l'enchaînement, puis, face aux vérités de la foi qui ont été seulement affirmées, mais non explicitées, tels le rapport de l'Esprit Saint et du Fils de Dieu, ou l'origine des âmes humaines, des anges et des démons, les spirituels s'appliqueront à en définir le contenu par l'exercice actif de l'intelligence de la foi tournée vers la contemplation des réalités invisibles. Ainsi seulement ils pourront progresser dans la méditation des divins mystères.

Si Origène fut finalement condamné, c'est moins parce que son audace philosophique n'était point conforme à la doctrine qui tendait à s'imposer qu'en raison des excès auxquels parvinrent ses continuateurs, tel Évagre le Pontique, qui, dans ses *Centuries gnostiques,* voit dans le Christ lui-même un esprit égal aux autres, mais demeuré uni au Verbe divin, et créateur du monde sensible destiné à fournir aux êtres spirituels déchus le moyen de leur salut final.

Au IVe s., la pensée d'Origène nourrit Grégoire de Nysse et saint Jérôme ; si, du fait de sa condamnation ultérieure, elle est restée en marge du christianisme institutionnel, elle n'a cependant jamais été oubliée et, au XIIe s., Bernard de Clairvaux citait encore Origène. Ses vues géniales, qui n'ont rien perdu de leur vigueur, trouvent aujourd'hui un regain d'actualité, peut-être parce que, débordant de la théologie doctrinale, elles incluent des éléments que l'on retrouve aussi bien dans les mystères de l'Antiquité que dans les traditions de l'Asie, encore que vraisemblablement Origène ne les ait point connues. De telles rencontres, sans doute fortuites, donnent justement à la pensée d'Origène un caractère qui tend à l'universalité.

Références
Faye (E. de), *Origène. Sa vie, son œuvre et sa pensée,* 3 vol., Paris, 1923-1928.
Daniélou (J.), *Origène,* Paris, 1948.
Crouzel (H.), *Origène et la « connaissance mystique »,* Bruges-Paris, 1961.

Orphisme

Le courant initiatique de la spiritualité grecque

Traversant souterrainement toute l'Antiquité, l'orphisme répondait à une aspiration mystique profonde.

Apparue dans la Grèce du VIe s., cette doctrine ésotérique procède, selon la tradition, d'Orphée, être semi-divin, originaire de Thrace. Guérisseur et musicien, charmant les animaux sauvages et descendant aux Enfers pour en ramener Eurydice, le personnage d'Orphée peut être rapproché des anciens chamans, et l'orphisme est sans doute une reviviscence de croyances et de rites préhelléniques, constituant une réaction contre le système politico-religieux de la cité.

■ Un mythe des origines

Fondé sur une cosmogonie proche de celles de l'Égypte et de l'Orient, l'orphisme fait naître l'univers d'un œuf cosmique, d'où serait sorti le « premier né » des dieux, le brillant Phanès, qui est aussi Éros, dieu de l'Amour. Androgyne, Phanès put procréer de lui-même une première génération divine. Un mythe orphique explique l'origine de l'homme et sa condition. Dionysos-Zagreus, fils de Zeus, reçut de ce dernier l'empire du monde. Mais les Titans révoltés s'emparèrent de lui et le dévorèrent. Zeus les ayant alors frappés de sa foudre, de leurs cendres naquit le genre humain, marqué par cette double ascendance. Des Titans, il tient la propension au mal, mais possède aussi un élément divin. Visant à la délivrance de l'Esprit, devenu Âme, souffle de vie, avant de s'incarner dans un corps né de la terre, l'orphisme suscita un mode de vie ascétique, reposant sur des purifications et de nombreux interdits. Ses adeptes refusaient de participer aux sacrifices sanglants du culte officiel et s'abstenaient de toute nourriture carnée, considérée comme provenant d'un meurtre ; ils s'habillaient de blanc, évitaient le port de la laine, d'origine animale, ainsi que tout contact avec un cadavre. De telles prescriptions correspondaient à un rejet des principales valeurs religieuses de la cité, par rapport auxquelles les orphiques étaient des dissidents.

Orphée, fondateur des initiations, particulièrement de celles de Dionysos, dieu associé aux mystères d'Éleusis, était étroitement lié à la célébration de ceux-ci — les hiérophantes éleusiniens descendant d'Eumolpe, fils de Musée, lui-même fils d'Orphée.

Retrouvées par les archéologues, des feuilles d'or, enterrées avec les initiés et destinées à leur servir de passeport dans l'au-delà, ont permis de mieux comprendre le rôle joué par l'orphisme dans l'Antiquité ; il inspira Pythagore, puis Platon, qui inséra dans son œuvre plusieurs mythes orphiques, et, au début de l'ère chrétienne, les néo-platoniciens. Le personnage d'Orphée fut même adopté par les premiers chrétiens, donnant naissance à la figure du « Bon Pasteur ».

Feuille d'or de Thourion
« Maintenant je viens en suppliant auprès de Perséphone, le génie.
Que par un effet de sa grâce, elle daigne m'envoyer au séjour des Bienheureux.
— Heureux et bienheureux, tu seras un dieu, et non un mortel » (W.K.C. Guthrie).

Référence
Guthrie (W.K.C.), *Orphée et la religion grecque,* Paris, 1956.

Orthodoxie

Un christianisme resté proche de ses origines

Théologie mystique de la déification de l'homme, l'orthodoxie fut illustrée par une longue succession de maîtres spirituels et, grâce à son récent renouveau, par une lignée de grands penseurs religieux.

De Clément d'Alexandrie (IIe s.) :
« Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que tu apprennes d'un homme comment l'homme peut devenir Dieu. »

D'Évagre le Pontique (IVe s.) :
« Celui qui prie est vraiment théologien. »

De Maxime le Confesseur (VIIe s.) :
« Le mystère de l'Incarnation du Verbe contient en soi la signification de toute la création sensible et intelligible. »

De Séraphin de Sarov (XIXe s.) :
« Trouve la paix intérieure et des multitudes se sauveront à tes côtés. »

Le mot orthodoxie (en grec, « opinion droite ») désigne en particulier l'Église d'Orient de langue grecque, considérée comme ayant mieux préservé l'héritage du christianisme des premiers siècles, par opposition à l'Église d'Occident, dite « catholique », c'est-à-dire universelle, en raison de son idéal plus expansionniste. La séparation entre les deux Églises est habituellement datée de 1054, année où s'affrontèrent définitivement et irréversiblement le légat romain et le patriarche de Constantinople. Mais, depuis fort longtemps déjà, l'unité était rompue, du fait de la division entre les deux empires romains d'Orient et d'Occident et de la prétention de l'Église de Rome, fondée par Pierre, à la suprématie sur les quatre autres patriarcats orientaux, Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem. Constantinople — surnommée la « deuxième Rome » — étant devenue la capitale de l'Empire byzantin, seul subsistant, domina bientôt les trois autres. Cependant, jamais l'orthodoxie n'a été régie par le pouvoir d'un seul ; l'autorité doctrinale appartient en dernier ressort aux conciles et le gouvernement y est collectif, partagé entre le patriarche et le synode, assemblée des évêques.

La division entre l'Orient et l'Occident résultait aussi de divergences dans le dogme, mais plus encore de l'existence de spiritualités et de mystiques bien distinctes. Malgré plusieurs tentatives de rapprochement, entreprises jusqu'au XVe s., l'union ne put être reconstituée.

■ L'orthodoxie aujourd'hui

Après 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs, si le patriarcat survécut, l'Église d'Orient se trouva peu à peu divisée en de multiples Églises dites autocéphales, c'est-à-dire indépendantes, principalement slaves, qui ne reconnaissaient plus au patriarche de Constantinople qu'une primauté honorifique. Actuellement, l'orthodoxie, qui compte environ 160 millions de fidèles, est représentée par l'Église grecque, l'Église russe et les différentes Églises balkaniques, mais elle a aussi émigré, avec des millions d'orthodoxes, en Amérique du Nord et jusqu'au Japon et en Afrique noire. Quant au patriarche de Constantinople, il s'est non seulement efforcé de maintenir l'union entre les Églises dispersées, mais il a accepté le principe d'une réconciliation avec Rome, rendue sensible par les mémorables rencontres du pape Paul VI et du patriarche Athénagoras en 1964-1967, et la levée des anathèmes de 1054, qui ont été suivis par de nombreuses rencontres fraternelles.

■ La spiritualité orthodoxe

Prenant pour modèle la vie tout entière consacrée à la prière et à la contemplation des Pères du désert, dont les descendants directs sont les moines, et s'appuyant sur la théologie mystique des Pères grecs de l'Église, eux-mêmes héritiers de la philosophie des néo-platoniciens, la spiritualité byzantine prit tout son essor dans les grands monastères dont l'influence rayonna sur l'Orient entier, tels ceux de Sainte-Catherine au mont Sinaï, du Stoudion à Constantinople et du mont Athos au nord de la Grèce. Les moines seuls sont considérés comme les véritables « spirituels », ayant quitté la vie mondaine pour un état céleste comparable à celui des anges.

Eux seuls en effet sont à même de pratiquer l'ascèse, préparation à la *metanoia,* conversion et métamorphose de l'âme, et de parvenir ainsi à l'*apathéia,* pacification des passions, et à l'*hésychia,* repos en Dieu dans la solitude et le silence, grâce à la « prière du cœur » (v. *Hésychasme*). Ils sont les pères spirituels de la communauté chrétienne à qui ils donnent ses évêques, ainsi que tous ses grands docteurs.

Ces derniers, de Syméon le Nouveau Théologien (Xe s.) à Grégoire Palamas (XIVe s.), développèrent le dogme de la Trinité, glorifiant l'Incarnation et la Résurrection du Christ, insistant sur sa Transfiguration, promesse de transfiguration pour l'homme lui-même — vécue par exemple par Séraphin de Sarov et décrite par son disciple Motovilov qui en fut le témoin —, ainsi que sur le rôle éminent du Saint-Esprit, à l'œuvre dans l'Église comme dans le cœur des fidèles. Cette théologie trouve son aboutissement dans la « déification » de l'être humain, reconnaissance en lui de la Présence divine et union parfaite avec Elle, obtenue au terme d'un long combat purificatoire et par une démarche volontaire, puisque, selon l'adage patristique : « Dieu peut tout, sauf contraindre l'homme à l'aimer. » Si Dieu est en soi inconnaissable et inaccessible, il n'en a pas moins par amour transcendé sa transcendance. « Dieu souffre et meurt dans la chair », afin de convaincre l'homme de « son amour fou » (Maxime le Confesseur). La vie religieuse trouve son accomplissement dans les sacrements, singulièrement dans l'Eucharistie, « véritable transfert d'énergie vitale déificatrice », ainsi que dans la liturgie, préfiguration de la célébration béatifique.

La spiritualité orthodoxe a connu un brillant renouveau en Russie au XIXe s., à la suite de la traduction en russe de la *Philocalie* de Nicodème l'Hagiorite, et grâce au rôle de pères spirituels assumé par les starsi. Cette renaissance, messianique avec Soloviev, mais bientôt compromise par la révolution de 1917, n'en fut pas moins poursuivie par Boulgakov, Berdiaev et Vladimir Lossky (1903-1958), dont l'œuvre tend à surmonter les oppositions entre l'Orient et l'Occident, afin que se manifeste par le Christ l'Église des temps futurs, celle du Saint-Esprit, en laquelle l'humanité régénérée puisse vivre à « l'image de la Trinité ». Cette spiritualité mystique et populaire est vécue au jour le jour dans les *Récits d'un pèlerin russe.* Elle s'exprime admirablement dans la définition qui y est donnée de la sainteté : « Qu'est-ce que la sainteté ? Rien d'autre que la résurrection dans l'homme pécheur de l'état d'innocence du premier homme. »

De Sylvain de l'Athos (1866-1938) :
« Pour l'homme qui prie dans son cœur, le monde entier est une église. »

Le langage de la Création
« Tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant : les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme ; tout priait, tout chantait la gloire de Dieu ! » *(Récits d'un pèlerin russe).*

Références
Boulgakov (S.), *L'Orthodoxie,* Paris, 1932.
Lossky (V.), *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient,* Paris, 1944.
Meyendorff (J.), *L'Église orthodoxe hier et aujourd'hui,* Paris, 1960.
Clément (O.), *L'Essor du christianisme oriental,* Paris, 1964.

Padmasambhava

VIIIe siècle, Inde

Le « Grand Guru »

Figure énigmatique, Padmasambhava est tenu par les Tibétains pour le véritable introducteur de la doctrine bouddhique dans leur pays, dont il asservit les démons.

Né dans le Swat, à l'extrême nord-ouest de l'Inde, dans l'actuel Pakistan, celui dont le nom signifie « Né du lotus » était déjà un maître réputé du tantrisme à l'université de Nalanda, quand il fut appelé au Tibet par le roi Thi-Srong Detsan (740-786). Sans doute, le bouddhisme y avait-il déjà fait son entrée un siècle plus tôt, sous le règne du premier grand souverain tibétain, Srong-btsan (vers 610-649), qui avait épousé deux princesses bouddhistes, l'une népalaise et l'autre chinoise. Mais c'est seulement sous Thi-Srong Detsan que la nouvelle religion se répandit. Ce roi fit venir d'Inde le moine lettré Çantirakshita, qui entreprit, à Samyé, la construction du premier monastère tibétain, mais ne put la mener à bien à cause de l'opposition des démons de l'ancienne religion indigène, en fait probablement celle de ses prêtres. Çantirakshita, qui était un philosophe, n'ayant pas le moyen de les combattre, conseilla de faire venir Padmasambhava, qui était un siddha tantrique (v. *Vajrayâna*) et donc un exorciste. Son voyage vers le Tibet fut une marche triomphale. Les démons furent vaincus l'un après l'autre et durent jurer de devenir désormais les loyaux protecteurs de la Doctrine. Le monastère de Samyé fut inauguré en 779, tandis que le bouddhisme était proclamé religion de l'État et qu'étaient ordonnés les sept premiers moines du Tibet. Quelques années plus tard furent expulsés les représentants du tch'an, forme du bouddhisme chinois qui avait jusque-là exercé une grande influence, et régna le vajrayâna, ou bouddhisme tantrique d'origine indienne.

■ Le Grand Guru

A la suite de la persécution du bouddhisme qui accompagna la chute de la monarchie (842), survécut un bouddhisme populaire resté fidèle aux enseignements du Grand Guru, dont les ouvrages, alors cachés, ne furent exhumés que quelques siècles plus tard (v. *Bardo Thödol*). A la personne de Padmasambhava se rattache le plus ancien des ordres monastiques tibétains, celui des Nyingma-pa. Dans tout l'Himalaya bouddhiste, le Grand Guru, ou « Précieux Joyau » *(Lopon Rinpoché)*, est encore aujourd'hui vénéré comme le Lama par excellence et même considéré comme une réincarnation du Bouddha. Son anniversaire, le dixième jour du quatrième mois du calendrier tibétain (fin juin-début juillet), est célébré par des cérémonies et des danses sacrées, en particulier à Hémis, au Ladakh.

Référence

« Abrégé de la vie et des enseignements du Grand Guru », dans W.Y. Evans-Wentz, *Le Livre tibétain de la Grande Libération*, Paris, 1960.

Paul

Début de l'ère chrétienne, Tarse (Cilicie) — Rome, 67(?)

L'« Apôtre des gentils »

D'abord persécuteur des chrétiens, puis ardent converti, Paul parcourut inlassablement l'est de l'Empire romain, afin d'y annoncer la bonne nouvelle.

Né en Asie Mineure, dans une famille de pharisiens devenus citoyens romains, il portait à la fois un nom hébreu, Saül, et un nom latin, Paul. Sa vie nous est connue par ses Épîtres et surtout par les Actes des Apôtres. Venu très jeune à Jérusalem faire ses études sous la direction du célèbre rabbi Gamaliel, Paul y fut après la mort de Jésus, assista au martyre du premier diacre Étienne dont il avait voté la mort et se fit le persécuteur des chrétiens réfugiés à Damas. Mais, sur la route, il fut terrassé par une vision du Ressuscité. Ayant reçu le baptême, Paul médita et pria dans le désert pendant plusieurs années, avant de revenir à Jérusalem où les Apôtres l'accueillirent avec méfiance. Ensuite, on perd sa trace jusqu'en 44, date à laquelle Barnabé vint chercher Paul à Tarse et lui demanda de prêcher le christianisme aux païens à Antioche. Désormais, Paul se fit prédicateur itinérant en terre païenne, parcourant Chypre, l'Asie Mineure, la Macédoine et la Grèce. De retour à Jérusalem, il n'échappa à la fureur des Juifs qu'en invoquant sa qualité de citoyen romain. Conduit à Césarée de Palestine, il y fut retenu prisonnier pendant deux ans, avant d'être envoyé à Rome pour y être jugé. Probablement relaxé, il fit peut-être un voyage en Espagne et en Orient. Arrêté de nouveau et ramené à Rome, il y fut décapité.

■ L'œuvre

Nous possédons treize Épîtres de Paul, adressées aux différentes Églises qu'il avait fondées. Outre des conseils de direction, elles contiennent un exposé de la foi chrétienne d'une importance extrême, puisque les Épîtres sont antérieures à la rédaction des Évangiles.

■ L'enseignement

S'adressant principalement aux païens, Paul donne au message du Christ un caractère universel. Partant de la Résurrection, promesse de résurrection pour tous les hommes, Paul affirme que le salut ne dépend plus des œuvres — la venue du Christ ayant aboli l'ancienne Loi —, mais de la foi en Jésus, le « nouvel Adam » ayant racheté l'homme du péché originel. Le salut ne dépend désormais que de la miséricorde de Dieu qui élit ceux qu'il veut. Si la doctrine de la Rédemption exposée par Paul constitue la base de tout l'édifice chrétien, elle n'a pas toujours été admise sans résistance ; certains sont allés jusqu'à accuser Paul d'avoir déformé le message très simple de Jésus.

« Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni esclave ni libre, mais le Christ est tout en tous » (*Colossiens*, III, 11).

Référence

Tremontant (Cl.), *Saint Paul et le mystère du Christ*, Paris, 1956.

Pélage et le pélagianisme

Entre 350 et 354, Irlande — Palestine ou Égypte, entre 423 et 429

Le premier grand hérésiarque de l'Occident chrétien

Défenseur de la liberté humaine, Pélage rencontra en Augustin un adversaire déterminé. Leur débat eut son retentissement tout au long de l'histoire du christianisme.

« Ce n'est pas grand-chose d'être un exemple pour les païens ; ce qui est beaucoup mieux, c'est d'être tel que les saints eux-mêmes soient édifiés. »

Originaire d'Irlande, Pélage dut faire son éducation théologique en Orient, où il se pénétra de la doctrine du libre arbitre, telle que l'avait définie Origène. En 401, il se fixa à Rome, où il mena une vie ascétique, enseignant à de nombreux disciples la dignité naturelle de l'homme et l'absurdité du péché originel. Fuyant l'invasion d'Alaric, Pélage se réfugia en Afrique, où il rencontra Augustin, mais celui-ci fit condamner comme hérétique l'enseignement de Caelestius, disciple de Pélage. Ce dernier, s'étant rendu en Palestine, y fut très bien accueilli. Cependant, Augustin obtint la condamnation, par Rome en 417 puis à Carthage en 418, de Pélage lui-même, qui fut proscrit, ainsi que de nombreux évêques italiens ralliés à ses vues. Sous la conduite de Julien, évêque d'Éclane, en Campanie, ils n'en défendirent pas moins avec énergie le pélagianisme, jusqu'en 431, date de sa condamnation définitive. A partir de 418, on perd la trace de Pélage qui dut mourir quelques années plus tard.

■ L'œuvre

La doctrine de Pélage est exposée dans deux traités : *Traité de la Trinité* et *Livre des témoignages ou des extraits (Eclogarum Liber)*, dans ses *Commentaires sur les Épîtres de saint Paul*, ainsi que dans la *Lettre à Démétriade*.

■ L'enseignement

Pour Pélage, l'homme est le chef-d'œuvre de la Création, parce que c'est à lui seul que Dieu a réservé la raison, la conscience de ses actes et, avec elle, la liberté de choisir entre le bien et le mal. C'est ce qui permet à l'homme de mériter son salut. Aussi Pélage rejette-t-il tout ce qui pourrait entraver cette liberté, tout déterminisme physique ou héréditaire, et surtout le péché originel, qui serait condamnation par Dieu de son œuvre. Le péché lui-même, qui est désobéissance passagère, ne peut en aucune façon altérer la liberté. Toutefois, Pélage, qui est un ascète, n'en considère pas moins qu'en commettant le mal l'homme rompt le contrat qui le lie à Dieu, tandis que celui qui pratique la vertu vit en union avec Lui. Après la mort de Pélage, Julien d'Éclane soutint contre Augustin la légitimité de la concupiscence, manifestation de l'élan vital et corollaire de la liberté voulue pour l'homme par Dieu. Pour lui, c'est seulement la raison, propre à l'homme, qui doit contrôler le désir, instinctuel chez l'animal.

Référence
Plinval (G. de), *Pélage, ses écrits, sa vie et sa réforme*, Lausanne-Paris, 1943.

Pères de l'Église

Les grands théologiens de l'Église primitive

Successeurs des Apôtres, ces auteurs grecs et latins élaborèrent la doctrine chrétienne et la défendirent contre les hérésies.

Dès les premiers siècles du christianisme, on a désigné sous le nom de Pères de l'Église les écrivains ecclésiastiques grecs et romains qui s'illustrèrent par l'orthodoxie de leurs thèses et la sainteté de leur vie. Dans l'Église primitive, on appelait Pères les évêques, en tant que descendants des Apôtres ; par la suite, le mot en vint à désigner les docteurs dont la succession de maître à disciple formait une tradition vivante et continue qui prenait naissance dans l'enseignement du Christ et des Apôtres.

Cette notion de « Père de l'Église », apparue chez saint Augustin, fut définie et précisée dans le *Commonitorium* (434) de Vincent de Lérins, lequel insiste sur le fait que le témoignage des Pères n'est valable que s'il est unanime, car il représente alors l'unanimité même de l'Église, infaillible parce qu'inspirée par l'Esprit Saint. Les critères exposés par Vincent de Lérins furent repris par les auteurs suivants et illustrés en particulier par *La Doctrine des Pères* de Jean Damascène au VIII[e] s. Les ouvrages des Pères servirent désormais de références à tous les théologiens ; on en tira des recueils d'extraits dont le plus célèbre fut, au XII[e] s., le *Livre des sentences* de Pierre Lombard. La patristique, étude des Pères, s'est prolongée jusqu'à nos jours ; elle a connu récemment un regain d'intérêt, en tant que retour aux sources du christianisme.

■ L'âge d'or des Pères de l'Église

Il correspond à la seconde moitié du IV[e] s. Les plus grands d'entre eux appartiennent aux générations qui suivirent immédiatement la proclamation par Constantin du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain. A ce moment s'élabora, grâce à eux, la fusion entre l'héritage de l'Antiquité païenne et la pensée chrétienne parvenue à sa pleine maturité. La plupart des Pères de cette époque furent d'abord des lettrés et des professeurs, avant de devenir moines ou prêtres et de finir leurs jours comme évêques. Tel fut le cas, parmi les Grecs, des trois « Cappadociens » : Basile de Césarée (v. 330-379), Grégoire de Nysse (v. 335-394) et Grégoire de Nazianze (v. 329-390), de Cyrille de Jérusalem (v. 315-386), de Jean Chrysostome (v. 340-407) et de Cyrille d'Alexandrie (v. 370-444), et, parmi les Pères latins, d'Hilaire de Poitiers (v. 315-367), d'Ambroise de Milan (v. 335-395), de saint Jérôme (v. 347-420) et de saint Augustin (354-430), presque tous contemporains.

Cette génération avait été précédée, aux temps de la persécution, par les Pères dits « apologistes », qui luttèrent par leurs écrits contre le paganisme, comme Cyprien, évêque de Carthage, mort martyr (v. 210-258), et Athanase, patriarche d'Alexandrie (v. 295-373). Aux siècles suivants, un plus petit

Les sentences des Pères de l'Église

« Comme la mort avait entretenu par les hommes sa puissance contre les hommes, l'Incarnation du Verbe de Dieu a réintroduit la ruine de la mort et la résurrection des corps » (Athanase d'Alexandrie).

« Notre nature spirituelle existe selon l'image du Créateur, elle ressemble à ce qui est au-dessus d'elle ; étant incapable de se connaître soi-même, elle reflète le caractère inaccessible de Dieu » (Grégoire de Nysse).

De saint Augustin :
« La vie temporelle n'est que le noviciat de l'éternité ; les malheurs n'y sont, pour le chrétien, qu'épreuve et châtiment » (*La Cité de Dieu*, I, 29).

« Deux amours ont bâti deux cités. L'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre. L'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité céleste.
L'une se glorifie en soi-même, l'autre dans le Seigneur » (*La Cité de Dieu*, XIV, 28).

nombre d'auteurs furent reconnus comme Pères : en Occident, les papes Léon le Grand (fin du IVe s.-461) et Grégoire le Grand (v. 535-604), et Isidore de Séville (v. 570-636) ; en Orient, le dernier de tous, Jean Damascène (675 ?-741). La période patristique se termine donc en Occident au VIIe s. et en Orient au VIIIe s., époque qui correspond à la fin du monde antique et au début du Moyen Âge.

■ L'enseignement

Lorsque le christianisme se fut séparé du judaïsme, se posa la question de savoir s'il constituerait une religion nouvelle, avec un Dieu différent de celui d'Israël — telle fut, au IIe s., la position de Marcion et des gnostiques —, ou s'il préserverait la continuité. Grâce aux Pères des IIe et IIIe s. va s'imposer une solution qui deviendra définitive. Jésus est bien le Messie annoncé par les Prophètes et le Nouveau Testament, à la fois le renouvellement, la parfaite réalisation et l'abolition de l'Alliance conclue entre Yahweh et le peuple élu aux temps d'Abraham et de Moïse. Désormais s'élabore une nouvelle histoire du genre humain, celle de son éducation progressive et finalement de son salut, que jalonnent les événements mentionnés dans la Bible, mais dûment réinterprétés selon le plan divin, enfin dévoilé par le message évangélique.

Mais, héritiers du judaïsme, les Pères de l'Église le sont aussi de toute la culture antique. L'exégèse saura bénéficier de l'explication des poètes classiques, la prédication utilisera la rhétorique, la controverse se servira de la dialectique, la théologie succédera à la philosophie. Pour la pensée chrétienne, proche du néo-platonisme, le « divin » Platon fera figure de précurseur.

Une autre tâche attendait les Pères, celle de définir les rapports entre le Christ et Dieu. Originellement, Jésus était conçu comme ne devenant véritablement Fils de Dieu qu'après avoir accompli sa mission, et, en quelque manière, par adoption. Mais, à partir du IIe s., prévalut une autre conception, métaphysique et même cosmologique. Jésus fut identifié au Logos divin, et le Fils reconnu comme existant de toute éternité, égal au Père et consubstantiel à Lui, formant avec lui et le Saint-Esprit un Dieu unique, mais en trois « hypostases », ou personnes, position défendue par les Pères du IVe s. Elle donna lieu à d'interminables discussions théologiques qui culminèrent avec l'arianisme, doctrine prêchée à Alexandrie vers 320 par le prêtre Arius, partisan d'un strict monothéisme. Plus grave encore était la question des rapports entre le Fils de Dieu et l'homme Jésus. Elle engendra l'hérésie nestorienne (de Nestorius, patriarche de Constantinople au Ve s.), qui attribuait au Christ deux natures distinctes. Le conflit ne fut réglé que par le concile de Constantinople de 553 qui, adoptant les thèses de Cyrille d'Alexandrie, proclama l'unité de la nature du Christ, Jésus crucifié ne faisant qu'un avec la deuxième personne de la Trinité.

Combattant toutes les déviations, maintenant avec fermeté la ligne de la stricte orthodoxie, les Pères de l'Église ont fait du christianisme une philosophie, jetant ainsi un pont entre la pensée hellénique et la tradition biblique, mais, les interprétant selon le message révolutionnaire de Jésus, ils créèrent en définitive un nouvel univers spirituel, celui dans lequel nous vivons encore, même à notre insu.

Références
Prestige (G.), *Dieu dans la pensée patristique*, Paris, 1955.
Daniélou (J.), *Message évangélique et culture hellénistique aux IIe et IIIe siècles*, Paris, 1961.
Tresmontant (C.), *La Métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne*, Paris, 1961.

Pères du désert

Les précurseurs et les modèles des moines

La spiritualité née du désert à partir du IVe siècle constitua la source de la vie monastique ; elle inspira d'innombrables mystiques, en Occident comme en Orient.

Pendant les trois premiers siècles de l'Église, le martyre représentait la cime de l'ascension des âmes appelées à la perfection. Quand cessèrent les persécutions et que le christianisme, devenu religion de l'Empire, sembla s'attiédir, nombre de chrétiens épris d'absolu fuirent le monde, afin de mener une vie consacrée au renoncement, à la mortification et à la contemplation. Dès la fin du IIIe s., certains d'entre eux s'établirent ainsi dans les déserts d'Égypte, ceux en particulier de Scété et de Nitrée, puis de Syrie et de Palestine, près de Gaza, en Judée et autour du mont Sinaï.

Ces anachorètes (« ceux qui se retirent à l'écart ») vivaient le plus souvent en ermites, soumis aux angoisses que cause la complète solitude et affrontant les forces du Mal venues les éprouver, tel le premier et le plus illustre d'entre eux, saint Antoine (mort plus que centenaire en 356), qui mena une vie de pénitence et d'ascèse toujours plus rigoureuse, ne subsistant que de pain, de sel et de dattes. Peu à peu affluèrent les visiteurs en quête de guérison spirituelle ou corporelle ; les uns s'en retournèrent, consolés et édifiés ; les autres demeurèrent auprès de lui, formant déjà une communauté, où chacun vivait en solitaire, mais où tous se retrouvaient autour d'Antoine, le « Père des moines », pour la prière en commun, première ébauche de ce qui devait devenir l'office monastique. Afin de parer aux dangers de la solitude, saint Pacôme (mort en 348) fonda un nouveau type de monachisme, le cénobitisme (du grec *koinos bios*, « vie commune »), comportant une règle qui rythmait la vie de prière et de travail des moines. Le premier monastère fut fondé en 323 en Haute-Égypte ; à la mort de Pacôme, il en existait onze, neuf pour les hommes et deux pour les femmes.

■ La prière d'invocation

Dans les années 340, Macaire l'Égyptien (v. 301-v. 392) fonda la communauté du désert de Scété, où elle a subsisté jusqu'à nos jours. Macaire institua l'usage de la prière « monologique », répétition constante d'une très courte invocation du « Seigneur », qui devait donner naissance à l'hésychasme. Cette spiritualité du désert, pour qui l'homme est indispensable à Dieu, comme Dieu est indispensable à l'homme, fut prolongée par une succession de maîtres, comme Évagre le Pontique (IVe s.), Dorothée de Gaza (VIe s.), Isaac le Syrien et Jean Climaque du mont Sinaï (VIIe s.) ; elle est à l'origine de la vie monastique byzantine, érémitique et cénobitique, et de la mystique de l'Église d'Orient.

Le désert dans l'Ancien Testament
« Je vais la séduire, la conduire au désert et là parler à son cœur » (Osée, II, 16).

Références
Gouillard (J.), *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris, 1953, réédition 1979.
Lacarrière (J.), *Les Hommes ivres de Dieu*, Paris, 1961.
Guy (J.-Cl.), *Paroles des Anciens. Apophtegmes des Pères du désert*, Paris, 1976.

Philon d'Alexandrie

20 av. J.-C., Alexandrie — Alexandrie, 45 apr. J.-C.

Le plus grand représentant du judaïsme hellénisé

Il exerça une grande influence sur les origines de la pensée chrétienne.

L'extase mystique
« Tant que brille notre intelligence et que, comme le soleil de midi, elle verse la lumière par toute notre âme, nous demeurons en nous-mêmes, mais, quand elle incline vers son couchant, alors naturellement commence en nous l'extase ; nous sommes possédés, une fureur divine nous saisit. »

Né dans une famille riche et considérée d'Alexandrie, alors un des principaux centres de la Diaspora (v. *Judaïsme*), Philon reçut une éducation très complète, à la fois grecque et juive, dans un milieu juif hellénisé et très cultivé. Ne sachant pas l'hébreu, il écrivit toute son œuvre en grec. Le seul épisode qui soit connu de sa vie est l'ambassade qu'il dirigea auprès de Caligula, et qui avait été envoyée par les Juifs d'Alexandrie afin d'être dispensés d'introduire des statues de l'empereur dans leurs synagogues. Bien qu'il n'ait obtenu que quelques concessions, Philon fit alors preuve de courage et de fidélité au judaïsme, et il soutint en toute occasion ses coreligionnaires, en particulier par ses écrits, telle l'*Apologie des Juifs*. Il est cependant dépeint comme un érudit et un contemplatif qui se consacra exclusivement à la composition de ses ouvrages.

▪ L'œuvre

Outre quelques écrits de circonstance, elle est essentiellement formée par trois ensembles de commentaires sur le Pentateuque, les cinq premiers livres de la Bible : *L'Exposition de la Loi*, *Le Commentaire allégorique de la Loi*, et *Questions et réponses* (sur la Genèse et sur l'Exode), que complètent les traités philosophiques *Sur l'esclavage de l'insensé*, *Sur la liberté du sage* et *Sur la Providence*.

▪ L'enseignement

Contemporain du Christ, Philon élabora la synthèse entre la révélation biblique et la philosophie grecque par le biais des interprétations allégoriques. Ce mode d'exégèse qui permettait de préserver la foi tout en la faisant bénéficier des recherches de la pensée grecque sur Dieu, l'homme et le monde, servit de modèle aux premiers penseurs chrétiens, Clément d'Alexandrie et Origène, puis aux Pères de l'Église. Reprenant la théorie du Verbe, déjà esquissée par les théologiens juifs, Philon l'enrichit en utilisant les concepts platoniciens. Chez lui, le Verbe devint le médiateur entre l'homme et Dieu. Sur le judaïsme, l'influence de Philon ne fut pas moindre dans la mesure où, par-delà le sens littéral, il mettait en lumière une signification cachée et toute spirituelle, expression d'une véritable expérience personnelle de l'extase qui est pour lui une intervention directe de Dieu dans l'âme humaine.

L'œuvre de Philon est aussi une précieuse source historique. Grâce à elle, nous connaissons, non seulement les idéaux des juifs pieux et évolués de la Diaspora, mais l'existence des *thérapeutes*, les ascètes juifs vivant en communauté dont s'inspira probablement le premier monachisme chrétien.

Référence
Daniélou (J.), *Philon d'Alexandrie*, Paris, 1958.

Platon

Vers 428 av. J.-C., Athènes — Athènes, 347 av. J.-C.

Le fondateur de la première école de philosophie

La pensée de ce disciple de Socrate n'a pas cessé d'inspirer non seulement les philosophes, mais les théologiens et les mystiques de tout l'Occident.

De Platon :
« C'est de la pensée pure que nous devons faire usage pour atteindre la vérité absolue. »

De saint Augustin :
« Platon, l'homme le plus sage et le plus savant de son temps, qui a parlé de telle sorte que tout ce qu'il disait devenait grand... Il suffirait de lui retrancher quelques mots pour en faire un chrétien. »

Issu d'une famille aristocratique qui prétendait descendre du dernier roi d'Athènes, Platon semblait destiné à faire une carrière politique, mais ses goûts personnels le poussèrent dans sa jeunesse vers la poésie. A vingt ans, il suivait les conférences des sophistes, quand il rencontra Socrate. Enthousiasmé, il brûla tous ses essais poétiques et décida de se vouer à la philosophie. Pendant huit ans, il ne quitta plus son maître, jusqu'à la mort de ce dernier, en 399. Fuyant Athènes, il s'établit à Mégare, où il suivit les leçons d'Euclide. En 396, il dut prendre part à la bataille de Corinthe où les Athéniens furent vaincus par les Spartiates. Platon désormais n'avait plus rien à faire à Athènes. Il partit pour l'Égypte, où il étudia l'astronomie, la religion et les institutions, puis passa en Italie méridionale et séjourna à Tarente, gouvernée alors par le pythagoricien Archytas, à la fois philosophe et homme d'État, qui devait lui servir de modèle. Invité à Syracuse par Denys l'Ancien, Platon devint bientôt suspect au tyran et, sur ses ordres, fut vendu comme esclave à Égine, où un ami le racheta.

▪ L'Académie

De retour à Athènes, Platon, qui avait assisté à la dramatique chute de la puissance athénienne, ouvrit aux portes de la ville, dans les jardins d'Académos, la première école de philosophie, l'Académie, où enseignaient des maîtres spécialisés ; elle était destinée à la formation d'hommes politiques capables d'administrer la cité selon la raison et la justice. L'Académie connut immédiatement un immense succès. Rappelé à Syracuse en 366, puis en 361 par Denys le Jeune qui avait succédé à son père, Platon ne put encore y jouer le rôle de conseiller qu'il avait espéré, et ne dut sa délivrance qu'à l'intervention d'Archytas. Revenu à Athènes, le philosophe y composa ses dernières œuvres, le *Timée*, le *Critias* et *Les Lois*, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il mourut octogénaire, après avoir désigné comme successeur son neveu Speusippe, et non son meilleur élève, Aristote, qui, déçu, partit pour l'Asie, avant de revenir à Athènes, où il fonda une école rivale, le Lycée. L'Académie compta parmi ses élèves, outre de nombreux hommes politiques, les orateurs Lycurgue, Hypéride et peut-être Démosthène. Son activité devait durer près d'un millénaire, jusqu'à sa fermeture, en 529, par un édit de l'empereur Justinien.

▪ L'œuvre

Elle est parvenue jusqu'à nous tout entière, sous forme de vingt-huit *Dialogues*, dans lesquels le maître, Socrate, fait découvrir à son interlocuteur la vérité en

De Maître Eckhart :
« Platon parle d'une pureté qui n'est pas de ce monde ni hors du monde, qui n'est ni dans le temps ni dans l'éternité, qui n'a ni dehors ni dedans. »

lui-même et par lui-même. Tout en conservant la spontanéité et la variété d'une conversation, les *Dialogues* contiennent des analyses rigoureuses, minutieuses et parfois très arides. Les plus longs d'entre eux, tels *La République* ou *Les Lois,* sont consacrés à la description et au gouvernement de la cité idéale ; d'autres, comme *Le Banquet, Phédon* et *Phèdre,* tracent un portrait idéalisé de Socrate, ou évoquent sa fin (*Apologie de Socrate* et *Criton*). L'enseignement spirituel, qui ne fait jamais l'objet d'un exposé systématique, est contenu dans des dialogues critiques ou métaphysiques, souvent illustrés par des allégories ou des mythes, chargés de suggérer l'inexprimable.

■ L'enseignement

L'œuvre de Platon ne représente que ses leçons publiques ; celles-ci étaient complétées par un enseignement oral, qui, ésotérique, est demeuré secret, mais dont on retrouve peut-être l'écho dans les écrits de Plotin et des néo-platoniciens.

Témoin de la crise que subissait la cité, tant sur le plan moral — avec les sophistes — que sur le plan politique, Platon tente d'y porter remède en donnant un fondement métaphysique stable à la justice et à la vertu, d'où la doctrine des « Idées », qui permettent de passer du sensible à l'intelligible, de l'existence à l'essence, ordre de connaissance supérieur, dont le type est la mathématique. Si la maïeutique pratiquée par Socrate peut réussir, c'est que chacun de nous possède en lui-même des réminiscences d'une connaissance antérieure, mais oubliée. Ces réminiscences, les Idées, sont à l'origine de tout ce qui est concevable par l'esprit. Nous les avons contemplées avant de naître, ce qu'illustre le mythe fameux de la caverne, dans laquelle nous sommes prisonniers et attachés de telle sorte que nous ne pouvons voir que les ombres du réel. Seul, celui qui parvient à se libérer de ses liens peut sortir de la caverne afin de contempler les choses en leur vérité, ainsi que le soleil qui les éclaire. Le but de la vie est donc l'affranchissement de notre âme immortelle, grâce à l'harmonisation intérieure et à l'aspiration vers l'Absolu.

Aucun penseur n'eut en Occident une descendance comparable à celle de Platon. Il a éclairé non seulement toute la philosophie grecque postérieure, dont la dernière école fut justement, à la fin de l'Antiquité, celle des néo-platoniciens, mais aussi le christianisme des premiers siècles. Pour ce dernier, les Idées devenaient les éternelles vérités divines, et la naissance en ce monde, décrite par Platon comme une chute, correspondait au péché originel. Aux yeux des chrétiens, Platon apparaissait comme un précurseur, et même comme le précurseur par excellence. C'est assurément cette considération qui a permis la survie de ses écrits, qui, par Byzance, ont également influencé la philosophie de l'islam, en particulier le soufisme arabo-persan. La trace de Platon et du néo-platonisme est sensible jusque dans les spéculations de la Kabbale hébraïque.

Références
Platon, *Œuvres complètes,* traduction et notes de L. Robin, 2 vol., « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1963-1964.
Schuhl (P.-M.), *L'Œuvre de Platon,* Paris, 1954.
Festugière (A.-J.), *Contemplation et vie contemplative selon Platon,* Paris, 1936.

Plotin

203 ou 205, Lycopolis Magna — Campanie, 270

Le grand mystique de la fin de l'Antiquité

Avec Plotin, la philosophie de Platon devint une doctrine de salut, le néo-platonisme, qui éclaira les derniers siècles du paganisme et les premiers du christianisme.

De Plotin, né en Égypte, on ne sait même pas s'il était romain ; l'éducation qu'il reçut à Alexandrie était grecque, mais teintée d'orientalisme. A vingt-huit ans, il décida de « s'adonner à la philosophie », en devenant le disciple d'Ammonios Saccas qui professait un platonisme éclectique. A l'époque, l'enseignement de la philosophie constituait une ascèse, une initiation à une vie spirituelle supérieure, réservée à un nombre restreint d'auditeurs. Plotin demeura onze ans auprès de ce maître qui avait été auparavant celui d'Origène, et à qui il dut promettre de ne pas révéler sa doctrine. En 242, il voulut s'informer de la philosophie perse et même indienne. Il n'est pas exclu qu'il ait pu en acquérir une connaissance indirecte à Alexandrie et voir en elles une confirmation de ses vues propres, ce qui expliquerait peut-être certains des passages les plus hardis de son œuvre. Afin de mieux connaître la pensée orientale, il suivit l'expédition de l'empereur Gordien III en Orient, mais elle fut un échec, et Plotin partit pour Rome en 247.

Il y devint une sorte de directeur de conscience des milieux cultivés de la capitale. Il pratiquait une austérité extrêmement rigoureuse, fondée sur le mépris du corps ; il vivait entouré d'élèves, auxquels il enseignait la « fuite du monde », nécessaire, selon lui, pour qui, se consacrant à la recherche de la vérité, souhaitait s'unir à Dieu. Son disciple Porphyre fut chargé d'éditer son œuvre et devait publier sa *Vie.* Mais, finalement, le régime sévère et la tension constante qu'il imposait à ses élèves les amenèrent à s'écarter de lui. Après avoir rêvé de fonder une cité de philosophes, Platonopolis, Plotin, resté seul et malade, se retira en Campanie, où il mourut.

■ L'œuvre

Ce n'est qu'à la demande de ses disciples que Plotin se décida à écrire un enseignement essentiellement oral, qui constituait le plus souvent une réponse aux questions qu'on lui posait. Ses brefs traités, au nombre de cinquante-quatre, furent rassemblés en un tout cohérent par Porphyre, qui les groupa en six livres, comprenant chacun neuf traités, les *Ennéades* (neuvaines). Le premier livre est plus particulièrement consacré à l'homme, le deuxième et le troisième au monde physique, le quatrième à l'Âme, le cinquième à l'Intelligence et le sixième à l'Unité. Grâce à Proclus, à saint Augustin et aux néo-platoniciens, l'œuvre de Plotin a marqué tout un courant de la pensée chrétienne ; elle a servi de guide aux expériences de mystiques et alimenté les spéculations les plus audacieuses des philosophes.

Dernières paroles de Plotin :
« Que ton âme se fasse belle et divine, si tu veux contempler Dieu et la beauté. »
« J'essaie de faire remonter le divin qui est en nous au divin qui est dans l'Univers » (paroles prononcées par Plotin sur son lit de mort).

De Hegel :
« Toute la philosophie de Plotin nous achemine vers la vertu et vers la contemplation intellectuelle de l'Éternité. »

■ L'enseignement

Ce qu'à partir des écrits de Platon, Plotin enseignait était un système complet d'interprétation du monde, de l'homme et de Dieu. De la surabondance de l'Un, principe de l'Être, pure lumière, absolument simple et se suffisant à lui-même, se diffuse par émanation — Plotin dit par « procession » —, sans rien lui retirer, une seconde substance qui est à la fois Être, Intelligence et monde intelligible. L'Intelligence, qui est vision de l'Un, produit à son tour, comme son Verbe, l'Âme universelle, qui donne vie à tous les vivants, sans se fragmenter, mais demeurant entière en chacun d'eux.

Individualisées, les âmes succombent à l'attrait de la matière, dégradation obscurcie de la Lumière primordiale et qui est pour elles la cause de tous les maux. Pour réintégrer notre premier et véritable statut, qui est contemplation extatique de l'Un, nous devons donc abandonner notre corps, qui est prison et tombe. C'est là le seul moyen de comprendre comment « la Vie se répand à la fois dans l'Univers et en chaque individu... Il faut que l'âme contemple l'Âme universelle ; or, pour s'élever à cette contemplation, l'âme doit en être digne par sa noblesse, être affranchie de l'erreur, s'être dérobée aux objets qui fascinent les regards des êtres vulgaires et s'être plongée dans un recueillement profond... ».

La beauté, l'harmonie musicale, d'une part, l'amour, d'autre part, peuvent constituer les premières étapes de cette réascension vers la Lumière dont ils sont les très imparfaits reflets. Mais seule la philosophie permet d'accéder au stade suprême, où l'âme, détachée d'elle-même, demeure en Dieu. « Telle est la vie des dieux et des hommes divins et bienheureux [...], envol de l'esprit seul vers Lui seul. »

■ Une expérience exemplaire

Apparemment abstraite, la doctrine de Plotin procède cependant d'une expérience personnelle, ainsi qu'il l'a lui-même écrit : « Souvent, m'éveillant de mon corps à moi-même, devenu extérieur à toutes les autres choses, mais intérieur à moi, voyant alors une beauté extraordinaire, ayant la certitude d'appartenir à la partie la meilleure de la réalité, exerçant l'activité propre à la vie la meilleure, étant devenu un avec le divin, ayant été établi en lui, m'étant établi moi-même au-dessus de tout autre objet d'intellection, après ce repos dans le divin, retombant de l'intellection à la raison, je me demande comment il est possible qu'une fois déjà, et maintenant encore, je puisse ainsi descendre et comment mon âme a-t-elle pu se trouver à l'intérieur de mon corps, si elle est telle qu'elle m'est apparue en elle-même, bien qu'étant dans le corps. »

Cette description exemplaire d'une ascension spirituelle comparable à celle des plus grands mystiques chrétiens, et singulièrement à celle de saint Jean de la Croix, devait non seulement briller d'un vif éclat au cours des derniers siècles du paganisme, mais répandre son rayonnement sur les premiers auteurs chrétiens et même sur la mystique de l'islam. Elle exerça aussi une très vive attraction sur les philosophes spiritualistes, trouvant ses prolongements jusque dans l'œuvre de Hegel et de Bergson.

Références
Plotin, *Ennéades*, 7 vol., traduction et notes d'E. Bréhier, Paris, 1924-1938, réédition 1960 sq.
Gandillac (M. de), *La Sagesse de Plotin*, Paris, 1966.

Prophètes d'Israël

Inspirés par Dieu

S'adressant au peuple élu, ils lui rappellent au nom de Yahweh sa présence active dans le monde, ainsi que dans le cœur de l'homme.

Le mot prophète vient du grec *pro*, « avant », et *phêmi*, « je dis », et désigne couramment celui qui est capable de prédire l'avenir par inspiration divine, mais particulièrement ceux que la Bible appelle plus justement *nâbi* (inspirés), ou *rôeh* (voyants). Pour les Juifs, les Prophètes furent les truchements choisis par Dieu pour communiquer à son peuple ses directives. Ils continuent donc l'œuvre d'Abraham et de Moïse, considérés par la Tradition comme les premiers prophètes, fondateurs d'une longue succession à travers les siècles. La place des prophètes dans la société israélite a beaucoup varié suivant les circonstances et la personnalité de chacun. Si la plupart fustigèrent les autorités tant religieuses que civiles, d'autres semblent avoir joué un rôle officiel.

■ Élie

A l'époque de David (XIe s. av. J.-C.) apparut Nathan, puis, au IXe s., Élie, seul défenseur en son temps des droits de Yahweh contre le culte des idoles et les compromissions du pouvoir. Persécuté par la reine Jézabel, Élie se retira au désert. Après avoir prédit l'extermination des souverains impies de la dynastie d'Achab, il confia à son disciple Élisée la tâche de poursuivre sa mission. La légende s'empara très vite du personnage d'Élie, qui passe pour avoir été élevé au ciel sur un char de feu, et qui doit revenir à la fin des temps. Élisée combattit lui aussi les progrès de l'idolâtrie et, comme son maître, fit des miracles.

■ Amos et Osée

Au VIIIe s. av. J.-C., le prophétisme atteignit son apogée. Yahweh, par la voix des Prophètes, adresse alors message sur message à son peuple que son ingratitude et son infidélité envers lui condamnent au châtiment. Amos stigmatise avec une extrême virulence l'avidité des riches qui oppriment les pauvres et l'hypocrisie du clergé. Il met en garde le peuple qui se croit élu contre la proche vengeance divine, le « jour de Yahweh », qui verra la déroute d'Israël, car il n'a pas respecté les droits de la veuve et de l'orphelin.

Osée, qui a souffert lui-même de l'infidélité conjugale, mais qui a néanmoins pardonné, en tire une image des relations de Yahweh et de son peuple qui sera souvent reprise. Il combat énergiquement les tendances syncrétistes, car il ne saurait exister de compromis entre les divinités des païens et le seul Dieu à qui Israël doit tout.

■ Isaïe

Tenu pour le plus grand des Prophètes, Isaïe naquit vers 760 av. J.-C. dans le pays de Juda et, à partir de 740, exerça son ministère pendant près d'un demi-siècle. Poète aux accents sublimes, il montre les menaces

L'Arbre de Jessé
« Lors sortira une tige de la racine de Jessé et la fleur montera de la racine. Sur elle reposera l'esprit du Seigneur, l'esprit de sapience et d'entendement, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de la crainte du Seigneur la remplira » (second Isaïe).

D'Ézéchiel :
« Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos sépulcres, et que je vous tirerai, vous qui êtes mon peuple, hors de vos tombeaux. »

qui pèsent sur Israël et qui déjà se réalisent, et prévoit des heures sombres pour la nation tout entière. Distingué de lui par les historiens, le second Isaïe vécut parmi les exilés, alors que Cyrus menaçait déjà Babylone. Aussi annonce-t-il la fin des malheurs, et prédit-il en termes mystérieux la venue d'un Messie, le « Serviteur du Seigneur », l'« Homme de douleurs », qui rachètera le genre humain.

■ Jérémie

Né vers 650 av. J.-C., Jérémie, nature tendre et sensible, n'accepta qu'avec crainte et répugnance la mission qui lui fut imposée. Elle se révéla en effet bientôt comme dangereuse, car il lui fallait annoncer la prise de Jérusalem que l'on tenait pour inexpugnable. Elle eut lieu en 587. Persécuté par ses contemporains, le prophète malgré lui exprime la lassitude du juste et ses doutes, mais aussi sa foi et son espérance en l'Éternel.

■ Ézéchiel

Presque contemporain de Jérémie, il possède parmi les Prophètes la personnalité la plus singulière. Il fut appelé à la vocation prophétique au cours d'une extase, où lui apparut un char dont les roues tournaient à une vitesse vertigineuse ; il était entouré de figures fantastiques, mi-hommes, mi-taureaux, qui lui dictaient les commandements divins au milieu du fracas des eaux. Ces visions hallucinantes se poursuivant, le prophète les traduisait en des sortes d'oracles mimés qu'il accompagnait de commentaires destinés à en préciser le sens. Ézéchiel vécut en une période particulièrement dramatique, marquée par les calamités qu'il avait annoncées. Il fut lui-même exilé à Babylone en 597, avec l'élite de la nation. Mais là, il proclama le renouveau d'Israël qui trouvera grâce devant Dieu en lui redevenant fidèle. Ézéchiel insiste sur la responsabilité de chacun, qui sera jugé selon ses œuvres.

Après le retour d'exil, les Prophètes ne jouèrent plus qu'un rôle secondaire. Mais, par la suite, à l'époque de la lutte contre les occupants grecs séleucides, puis romains, le prophétisme devait engendrer la littérature apocalyptique (v. *Apocalypse*).

■ Les livres prophétiques

Les Prophètes furent avant tout des orateurs à l'éloquence enflammée et pittoresque, émaillée d'images et de paraboles. Ils prennent à parti leurs auditeurs, les exhortent ou les menacent. C'est seulement peu à peu qu'eux-mêmes, ou leurs disciples, tel Baruch, secrétaire de Jérémie, transmirent leurs oracles. Sous la forme où ils nous sont parvenus dans la Bible, il s'agit souvent de remaniements postérieurs ; ainsi, dans Isaïe, la première partie seule serait du prophète lui-même. On distingue d'ordinaire quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Daniel et Ézéchiel, et douze petits : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Pour l'Église chrétienne, les Prophètes annoncent surtout la venue du Messie et les souffrances qu'il devra endurer avant son règne glorieux. Si, pour les musulmans, Mahomet est le « Sceau des prophètes », c'est-à-dire le dernier et le plus important de tous, l'islam reconnaît en Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus ses prédécesseurs.

Références
Lods (A.), *Les Prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme*, Paris, 1949-1950.
Neher (A.), *L'Essence du prophétisme*, Paris, 1955.

Protestantismes (les)

Les dissidents de la Réforme

Le principe du « sacerdoce universel » qui fait de tout chrétien un prêtre eut pour conséquence la naissance de nombreuses sectes en marge des Églises réformées.

Dans son sens religieux, le mot « protestant » est apparu pour la première fois à la suite de la seconde diète de Spire (1529), quand princes et villes luthériens protestèrent contre les exigences de leurs adversaires catholiques. Depuis lors, le protestantisme désigne l'ensemble des divers courants issus de la Réforme et qui, tous, se caractérisent par des traits essentiels hérités des réformateurs du XVIe s. : primauté absolue de la Parole divine, telle qu'elle est consignée dans la Bible, rapport direct du croyant avec Dieu par l'Écriture et la prière, et justification par la foi seule. La Réforme contenait le germe de ses futures dissidences. On le vit bien dès le XVIe s. avec les mouvements illuministes et millénaristes qui, voulant instaurer, sans plus attendre, le royaume de Dieu sur terre, se révoltèrent contre l'ordre social existant et que les réformateurs durent eux-mêmes réprimer.

L'unité religieuse, assurée jusqu'alors par la hiérarchie catholique, était désormais brisée ; plus rien ne s'opposait aux nouveaux développements de l'élan libérateur déclenché par la Réforme, mais que celle-ci avait finalement endigué. Luthéranisme, calvinisme et anglicanisme, soumis au pouvoir politique, s'étaient institutionnalisés. A ces Églises devenues officielles ne manquèrent pas de s'opposer ceux qui voulaient une réforme plus radicale.

■ Les dissidences européennes

En Angleterre, dès les années 1560, les puritains qui réclamaient une liturgie plus pure furent bientôt persécutés. S'ils triomphèrent sous Cromwell, avec l'avènement de la République (1649), la restauration de 1660 leur fut fatale et ils ne furent tolérés qu'après la révolution de 1688. Cependant, beaucoup d'entre eux avaient préféré émigrer dans les colonies d'Amérique, où les Pères pèlerins, débarqués du *Mayflower* en 1620, établirent un véritable État théocratique austère et rigoriste.

Toujours en Angleterre, le mouvement qui défendait l'autonomie et l'indépendance de chaque congrégation ou communauté locale engendra le baptisme, fondé en 1609 à Amsterdam par l'Anglais John Smith et implanté en Angleterre en 1612, puis importé en Amérique du Nord par Roger Williams. L'Alliance baptiste mondiale regroupe aujourd'hui plus de 30 millions de membres, dont 26 aux États-Unis.

Au milieu du XVIIe s., Fox créa en Angleterre la Société des amis. Ces quakers partirent en grand nombre pour la Nouvelle-Angleterre, où ils fondèrent en 1682 la Pennsylvanie.

Au XVIIIe s., le luthéranisme connut un renouveau en Allemagne grâce au piétisme, dont Spener se fit l'apôtre, tandis

La mystique protestante
Elle « n'est pas une occupation de moines. Elle est le fait de pasteurs tournés vers la cure des âmes, de laïcs engagés dans le combat contre l'injustice et la persécution, plongés dans la vie de la cité et de la famille et y semant les germes d'une vie plus consciente et plus religieuse » (Raymond H. Leenhardt).

« Une confession sans frontières » (Hromadka).

qu'en Angleterre Wesley ranimait la piété des foules par le méthodisme qui, lui aussi, gagna les États-Unis. En 1987, les méthodistes y étaient 14 millions, sur 40 répartis dans le monde.

Les dissidents américains

Aux États-Unis, où fleurirent aux XIXe et XXe s. des sectes de toutes sortes, naquit d'une révélation reçue par John Smith la communauté des mormons ou « Saints des derniers jours ».

Une autre Église millénariste, l'adventisme (d'*adventus*, « venue », en latin), résulta des prêches d'un fermier autodidacte, William Miller (1782-1849), qui annonçait le retour du Christ pour les années 1843-1844. Bien que déçus dans leur espoir, les adventistes sont encore aujourd'hui plus d'un million. Après l'échec de cette prédiction, Ellen G. White (1827-1915) déclara que, si la date de la parousie ne pouvait être précisée, il ne convenait pas moins de s'y préparer. Les adventistes du Septième-Jour, dont Mrs. White fut le prophète, le font en respectant le sabbat, le samedi, comme jour de repos béni par le Seigneur, ainsi que de nombreuses pratiques d'hygiène (abstinence de viande, d'alcool et de tabac, par exemple). Pour eux, la venue prochaine du Christ sera suivie du millénium, au cours duquel les élus seront au ciel avec le Christ. Après quoi aura lieu la résurrection qui verra la destruction des mauvais, tandis que les bons, désormais immortels, revivront sur la terre redevenue le Paradis.

Après avoir attendu vainement le retour du Christ dans les années 1873-1878, l'Américain C.T. Russell fonda le Mouvement des étudiants internationaux de la Bible, qui se divisa après sa mort. Le rameau principal, dirigé par J.F. Rutherford, prit en 1931 le nom de Témoins de Jéhovah et fut organisé comme un instrument de combat. Les Témoins attendent la destruction prochaine du monde, lors de la bataille d'Armageddon de l'Apocalypse. Conduites par Jésus, qui n'est pas le Fils unique de Dieu, mais seulement son principal lieutenant, les forces du Bien écraseront définitivement Satan et les forces du Mal. Tous les méchants seront anéantis, seule survivra la communauté des Témoins qui jouiront avec Jésus du royaume messianique sur la terre régénérée. En 1987, les Témoins de Jéhovah étaient près de 3 millions.

En 1879, à Boston, fut fondée l'Église du Christ scientiste, par Mary Baker Eddy (1821-1910), qui, voulant « rétablir l'élément perdu » dans le christianisme, institua des pratiques de réharmonisation capables de guérir les maux du corps comme ceux de l'âme. La Science chrétienne compte aujourd'hui environ 2 millions d'adeptes.

Dès 1865, William Booth (1829-1912) entreprit d'évangéliser les masses miséreuses de Londres. En 1878, il créa l'Armée du salut, bien connue pour ses œuvres sociales. En 1987, elle était formée de plus de 25 000 « officiers » répandus dans quatre-vingt-six pays et son culte était suivi par quelque 3 millions de personnes.

Tel est, brièvement résumé, le panorama des principaux mouvements dissidents, nés du courant prophétique qu'avait libéré la Réforme et dont les fondateurs sont considérés par les adeptes comme des maîtres spirituels.

Références
Baubérot (J.) et Willaime (J.-P.), *Protestantisme*, Paris, 1986.
Séguy (J.), *Les Sectes protestantes dans la France contemporaine*, Paris, 1956.
Mitchell (D.), *Seventh-Day Adventists*, New York, 1958.
Coutts (J.), *The Salvationists*, Londres, 1977.

Pythagore

Vers 570 av. J.-C., Samos (?) — (?)

Le premier qui se soit proclamé philosophe

Cet ami de la sagesse répandit une doctrine ésotérique que reflètent les penseurs spiritualistes de toute l'Antiquité.

Si son existence historique n'est pas contestée, Pythagore est devenu très tôt, sans doute même de son vivant, une figure légendaire, quelque peu mystérieuse. Il aurait longuement voyagé afin de s'initier aux doctrines secrètes des religions tant étrangères que grecques, en particulier à l'orphisme dont il est difficile de distinguer son enseignement propre. Vers l'âge de quarante ans, Pythagore s'établit à Crotone et y créa une communauté religieuse et politique sur le modèle de laquelle il s'en forma plusieurs autres en Italie méridionale et en Sicile. De caractère aristocratique, elles s'effondrèrent sous les coups des démocrates. Pythagore trouva la mort au cours de l'incendie de l'édifice dans lequel ses disciples étaient réunis autour de lui. Ceux-ci le tenaient pour une incarnation divine, fils d'Apollon ou d'Hermès, lequel lui donna la faculté de se souvenir de ses vies antérieures.

L'enseignement

Il était oral et réservé à des disciples tenus au secret ; aussi ne le connaissons-nous que très partiellement et par des témoignages tardifs. Les pythagoriciens se divisaient en deux sections, les « acousmatiques », formant le « cercle extérieur », fraternité guerrière chargée de la défense de l'École et dominée par Milon de Crotone, gendre de Pythagore, et les « mathématiciens », formant le « cercle intérieur », initiés à la doctrine mystique des nombres en tant que fondements de l'univers, savoir qui trouvait ses applications aussi bien en astronomie qu'en architecture et dans la théorie musicale. Les disciples du cercle intérieur s'habillaient de blanc et respectaient de nombreux interdits. C'est seulement après avoir subi un examen, étudié pendant trois ans, puis pratiqué durant cinq ans une vie d'austérité dans le silence que les postulants étaient admis en présence du maître. Ils recevaient alors la révélation de la *tétractys*, « la décade puissante et mystérieuse », « source et racine de l'Éternité », formée de la somme des quatre premiers nombres et principe de toutes choses.

Pour les pythagoriciens, l'âme immortelle est enfermée dans le corps comme dans une tombe et soumise à une perpétuelle transmigration. Le salut ne peut consister que dans le détachement des liens créés par les incarnations successives qui ont livré l'âme à la corruption, grâce à une conversion radicale à l'incorruptible divin. Cette conception de l'âme se diffusera par l'intermédiaire de Platon dans toute la philosophie antique, et particulièrement chez les néoplatoniciens qui furent aussi des néo-pythagoriciens.

Vers d'or (attribués à Pythagore)
« Et si tu parviens, après avoir abandonné ton corps dans le libre éther, — Tu seras dieu immortel, incorruptible et à jamais affranchi de la mort. »

Référence
Carcopino (J.), *De Pythagore aux Apôtres*, Paris, 1956.

Quiétisme

Un total abandon à la volonté de Dieu

Le quiétisme qui le prônait rendait de ce fait à peu près inutile toute autre forme de dévotion ; il fut en conséquence condamné par l'Église.

« **La mystique (de Mme Guyon)** est mystique d'anéantissement. L'être doit entrer dans la ténèbre des sens et de la connaissance pour rencontrer Dieu, selon ce qu'il est réellement » (J. Lacoudre).

Le mot évoque la quiétude dans laquelle se trouve l'âme passivement plongée en Dieu, afin de le laisser agir en elle. Il a toujours existé, en particulier chez les mystiques, dont Maître Eckhart, des formes de quiétisme suspectes aux autorités ecclésiastiques ; historiquement toutefois, ce nom désigne le mouvement qui, issu du renouveau mystique apparu en Espagne aux XVIe-XVIIe s., gagna l'Italie vers 1670-1680 et y suscita une forte opposition. Le *Guide spirituel* (1675) de l'Espagnol Miguel Molinos (1628-1696) se répandit dans toute l'Europe, mais fut condamné en 1687 à Rome, où son auteur mourut en prison.

■ Une dévote française

Mme Guyon (1648-1717), qui se livrait à des austérités excessives, se rallia au point de vue de Molinos. Dans son *Moyen court et très facile de faire oraison* (1685), elle préconisa l'inaction totale de l'âme, la perte de tout désir, même de salut, de toute crainte, même de l'Enfer ; les bonnes œuvres et les sacrements n'avaient alors presque plus d'importance. Après cinq ans de voyages et d'apostolat, Mme Guyon se fixa à Paris, où la doctrine du pur amour séduisit Fénelon et d'abord Mme de Maintenon, mais l'extravagance du personnage qui se proclamait « épouse du Christ » et prétendait régénérer l'Église inquiétait et Mme Guyon fut un temps emprisonnée, en 1687.

■ L'hostilité de Bossuet

Mme de Maintenon, voyant que ce mouvement commençait à gagner la cour et même la maison royale, estima qu'une consultation des docteurs était désormais nécessaire. Plusieurs prélats, dont Bossuet et Fénelon, chargés d'examiner le problème, tinrent une conférence à Issy, en 1694, mais ne parvinrent pas à un accord. En 1697, tandis que Fénélon, dans l'*Explication des maximes des saints,* défendait le pur amour, Bossuet, dans l'*Instruction sur les états d'oraison,* mettait en garde contre toute mystique fondée sur la seule expérience personnelle. Finalement, Bossuet obtint de Rome, en 1699, la condamnation d'un mouvement qui compromettait l'unité et l'autorité de l'Église. Certaines outrances de langage, et surtout la querelle entre Bossuet et Fénelon, ont conduit à sous-estimer les vues originales d'une femme qui fut une authentique mystique.

Dans les pays protestants, l'influence de Mme Guyon et de Fénelon resta importante. Elle devait inspirer, au XVIIIe s., un renouveau de la piété personnelle, qui se manifesta dans le piétisme de l'Allemand Spener, puis dans le méthodisme de l'Anglais Wesley.

Référence
Cognet (L.), *Crépuscule des mystiques,* Tournai-Paris, 1959.

Râmakrishna

1836, Kamarpukur — Daksinestivara, 1886

Le grand mystique hindou du XIXe siècle

Rénovateur de la tradition, Râmakrishna démontra par ses expériences personnelles l'unité de toutes les voies spirituelles.

Fils d'un pauvre et pieux brahmane du Bengale, Gadâdhara Chatterji, plus connu sous son nom religieux de Râmakrishna, dès la petite enfance, ne s'intéressa qu'à la mystique et eut très tôt des extases. Devenu à dix-neuf ans l'assistant de son frère, desservant d'un temple dédié à Kâli à Daksineshvara, il lui succéda à sa mort, l'année suivante. Sa dévotion pour la déesse lui en fit désirer ardemment la vision. Lorsqu'au désespoir, Râmakrishna était près de mourir, Kâli lui apparut enfin et il se mit entièrement à son service. A vingt-trois ans, sa famille l'obligea à se marier ; en transe, Râmakrishna désigna une petite fille de cinq ans qu'il épousa cinq ans plus tard, mais avec qui il vécut dans la parfaite chasteté.

Initié par un ascète tantrique qui avait reconnu en lui une incarnation divine, Râmakrishna parvint à l'union parfaite avec Dieu ; un second guru, qui lui enseignait le *Vedânta,* lui permit d'atteindre le stade de la fusion avec le Brahman, dans laquelle il resta plongé pendant six mois entiers et que, par la suite, il retrouvait au cours d'extases plus ou moins prolongées. S'étant fait ensuite l'élève d'un musulman et d'un chrétien, Râmakrishna connut la même expérience. Bientôt vinrent à lui des disciples, attirés par son rayonnement, sa douceur et son humilité, et auxquels, par sa seule présence, il facilitait l'accès à la dimension divine de leur être. Ils demeurèrent unis après sa mort autour de la veuve de Râmakrishna, objet de leur vénération, qui vécut jusqu'en 1920.

■ L'enseignement

Exclusivement oral, il fut soigneusement recueilli par ses proches. Bien que parfaitement spontané, il se rattache à celui de tous les grands mystiques de l'Inde, mais Râmakrishna ne s'identifie pas à la Divinité ; il en est seulement l'adorateur et le serviteur, vivant en étroite union avec Elle. De plus, pour lui — il en a fait l'expérience —, toute voie religieuse, si elle est suivie avec ardeur et persévérance, conduit au but ultime. Aussi ne détachait-il aucun de ceux qui venaient le trouver de sa religion originelle, mais l'encourageait-il à suivre jusqu'au bout sa propre voie.

En chaque homme, Râmakrishna décelait la présence divine ; pour lui, le déséquilibre et la souffrance du monde résultaient de ce que l'être humain ne cherchait plus à vivre en Dieu. Si, à l'époque de la renaissance de l'hindouisme, le rayonnement de Râmakrishna fut très grand en Inde, son disciple préféré, Vivekânanda, le répandit après sa mort dans le monde entier.

Le Dieu unique
« Il n'y a qu'un Dieu, mais ses noms sont innombrables et innombrables les aspects sous lesquels Il peut être considéré. Nommez-Le de n'importe quel nom et adorez-Le sous l'aspect qui vous plaira le mieux, vous êtes certain d'arriver à Lui. »

Références
Romain Rolland, *La Vie de Râmakrishna,* Paris, 1930 et 1962 ; *L'Enseignement de Râmakrishna,* Paris, 1949 et 1972.

Râmana Mahârshi

1879, Tiruchuzli — Tiruvannamalai, 1950

Un grand guru dans l'Inde moderne

Sa rayonnante présence, son silence même constituaient pour ses disciples le plus haut des enseignements.

« Au milieu de la caverne du cœur luit seul le **pur Absolu.** »

« **La libération,** c'est de comprendre que vous n'êtes pas nés... »

Né dans les environs de Madurâ (Inde du Sud), Venkatraman Aiyer fit ses études au lycée américain de cette ville. A ses fidèles, il devait confier : « Je n'ai rien lu. Mon savoir se limite à ce que j'ai appris jusqu'à l'âge de quatorze ans. [...] Toutes mes études ont été accomplies dans mes naissances antérieures et j'en ai été rassasié. » A dix-sept ans, alors qu'il se trouvait parfaitement tranquille dans sa chambre, il vécut soudain avec une angoisse terrible l'expérience de sa propre mort, puis « contempla » la source divine de son être, le « je » immortel opposé au « moi » impermanent et changeant. De cette révélation spontanée, Râmana Mahârshi ne reconnut que beaucoup plus tard la conformité avec les enseignements de la philosophie mystique hindoue. Peu après, en 1896, un appel intérieur l'obligea à tout quitter pour se retirer dans une grotte au flanc de l'Arunâchala, montagne sacrée située près de Tiruvannamalai, à l'ouest de Pondichéry. Mais bientôt les pèlerins furent attirés par cet ascète transfiguré, vivant dans une perpétuelle extase, que ses disciples dénommèrent *Mahârshi* (« Grand Sage »), et il fallut construire deux âshrams pour recevoir ceux qui affluaient non seulement de l'Inde, mais des pays occidentaux où la renommée du saint homme s'était répandue.

■ L'enseignement

Râmana Mahârshi n'a rien écrit, mais son entourage a noté ses entretiens avec ses disciples. Des grands maîtres contemporains de l'hindouisme, le Mahârshi se distingue par le fait qu'il n'appartenait à aucune lignée et n'a point connu de maître. Il représente cependant la pure tradition de l'*advaïta vedânta* (v. *Hindouisme*). Vivant dans la solitude, il n'a jamais cherché à enseigner. A ceux qui venaient le trouver et l'interrogeaient, il ne répondait que par une question : « Qui êtes-vous ? », les incitant par là à découvrir en eux-mêmes leur véritable et profonde personnalité, le « je », identique au « Soi », à l'*âtman*, c'est-à-dire à la pure réalité, au principe universel que tout humain possède en lui, et qui le constitue. Pour lui, le rôle du guru, « qui, à chaque instant, réside dans les plus grandes profondeurs du Soi », consistait essentiellement « à ramener le disciple à son état originel et à prévenir tout nouvel éloignement » de cet état « d'identité absolue avec le Soi ». En les amenant à reconnaître la seule réalité du « Soi », le Mahârshi libérait ses disciples de leurs angoisses et de leurs souffrances nées de l'illusion d'un ego personnel séparé. Pour lui, le mal dans le monde provenait de cet égoïsme qui ignore les autres.

Références

L'Évangile de Râmana Mahârshi, traduction française, Paris, 1970.

Osborne (A.), *Râmana Mahârshi et le sentier de la connaissance de soi,* Paris-Neuchâtel, 1957.

Râmânuja

1017, Shrîperumbudûr — Shîrangam, 1137

Une philosophie de l'amour divin

Râmânuja, le grand théoricien de la dévotion envers un dieu personnel, a exercé sur l'évolution de l'hindouisme une influence encore sensible de nos jours.

« Celui que le **Soi** élit, celui-là peut l'atteindre,
Le Soi lui révèle son intimité. »

Né au sud-ouest de Madras dans une famille de brahmanes, Râmânuja suivit à Kañchipurâm l'enseignement d'un maître en *Vedânta* (v. *Upanishad*), mais, s'étant heurté à lui, il décida de se consacrer exclusivement au culte fervent de Vishnu. Sa piété et son savoir le firent désigner comme son successeur par un grand maître vishnuite de Shîrangam. Râmânuja y vécut désormais, entouré de très nombreux disciples, ne quittant la communauté que pour voyager dans toute l'Inde, afin de répandre l'enseignement. Il mourut à Shîrangam âgé de cent vingt ans, laissant alors une lignée monastique solidement constituée. Elle se scinda par la suite en deux écoles, l'une au nord, l'autre au sud ; elles sont encore très vivantes aujourd'hui.

■ L'œuvre

Comme celle de son prédécesseur, Shankara, elle est principalement formée de commentaires sur les *Brahmasûtra* et la *Bhagavad-Gîtâ,* mais elle comprend également plusieurs traités sur le *Vedânta.*

■ L'enseignement

Râmânuja est l'héritier d'une longue tradition de dévotion à Vishnu, considéré comme le dieu suprême, qui veille au salut du monde et y descend, sous forme d'*avatar,* au secours de ses fidèles, « chaque fois que l'ordre chancelle ». Cette tradition vishnuite, très vivace dans le sud de l'Inde, fut représentée par les âlvâr, poètes mythiques, et les âcârya, maîtres spirituels dont descend Râmânuja.

Aussi, à l'ascèse intellectuelle *(jñana),* prônée par Shankara, Râmânuja oppose-t-il la dévotion en l'Être suprême. Bien qu'il soit le Tout infini, Dieu n'en demeure pas moins une Personne, à la fois immanente et transcendante à sa création, le Principe qui unifie la multiplicité issue de Lui, et peut donc être objet d'adoration. Seule, la miséricorde divine peut procurer la délivrance de l'âme humaine soumise par son *karma* à la transmigration. Pour Râmânuja, contrairement à la doctrine de Shankara, la nature et l'homme sont distincts de Dieu, bien qu'émanés de Lui et devant faire retour en Lui. Le monde est donc bien réel ; ce que l'homme ignore seulement, c'est son rapport au divin, qui ne peut être révélé que par le Seigneur lui-même. Cette doctrine, « non-dualisme du qualifié », est exposée par Râmânuja avec un talent admirable qui fait de lui l'un des plus grands penseurs du monde.

Référence

Esnoul (A.-M.), *Râmânuja et la doctrine vishnouite,* Paris, 1964.

Réforme

La chrétienté divisée

Longtemps contenu, le mouvement de révolte contre l'Église se propagea rapidement dans l'Europe du Nord, engendrant au XVIe siècle une spiritualité nouvelle.

De R.H. Leenhardt :
La Réforme « n'a pas été une simple protestation contre les abus ecclésiastiques, mais elle a d'abord été un mouvement théologique conduit par des docteurs pour réévaluer la doctrine et la vie chrétiennes. »

De Luther :
« Que la vie est belle et glorieuse ! qui peut en comprendre la beauté et la richesse ? Elle possède toutes choses et ne souffre jamais d'indigence ; elle est plus forte que le péché, la mort et l'enfer ; mais en même temps, elle est tout entière au service des autres, pleine de bonté et de sollicitude. »

Dès le XIVe s. était devenue manifeste la décadence de l'Église, qui culmina avec l'exil de la papauté en Avignon et le Grand Schisme de 1378 ; progressivement, le peuple chrétien se détachait d'un clergé souvent corrompu et ignare, et aspirait à une religiosité plus simple, plus intériorisée. La prédication de Wyclif et de ses disciples en Angleterre, puis le soulèvement à la fois religieux et national des hussites en Bohême, qui fut impitoyablement écrasé, avaient été les signes avant-coureurs de la Réforme, qui explosa brusquement au début du XVIe s., lorsque l'humanisme de la Renaissance s'attaqua à la scolastique médiévale, tandis que l'imprimerie répandait la Bible, puis les écrits des réformateurs.

En 1517, à l'occasion du scandale causé par la vente des indulgences, éclata, grâce à Luther, la première manifestation d'une rébellion depuis longtemps attendue. Si Luther ne songeait nullement à rompre avec Rome, il s'y trouva contraint dès 1520. Sa prédication et ses écrits suscitèrent l'enthousiasme, mais il fut bientôt débordé par les extrémistes, tel Karlstadt, et par des révoltes sociales comme celle de Münzer. Il réagit alors très vigoureusement et l'Église luthérienne, d'abord populaire, passant sous le contrôle des princes, devint Église d'État. De 1525 à sa mort, Luther organisa la nouvelle communauté chrétienne, aidé par son disciple Melanchthon (Philipp Schwarzerd, 1497-1560), auteur de la *Confession d'Augsbourg,* qui, d'inspiration conciliante, s'efforça de tempérer l'impétuosité du réformateur. A la mort de ce dernier (1543), la Réforme avait gagné le Danemark, la Norvège et la Suède. En Allemagne, sa cause fut menacée par Charles Quint, bien décidé à rétablir le catholicisme, mais les princes protestants, aidés par la France, purent tenir l'empereur en respect et, en 1555, la paix d'Augsbourg sanctionna la division religieuse de l'Allemagne, laissant chaque prince libre d'imposer à ses sujets la religion de son choix.

■ Propagation de la Réforme

En 1522, la Réforme avait été introduite en Suisse par Zwingli. Plus rationaliste que mystique, il sécularisa la religion, fit fermer les couvents et supprima la messe. S'appuyant sur le pouvoir civil, Zwingli en vint à jouer un rôle politique, quand les cantons réformés, Bâle, grâce à l'humaniste Œcolampade (1482-1531), puis Berne, Saint-Gall, Glaris et Schaffhouse, s'opposèrent aux cantons restés catholiques. L'armée réformée fut écrasée à Kappel en 1531, mais, à Zurich, Bullinger (1504-1571), homme lucide et pondéré, parvint à maintenir la Réforme, se rapprocha de la Genève de Calvin et rédigea la *Confession helvétique postérieure,*

Réforme
Luther au milieu de ses disciples, par Lucas Cranach le Jeune, 1515-1586. (Lutherhalle, Wittenberg.)

De Calvin :
« La prière est un sacrifice d'adoration, en même temps qu'une communion directe avec Dieu par laquelle nous pénétrons dans le sanctuaire du ciel, et, admis en présence de Dieu, nous l'interpellons sur ses promesses. »

qui fut acceptée jusqu'en Écosse, en Hongrie et en Pologne. A Strasbourg, les idées luthériennes s'étaient répandues dès 1521 et y avaient suscité une grande effervescence religieuse. Martin Bucer (1491-1551), qui s'efforçait de maintenir l'unité par-delà les divergences, joua un grand rôle dans l'organisation de l'Église de Strasbourg, mais Charles Quint exigea son bannissement et Bucer finit ses jours comme professeur à Cambridge.

Dès 1520, les œuvres de Luther se diffusèrent en France, où, au cours des premières années du siècle, était apparu dans les milieux humanistes un mouvement de retour vers l'Évangile et la piété personnelle, mais le développement rapide de l'hérésie entraîna peu à peu une réaction du pouvoir royal, qui ne put cependant enrayer les progrès de la Réforme établie à Genève par les Français Guillaume Farel (1489-1565) et surtout Jean Calvin. De Genève, le calvinisme rayonna vers la France, vers les Provinces-Unies, où il prit la forme d'un théocentrisme rigoureux, et jusqu'en Bohême, en Hongrie et en Pologne, tandis qu'en Écosse John Knox (1514 ?-1572) instaurait l'Église presbytérienne, plus libérale que l'Église calviniste originelle, et qui devait s'implanter dans tout le royaume, malgré l'opposition de l'Église anglicane officielle.

■ L'Église anglicane

Elle ne fut pas fondée par de nouveaux maîtres spirituels, mais par le pouvoir royal soucieux de subordonner l'Église à l'État. La Réforme en Angleterre ne fut d'abord qu'un schisme causé par l'excommunication, en 1534, d'Henri VIII en raison de son divorce. L'*Acte de suprématie* privait le pape de tout pouvoir sur l'Église d'Angleterre et faisait du roi son « chef unique et suprême ». Les monastères furent alors sécularisés. Pourtant, Henri VIII ne souhaitait pas une rupture définitive et les *Six Articles* de 1539 conservaient les principes les plus attaqués par la Réforme. Sous le règne du fils d'Henri VIII, Édouard VI, les *Six Articles* furent abolis ; on imposa le *Book of Common Prayer*, qui réformait le rituel, et les *Quarante-Deux Articles*, confession de foi très proche du calvinisme. Mais, après l'intermède catholique du règne de Marie Tudor, c'est Élisabeth Ire (1558-1603) qui établit véritablement l'Église anglicane en laquelle, si le culte conserve des apparences catholiques, les principes sont d'inspiration calviniste.

La Réforme avait scindé l'Europe en deux ; tandis qu'elle triomphait au nord, dans les pays germaniques, elle ne put s'implanter dans le Sud, en partie à cause de la vigoureuse réaction de l'Église qui persécuta les hérétiques minoritaires, mais sut aussi s'amender elle-même dans l'élan qui culmina avec le concile de Trente (1545-1563) et qui donna naissance à la Contre-Réforme catholique. Mais surtout la Réforme avait modifié le style de vie spirituelle en la laïcisant par la suppression de tout intermédiaire entre l'homme et Dieu, faisant en principe de chacun son propre maître spirituel.

Références
Léonard (E.-G.), *Histoire générale du protestantisme*, 3 vol., Paris, 1961-1964.
Delumeau (J.), *Naissance et affirmation de la Réforme*, 2e édition, Paris, 1968.
Stauffer (R.), *La Réforme*, Paris, 1970.
Ratabou1 (J.), *L'Anglicanisme*, Paris, 1980.

Rose-Croix

Symbole d'une mystérieuse fraternité

Formé d'initiés astreints au silence, l'ordre rosicrucien, qui remonterait au moins à la Renaissance, aurait traversé les siècles jusqu'à nos jours.

En 1614 parurent à Kassel deux pamphlets anonymes dus au même auteur, *Réformation universelle et générale du monde entier* et *Fama Fraternitatis, ou Confrérie du célèbre ordre des R.-C.* Si le premier n'était qu'une satire dirigée contre le luthéranisme, la *Fama Fraternitatis* renfermait la vie de Christian Rosenkreutz (« Croix de Rose »), qui aurait séjourné à Damas avant de fonder en Allemagne un monastère du « Saint-Esprit ». En 1604, cent vingt ans après sa mort, on aurait retrouvé son corps intact, entouré de symboles et de devises initiatiques. Ce personnage évidemment mythique aurait été le fondateur du mystérieux ordre des Rose-Croix qui fit beaucoup parler de lui au début du XVIIe s. en inspirant plusieurs ouvrages ; le plus remarquable est *Les Noces chymiques de Christian Rosenkreutz, anno 1454* (1616), de Johann Valentin Andreae (1586-1654), auteur luthérien qui fut peut-être, avec ses amis du cénacle de Tübingen, l'instigateur d'une sorte de machination destinée à inciter les chrétiens à faire un retour sur eux-mêmes.

Si l'existence d'un ordre des Rose-Croix ne peut être prouvée, il semble probable que sous ce nom se soit abrité tout un courant ésotérique européen représenté à la fois par des utopistes, tels les Anglais Thomas More (1480-1535) et sir Francis Bacon (1561-1636) ainsi que l'Italien Tommaso Campanella (1585-1639) — eux-mêmes inspirés par Joachim de Flore, peut-être le prototype de Rosenkreutz —, et par des alchimistes, naturalistes et mystiques, comme Paracelse (1493-1541) et ses disciples, tel Heinrich Khunrath (1560-1605), dont l'*Amphithéâtre de la Sagesse éternelle* contient l'image d'une rose portant une forme humaine les bras en croix.

■ La Rose-Croix moderne

A la fin du XVIIIe s., plusieurs sociétés, plus ou moins liées à la franc-maçonnerie, laquelle utilise d'ailleurs ce symbole dans certains de ses hauts grades, se recommandèrent de la Rose-Croix, en particulier en Allemagne, mais leur filiation avec l'ancienne Rose-Croix ne peut être attestée. Il en va de même pour ses prétendues résurrections, anglaise, allemande, française et américaine, qui, depuis la fin du XIXe s., répandent un enseignement ésotérique traditionnel, parfois fortement marqué par l'occultisme. La plus importante d'entre elles est aujourd'hui l'A.M.O.R.C. (*Antiquus Mysticus Ordo Rosae Crucis*), fondé en 1909, qui a son siège à San Jose en Californie et qui, s'étendant au monde entier, compterait 6 millions de membres, dont plus de 100 000 en France.

De Robert Fludd :
« L'âme qui anime le corps tend à s'élever ainsi que la flamme vers les hautes régions de l'air. C'est là son instinct et son bonheur. Or, comment se fait-il que nous éprouvions une si grande fatigue lorsque nous gravissons une montagne ? C'est que le corps matériel, dont l'essence est de tendre, tout au rebours de l'âme, vers le centre de la terre, l'emporte de beaucoup par sa masse sur l'étincelle qui nous anime. Il faut que l'âme réunisse toutes ses forces pour s'élever avec elle et faire obéir à son impulsion la lourde masse du corps qui l'enchaîne. »

Références
Arnold (P.), *Histoire des Rose-Croix*, Paris, 1955 ; *La Rose-Croix et ses rapports avec la franc-maçonnerie*, Paris, 1970.

Ruysbroeck Jan Van

1293, Ruysbroeck — Groenendaal, 1381

Un grand mystique flamand

Ruysbroeck fut en son temps un maître très écouté dont l'enseignement est encore actuel.

Mourir en Dieu
« L'homme a été créé de rien. C'est pourquoi il poursuit ce rien qui n'est nulle part et, dans cette poursuite, il s'écoule si loin de lui-même qu'il perd sa propre trace ; plongé dans la simple essence de la Divinité comme dans son propre fond, il s'en va mourir en Dieu. »

« Dans la simple nudité qui enveloppe toutes choses, le contemplatif se ressent identique à cette lumière grâce à laquelle il voit. »

Références
Bizet (J.-A.), *Œuvres choisies de Ruysbroeck*, Paris, 1946.
Herman (F.), *Ruysbroeck l'Admirable et son école*, Paris, 1958.

Né dans un village forestier, aujourd'hui dans la banlieue de Bruxelles, Jan fut élevé par son oncle, chanoine à Bruxelles, qui obtint pour lui une prébende quand il fut ordonné prêtre en 1317. Pendant vingt-cinq ans, Ruysbroeck exerça son ministère, luttant contre l'hérésie des « Frères du Libre-Esprit », et écrivant ses premiers livres. En 1343, il se retira dans l'ermitage de Groenendaal, en forêt de Soignes, afin de se livrer à la méditation parmi les arbres qu'il affectionnait. Il y fonda une petite communauté de chanoines de Saint-Augustin. Sa renommée de sainteté et de modestie attira de nombreux pèlerins. Gérard Groote, inspirateur de la *Devotio moderna* (v. *Imitation de Jésus-Christ*), fut un temps son disciple et Tauler probablement le visita. Célèbre en Europe occidentale, Ruysbroeck, qualifié d'« Admirable », mourut, presque nonagénaire, en odeur de sainteté.

■ L'œuvre

Écrite en parler populaire, le dialecte brabançon, mais bientôt traduite en latin, elle comprend une dizaine d'ouvrages mystiques, les plus connus étant *Le Royaume des amants de Dieu* et surtout *L'Ornement des noces spirituelles*, composé vers 1330-1335, et qui commente les paroles de l'Évangile de Matthieu : « Voici l'époux qui vient, allez au devant de lui. » Afin de préparer cette amoureuse rencontre, l'auteur traite des trois formes de la vie spirituelle, active ou extérieure, affective ou intérieure, culminant dans la vie contemplative ou « superessentielle ».

■ L'enseignement

Si la mystique de Ruysbroeck se rattache à la grande tradition rhénane, son œuvre est l'expression d'une patiente expérience personnelle. Le repos en Dieu, fin de la vie spirituelle, ne peut s'obtenir que par une désappropriation progressive de soi-même et n'apparaît qu'au terme de trois étapes, la reconquête de la pureté essentielle, un état comparable au sommeil dans lequel l'âme se perd en Dieu, enfin le dépassement de tout dualisme, l'âme plongeant dans les profondeurs de la ténèbre divine, devenue incapable de discerner ce qui provient de Dieu ou d'elle-même et tout abandonnée à la seule action de Dieu en elle. Mais, plus prudent qu'Eckhart, Ruysbroeck, qui eut à combattre l'hérésie, multiplie les mises en garde. Afin d'échapper à la tentation de l'isolement et du quiétisme qui peuvent engendrer l'orgueil, il recommande la « vie commune » et une activité temporelle au bénéfice du prochain.

Saint-Martin

1743, Amboise — Aulnay, 1803

Le « Philosophe inconnu »

Alors que s'effondraient les valeurs de l'Ancien Régime, Saint-Martin tenta de ramener l'homme à sa vérité première, le rôle éminent qu'il est appelé à jouer au sein de la Création.

De A. Faivre :
« Celui qui s'appelait lui-même le "philosophe inconnu" apparaît aujourd'hui comme un des penseurs français les plus profonds, un des meilleurs écrivains du XVIIIe siècle. Il reste en tout cas le plus grand théosophe de son époque. »

« Expliquer les choses par l'homme et non pas l'homme par les choses. »

Référence
Amadou (R.), *Louis Claude de Saint-Martin et le martinisme*, Paris, 1946.

Issu de la petite noblesse, Louis Claude de Saint-Martin était sous-lieutenant à Bordeaux, quand il y rencontra Martinez de Pasqually, issu de juifs portugais, converti au christianisme, théosophe et fondateur des « Élus-Coëns », qui prétendaient entrer en communication directe avec les esprits angéliques. Admis dans ce groupe, Saint-Martin se voua désormais à sa vocation spirituelle. Ayant publié en 1775 son premier livre, *Des erreurs et de la vérité*, il vint à Paris, où il fit figure de « Philosophe inconnu », égaré dans le grand monde, mais choyé par lui. Après plusieurs voyages en France, en Angleterre et en Italie, au cours desquels il répandit son enseignement, Saint-Martin s'établit à Strasbourg, où il découvrit l'œuvre de Jakob Böhme, qui influa sur son évolution. Il traversa indemne la période révolutionnaire, voyant en elle le châtiment nécessaire, infligé par la Providence à la monarchie et au christianisme déchus, d'où devait naître la véritable « théologie divine, naturelle et spirituelle ».

■ L'œuvre

Elle est jalonnée par trois ouvrages essentiels, *Des erreurs et de la vérité, ou les Hommes « rappelés » au principe universel de la science* (1775), *L'Homme de désir* (1790) et *Le Ministère de l'Homme-Esprit* (1802), sorte de testament spirituel.

■ L'enseignement

Partant de la constatation de la misère de la créature séparée de Dieu, Saint-Martin affirme que, même déchu, l'homme n'a pu tout à fait oublier sa dignité première en tant que clé de voûte de la Création et responsable de l'harmonie universelle. Il doit donc viser à sa propre régénération par lui-même, avec l'aide du Christ à la fois homme et Dieu ; elle entraînera celle des autres hommes, celle aussi du monde tout entier. En effet, pour Saint-Martin, l'homme joue un rôle essentiel dans le plan divin. Il est par lui-même capable de collaborer avec le Créateur et de transfigurer sa propre nature.

L'enseignement du « Philosophe inconnu », représentant le plus éminent en France de l'illuminisme et de la théosophie, a exercé une influence discrète, mais profonde, sur plusieurs écrivains du XIXe s., dont Chateaubriand, Joseph de Maistre et Balzac, dans les milieux maçonniques spiritualistes, ainsi que sur les romantiques allemands, dont le philosophe Franz von Baader. Remarquable écrivain, qui est l'un des plus grands penseurs du XVIIIe s., Saint-Martin n'a jamais été oublié dans les milieux spiritualistes jusqu'à nos jours.

Sénèque

4 av. J.-C., Cordoue — Rome, 65 apr. J.-C.

Précepteur de Néron et homme d'État

Sénèque fut aussi et surtout le grand directeur de conscience de la société romaine, dont le rayonnement a traversé les siècles.

De Montesquieu :
« Lorsqu'il arrive malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe qu'on appelle Sénèque. »

De Diderot :
« Le précepteur du genre humain. »

Référence
Grimal (P.), *Sénèque. Sa vie, son œuvre, sa philosophie,* Paris, 1958.

Venu très jeune à Rome, Lucius Annaeus Seneca s'y adonna à la philosophie et fréquenta l'école stoïcienne, tout en exerçant la profession d'avocat. Ses dons d'orateur lui valurent le poste de questeur, puis l'entrée au Sénat sous le règne de Caligula. Mais, dès son avènement, Claude exila Sénèque en Corse, où il dut passer huit ans. Il n'en fut rappelé qu'en 49 par Agrippine qui venait d'épouser Claude et qui confia au philosophe l'éducation de son fils Néron. Lorsqu'il accéda au trône, Néron n'avait que dix-sept ans et Sénèque fut pendant sept ans le régulateur de l'empire. D'un tel censeur, Néron voulut s'affranchir et Sénèque, s'étant retiré, se consacra exclusivement à la philosophie, jusqu'au jour où, compromis dans la conspiration de Pison, il reçut l'ordre de s'ouvrir les veines, ce qu'il fit avec une parfaite sérénité.

■ L'œuvre

Contrairement à celle de beaucoup d'auteurs de l'Antiquité, elle nous est parvenue en très grande partie. Non seulement elle illustre la philosophie de l'époque impériale, mais aussi les enseignements du stoïcisme, que nous ne connaissons par ailleurs que très fragmentairement. Elle comprend une satire, neuf tragédies, où l'auteur met en scène un enseignement moral destiné à toucher un très vaste public, et surtout une dizaine de traités moraux, dont les plus célèbres sont : *De la providence, De la brièveté de la vie, De la constance du sage, De la clémence.* Ceux-ci trouvent leur conclusion dans les *Lettres à Lucilius,* au nombre de cent vingt-quatre, constituant un programme progressif de formation morale. Ces lettres offrent un des plus précieux témoignages de direction spirituelle pratique que nous ait légués la civilisation gréco-romaine.

■ L'enseignement

En tant que maître spirituel, Sénèque a exercé une influence profonde, non seulement sur la société de la Rome impériale, mais aussi tout au long du Moyen Âge, de la Renaissance, et jusqu'à l'époque moderne. Si elle se recommande du stoïcisme, sa pensée reflète une expérience qui inclut une vie publique active. La personnalité complexe du philosophe, la reconnaissance de ses faiblesses, sa recherche constante et inquiète, le modernisme de certaines de ses vues ne peuvent laisser indifférent, même le lecteur actuel. Pour Sénèque, la vie humaine n'a de valeur que dans la mesure où elle est la conquête de la sagesse ; à celle-ci, tout doit être subordonné. Seul le sage a la force de résister au mal, d'accepter les coups du sort et les souffrances, sans perdre sa sérénité, car, possédant en lui le bien absolu, il est devenu le libérateur de lui-même.

Séraphin de Sarov

1759, Koursk — Sarov, 1833

Le « Transfiguré »

Surnommé ainsi de son vivant, cet humble ermite demeure l'une des figures les plus populaires de la spiritualité russe.

Prokhor Isidorovitch Mochnine, qui devait prendre en religion le nom de Séraphin, naquit en Russie centrale dans une famille de négociants. Orphelin de père, il se rendit dès l'âge de quinze ans au célèbre monastère des Grottes à Kiev et entra à dix-neuf ans comme novice au monastère de Sarov, dans la région d'Oka. Il y reçut l'ordination monastique en 1786 et la prêtrise en 1793. L'année suivante, il se construisit un petit ermitage dans la forêt, où il vécut seul pendant dix ans dans le plus complet dénuement, nourrissant de ses mains les bêtes sauvages. Ayant été attaqué et battu par des voleurs, il resta infirme.

Revenu dans son monastère, Séraphin y observa une réclusion complète, jusqu'au jour — le 25 novembre 1825 — où une apparition de la Vierge lui commanda de recevoir les pèlerins. Ainsi débuta sa vie de *staretz.* Il dispensa son enseignement avec humilité et simplicité à tous ceux qui, innombrables, venaient le trouver, et fonda à Diéevo plusieurs monastères pour ses pénitents, hommes et femmes. En 1833, après avoir reçu une dernière vision de la Vierge, il fut retrouvé mort dans sa cellule, agenouillé, la tête inclinée et les mains croisées sur la poitrine. Toute la Russie se mit à vénérer le saint moine, qui fut canonisé en 1903 au milieu d'une immense liesse populaire.

■ L'enseignement

Les écrits de Séraphin de Sarov ont été perdus, mais sa pensée profonde nous est connue par ses *Dialogues avec Motovilov.* Dans la tradition mystique de l'Église d'Orient, le staretz affirme que tout homme qui commence à apercevoir la réalité spirituelle peut acquérir l'Esprit Saint et vivre en Lui, tels les Apôtres après la Pentecôte. « Cette grâce flamboyante est accordée à tous les fidèles », à tous ceux qui pratiquent la « prière du cœur » et participent à la liturgie et à l'eucharistie. Le chrétien retrouve alors la vie véritable, qui est immortelle. Il possède la paix, la joie et la béatitude, peut percevoir la présence divine, converser avec les anges et vivre en lui la Transfiguration du Christ, devenant comme Lui resplendissant et plus clair que le soleil — déification dont Séraphin eut lui-même l'expérience, ainsi qu'en témoigne Motovilov.

Le Royaume des cieux
« Si les prémices de la joie future remplissent déjà notre âme d'une telle douceur, d'une telle allégresse, que dirons-nous de la joie qui attend dans le Royaume céleste tous ceux qui pleurent ici-bas sur la terre ? »

Référence
Smolitsch (Igor), *Moines de la sainte Russie,* Paris, 1967.

Shankara

VIII[e] siècle

Le grand philosophe indien du *Vedânta*

Penseur puissant, profond et subtil, Shankara a donné à l'hindouisme les bases philosophiques et mystiques qui lui ont permis de perdurer à travers les siècles.

Né probablement au Kerala (sud-ouest de l'Inde) dans une famille de brahmanes, Shankara choisit, dès l'adolescence, l'état de renonçant (sannyâsin). Après avoir été initié par le guru Govinda, lui-même disciple du grand Gaudapâda, Shankara parcourut tout le pays en maître itinérant, prêchant la doctrine de l'*Advaita,* la non-dualité de toutes choses, condamnant les sacrifices sanglants, auxquels il substituait l'ascèse personnelle, et polémiquant avec les bouddhistes. Contrairement à l'usage hindouiste, Shankara fonda un ordre monastique très actif qui dure encore. Selon la tradition, il mourut jeune à Kedarnath, dans l'Himalaya.

■ L'œuvre

Un grand nombre d'ouvrages a été attribué à Shankara ; sont certainement de lui d'importants commentaires sur les *Upanishad,* sur la *Bhagavad-Gîtâ* et sur les *Brahmasûtra.*

■ L'enseignement

Shankara fut, au VIII[e] s., le restaurateur de l'hindouisme, jusqu'alors menacé dans son hégémonie par les deux grandes hérésies, le jaïnisme et surtout le bouddhisme, alors sur leur déclin. Proche de ce dernier au point qu'on put croire qu'il y avait adhéré, Shankara sut utiliser certains de ses principes pour rénover la doctrine hindoue. Par ailleurs, il s'en prit aux ritualistes et aux faux dévots qui la compromettaient, car son dessein était de réaffirmer dans sa pureté originelle la Révélation telle qu'elle s'était manifestée dans les *Upanishad* et dans leur commentaire philosophique, les *Brahmasûtra* du sage Bâdarâyana (III[e] s. av. J.-C.).

L'un des principaux représentants du courant advaïta, « non-dualiste », Shankara n'admet qu'un seul principe, le Brahman absolu, dont les dieux, y compris Çiva, alors qu'il en était lui-même un dévot, sont seulement les manifestations partielles. De même, chez l'homme, le soi qui connaît et le soi que celui-ci peut connaître ne sont qu'un ; voir entre eux une différence est tomber dans l'ignorance *(avidyâ),* laquelle entraîne dans le cycle des naissances et des morts *(samsâra),* tandis que celui qui s'est libéré comprend que l'univers est un jeu divin *(lîlâ)* et donc une magie *(mâyâ),* qu'il faut dépasser pour atteindre son auteur. Shankara est encore considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands maîtres spirituels de l'Inde.

Le divin en l'homme
« Celui qui adore un dieu, en pensant qu'il est différent de lui, ne connaît pas le Brahman. Pour les dieux, il est pareil à un animal. »

Référence
Dubost (P.-M.), *Çankara et le Védanta,* Paris, 1973.

Shi'ites

L'ésotérisme de l'islam

Le shi'isme repose sur le sens secret du Coran, révélé par une succession de maîtres spirituels, les imâms, et réintègre au sein de l'orthodoxie les anciennes sagesses orientales.

Le mot *shi'a* désigne l'ensemble des fidèles qui professent la foi en la mission des douze imâms, successeurs d'Ali, neveu et gendre de Mahomet, et quatrième calife, assassiné en 661. L'imâm doit appartenir aux descendants de la famille du Prophète et est désigné par son prédécesseur. Il est imâm en vertu d'une émanation divine qui fait de lui un guide « infaillible et impeccable ». L'imâm est dépositaire du « sens caché » des versets du Coran, qui aurait été transmis par Mahomet à Ali ; il est donc seul à même d'interpréter le texte sacré. Ali est considéré comme le premier imâm, le deuxième et le troisième étant respectivement ses fils Hassan et Husayn, le dernier des descendants directs du Prophète, tué à Kerbela en 680 et considéré comme un martyr. Le douzième, Mohammad, disparut à l'âge de cinq ans, lors de la mort du onzième imâm, son père, en 874, mais demeura visible à quelques dignitaires jusqu'en 940, date de l'« Occultation majeure ». Il vit caché dans un lieu secret, mais, à la fin des temps, il reviendra comme « mahdî », afin de rétablir la justice ; ce sera l'imâm de la Résurrection.

■ L'imâm

Si, dans l'attente, l'imâm semble absent, il n'en réside pas moins, « invisible aux sens », dans le « cœur de ses fidèles ». Dans le shi'isme, l'imâm est le maître spirituel par excellence ; son enseignement est initiatique, alors que celui du Prophète est exotérique. Ces deux enseignements sont en principe complémentaires, ils correspondent au sens apparent *(zâhir)* et au sens caché *(bâtin)* du Coran, évoqué par Mahomet lui-même dans un hadîth. Cette conception a provoqué une riche floraison théologique, culminant avec l'école des « Orientaux » *(ishrâqiyûn),* établie au XII[e] s. par Sohrawardî et représentée au XVII[e] s. par Sadrâ Shîrazî (1572-1640), fondateur de l'école philosophique de Shiraz en Iran. Enfin, c'est surtout en milieu shi'ite que s'est développé le courant mystique connu sous le nom de *soufisme.*

Partisans d'Ali et de sa lignée, les shi'ites ont toujours été des opposants au sunnisme (v. *Islam*), et eurent à traverser des siècles de persécutions qui les réduisirent longtemps à la quasi-clandestinité, d'autant plus qu'ils se divisèrent eux-mêmes en sectes rivales, dont la plus importante est celle des ismaéliens. C'est seulement lors de la renaissance du nationalisme perse, avec l'avènement de la dynastie safavide au XVI[e] s. en Iran, que le shi'isme revécut au grand jour, en tant que religion officielle. Aujourd'hui, outre l'Iran, dont la presque totalité de la population est shi'ite, il est professé par des minorités, importantes en Irak, mais restreintes au Liban, en Syrie, en Inde et au Pakistan.

Du hadîth des imâms :
« C'est Nous qui sommes les Noms, les Attributs..., la Face de Dieu, la Main de Dieu... »

L'imâm sunnite
L'imâm shi'ite ne doit pas être confondu avec l'imâm sunnite qui dirige la prière à la mosquée en se tenant devant les fidèles (imâm vient de l'arabe *amâma,* « devant ») et ne dispose d'aucune autorité particulière.

Référence
Corbin (H.), *En islam iranien : aspects spirituels et philosophiques,* 4 vol., Paris, 1971-1972.

Shingon

Le bouddhisme ésotérique japonais

A son fondateur, surnommé le « Grand Maître de la propagation du Dharma *», les Japonais vouent depuis le IXe siècle un véritable culte.*

Le cœur
« C'est dans son propre cœur que l'on doit chercher l'Éveil et l'Omniscience. Et pourquoi cela ? Parce que le cœur de sa nature propre est parfaitement pur » *(Mahâvairocana-sûtra).*

A l'âge de quinze ans, Kukai (774-835) étudiait déjà le confucianisme et le taoïsme, mais, déçu par leur « caractère terre à terre et leur trivialité », il fut bientôt attiré par le bouddhisme et composa *La Vérité finale des trois enseignements (Sango-shiiki),* où il affirme que, plus profond que les deux autres doctrines, le bouddhisme en renferme les éléments essentiels. En 804, afin d'affermir sa foi, Kukai se rendit en Chine avec Saicho, le fondateur du tendaï. Il y recontra Houei-kouo (746-805), septième patriarche de l'école ésotérique Tchen-yen (la « Parole vraie »), qui reconnut en lui son fils spirituel et lui transmit les enseignements secrets. Revenu en 806 au Japon, Kukai devint l'abbé du puissant monastère Todaiji à Nara, mais fonda en 816, sur le mont Koya, le temple principal du tchen-yen, devenu le shingon en japonais, dont il est considéré comme le huitième patriarche. Le succès de la secte fut extrêmement rapide, et le monastère du Koya devait compter par la suite jusqu'à mille cinq cents bâtiments, occupés par quatre-vingt-dix mille moines. Après avoir créé à Kyôto un temple dans l'enceinte même du palais impérial, Kukai s'éteignit en 835, plongé dans une méditation qui se prolongerait aujourd'hui encore derrière les portes closes de son sanctuaire du mont Koya. Auréolé de mystère et renommé pour ses pouvoirs magiques, Kukai reçut le titre posthume de Kôbô Daishi, « Grand Maître de la propagation du *Dharma* ».

■ L'enseignement

Formulé par Kukai dans le *Traité des dix étapes du cœur (Jujû shinron),* il se fonde principalement sur un sûtra tardif, le *Mahâvairocana,* dans lequel le Bouddha qui expose la Doctrine est Vairocana, le « Resplendissant », l'un des cinq Jina du mahâyâna. Celui-ci proclame l'identité de l'Éveil et du cœur, l'intériorité la plus profonde ; seules les passions nous empêchent de saisir la pureté originelle qui fait de chacun de nous un Bouddha. Il suffit donc de « purifier le cœur et d'en prendre conscience ». L'adepte doit réaliser l'Éveil non seulement dans son cœur, mais dans son corps, sa parole et sa pensée, ce qui entraîne la nécessité des pratiques : *mudra,* gestes rituels, *mandala,* diagrammes mystiques, supports de la contemplation, et *mantra,* formules sacrées, dont le shingon fait grand usage au cours de ses somptueuses cérémonies. Selon Kukai, les neuf autres écoles « ne font que balayer la poussière des portes du cœur », tandis que, grâce au shingon, « s'ouvre enfin le magasin du trésor de notre cœur ».

Références
Kukai, *La Vérité finale des trois enseignements,* traduction française, Paris, 1985.
Tajima (R.), *Les Deux Grands Mandalas et la doctrine de l'ésotérisme shingon,* Paris, 1959.

Sikhs

Une tentative de réconciliation religieuse

Le sikhisme aboutit finalement à la création d'une théocratie militaire intolérante.

Le mot sikhs signifie « disciples » et désigne la communauté fondée au début du XVIe s., aux environs de Lahore dans l'actuel Pakistan, par le Guru Nânak (1469-1539) en vue de surmonter le conflit qui opposait en Inde hindouistes et musulmans. Héritier de Kabir, Nânak, s'inspirant de l'islam, établit une foi monothéiste qui puisse être commune aux uns et aux autres. Marié et chef de famille, il eut la révélation de sa mission au cours d'une extase. Dieu lui ayant communiqué ses ordres, Nânak commença à parcourir le pays en 1499, y prêchant l'amour du Dieu unique et l'abandon des rites. Pour ses nombreux disciples, il composa des hymnes et le *Jap-jî,* recueil de stances, devenu le credo sikh. Après avoir développé les principes de son enseignement, le Guru Nânak y expose les moyens pratiques qui permettent de réaliser l'union avec l'Être unique, créateur et maître de toutes choses.

■ Une caste militaire

Médiateur entre Dieu et les hommes, Nânak eut pour successeurs neuf gurus. Mais, au début du XVIIIe s., le neuvième, ayant refusé de se convertir à l'islam, fut décapité. Son fils, Govinda Râi, résolut de le venger. L'espoir d'unification religieuse était désormais ruiné. Le sikhisme devint un ordre guerrier, fondé sur le culte de l'épée, et les sikhs formèrent une nation qui préserva farouchement son indépendance. Govinda Râi compléta le *Granth* (le « Livre ») constitué par les œuvres de Kabir, de Nânak et des neuf gurus. Désormais, psalmodié solennellement chaque jour dans le Temple d'or d'Amritsar, le *Granth* fut considéré comme le dernier guru.

Luttant, au XVIIIe s., contre la puissance musulmane, puis, au XIXe et dans la première moitié du XXe, contre l'impérialisme anglais, le sikhisme faillit être absorbé par l'hindouisme. Il a recouvré depuis son autonomie et compte aujourd'hui environ 6 millions de fidèles. Depuis Govinda Râi, ceux-ci se distinguent des autres Indiens par le port d'une épée et d'un bracelet de fer, symbole de simplicité ; ils gardent, sans les tailler, chevelure, moustache et barbe. Une égalité absolue règne parmi eux, qui portent tous le surnom de *Singh* (Lion).

Jusqu'en 1982, sikhs et hindous ont vécu en bonne intelligence, les mariages intercommunautaires n'étaient pas rares et les sikhs occupaient dans l'État indien d'importants postes de responsabilité, particulièrement dans l'armée. Mais cette situation encouragea un désir constant d'indépendance, qui aboutit à un conflit armé en 1984 avec l'assaut donné contre le Temple d'or par les troupes indiennes, suivi par l'assassinat d'Indira Gandhi en représailles.

Du Guru Nânak :
« L'homme n'est pas né libre. Il est né pour se libérer. »
« Tous répètent le nom de Dieu, mais nul n'est capable d'atteindre la profondeur de son mystère. »

Références
Jap-jî. Enseignement initiatique du Guru Nânak, Chambéry, 1970.
Krishna (L.R.), *Les Sikhs,* Paris, 1933.

Smith et les mormons

1805, Sharon (Vermont) — Carthage (Illinois), 1844

Un prophète dans l'Amérique du XIXe siècle

Sous la conduite de Smith, puis de Young, fut fondée l'« Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours », destinée à préparer l'imminent Royaume de Dieu.

Le *Livre de Mormon*
« L'homme est ce que Dieu était. Ce que Dieu est, l'homme peut le devenir. »

En 1820, aux États-Unis, un jeune garçon de quatorze ans, Joseph Smith, déclara avoir appris, grâce à un envoyé céleste, qu'un livre sacré, gravé sur des feuillets d'or par le prophète Mormon sous la dictée d'un ange, et apporté en Amérique par l'une des tribus dispersées d'Israël, se trouvait caché dans l'État de New York. Découvert sept ans plus tard, le *Livre de Mormon* fut publié en 1830. Joseph Smith organisa alors l'« Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours », dirigée par un prophète, assisté d'un « quorum de douze apôtres ». En 1831, la secte émigra dans l'Ohio, puis dans le Missouri, enfin dans l'Illinois, où, en 1838, les mormons édifièrent la cité refuge de Nauvoo. Quand, à la suite d'une nouvelle révélation, Smith proclama l'institution de la polygamie, les mormons durent affronter l'hostilité de leur entourage. Joseph Smith, son frère Hyrum et plusieurs de leurs partisans furent arrêtés en 1844 et lynchés par la foule.

Le successeur de Smith, Brigham Young (1801-1877), qui eut dix-sept femmes et quarante-sept enfants, décida de transférer l'Église à l'abri des persécutions. L'exode commença le 4 février 1846. Très meurtrier, il se termina le 24 juillet 1847, quand, ayant atteint le Grand Lac Salé, Young déclara qu'il s'agissait de la Terre promise. Sur ce site fut fondée Salt Lake City, la « Nouvelle Sion ». Des conflits violents opposèrent les mormons au gouvernement fédéral, jusqu'à ce qu'ils aient renoncé à la polygamie en 1890. L'Utah, création des mormons, fut admis dans l'Union en 1896.

■ L'enseignement

Il est contenu dans le *Livre de Mormon,* vénéré à l'égal de la Bible dont il serait le complément, ainsi que dans plusieurs autres ouvrages contenant les révélations reçues par Smith. Les mormons croient à la continuité de la Révélation grâce à laquelle Smith a pu restaurer l'Église originelle, celle du Christ, assisté des Apôtres, dans l'espérance de la Résurrection générale. Elle est présidée par un prophète qui détient les « clés du Royaume ». Tous les hommes y exercent, dès l'âge de douze ans, un des deux sacerdoces, celui « de Melchisédech » pour les affaires spirituelles, celui « d'Aron » pour les affaires temporelles. Communauté très unie, les mormons constituent une société prospère, qui compte aujourd'hui plus de 3 millions de fidèles, dont 30 000 missionnaires ; si elle est essentiellement américaine, elle possède des missions en Europe, en Asie et en Afrique.

Références

West (R.B.), *Kingdom of the Saints. The Story of Brigham Young and the Mormons,* New York, 1957.
Tullis (F.L.), *Mormonism. A Faith for all Cultures,* Provo, Utah, 1978.

Socrate

Vers 469 av. J.-C., Athènes — Athènes, 399 av. J.-C.

Un « accoucheur » des âmes

Socrate obligeait chacun à découvrir la vérité qui était en lui et qu'il ne soupçonnait pas. Ainsi, il devint le modèle des philosophes et aussi des maîtres spirituels de l'Occident.

Nous ne connaissons Socrate, qui n'a rien écrit, que par les témoignages, publiés après sa mort, de ses auditeurs, Xénophon dans l'*Apologie de Socrate* et les *Mémorables,* et surtout Platon dont l'œuvre est censée refléter l'enseignement du maître. Quant à la caricature que, de son vivant, Aristophane donna de lui dans *Les Nuées* (423 av. J.-C.), elle permet de mieux comprendre les raisons d'une méfiance qui devait entraîner sa condamnation.

Fils d'un artisan sculpteur et d'une sage-femme, Socrate ne sortit d'Athènes que pour accomplir ses obligations militaires. Faisant preuve d'endurance et de courage, il sauva Alcibiade, qu'il aimait, à la bataille de Potidée (432). Pendant longtemps, il mena une vie pauvre et obscure, tout occupé de ses recherches et suivant les enseignements des physiciens, des géomètres et des sophistes.

■ Un philosophe dans la rue

Il avait déjà quelques disciples, quand l'un d'eux, ayant consulté l'oracle de Delphes, s'entendit répondre que son maître était le plus sage et le plus savant de tous les hommes. Stupéfait de ce jugement, Socrate y vit un appel divin. Désormais, il hanta les rues et les places, questionnant les uns et les autres, dialoguant avec eux, exerçant ainsi une sorte de magistère qu'il appelait la « maïeutique », l'art d'accoucher les esprits, et qu'il disait tenir de la profession de sa mère. Il obéissait ainsi à son *daimon,* le guide intérieur auquel il ne pouvait résister. Beaucoup de jeunes gens, subjugués, devenaient ses élèves, tel Platon à vingt ans ; d'autres s'indignaient : Socrate n'était-il pas la mauvaise conscience de la cité, la cause indirecte des malheurs qu'elle venait de subir, défaite qui termina la guerre du Péloponnèse, suivie de la sanglante tyrannie des Trente ? On n'oubliait pas qu'avaient été ses disciples Alcibiade, sacrilège et traître à sa patrie, et le sceptique Critias, qui, avec l'aide de Sparte, avait établi le régime des Trente.

Lorsque la démocratie fut rétablie, il suffit que trois obscurs citoyens accusassent Socrate d'être un impie et de corrompre la jeunesse pour obtenir des juges sa condamnation. A ses amis qui l'adjuraient de se défendre, Socrate répondit : « J'ai vécu jusqu'ici le plus heureux des hommes... Les dieux me préparent une mort paisible, la seule que j'eusse pu désirer. » Il refusa une évasion facile, afin de ne pas « se montrer aux étrangers proscrit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité ». Ayant bu la ciguë, il s'entretint paisiblement jusqu'à la fin avec ses fidèles.

Socrate par Platon
« Quand c'est lui qu'on entend, ou même ses paroles rapportées par un autre [...], le coup dont elles nous ont frappés nous trouble et nous sommes possédés » *(Le Banquet).*

Socrate devant la mort
« Il doit être confiant sur le sort de son âme, l'homme qui, durant sa vie, a dit adieu aux plaisirs qui ont le corps pour objet » (Platon, *Phédon*).

La voie de la libération

« Cela montre quel effort s'impose : d'ici-bas vers le haut s'évader le plus vite possible.
L'évasion, c'est de s'assimiler à Dieu dans la mesure du possible ; or on s'assimile en devenant juste et saint dans la clarté de l'esprit » (Platon, *Théétète*).

■ L'enseignement

Tel qu'on peut, à partir des *Dialogues* de Platon, le reconstituer, il était essentiellement négatif, le dialogue socratique visant à débarrasser l'interlocuteur du personnage qu'inconsciemment il joue, de ses idées toutes faites, car ni son langage ni même ses pensées ne lui appartiennent. Toutes ses certitudes alors s'effondrent, comme s'il sortait du sommeil, comme si enfin il s'éveillait à lui-même. Les opinions dont il était si sûr lui apparaissent comme des rêves inconsistants, et, stimulé par le contact du « poisson torpille » auquel se comparait le philosophe, il prend conscience que, finalement, non seulement il pense, mais il vit mal. Alors, guidé par son interlocuteur, il commence à découvrir la vérité, donc le divin, enfoui en lui. Socrate ne combattait que l'ignorance, seule cause du malheur et de la méchanceté des hommes. Et l'ignorance naissait pour lui de l'aveuglement sur soi-même. La fausse naïveté de Socrate, son affirmation qu'il ne sait rien et n'a donc rien à apprendre — ce par quoi il s'oppose à ses prédécesseurs — est une tactique, mais non une ruse : seul, ce que l'autre, grâce à son interlocuteur, aura découvert peut lui être profitable. Or, ce qu'en lui-même il perçoit, c'est ce que sont le juste, l'utile, le bien et le beau, c'est-à-dire les concepts sur lesquels nous pouvons et devons orienter, construire notre vie, et qui sont inscrits en nous à notre insu.

Ainsi, Socrate réfute à la fois les anciens métaphysiciens, car il est évident que, si les dieux nous ont caché bien des choses, il serait à la fois inutile et impie d'aller contre leur volonté, et les sophistes, alors triomphants, et ancêtres des sceptiques pour lesquels le seul art qu'il faille pratiquer est la rhétorique, qui permet au moins de faire paraître vrai aux autres ce dont nous voulons les persuader.

■ Le rayonnement de Socrate

Des disciples directs de Socrate, hormis Platon, nous savons fort peu de chose, sinon qu'ils donnèrent naissance à des lignées bien distinctes, représentant chacune un des aspects de l'enseignement du maître. Euclide de Mégare eut pour successeurs les meilleurs dialecticiens de l'Antiquité, qui annonçaient la logique des stoïciens, tandis qu'Anthistène, ne retenant du message socratique que l'ascétisme moral, ouvrit la tradition cynique qu'illustra Diogène, et que Platon traita de « Socrate devenu fou ». Mais, par la suite, on eut tendance à faire descendre de Socrate presque toutes les écoles philosophiques ultérieures, ce qui est en soi significatif. Ce qui l'est plus encore, c'est que, par Platon, puis Aristote et enfin les néo-platoniciens, la figure pittoresque, inquiétante et paradoxale du sage, telle que l'incarnait Socrate, ouvre véritablement, par ses insistantes questions, l'histoire même de la philosophie occidentale. Les penseurs les plus divers jamais plus ne pourront l'éviter. De notre temps, l'interrogation socratique peut être rapprochée de la conduite didactique des maîtres orientaux, en particulier des maîtres du zen, ce qui confirme le caractère traditionnel et universel de la maïeutique.

Références

Magalhaês-Vilhena (V. de), *Le Problème de Socrate,* Paris, 1952 ; *Socrate et la légende platonicienne,* Paris, 1952.
Humbert (J.), *Socrate et les petits socratiques,* Paris, 1967.

Sohrawardî

1155, nord-ouest de l'Iran — Alep (Syrie), 1191

Le « Maître de la théosophie orientale »

Sohrawardî réintégra dans l'islam l'antique sagesse de la Perse et fut considéré comme un hérétique.

Né dans l'ancien pays des Mèdes, non loin de Shîz, où se trouvait le plus important sanctuaire du Feu sacré mazdéen (v. *Zoroastre*), Shihâboddin Yahyâ Sohrawardî fut l'élève d'un maître de la scolastique islamique, héritière des néo-platoniciens. A Ispahan, il fréquenta les continuateurs d'Avicenne, puis, pour des raisons que nous ignorons, se rendit en pays sunnite, où les shi'ites se trouvaient en danger : en Anatolie d'abord, puis à Alep, où il se lia d'amitié avec le gouverneur de la ville, al-Malik al-Zahir, fils du Saladin des croisés. Entré en conflit avec les docteurs de la Loi, Sohrawardî fut accusé d'avoir tenu des propos blasphématoires. Condamné à mort, il fut exécuté à l'âge de trente-six ans sur l'ordre de Saladin, malgré les supplications de son fils. Surnommé le « Cheikh martyr » et le « Maître de la théosophie orientale », Sohrawardî exerça sur la spiritualité iranienne une influence profonde, sensible encore de nos jours.

■ L'œuvre

Malgré la brièveté de sa vie, Sohrawardî laissa une cinquantaine de traités introductifs à son ouvrage essentiel, *Le Livre de la théosophie orientale (Kitâb Hikmât al-Ishrâq).* Parmi eux, se détachent les « discours en paraboles », récits initiatiques d'une expérience mystique exemplaire.

■ L'enseignement

Il se situe au confluent de l'islam, de l'héritage de la Perse pré-islamique et de la doctrine platonicienne des Idées. En effet, l'un des objectifs avoués de Sohrawardî est la « résurrection des Sages de l'ancienne Perse », dont il entend réintégrer les principes au sein de la doctrine musulmane. Ces sages, ce sont Hermès, Zoroastre, mais aussi « l'Imâm de la Sagesse, notre maître Platon ».

L'enseignement de Sohrawardî repose sur le concept de l'Orient (la lumière divine, le monde des âmes) opposé à l'Occident (les ténèbres, le monde matériel des corps), qui donne naissance à un système cosmique fondé sur une hiérarchie des mondes ; l'élément le plus important, et qui constitue l'apport propre de Sohrawardî, en est l'intermonde, lieu des images et des archétypes, des « corps subtils » et de la résurrection. Ensevelie dans la ténèbre, l'âme, en un élan d'amour qui reflète sa détresse, aspire à remonter vers la Lumière originelle, à retrouver, pour se fondre avec lui, son archétype, l'ange, dont l'aide lui permettra de surmonter sa présente condition. Cet itinéraire de l'âme qu'évoquent les récits symboliques de Sohrawardî sera mis en œuvre par les spirituels de l'islam shi'ite, qui considèrent le jeune fondateur de l'Orient mystique comme l'un de leurs plus grands maîtres.

L'Orient des Âmes

« Dans l'ordre de la remontée vers l'origine, la manifestation de l'âme hors du corps physique par méditation, par vision extatique ou par la mort [...] consiste en ce que se révèle à elle le monde des Âmes qui est alors son Orient. »

Référence

Sohrawardî, *L'Archange empourpré,* quinze traités et récits mystiques, traduits du persan et de l'arabe par H. Corbin, Paris, 1976.

Soloviev et la sophiologie

1853, Moscou — Uzkoé, près de Moscou, 1900

Le rénovateur messianique de la spiritualité russe

Esprit généreux et passionné, Soloviev a exercé une fascination dont l'écho n'a pas fini de se répercuter.

« **Le christianisme** n'est pas seulement règle de vie quotidienne, mais principe moteur de toute l'humanité. »

Fils d'un des premiers historiens de la Russie et petit-fils d'un pope, Vladimir Sergueïevitch Soloviev eut, à neuf ans, la vision d'une femme « inondée d'azur doré », en qui il reconnut par la suite la *Sophia*, la Sagesse divine. De treize à dix-huit ans, il passa par une période d'athéisme dont il sortit ayant acquis une foi inébranlable. A vingt et un ans, avec *La Crise de la philosophie occidentale*, Soloviev s'annonçait déjà comme un philosophe de génie, dont les cours à Moscou suscitèrent un enthousiasme qui inquiéta les autorités. Envoyé en mission à Londres, il parcourut l'Europe et l'Égypte, où il eut une nouvelle apparition de la *Sophia*. En 1881, il fut définitivement exclu de l'université. D'abord slavophile fervent, convaincu que la Russie seule pouvait réaliser la plénitude de l'« homme-Dieu », Soloviev se fit ensuite le promoteur d'un universalisme chrétien fondé sur la réconciliation des Églises. Plus tard, il devait abandonner ces espoirs, concevant l'histoire comme une tragédie dont l'issue ne pouvait être qu'eschatologique. Celui dont Dostoïevski a fait le personnage d'Aliocha des *Frères Karamazov* passionna l'opinion russe en tentant de réaliser la synthèse du rationalisme occidental et de la contemplation orientale, d'une part, entre la science, la philosophie et la religion, d'autre part.

■ L'œuvre

Immense, vigoureuse et ardente, ses principaux jalons sont : *La Crise de la philosophie occidentale* (1874), mise en accusation du positivisme ; *La Russie et l'Église universelle* (1889) ; *Le Sens de l'amour* (1894) ; *La Justification du Bien* (1897) ; *Trois Entretiens sur la guerre, la morale et la religion* (1899) ; enfin, *Le Récit sur l'antéchrist*, hallucinante prophétie publiée juste avant sa mort.

■ L'enseignement

Pour Soloviev, l'humanité est parvenue au point où les divergences religieuses doivent se résoudre en une réunification universelle autour de la *Sophia*, « transfiguration de la matière » par l'Esprit. La sophiologie, connaissance de, et par, la Sagesse divine, est le but ultime de l'évolution biologique comme de l'histoire humaine (v. *Boulgakov*). Mais, à la fin de sa vie, la montée du progrès matérialiste lui sembla devoir engendrer fatalement une nouvelle barbarie. Devant cette perspective, l'homme spirituel se doit de mener un combat permanent orienté par un amour toujours plus fervent et une dévotion pour l'art, véritable « théurgie », capable d'« éclairer et de transfigurer le monde ». Malgré ce pessimisme final, l'œuvre de Soloviev demeure riche encore aujourd'hui de ferments pour l'avenir.

Référence
Stremooukhoff (D.), *Vladimir Soloviev et son œuvre messianique*, Strasbourg-Paris, 1935.

Soufis

Les mystiques de l'islam

Ces hommes « ivres de Dieu », tantôt persécutés, tantôt exaltés, furent toujours tenus en suspicion par l'orthodoxie musulmane, mais leur influence est encore sensible de nos jours.

Les soufis sont dans l'islam ceux qui, vêtus de laine (*sûf*, en arabe), pour marquer leur détachement du monde, sont entrés dans la voie mystique afin de s'unir avec Dieu. Leur nom évoquait aussi probablement la pureté (en arabe, *safâ*) et même la sagesse grecque *(sophia)*. Ce mouvement (en arabe, *tasawwûf*) prit naissance dès le Ier siècle de l'hégire (VIIe s.), en réaction contre l'islam officiel, celui des Omeyyades, installés à Damas et plus préoccupés de conquêtes et de biens matériels que de vie religieuse.

Le soufisme se présentait comme un retour à la pureté primitive, à la vie intérieure des croyants et reposait sur une interprétation toute spirituelle et même ésotérique du Coran. Il eut bientôt ses maîtres, le premier étant al-Basrî (642-728), éminent théologien, renommé pour sa piété et son ascétisme, qui eut le courage de désapprouver l'accession au califat de Yazîd, ivrogne et débauché, indigne successeur de son père Mu'âwiya, le fondateur de la dynastie. Cette opposition religieuse aboutit au renversement des Omeyyades par les Abbassides (750) ; ces derniers fondèrent une nouvelle capitale à Bagdad, qui devint un brillant foyer de civilisation où se multiplièrent les discussions entre chrétiens et musulmans, tandis qu'on y traduisait les œuvres des philosophes grecs, en particulier des néo-platoniciens, qui influencèrent la nouvelle métaphysique.

Bien que fidèles à la Loi de l'islam, et respectant ses observances, les soufis tenaient pour secondaires les manifestations publiques du culte et donnaient une priorité absolue à l'expérience personnelle de la Présence divine, dont le monde créé et l'homme lui-même ne sont que les émanations. Cette expérience devenait sensible grâce à la méditation, réduite le plus souvent à la technique du *dikhr*, répétition incessante du nom de Dieu, au cours de laquelle l'âme « se souvient » de son créateur et s'unit à lui.

■ Une théosophie

Le mouvement ascétique qui avait gagné l'ensemble du monde musulman s'y transforma alors en une authentique théosophie, dont l'un des premiers représentants fut al-Muhâsibî, « Celui qui examine sa conscience », apôtre du renoncement à soi, qui vécut à Bagdad (781-837). Furent ses contemporains l'Égyptien Dhu'l-Nûn (mort en 861) et le Persan Abû Yazid (mort en 875), le premier des soufis « ivres » (de Dieu). A Bagdad vécurent encore al-Junayd (mort en 910), pour qui le soufisme est *fânâ* (« mort à soi-même »), et le plus vénéré des maîtres, Hallâj, qui y mourut martyrisé en 922.

Jusqu'alors, les soufis avaient

D'al-Basrî :
« Sois avec ce monde comme si tu n'y avais jamais été, et avec l'autre comme si tu ne devais plus le quitter. »

D'al-Junayd :
« Le soufisme, c'est que Dieu te fasse mourir à toi-même afin de te ressusciter en Lui. »

D'al-Hujwîrî :
« Quiconque aime quoi que ce soit d'autre que Dieu est ignorant de lui-même, celui qui se connaît lui-même connaît son Seigneur à qui il s'unit. »

De Najm ad-Dîn Kubrâ :
« Celui qui est absorbé dans le Bien-aimé et a renoncé à tout le reste est un soufi. »

subi la persécution des orthodoxes légalistes, laquelle avait atteint son apogée avec le scandale causé par l'exécution de Hallâj. Le temps était venu de réhabiliter les plus nobles et les plus ardents des musulmans. C'est à cette tâche que se consacrèrent les premiers théoriciens du soufisme aux XIe-XIIe s., tels al-Junayd et al-Qushairî, auteur de la célèbre *Épître aux soufis* (*Risâla,* 1046). Si la *sharî'â,* la Loi religieuse, constituait la voie la plus large, ouverte à tous, la *tarîqa* était le chemin étroit, destiné à ceux qui désiraient accomplir en eux l'homme parfaitement réalisé *(Insân kâmil),* uni avec Dieu, et revenir à « l'état dans lequel ils étaient avant d'être ».

Aux XIIe et XIIIe s. devaient se rallier au soufisme les plus éminents penseurs musulmans, qui lui donnèrent de solides assises doctrinales.

Ghazâlî (1058-1111) réconcilia soufisme et orthodoxie. Shihâboddin Yahyâ Sohrawardî (1155-1191) intégra dans la mystique musulmane l'héritage de la Perse antique ; le grand philosophe gnostique Ibn 'Arabî (1165-1240) affirma l'unicité absolue de l'Être, et son continuateur al-Jîlî (1366-1428) exposa dans un ouvrage fameux, *De l'homme universel (Al-Insân al-Kâmil),* la théorie selon laquelle « l'homme dans son essence est la Pensée cosmique qui prend chair et relie l'Être absolu au monde de la Nature ».

■ Les confréries religieuses

Aux XIIe et XIIIe s. également furent établies les principales confréries religieuses soufies *(tarîqa),* dans lesquelles un maître dûment institué par une succession régulière guidait ses disciples dans leur progression sur la « voie », grâce à des méthodes soigneusement élaborées. Les plus importantes d'entre elles furent la *Sohrawardîya,* du nom de son fondateur, Shihâb ad-Din al-Sohrawardî (1144-1234), à laquelle appartint l'illustre poète persan Saadi de Shiraz (1208-1294) ; la *Shâdhilîya,* fondée par al-Shâdhilî (1196-1258), originaire du Maghreb — la plus répandue en Afrique du Nord, elle compta dans ses rangs Ibn 'Arabî — ; la *Kubrâwîya,* qui se rattache à Najm ad-Dîn Kubrâ (1145-1221) et qui eut pour disciples le père de Djalâl ad-Din Rûmî, Bahâ ad-Dîn Walad, et le maître du poète Attâr ; la *Naqshabandîya,* qui débuta avec al-Hamadâni (mort en 1140) et à laquelle se rallia le poète mystique persan Djâmi. Mais l'une des plus célèbres, et la plus durable, est la tarîqa *Mawlawîya* des derviches tourneurs, fondée par Rûmî.

■ Des poètes

La poésie a joué un rôle de premier plan dans la vie soufie. Déjà, les anciens maîtres citaient des poèmes érotiques, ou célébrant le vin et l'ivresse, en leur donnant une signification spirituelle. Par la suite, les poètes mystiques, arabes et surtout persans, utilisèrent ces allégories. La poésie de la Perse classique, qu'elle soit didactique, lyrique ou même romanesque, est en grande partie inspirée par le soufisme, auquel appartinrent ses plus illustres auteurs, tels Sanâ'i (1080-1140), 'Attâr (v. 1120-1190), Nizâmî (1141-1209), Rûmî (1207-1273) lui-même et Djâmi de Hérat (1414-1492), le dernier des grands poètes mystiques de la littérature persane.

Références
Arberry (A.), *Le Soufisme,* Paris, 1952.
Corbin (H.), *L'Homme de lumière dans le soufisme iranien,* Chambéry, 1971.
Bakhtiar (L.), *Le Soufisme, expression de la quête mystique,* Paris, 1977.
Chodkiewicz (M.), *Le Sceau des saints,* Paris, 1986.

Spener et le piétisme

1635, Ribeauvillé — Berlin, 1705

Un réveil de la sensibilité religieuse protestante

Fondé sur la primauté de l'expérience religieuse personnelle, et encourageant les œuvres de charité, le piétisme donna au XVIIIe siècle un nouvel élan au luthéranisme allemand.

Ce renouveau spirituel avait été préparé par la lutte des puritains anglais — tel John Bunyan (1628-1688), auteur du *Voyage du pèlerin (The Pilgrim's Progress)* — contre le conformisme de l'Église officielle, ainsi que par les tendances mystiques qui s'étaient manifestées dans la prédication de la visionnaire flamande Antoinette Bourignon (1616-1680) et, au sein du calvinisme, avec Jean de Labadie (1610-1674), jésuite français devenu pasteur et émigré en Hollande.

Cependant, le véritable fondateur du piétisme fut l'Alsacien Philipp Jakob Spener, pasteur luthérien à Francfort-sur-le-Main ; il y réunit de petits groupes d'études et de prière, les *collegia pietatis,* pour lesquels il publia en 1675 son écrit le plus célèbre, *Pia desideria.* Spener, qui connut très vite le succès, s'attaquait aux insuffisances du clergé luthérien, à ses compromissions avec le pouvoir et à l'indifférence religieuse croissante, et soulignait la nécessité d'une réforme des études théologiques, de la prédication et enfin des mœurs, grâce au développement de la vie intérieure, de la prière et de la charité. Nommé en 1686 premier prédicateur à Dresde, il s'en prit aux vices de la cour et dut se réfugier en 1691 à Berlin. Là, protégé par l'électeur de Brandebourg, il vécut la période la plus féconde de sa vie. A sa mort, Spener laissait cent vingt-trois ouvrages théologiques.

■ Les Frères moraves

Sa mission fut continuée par August Hermann Francke (1663-1727), professeur à l'université de Halle. Grâce à lui, le piétisme se répandit dans les milieux intellectuels et envoya des missionnaires dans le monde entier. Un troisième foyer du piétisme en Allemagne fut le Wurtemberg. En Saxe, le comte de Zinzendorf (1700-1760) donna asile, en 1722, aux descendants des Frères de l'Unité, un groupe de hussites qui s'y était réfugié en 1626. Ces « Frères moraves » y fondèrent le village de Herrnhut (« Protection du Seigneur »), où ils pratiquèrent une vie communautaire, animée par la prière et le chant, dans un esprit de communion et de charité. De Herrnhut, des missionnaires partirent jusqu'au Groenland et aux Antilles. Branche divergente du piétisme, la Société morave, qui fut implantée en 1738 en Angleterre, allait avoir une action décisive sur la mission de John Wesley. Très répandue dans l'Allemagne du XVIIIe s., la nouvelle sensibilité piétiste prépara la naissance du romantisme.

De Zinzendorf :
« Je supplie mon Sauveur de me forcer à souffrir avec lui, si je n'y consentais pas volontairement. »

Référence
Léonard (E.-G.), *Histoire générale du protestantisme,* t. III, Paris, 1964.

Staretz

Les pères spirituels de la Sainte Russie

Très populaires au XIXe siècle, ils ont attiré à eux les foules ; les œuvres de Dostoïevski et de Tolstoï ont conservé vivant leur souvenir.

De Nil Majkov, le « grand staretz » (1433-1508) :
« L'aumône du moine, c'est d'aider son frère par la parole, lorsqu'il en a besoin, et de le consoler dans le malheur par un raisonnement spirituel... »

Le mot russe *staretz* (plur. *starsi*) traduit le grec *gerôn,* l'« Ancien », nom donné dans l'Église byzantine aux moines assumant la fonction de directeur de conscience. Entièrement soumis au *gerôn* ou au *staretz,* le novice le considérait comme tenant la place de Dieu. Toutefois, l'œuvre du maître se bornait à guider son disciple dans la voie de la prière et de l'illumination, grâce à l'expérience qu'il avait lui-même acquise et qu'il lui communiquait. Les starsi, qui, en Russie, vivaient soit dans des monastères, soit, le plus souvent, en solitaires au fond des forêts, étaient très proches du peuple ; ils utilisaient un langage simple, souvent teinté de bonhomie et d'humour. Ils n'enseignaient pas seulement à des novices en quête de vocation, mais à de nombreux laïcs de toute origine sociale, venus des points les plus éloignés de l'empire, afin de solliciter leurs directives spirituelles.

■ Dostoïevski et Tolstoï à Optino

Le plus vénéré des starsi fut sans doute Séraphin de Sarov, mais le principal centre des starsi se trouvait à Optino, près de la petite ville de Kozelsk, en Russie centrale. C'est là qu'à la fin du XVIIIe siècle fut fondé, par l'archimandrite Macaire, disciple de Païsij Velitchovski (v. *Nicodème l'Hagiorite*), un monastère où l'on pratiquait la philocalie ou « prière de Jésus », et qui devint bientôt célèbre grâce à la forte personnalité de ses moines.

Les plus célèbres d'entre eux furent le staretz Macaire (mort en 1860), connu, non seulement par ses éditions des mystiques hésychastes, mais par les retentissantes conversions qu'il obtint, et surtout son disciple, le staretz Ambroise (mort en 1891). De constitution maladive, il ne pouvait pas célébrer la liturgie et restait le plus souvent à demi allongé. Mais son ardente spiritualité, sa prodigieuse clairvoyance et aussi ses dons de guérisseur firent venir à lui d'innombrables visiteurs, parmi lesquels l'écrivain Leontiev, qui finit ses jours moine à Optino. Dostoïevski vint demander secours au staretz Ambroise, qu'il dépeint sous le nom de Zosime dans *Les Frères Karamazov.* Il est également *Le Père Serge* de la nouvelle de Tolstoï, qui, tourmenté par les problèmes religieux, lui rendit trois fois visite. C'est en partant pour Optino, où il voulait se faire moine afin de retrouver la paix, que mourut Léon Tolstoï. La diffusion de la philocalie fut encore illustrée à la veille de la Révolution par le Père Jean (1829-1908), curé d'une paroisse de Cronstadt, célèbre par ses guérisons miraculeuses et ses prophéties.

Références
Behr-Sigel (E.), *Prière et sainteté en Russie,* Paris, 1950.
Rouet de Journel (M.-S.), *Monachisme et monastères russes,* Paris, 1952.
Récits d'un pèlerin russe, traduits et présentés par Jean Laloy, nouvelle édition, Paris, 1966.

Steiner Rudolf

1861, Kraljevicz (Croatie) — Dornach (Suisse), 1925

Le fondateur de l'« anthroposophie »

Steiner entreprit de poser les bases d'un nouveau spiritualisme occidental, permettant de développer les pouvoirs de l'esprit et par là d'améliorer l'homme et la société.

Après avoir fait ses études en Croatie, puis à Vienne, Steiner fut pendant six ans le précepteur d'un garçon arriéré qu'il guérit. A la suite de la publication de son premier livre, *Bases d'une théorie de la connaissance chez Goethe* (1886), il fut appelé à Weimar afin d'y préparer l'édition des *Œuvres scientifiques* de Goethe. En 1894, Steiner publia *La Philosophie de la liberté,* qui contient les éléments de son futur enseignement. Devenu un conférencier très écouté, il fut nommé en 1902 secrétaire général de la section allemande de la Société théosophique (v. *Théosophes*), où il espérait promouvoir une synthèse entre le christianisme et les mystiques orientales. Mais, déçu, il se retira de la société en créant en 1913 une nouvelle association, l'*Anthroposophie,* qui eut son siège à Dornach, près de Bâle, où fut élevé sur les plans de Steiner le *Goetheanum,* vaste salle destinée à la représentation de ses « drames-mystères ». Par ses conférences prononcées en Allemagne et dans toute l'Europe, par ses relations avec des peintres, des hommes politiques, des savants et des mystiques, Steiner a exercé en son temps une influence discrète, mais profonde. Celle-ci a été prolongée jusqu'à nos jours par le mouvement anthroposophique, qui possède des centres dans cinquante-sept pays. En France, s'y rattachent plusieurs instituts de recherche et des écoles steineriens, très actifs.

■ L'œuvre

Parmi les nombreux ouvrages de cet auteur très fécond, les plus révélateurs sont sans doute *L'Éducation de l'enfant du point de vue de la science spirituelle* (1907), où sont exposés les fondements d'une nouvelle pédagogie, *L'Initiation ou la Connaissance des mondes supérieurs* (1904) et *La Science occulte* (1910), grandiose synthèse des vues anthroposophiques sur la nature réelle de l'homme, son évolution et celle du monde. Enfin, Steiner a rédigé son autobiographie *(Mein Lebensgang),* restée inachevée en 1925.

■ L'enseignement

Si l'œuvre théorique reprend, en les rénovant à la lumière des apports modernes de la science, nombre d'éléments empruntés aux anciennes traditions initiatiques et mystiques, sa principale originalité provient des applications pratiques qu'en tire Steiner et qui visent à l'épanouissement de l'individu et de la société, dans les domaines les plus divers : éducation et psychiatrie, agriculture dite biologique et recherche médicale, mais aussi art, théâtre et danse (l'« eurythmie » fondée par Steiner). C'est par là que la pensée steinerienne est riche d'avenir.

« **Un chemin de la connaissance** qui tente de conduire du spirituel dans l'homme au spirituel dans l'esprit... »

Références
Steiner (R.), *La Philosophie de la liberté,* traduction française, Paris, 1963 ; *La Science occulte,* traduction française, Paris, 1976.
Hemleben (J.), *La Vie et l'œuvre de Rudolf Steiner,* Paris, 1967.

Stoïciens

La connaissance de soi-même comme règle de vie

Pendant six siècles, les stoïciens ont constitué une élite dont l'influence s'est exercée ensuite sur tous les moralistes de l'Occident.

De Simplicius :
Le *Manuel* d'Épictète « est une arme de combat qu'il faut toujours avoir à sa portée, et dont ceux qui veulent bien vivre doivent toujours être prêts à se servir ».

D'Épictète :
« Accuser les autres de ses malheurs est le fait d'un ignorant ; s'en prendre à soi-même est d'un homme qui commence à s'instruire ; n'en accuser ni un autre ni soi-même est d'un homme parfaitement instruit » *(Manuel).*

Les stoïciens doivent leur nom à la *Stoia poikilè*, le « Portique des peintures » à Athènes, où les premiers de leurs maîtres enseignèrent. La fondation de l'école du Portique est de peu postérieure à celle du « Jardin » d'Épicure, et elle répondait elle aussi aux besoins nouveaux d'une époque de crise.

Son créateur, Zénon de Citium (332-262 av. J.-C.), né à Chypre, était un Phénicien hellénisé, venu à Athènes, où il fut l'élève de Cratès le Cynique, puis il s'attacha à Polémon, l'un des maîtres de l'Académie (v. *Platon*). Zénon consacra vingt années à l'étude et à la méditation avant de réunir ses premiers disciples, mais connut bientôt un grand succès et mourut entouré des plus grands honneurs. Dans les quelques fragments qui nous restent de son œuvre sont déjà exposés les dogmes fondamentaux de l'école. A sa mort, celle-ci fut dirigée pendant trente ans par Cléanthe d'Assos, ancien athlète qui avait été pendant dix-neuf ans disciple de Zénon. De lui, nous possédons quarante vers d'un *Hymne à Zeus*, l'un des très rares textes subsistant de l'ancien stoïcisme. A sa mort en 232, l'école fut dirigée par Chrysippe de Soles (v. 280-206 av. J.-C.), qui donna du stoïcisme un exposé systématique rigoureux. Presque toutes les œuvres des premiers stoïciens sont perdues ; on connaît leur doctrine surtout par Cicéron et par Plutarque.

■ L'enseignement

Pour les stoïciens, la sagesse est d'abord connaissance exacte de l'homme et de l'univers ; aussi leur philosophie est-elle une logique et une physique introduisant à l'éthique. Fondée sur le concept de *logos*, à la fois langage et raison, la logique stoïcienne est d'un extrême raffinement et vient d'être redécouverte par les actuels logiciens. La physique, matérialiste, suppose cependant l'intervention d'un principe cosmique divin et unique, mais l'âme n'est qu'une parcelle provisoirement détachée du *logos*, dont la survie ne peut être que relative et précaire. La fin suprême de l'homme consiste dans l'accord avec soi-même et avec l'ordre universel par la vertu, seule capable d'assurer le bonheur.

■ Le stoïcisme romain

C'est en 155 av. J.-C. que Diogène de Babylone, second successeur de Chrysippe de Soles, qui faisait partie d'une ambassade venue d'Athènes, introduisit le stoïcisme à Rome ; il devait y connaître une très longue fortune, car il correspondait admirablement au vieil idéal romain. Grâce à Panaitios ou Panetius de Rhodes (v. 185-110 av. J.-C.), chef de l'école d'Athènes qui vivait tantôt dans cette ville tantôt à Rome, dans le cercle de Scipion Émilien, le stoïcisme pénétra dans les milieux aristocratiques romains, qu'il séduisit très vite. A Panetius remonte l'étroite symbiose entre l'esprit grec et l'esprit romain qui devait par la suite constituer la culture classique.

Le successeur de Panetius, Poseidonios ou Posidonius d'Apamée (135-50 av. J.-C.), grand érudit, voyagea tout autour de la Méditerranée avant de se fixer à Rhodes, où Cicéron vint l'écouter ; il séjourna souvent à Rome, il y fut accueilli avec vénération et eut pour auditeurs Varron et Pompée. Avec Posidonius, la philosophie s'oriente vers ce qui sera le néoplatonisme ; le stoïcisme établit une synthèse des connaissances et des croyances contemporaines, il se fait déchiffrement de l'univers par la reconnaissance du lien qui unit l'homme et le cosmos. Tout en restant un enseignement distinct, appuyé sur des textes doctrinaux enseignés dans les écoles, le stoïcisme s'érigea, à Rome surtout, en règle de vie, la vertu stoïcienne en venant à se confondre avec l'antique vertu romaine.

■ Le « nouveau stoïcisme »

De ce « nouveau stoïcisme », les représentants les plus marquants sont le Phrygien Épictète (50 env.-140 env.), emmené à Rome comme esclave et qui, affranchi, s'établit à Nicopolis en Épire, où il dirigea une école très fréquentée, et un empereur, Marc Aurèle (121-180), auteur d'une sorte de journal philosophique et guide de conduite, écrit en grec, *A soi-même*, qui n'était pas destiné à la publication ; il reflète ses certitudes, mais aussi ses doutes, ses angoisses et les amères déceptions que lui réserve le pouvoir suprême, dont il rêvait de faire un service consacré au bien de tous.

Quant aux enseignements d'Épictète, ils sont parvenus jusqu'à nous sous la forme des *Entretiens* recueillis par un de ses disciples, le futur historien Arrien de Nicomédie, lequel en tira un bref condensé, le *Manuel*, admiré par les chrétiens comme par les païens. Au Ve s., saint Nil, disciple de saint Jean Chrysostome, en fit une adaptation destinée aux ermites du mont Sinaï, et la règle de saint Benoît s'en inspire. Le *Manuel* d'Épictète devint le bréviaire des moralistes, depuis Tertullien jusqu'à Montaigne, Pascal et Kant, et il a aussi inspiré les écrivains, de Corneille à Vigny.

Pour le « nouveau stoïcisme », seuls dépendent de nous nos vertus et nos vices ; tout ce qui n'est ni vice ni vertu est par conséquent « indifférent » : il en va ainsi de la maladie et de la mort, de la pauvreté ou de la richesse, de l'obscurité ou de la gloire. Le malheur extérieur à nous n'est qu'une opinion subjective, dont il convient de se défaire ; seul est véritablement malheureux le méchant qui s'inflige à lui-même le seul dommage dont l'homme puisse être la victime, tandis que le sage, adhérant parfaitement à l'ordre du monde et n'étant point affecté par ce qui ne dépend pas de lui, demeure libre et serein, même au milieu des pires difficultés. Par ailleurs, le stoïcisme d'Épictète et de Marc Aurèle souligne la fraternité qui unit tous les hommes, en tant qu'enfants de Dieu, ce qui le rapproche du christianisme naissant.

De Marc Aurèle :
« La mort est la cessation des représentations qui nous viennent des sens, des impulsions qui nous meuvent comme des cordons, de l'agitation de la pensée et de la servitude de la chair. »

Références
Bréhier (E.), *Chrysippe et l'ancien stoïcisme*, Paris, 1950.
Germain (G.), *Épictète et la spiritualité stoïcienne*, Paris, 1964.
Bridoux (A.), *Le Stoïcisme et son influence*, Paris, 1966.

Suso
Vers 1296, Constance — Ulm, 1366

Un chantre de l'amour mystique

Disciple de Maître Eckhart, Suso se fit l'apôtre d'une spiritualité sensible et intériorisée, devenue le modèle des formes ultérieures de la dévotion.

Un dans le Christ
« L'homme doit devenir un dans le Christ et cependant rester distinct, uni et non uni, mais un avec lui. »

Né au bord du lac de Constance, probablement à Uberlingen, d'un père drapier au cœur dur et d'une mère « remplie de Dieu », dont il choisit de porter le nom, Heinrich Seuse, plus connu sous celui, latinisé, de Suso, entra dès l'âge de treize ans au monastère dominicain de Constance. Très tôt voué à la « divine Sagesse », il s'astreignit à de grandes austérités. Envoyé à Cologne vers 1320, il y reçut l'enseignement de Maître Eckhart, auquel il devait rester fidèle toute sa vie. Vers 1329, Suso consacra son premier ouvrage, *Le Livre de la Vérité*, à la défense de son maître, depuis peu condamné, ce qui le fit accuser d'hérésie. Ayant renoncé à ses mortifications excessives, il adopta une voie mystique plus intérieure et mena une vie d'errance et d'apostolat tant auprès des groupes de pieux laïcs, qui se dénommaient « amis de Dieu », que dans les couvents de religieuses dominicaines dont certaines professaient pour lui une telle admiration qu'il en fut calomnié. Pour mettre un terme à ces rumeurs, Suso fut envoyé à Ulm, où il mourut.

■ L'œuvre

Les écrits allemands de Suso forment un recueil intitulé *L'Exemplaire*, qui comprend sa *Vie*, enjolivée de pieuses légendes et écrite par l'une de ses filles spirituelles, *Le Livre de la Sagesse éternelle*, *Le Livre de la Vérité*, des lettres et quelques sermons. En latin fut publiée *L'Horloge de Sapience.*

■ L'enseignement

Disciple direct d'Eckhart, mais aussi de Bernard de Clairvaux et de François d'Assise, Suso met l'accent sur l'intimité entre le Christ et l'âme, et prépare ainsi le courant de la *Devotio moderna* (v. *Imitation de Jésus-Christ*). Plus personnel que son maître, il fait de fréquentes allusions à sa propre expérience et se trouve dans l'obligation de réfuter la vision d'un « sauvage sans nom », qui se croit libéré parce qu'il accomplit « toutes ses volontés sans distinction », mise en avant par l'hérésie panthéiste des Béghards ou Frères du Libre-Esprit, qui prétendaient s'inspirer de certaines expressions paradoxales d'Eckhart. Selon lui, « un homme qui s'est renoncé doit être détaché des formes créées, formé avec le Christ et transformé dans la divinité », mais, pour retrouver la source éternelle, il doit endurer des épreuves comparables à celles du Christ lui-même. Suso, qui fut un des auteurs spirituels les plus appréciés de la fin du Moyen Âge, connaît aujourd'hui un regain d'intérêt.

Référence
Le Bienheureux Henri Suso, choix d'œuvres traduites et commentées par J. Ancelet-Hustache, Paris, 1943.

Swedenborg Emmanuel
1688, Stockholm — Londres, 1772

Un explorateur de l'invisible

Savant respecté, Swedenborg décrivit avec méthode le monde spirituel et laissa une œuvre étrange qui frappa les esprits les plus éminents.

Docteur en philosophie à vingt et un ans, Swedenborg voyagea dans toute l'Europe afin de rencontrer les sommités scientifiques de son temps. Quand il rentra en Suède, en 1714, ses connaissances presque universelles et ses théories scientifiques audacieuses, qui le font apparaître aujourd'hui comme un génial précurseur, lui valurent renommée et honneurs. Mais, en 1743, « le Seigneur, écrit-il, se révéla à moi [...] et me prêta [...] le pouvoir de communiquer avec les esprits et avec les anges ». Dès lors, Swedenborg renonça aux sciences profanes et se consacra à la description de ce monde spirituel qui se dévoilait progressivement devant lui, mais il le fit avec la précision qu'il tenait de sa formation préalable. Ce changement d'orientation avait été préparé dès 1736, à une époque où Swedenborg avait entrepris de noter ses rêves, en tant que signes d'une autre réalité. Il semble par ailleurs qu'il se soit spontanément livré à des exercices de méditation accompagnés de rétention du souffle, proches de ceux du *yoga*, qu'il ne pouvait connaître. Devant les phénomènes singuliers qui se manifestaient à lui, Swedenborg ne se départit jamais de sa tranquille assurance.

■ L'œuvre

Rédigée en latin, elle comprend, outre des traités scientifiques de grande valeur, les *Arcanes célestes* (8 vol., 1747-1758), *De la nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste* (1758) et *La Vraie Religion chrétienne contenant la théologie universelle de l'Église nouvelle* (1771). Ses œuvres mystiques eurent un très grand retentissement ; Kant lui-même leur a consacré un ouvrage.

■ L'enseignement

Les visions qu'il reçut pendant vingt-sept ans amenèrent Swedenborg à construire une « histoire naturelle du monde suprasensible », les deux mondes, naturel et spirituel, communiquant étroitement. Elles lui donnèrent aussi le sens véritable de l'Écriture sainte qui est d'ordre spirituel. Selon lui, tout homme purifié peut parvenir aux états extatiques qu'il a lui-même expérimentés. Il lui suffit de s'ouvrir à la grâce divine, mais il y faut une extrême prudence, car, « lorsqu'il fouille les secrets des choses spirituelles, l'homme ne sait pas se préserver des ruses de l'enfer ». L'œuvre de Swedenborg a profondément marqué les générations suivantes. Kant, Goethe, Balzac, Carlyle et Emerson ont vu en lui un maître.

L'illumination
« L'entendement humain ne peut saisir le spirituel, et bien moins encore le divin, que si Dieu l'éclaire. [...] Cette illumination, c'est l'ouverture sincère du cœur en son intimité. »

Référence
Richard (M.), *Swedenborg ou l'Introduction au mystère*, Paris, 1947.

Syméon, le Nouveau Théologien

949, Galaté en Paphlagonie — Paloukyton, 1022

Un des grands maîtres de la spiritualité byzantine

Récemment redécouverte en Occident, son œuvre restée extrêmement vivante pourrait servir la cause d'un renouveau spirituel.

L'immortalité
« Je sais que je ne mourrai pas, puisque je suis au-dedans de la vie et que je l'ai sentie tout entière jaillissant au-dedans de moi. »

Le buisson ardent
« Je reçois le feu, moi qui suis la paille, et, miracle étonnant, je suis couvert d'une rosée ineffable, comme jadis le buisson qui brûlait sans se consumer. »

Références
Syméon le Nouveau Théologien, *Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques ; Catéchèses*, 3 vol. ; *Traités théologiques et éthiques*, 2 vol. ; *Hymnes*, 2 vol., Paris, 1957-1971.

Né dans la noblesse provinciale d'Asie mineure, il fut envoyé à onze ans poursuivre ses études à Constantinople, afin d'entrer, comme son oncle Basile, au service de l'empereur. Mais il refusa tout poste officiel et mena une vie relâchée ; pourtant, éprouvant une profonde nostalgie pour la vie spirituelle, il cherchait un guide. Il le trouva au monastère de Stoudion, foyer de l'orthodoxie, en la personne de Syméon le Pieux qui développa l'inclination qu'il avait pour l'expérience personnelle.

Il eut alors sa première vision mystique, mais retomba dans ses errements. Enfin, à vingt-sept ans, il entra comme novice au Stoudion, ne quittant plus son maître spirituel, dont il devait prendre le nom. Cet attachement exclusif le fit chasser du monastère. Entré dans celui de saint Mamas, il en devint à trente et un ans le supérieur et y restaura la vie religieuse. Déjà vénéré, mais aussi haï en raison de son zèle, Syméon fut envoyé en exil en 996 ; revenu deux ans plus tard, il fut condamné en 1009 par les autorités ecclésiastiques qu'il exhortait à l'humilité et au repentir. Il se rendit alors à Paloukyton, sur la rive asiatique du Bosphore, et s'installa avec quelques disciples fidèles dans un oratoire en ruine. Réhabilité par le patriarche, il refusa de reprendre ses fonctions. Le témoignage de Syméon, qui fut canonisé cinquante ans après sa mort, n'a pas cessé d'être considéré comme un modèle dans l'Église d'Orient.

■ L'œuvre

Admirablement écrite par le poète d'une véritable « érotique divine », elle comprend les *Catéchèses aux moines*, les *Traités théologiques et éthiques*, consacrés à la défense de la théologie mystique, les *Hymnes de l'amour divin*, « confessions d'un voyant », enfin les *Chapitres théologiques et mystiques*, où Syméon décrit avec une étonnante franchise son expérience la plus intime.

■ L'enseignement

Syméon se voua entièrement à sa tâche de maître spirituel. Afin d'être plus accessible, c'est l'exemple de son propre cheminement spirituel qu'il propose en toute humilité. Parce qu'il a connu le monde et s'y est compromis, il peut en dénoncer les périls. Lui-même a vécu ce qu'il enseigne, le retournement vers le divin, que chacun porte en soi, et il a aussitôt connu des grâces inimaginables. Sa mystique n'est nullement désincarnée, le corps y participe, comme il participe à l'Incarnation du Verbe ; le corps lui-même doit être déifié, illuminé, avec la nature tout entière. De même que ses émouvantes confessions, la pensée cosmique de Syméon, que l'on a pu rapprocher du tantrisme, rend un son étonnamment moderne.

Tantrisme

Une forme tardive de l'hindouisme et du bouddhisme

En vue de la délivrance, le tantrisme prétend utiliser toutes les énergies humaines, mais seulement après leur avoir fait subir une mutation nécessaire.

Le mot vient de *tantra*, qui signifie « trame d'une étoffe », avant de désigner un « livre ». Les tantra sont de vastes poèmes encyclopédiques, qui, à partir de l'analyse de la constitution de l'homme et de l'univers, procurent à l'adepte des prescriptions morales et surtout rituelles, susceptibles de lui permettre de dépasser sa condition présente. La plupart des traités que nous possédons ne remonteraient guère au-delà du Xe s., mais leur origine serait de peu postérieure au début de l'ère chrétienne. La rédaction des tantra s'est poursuivie de siècle en siècle, presque jusqu'à nos jours.

Dans l'hindouisme tardif, le tantrisme, qui semblait mieux répondre que les anciennes pratiques à l'évolution des besoins de l'humanité, en préconisant l'emploi de toutes les potentialités de l'être, a joué un rôle croissant. Certains des grands maîtres spirituels modernes ont revalorisé son apport, ainsi Râmakrishna, ou Sri Aurobindo, qui écrit : « La synthèse tantrique [...], quoique moins subtile et spirituellement moins profonde, est plus hardie encore et plus puissante que celle de la *Bhagavad-Gîtâ ;* car, se saisissant des obstacles qui s'opposent à la vie spirituelle, elle les contraint à devenir les moyens d'une conquête spirituelle plus riche... Cette synthèse tantrique essaie de s'emparer de la notion de la divine perfectibilité de l'homme que possédaient les *rishis* védiques, mais que les âges intermédiaires ont refoulée dans l'ombre, notion destinée à remplir une si large place dans toute synthèse future de la pensée, de l'expérience et des aspirations humaines. » Cette résurgence du tantrisme a eu, au début du XXe s., un témoin privilégié en la personne d'un magistrat anglais devenu un initié et qui, autorisé par ses maîtres, a fait connaître en Occident d'importants textes tantriques, sous le pseudonyme d'Arthur Avalon.

■ La bhakti

Il se peut qu'à l'origine le tantrisme soit dérivé de la *bhakti*, la dévotion individuelle fervente pour un dieu personnel, capable d'assurer le salut de son adorateur. Si la bhakti s'adresse principalement à Çiva et plus encore à Vishnu et à ses avatars, Râma et Krishna, dans ce dernier cas, elle associe étroitement Krihna, dieu rustique, et Râdhâ, sa compagne, l'une des *gopi*, « bouvières », avec lesquelles Krihna se livre à des jeux érotiques, transgressant la morale habituelle. Si les « orthodoxes » interprètent ces amours comme une image de la tendresse mystique des dévots pour le dieu, les tantriques vénèrent en Râdhâ la toute-puissance du désir.

Bhaktisme et tantrisme ont réagi l'un sur l'autre ; nombre de pratiques dévotionnelles et d'hymnes de louange aux divinités leur sont en effet communs.

De Râmakrishna :
« Veda et purâna doivent être lus et écoutés, mais il faut agir selon les préceptes des tantra. »

Le corps humain et l'univers
« Dans le corps du voyant
se dresse le mont Méru,
entouré des sept continents ;
là sont les océans et les fleuves,
les monts et les plaines,
les champs et leurs gardiens.
[...]
Là sont les étoiles
et le soleil et la lune,
là résident les deux pouvoirs cosmiques,
celui qui détruit et celui qui crée,
et tous les éléments,
l'Éther, l'Air et le Feu,
la Terre et l'Eau,
la Nature tout entière »
(Çiva-Samhitâ).

Hymne à Kali
« Ah ! Comment exprimer
Ta majesté, ô Mère ?
Le monde naît de Toi
et Toi seule le protèges,
lorsque vient la fin des temps,
c'est en Toi qu'il se résorbe. »

Ils ne s'en distinguent pas moins par le fait que le tantrisme privilégie l'aspect féminin de l'Absolu, sa *shakti*, l'énergie secrètement à l'œuvre dans l'homme comme dans l'univers, née de l'union éternelle du couple divin, le *Purusha*, l'« Esprit », et la *Prakriti*, la « Nature », dans lequel seul l'élément féminin joue un rôle actif. Il en va de même chez l'homme, en qui l'âtman est passif et par là réduit à subir les conséquences du karman, donc la transmigration, jusqu'à ce que s'éveille la shakti, qui seule peut lui procurer la délivrance. Elle est représentée par la *kundalinî* (v. *Yoga*) sous la forme d'un serpent lové à la base de la colonne vertébrale et qui, une fois éveillé, chemine dans le corps subtil jusqu'à sa cime, où il rejoindra finalement l'âtman avec qui elle s'unira comme le dieu avec sa shakti, le Purusha et la Prakriti, tout l'être jouissant alors de la béatitude que procure la libération parfaite.

Si l'on a pu voir dans le culte de la Déesse la résurgence d'un très ancien passé, le tantrisme apparaît surtout comme une réaction contre l'idéal ascétique, propre aux renonçants (sannyâsin), qui avait progressivement gagné les différentes couches de la société, mais qui semblait incompatible avec la vie dans le siècle. Le tantrisme constituait un véritable renversement des valeurs. Au lieu de chercher à déraciner le désir, il utilise sa prodigieuse énergie, toutes les énergies, quelles qu'elles soient, qui animent l'être humain, de façon positive, « prenant les hommes comme ce qu'ils sont pour les amener à leur accomplissement ». Un tel courant de subversion ne pouvait que rencontrer de fortes résistances de la part de l'orthodoxie brahmanique. Aussi le tantrisme ne s'est-il vraiment réalisé que dans des sectes particulières, toujours marginales, mais intransigeantes et intolérantes les unes pour les autres. Ces écoles tantriques sont d'ailleurs fermées, et l'on ne peut y pénétrer sans être préalablement initié.

■ La kundalinî

En effet, l'éveil de la kundalinî ne va pas sans danger et ne saurait être obtenu qu'à la suite d'une observance minutieuse de pratiques dévotionnelles et rituelles, dont les mantra et les mudra, formules et gestes sacrés, exécutés sous le contrôle d'un guru. L'énergie cosmique ainsi libérée, cheminant dans le corps subtil, atteindra finalement l'âtman avec lequel elle s'unira, comme le dieu avec sa shakti, le Purusha et la Prakriti, reconstituant l'androgynie primordiale de l'être, recréant en son mode l'univers et procurant avec une joie béatifique la libération parfaite.

Un des aspects du tantrisme, abusivement souligné en Occident, mais qui, dans cette discipline, n'est qu'accessoire et facultatif, est le dépassement des interdits, l'usage des cinq *M*, initiales des noms des cinq impuretés : la viande, le poisson, le vin, le grain frit et l'union sexuelle (de préférence avec une femme qui n'est pas l'épouse). Ces pratiques ne peuvent d'ailleurs intervenir qu'au terme d'une longue et difficile ascèse et ne constituent en soi qu'un moyen de vérifier l'état de détachement atteint par l'adepte.

■ Le tantrisme bouddhique

A partir du VIIe s., le courant tantrique, qui se répandait dans l'Inde entière, gagna le bouddhisme du mahâyâna. Ses principaux centres de diffusion furent les grandes universités

Hymne à Durga
« Toi qui es au-delà de toute parole,
[...]
puisque Tu es tous les êtres
et cependant donnes à tous
jouissance et libération
comment Te célébrer dignement ? »



Les chakras du corps subtil, à travers lesquels monte la kundalinî. Miniature indienne, école de Jodhpur, Rajasthan, XVIIIe s. (Coll. particulière.)

Hymne à la Târâ blanche
« Oui, c'est moi qui fais traverser
l'océan des périls,
le fleuve de l'angoisse,
c'est moi, Târâ, qui sauve
toutes les créatures.

Et c'est pourquoi les saints,
mains étendues
et têtes inclinées,
devant Moi se prosternent,
pleins de respect,
et chantent les louanges
de la Noble Târâ. »

monastiques. Les maîtres ès tantrisme, les siddha ou « parfaits », jouèrent un rôle de premier plan dans sa propagation, particulièrement au Tibet, où le bouddhisme tantrique devint la doctrine dominante, sous les noms de tantrayâna, de mantrayâna, en raison de l'utilisation des mantra, ou de vajrayâna, « Véhicule, ou Voie, de diamant ».

La notion centrale est ici celle de Vide *(Shunyata)* en tant qu'absolu, « non-né, non-devenu », telle qu'elle fut développée par le philosophe Nâgârjuna. De ce point de vue, si tout dans l'univers et même dans l'homme est dépourvu d'essence, insubstantiel, dompter ses désirs appartient encore au monde de l'illusion. Transgresser les règles les plus impératives peut révéler à l'initié de manière expérimentale l'inanité de l'interdit comme du désir, à condition toutefois que cette transgression échappe à tout égocentrisme, soit strictement rituelle, voire même symbolique et imaginaire, et accomplie sous le contrôle d'un maître.

Par ailleurs, le bouddhisme tantrique confère un rôle important aux figures dévotionnelles des différents bouddhas et bodhisattva, accompagnés de leurs parèdres, et un culte particulier est rendu aux puissances féminines, telles la *Prajnâpâramitâ,* la Suprême Sagesse, considérée comme la « Mère de tous les bouddha », ou *Târâ,* associée au bodhisattva Avalokiteçvara. Aussi l'iconographie montre-t-elle fréquemment ces êtres spirituels en position d'accouplement, *yab-youm,* « père-mère, époux-épouse », qui, dans l'esprit de la doctrine, représente l'union entre les principes complémentaires, *prajnâ,* la sagesse (féminin), et *upâya,* la compassion agissante (masculin), car, contrairement au tantrisme hindou, c'est le principe masculin qui joue ici le rôle actif. Certaines de ces divinités sont présentées tantôt sous leur aspect favorable, tantôt sous leur aspect terrifiant, façon d'exprimer que la même réalité peut être perçue comme menaçante ou bienveillante suivant le niveau de conscience de l'adepte.

D'inspiration tantrique sont également le ritualisme, fondé sur les mantra et les mûdra, le caractère initiatique des enseignements supérieurs, le rôle joué par les visualisations et l'importance donnée aux pouvoirs de l'imaginaire propres au bouddhisme tibétain.

■ Les vîra

Le tantrisme fait souvent l'objet de graves malentendus. Mal informés par des ouvrages tendancieux, les Occidentaux n'en connaissent le plus souvent que les excès, d'ailleurs rares, et qui, même en Inde, font scandale : certaines pratiques magiques ou sexuelles. Mais il ne faut pas oublier que la transgression des interdits n'est pas accessible au *pashu,* le « bétail », l'humanité commune, mais aux seuls *vîra,* les vrais « hommes », les initiés, à qui une longue préparation a permis de maîtriser leurs instincts et leurs passions, et qu'elle ne peut être accomplie qu'avec détachement et équanimité. Ainsi, l'acte sexuel ne doit être réalisé que lorsque l'initié est devenu capable de reproduire en lui-même l'acte divin créateur. De plus, cette rupture des interdits n'a en général qu'un caractère symbolique et utilise fréquemment des substituts acceptables même par les hindouistes orthodoxes.

Références
Avalon (A.), *La Puissance du Serpent,* traduction française, Paris, 1970.
Evola (J.), *Le Yoga tantrique. Sa métaphysique, ses pratiques,* Paris, 1971.
Hatha-Yoga-Pradîpikâ, traduction française par T. Michaël, Paris, 1975.
Célébration de la Grande Déesse, traduction française par J. Varenne, Paris, 1976.
Varenne (J.), *Le Tantrisme. La sexualité sublimée,* Paris, 1977.

Tarîqa

Les foyers mystiques de l'Islam

Depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, ces confréries religieuses ont enseigné la voie qui conduit au renoncement à soi-même en vue d'obtenir l'union avec Dieu.

Ce mot qui, en arabe, signifie le « chemin », la « voie », en est venu à s'appliquer dans la mystique musulmane à la méthode destinée à permettre au fidèle de franchir les étapes qui font passer de la pratique littérale de la Loi révélée *(sharî'a)* jusqu'à la Réalité divine *(haqîqa).* Depuis le XIIe s., *tarîqa* (pluriel *turuq*) désigne plus spécifiquement les confréries au sein desquelles les disciples groupés dans un monastère *(takya),* autour d'un maître, le *cheikh* ou *murshid,* suivent sous sa direction un entraînement spirituel intensif. Il s'agit là d'une véritable transmission initiatique que seul peut conférer l'authentique représentant d'une chaîne *(silsila)* remontant à Mahomet lui-même.

■ L'initiation

L'entrée dans la voie, ou « seconde naissance », constitue une véritable initiation, symbolisée par la remise du froc ou *khirqa.* Le disciple *(murîd),* appelé « fils du cheikh », lui doit une obéissance absolue et considère les autres disciples comme ses frères. Menant une vie ascétique communautaire au cours de retraites qui durent de quarante jours à trois ans, le murîd pratique l'humilité, la charité, la sincérité, et se consacre au *dikhr,* prière perpétuelle, invocation particulière à chaque étape sur la voie de la purification de l'âme. Cette « mémoration de Dieu », constituant une évocation de la Parole créatrice, amène à l'extase dans laquelle l'homme, s'oubliant soi-même, n'est que le réceptacle de la Présence divine. Cet exercice fondamental engendre des « états » *(hal),* dons fugaces dus à la générosité de Dieu, qui se transforment progressivement en « stations » *(maqâme)* permanentes, et obtenus grâce à l'effort accompli. Le *dikhr* s'accompagne de méditations, et parfois de chants, de musiques et de danses sacrées *(samâ)* (v. *Djalâl ad-Din Rûmî*).

■ Les tarîqa

Les plus importantes tarîqa ont été fondées aux XIIe-XIIIe s. L'une d'elles, la confrérie *Mawlawîya* des derviches tourneurs, a survécu jusqu'à nos jours. Au XIXe s. eut lieu un certain renouveau des confréries soufies. La tarîqa *Tidjâniya,* fondée en Algérie, prétend descendre du Prophète lui-même et s'est répandue en Afrique. Celle qui eut la plus grande influence, surtout au Maghreb, fut la tarîqa *Darqawîya,* fondée par Abû Hâmid al-Darqâwî (1760-1823) ; plus récente est celle qui regroupa à Mostaganem, autour d'Ahmad al-'Alawi (mort en 1934) et de disciples arabes, certains Européens qui contribuèrent à l'introduction du soufisme en Occident.

Tarîqa
« Le mot désigne [...] l'ensemble des rites d'entraînement spirituel proposé par les différentes confréries musulmanes » (C.-R. Ageron).

Référence
Encyclopédie de l'Islam, article « Tarîqa », Leiden-Paris, 1954.

Tauler Johann

1297 (?), Strasbourg — Strasbourg, 1361

Un grand pédagogue de la mystique

Prédicateur à Strasbourg et disciple de Maître Eckhart, Tauler décrit les étapes par lesquelles doit passer toute véritable évolution spirituelle.

De Tauler :
« Qui s'est dépouillé [...] ne peut plus avoir de souci » *(Cantate de la nudité).*

De Luther :
« Comme théologien, Tauler est supérieur à tous les docteurs de toutes les universités. »

De Bossuet :
« Un des plus solides et des plus corrects des mystiques. »

Né dans une riche famille bourgeoise, Johann Tauler entra dès son adolescence au couvent des Dominicains de Strasbourg, où sa santé fragile l'empêcha de se livrer à de trop rudes mortifications. Il entendit très probablement à Cologne Eckhart, qu'il défendit après sa condamnation et dont il est parfois si proche que certains de ses textes seront confondus avec ceux de son maître. Expulsé avec les Frères prêcheurs de sa ville natale, Tauler vécut à Bâle entre 1339 et 1346, et il se peut qu'il se soit rendu auprès de Ruysbroeck à Groenendaal. De retour à Strasbourg, il y vécut jusqu'à sa mort, se faisant connaître par ses sermons, qui s'adressaient principalement aux moniales, mais aussi à des clercs réguliers et à de pieux laïcs.

■ L'œuvre

Nous ne connaissons de Tauler que quatre-vingt-quatre *Sermons,* conservés grâce aux notes de ses auditeurs et publiés en 1498. Plusieurs autres ouvrages qui lui ont été attribués ne sont certainement pas authentiques.

■ L'enseignement

Reflétant fidèlement celui de Maître Eckhart, il fut aussi influencé par la lecture assidue des néo-platoniciens, en particulier de Proclus et de Denys l'Aréopagite. D'Eckhart, Tauler se distingue par son souci didactique. Alors que son maître soulignait l'instantanéité de la révélation du divin en l'homme, Tauler montre l'importance d'un effort continu et patient. Sa méthode est progressive, car « l'homme est tout à fait comme s'il était trois et cependant il est un ». Elle s'adresse d'abord à l'homme extérieur, au « commençant », qui doit se méfier de sa faiblesse et mortifier son corps, puis à l'homme raisonnable, au « progressant », qui veillera à purifier son âme en rejetant tout désir, enfin à l'homme « déiforme », qui s'efforcera de « faire le vide » afin de laisser Dieu opérer en lui. « Il m'a fallu me vider de moi-même... Depuis que me voilà perdu dans cet abîme, J'ai cessé de parler, je suis muet. Oui la divinité m'a englouti. » A ces stades successifs d'une route longue et pénible, nul saint n'a échappé, pas même la Vierge Marie qui n'a pu « trouver un seul instant répit ni suffisance ».

Très appréciés aux XIVe et XVe s., les enseignements de Tauler suscitèrent une certaine défiance parmi les catholiques à cause des éloges qu'en fit Luther, mais, réhabilité par Bossuet, ils reconquirent une faveur qui n'a plus cessé depuis.

Références
Tauler, *Sermons,* traduits, introduits et commentés par Hugueny, Théry et Corin, 3 vol., Paris, 1927-1935.
Bizet (J.-A.) et Champolion (C.), *Tauler,* dans *La Mystique rhénane,* Paris, 1963.

Tch'an

Une méthode d'« Éveil »

Cette pratique de la méditation, venue de l'Inde et répandue depuis des siècles par de grands maîtres en Chine, devint au Japon le zen.

De Toung-chan :
« Ne cherchez pas la voie au loin, chez les autres, la voie existe sous nos pieds. »

Tch'an vient de *tch'an-na,* prononciation chinoise du sanskrit *dhyâna,* « méditation », et a donné *zen* en japonais. L'origine du tch'an, la méditation assise dans la posture qui était celle du Bouddha quand il parvint à l'Éveil, remonterait au secret communiqué par Çâkyamuni à Mahâkasyapa, qui, après sa mort, devait diriger la communauté. Ce jour-là, le Bouddha, ayant réuni un grand nombre de ses disciples sur le pic des Vautours, près de Rajagriha, ne prononça pas un mot, mais se contenta de montrer une fleur qu'il tenait entre ses doigts. Personne ne comprit le sens de ce geste, sauf Mahâkasyapa qui sourit. Çâkyamuni déclara : « Ce trésor du véritable *Dharma* que je possède, je le transmets au grand Kasyapa. » Le dhyâna constituerait donc « la ligne directe de la Tradition issue de l'esprit du Bouddha après son Éveil ».

Le tch'an, en tant qu'école distincte, aurait été introduit en 520 ou 527 par Bodhidharma, arrivé d'Inde du Sud à Canton, où il aurait été accueilli par l'empereur Wou, fervent protecteur du bouddhisme. Mais l'attitude abrupte du moine indien ayant déplu au souverain, Bodhidharma partit vers le Nord et s'établit sur le mont Song, près de Lo-yang. Il y aurait médité « face au mur », dans une grotte, pendant neuf ans. Cette conduite étrange lui attira des disciples à qui il enseigna : une transmission spéciale d'esprit à esprit, en dehors des Écritures ; aucune dépendance à l'égard des mots ; pointer directement sur l'esprit ; en découvrant sa propre nature profonde, atteindre l'état de bouddha. Ces quatre principes, qui différencièrent le tch'an de toutes les autres formes du bouddhisme, constituèrent par la suite les fondements de l'école.

■ Les patriarches

Avec l'un de ses disciples, Houei-ko (487-593), Bodhidharma aurait eu le fameux dialogue : « Pacifiez mon esprit, je vous en conjure ! » — « Apporte-le-moi ! » — « Lorsque je le cherche, je ne le trouve pas. » — « C'est donc que je l'ai déjà pacifié ! » Houei-ko atteignit alors l'Éveil et Bodhidharma lui remit la transmission qui fit de lui le deuxième patriarche chinois — Bodhidharma étant considéré comme le premier en Chine et le vingt-septième en Inde en partant de Çâkyamuni. Le troisième patriarche, Seng-ts'an (mort en 606), est resté célèbre pour son *Poème sur la foi en l'esprit (Hsing-ming),* le premier grand écrit du tch'an. Si celui-ci se développa sous le quatrième, Tao-hsin (579-651), et le cinquième patriarche, Hong-jen (601-675), il n'acquit tout son rayonnement que grâce à la personnalité exceptionnelle du sixième patriarche, Houei-nêng (638-713). D'origine très

De Tchên-tching K'ouen :
« Dans le zen, l'expérience est tout. Tout ce qui n'est pas fondé sur l'expérience est extérieur au zen. »

De Houei-nêng :
« Quand vous ne pensez plus ni au bien ni au mal, quel est votre visage originel ? »
« Si vous tournez votre lumière vers l'intérieur, vous y découvrirez le secret précieux qui est en vous. »

modeste, celui-ci n'était encore qu'un novice lorsque Hong-jen, afin de choisir son successeur, demanda à ses disciples de composer un poème exprimant leur compréhension de la Doctrine. Le plus savant de tous, Chên-hsiou, afficha le sien :

« Ce corps est l'arbre de la *Bodhi* (l'Éveil)
L'esprit est comme un miroir brillant
Prenez soin de l'essuyer
Afin qu'il ne soit pas terni par la poussière. »

Mais, de nuit, Houei-Nêng inscrivit sa réponse :

« Il n'y eut jamais d'arbre de la *Bodhi*
Ni non plus de miroir clair
L'Esprit est depuis l'origine Absence absolue
Comment la poussière pourrait-elle y adhérer ? »

En secret, Hong-jen donna la transmission à Houei-nêng, mais lui ordonna de s'enfuir aussitôt, par crainte de la jalousie des autres moines. Le sixième patriarche vécut longtemps en méditation dans les montagnes du Sud avant d'enseigner. Mais sa prédication attira aussitôt des milliers d'auditeurs et s'étendit au loin.

■ Soto et Rinzai

Il n'y eut plus désormais de patriarche, car, après la mort de Houei-nêng qui avait formé cinq grands disciples, le tch'an se divisa en plusieurs branches, dont deux prospèrent encore de nos jours au Japon.

L'école Soto *(Ts'ao-toung)* remonte à Hsing-seu (mort en 740), disciple de Houei-nêng, et à son successeur, Che-t'eou (699-709), qui composa *L'Interpénétration de l'Essence et des phénomènes ;* mais son nom chinois est formé de ceux de ses deux grands maîtres du IXᵉ s., Ts'ao-chan (840-901) et Toung-chan (807-869), auteur du *Samâdhi du miroir du trésor.*

Quant à l'école Rinzai, elle porte le nom, transcrit en japonais, de son instructeur le plus connu, Lin-tsi (mort en 867). Elle compte des personnalités très diverses, tels Matsu (709-788), célèbre pour « ses paroles bizarres et son comportement extravagant », et son disciple Pai-ch'ang (720-814), donné comme le fondateur de la première grande communauté monastique ne pratiquant que le tch'an, à laquelle il donna la règle toujours observée : « Un jour sans travail, un jour sans manger. » Pai-ch'ang eut pour disciple Houang-po (mort en 850), qui fut le maître de Lin-tsi. Mais quelles qu'aient été l'originalité, faite de spontanéité et de non-conformisme, ainsi que la diversité des méthodes employées par chacun, tous ces maîtres restèrent fidèles à l'enseignement de Houei-nêng qui nous est connu par le *Sûtra de l'estrade*, recueil posthume de ses sermons. Avec Houei-nêng, le tch'an avait atteint sa maturité.

Taoïsme et tch'an s'étaient compénétrés, et, ainsi sinisé, ce dernier était devenu en Chine l'école principale du mahâyâna. Il survécut beaucoup mieux que les autres à la persécution de 845. Jouissant de la faveur impériale aussi bien que populaire, il connut un important renouveau aux Xᵉ-XIIᵉ s., époque de la composition d'anthologies, tels le *Recueil de la falaise verte* (*Pi-Yen lou*, 1125) et *Passe sans porte* (*Wou-men kouan*, 1229), rapportant les propos exemplaires des grands maîtres du passé. Bien qu'ayant subi avec les siècles une lente décadence, le tch'an survivait encore en Chine. Mais, dès le XIIᵉ s., il avait fait son entrée au Japon. De Chine, le moine Yôsai (1141-1215) y introduisit l'école Rinzai en 1191. En 1227, à son retour de Chine, Dôgen y établit l'école Soto.

Références
Lin-tsi, *Entretiens*, Paris, 1972.
Suzuki (D.T.), *Essais sur le bouddhisme zen*, traduction française, 3 vol., réédition, Paris, 1972.
Watts (A.W.), *Le Bouddhisme zen*, traduction française, Paris, 1975.
John Wu, *L'Âge d'or du zen*, Paris, 1980 ; *Discours et sermons de Houei-nêng*, Paris, 1963 ; *Les Entretiens de Mazu* [Ma-tsu], Paris, 1980.

Tchouang-tseu

Vers 350 — 275 av. J.-C.

Maître de sagesse depuis deux mille ans

L'ouvrage de celui qui fut aussi un de leurs grands écrivains demeure pour les Chinois un irremplaçable guide de vie. Il commence aujourd'hui à jouer ce rôle en Occident.

De Maître Tchouang, nous n'en savons pas beaucoup plus que de Lao-tseu, qu'il donne comme un Ancien, sinon que son existence fut certainement historique. Originaire de Mong (Honan), Tchouang Tcheou remplit pendant quelque temps le poste d'« intendant du parc des arbres à laque » dans une petite principauté de la Chine centrale. Dans son œuvre, il se présente comme un homme marié, chargé de famille, « vêtu de toile rapiécée et chaussé de loques », mais épris de son indépendance au point que, lorsque le roi Wen de Tch'ou, ayant entendu vanter ses talents, lui fit proposer de venir à sa cour, Tchouang Tcheou se mit à rire en déclarant qu'il préférait rester un goret heureux dans son bourbier plutôt que de devenir un bœuf engraissé qu'on mène au sacrifice. Puis, il se retira à Song, près de la montagne Nan-Houa (Chan-tong), où il mourut.

■ L'œuvre

Divisé en trois livres et trente-trois chapitres, le *Tchouang-tseu* a fait l'objet d'innombrables commentaires de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Il a marqué non seulement le taoïsme, mais le confucianisme et le bouddhisme chinois et, par son style évocateur, à la fois concis et subtil, a influencé toute la littérature chinoise.

■ L'enseignement

Mieux que l'ardu *Tao-tö king*, le *Tchouang-tseu* nous rend accessible dans toute sa fraîcheur l'originalité de la pensée taoïste sur le monde et sur l'homme. L'auteur y exalte la liberté du sage, qui « embrasse les dix mille êtres en un tout unique » et « ne faisant rien [...], ne servant à rien, ne pâtit de rien ». Se confondant avec le tao et parvenu à l'extase, il peut parcourir à sa guise l'univers entier et « s'ébattre à l'origine de toutes choses. » Pour lui, les contraires, vrai et faux, lumineux et obscur, vie et mort, s'harmonisent finalement dans l'unité retrouvée. Aussi Tchouang-tseu tourne-t-il en dérision les prescriptions de la morale confucianiste. Ce vivant portrait du sage, malgré tout très humain et capable, en contemplant la nature, de découvrir son secret, est conduit à petites touches, à travers des centaines d'apologues aussi pleins d'humour que de profonde sagesse. Ainsi, il arriva à Tchouang-tseu de rêver qu'il était papillon et qu'il volait ; au réveil, il se demanda s'il était un homme qui rêvait qu'il était papillon ou un papillon qui rêvait qu'il était Tchouang-tseu !

Le sage
« Quand il eut évacué sa propre existence, une aurore l'illumina. Illuminé par l'aurore, il posséda la vision unitive ; après avoir eu la vision unitive, il n'eut plus ni passé ni présent ; quand il n'eut plus ni passé ni présent, il entra dans le domaine où il n'existe ni vie ni mort. »

Références
L'Œuvre complète de Tchouang-tseu, traduite par Liou Kiahway, Paris, 1969.
Waley (A.), *Trois Courants de la pensée chinoise antique*, traduction française, Paris, 1949.

Teilhard de Chardin Pierre

1881, Orcines (Puy-de-Dôme) — New York, 1955

Une mystique évolutionniste

Savant et jésuite, Teilhard de Chardin tenta de conjuguer science et religion dans une perspective commune, l'avènement du Christ en gloire, terme de l'évolution.

La vision poétique de Teilhard de Chardin

« Gigantisme de l'univers, solennité religieuse, amour pour la matière, vue comme personnalisée [...], sens de la cohésion des choses, dynamisme et orientation vers le futur [...] donnent au lyrisme de Teilhard un accent jusqu'ici inconnu » (J. Van de Ghinste).

Appartenant à une vieille famille auvergnate, Pierre Teilhard de Chardin, novice dans la Compagnie de Jésus en 1899, fut ordonné prêtre en 1911 et entra l'année suivante au laboratoire de paléontologie du Muséum. Brancardier pendant la guerre de 1914-1918, il enseigna la paléontologie et la géologie à l'Institut catholique de Paris, puis, devenu docteur ès sciences, partit en 1923 pour la Chine, où il séjourna jusqu'en 1945, prenant une part importante à la découverte du sinanthrope, l'homme paléolithique de Pékin. De retour en France, Teilhard fut élu à l'Académie des sciences en 1950, mais, l'année suivante, il se rendit à New York, où il demeura jusqu'à sa mort. Savant de renommée internationale, il n'en fut pas moins tenu en suspicion par les autorités ecclésiastiques, qui s'opposèrent à la publication de ses ouvrages philosophiques.

■ L'œuvre

Elle compte plus d'une trentaine de volumes. La publication des *Œuvres complètes* ne commença qu'après la mort de l'auteur. Le premier volume, *Le Phénomène humain* (1955), connut un retentissement considérable et alimenta nombre de controverses. *L'Apparition de l'homme* parut en 1956 et fut suivie, en 1957, de *La Vision du passé* et du *Milieu divin.* L'enthousiasme qui salua, il y a trente ans, ces écrits est aujourd'hui quelque peu retombé.

■ L'enseignement

Homme de science et résolument évolutionniste, Teilhard part des données les plus récentes sur la genèse de l'espèce humaine et passe par les conceptions de la biologie évolutive pour déboucher sur une vue vertigineuse et toute mystique, non seulement du destin humain, passant à l'ultra-humain, mais de celui du cosmos tout entier qui tend vers la convergence ultime, le « point Oméga », à partir duquel Dieu se révèle comme l'avenir unique et absolu. L'annonce du règne final du Christ cosmique, telle qu'elle apparaît chez saint Paul et surtout chez les Pères grecs de l'Église, se trouve ainsi confirmée dans une perspective évolutionniste. Ce passage du physique au métaphysique est chez Teilhard fortement structuré phénoménologiquement et dialectiquement, mais il s'agit aussi de la vision d'un théologien prophétique, d'un poète et d'un mystique. Aussi peut-on comprendre les résistances qu'a suscitées cette œuvre et ne peut-on prévoir encore si Teilhard sera ou non l'un des maîtres spirituels du XXe s.

Références

Cuénot (C.), *Pierre Teilhard de Chardin. Les grandes étapes de son évolution,* Paris, 1958.

Ouince (R. d'), *Un prophète en procès, Teilhard de Chardin,* 2 vol. Paris, 1970.

Tendaï

La première grande école du bouddhisme japonais

Adaptation d'une doctrine chinoise, le tendaï, toujours vivant au Japon, est à l'origine de la plupart des sectes apparues après lui.

Au Japon, le mahâyâna, introduit par des moines coréens en 552, avait très vite été adopté par la cour impériale. Le prince Shotoku, régent de 592 à 622 et artisan de la formation d'un État centralisé, fut le grand promoteur du bouddhisme japonais. En 607, il envoya une ambassade en Chine, inaugurant ainsi l'ère des relations suivies qui devaient répandre dans l'archipel la civilisation chinoise. C'est alors que les différentes écoles du bouddhisme chinois prirent une forme typiquement japonaise. Toutefois, le bouddhisme ne s'affranchit de la tutelle impériale et ne devint une religion populaire que progressivement. Au début du IXe s., deux moines, Saicho (767-822) et Kukai (774-835), importèrent de Chine deux grands systèmes d'enseignement et de pratique, le tendaï et le shingon, qui devaient marquer définitivement le bouddhisme japonais et déterminer son évolution.

■ Le fondateur du tendaï

Saicho, moine à quatorze ans, après avoir terminé ses études, se retira sur le mont Hiei près de Kyôto, où il se rallia à l'enseignement du grand maître chinois Tche-yi (538-597), qui avait résidé sur le mont T'ien t'ai (« Terrasse céleste »). Celui-ci, considérant le *Sûtra du lotus* comme le couronnement de la doctrine du Bouddha, affirmait que, la nature de Bouddha existant en chacun de nous, il suffisait de la comprendre pour en être libéré, mais cette compréhension ne pouvait être obtenue qu'à la suite d'une difficile préparation purificatrice. En 804, Saicho se rendit en Chine afin d'approfondir cette doctrine ; il y étudia aussi les autres doctrines ésotériques, ainsi que le tch'an (zen), dont il introduisit la pratique dans l'école Tendaï qu'il fonda au Japon. Pour le tendaï syncrétiste, le Bouddha est éternel, mais s'incarne de temps en temps sous une forme humaine, tel Çâkyamuni, afin d'enseigner les êtres et de les guider vers la délivrance. Le tendaï eut son temple principal sur le mont Hiei, où les moines devaient accomplir un noviciat sévère de douze ans ; la plupart des grands maîtres des siècles suivants étudièrent dans ce monastère, considéré comme le « berceau du bouddhisme japonais ». Jusqu'à sa mort, Saicho lutta avec succès pour assurer l'indépendance de l'école par rapport au pouvoir et surtout aux anciennes communautés monastiques.

Honoré à sa mort du titre posthume de Denghyô Daishi, « Grand Maître de la transmission de la Doctrine », le fondateur du tendaï est encore aujourd'hui vénéré au Japon. Si, par la suite, beaucoup d'adeptes du tendaï passèrent au shingon, les fondateurs des écoles *Jôdô* et *Jôdô shin,* de la secte de Nichiren, et du zen furent d'abord des moines tendaï.

Du *Sûtra du lotus* :

« Par les innombrables vertus (d'Avalokiteçvara),
Grâce à son regard de compassion,
Tous les êtres sensibles, aussi nombreux soient-ils,
Seront régénérés dans l'océan de l'infinie félicité. »

Références

Sieffert (R.), *Les Religions du Japon,* Paris, 1968.

Magnin (P.), *La Vie et l'œuvre de Huisi (515-577) ; les origines de la secte chinoise du T'ien t'ai,* Paris, 1979.

Théosophes

« Ceux qui connaissent les choses divines »

Représentée par des penseurs mystiques indépendants au sein du judaïsme et de l'islam comme du christianisme, cette tendance spirituelle a existé de tout temps.

Le théosophe
« Au fond, il cherche à posséder la vision intime du principe de la réalité du monde. Son travail commence là où cesse la philosophie rationnelle, il finit là où commence la théologie, mais le théosophe demeure plus libre que le théologien et plus créateur » (A. Faivre).

De Paul :
« L'esprit scrute tout, jusqu'aux profondeurs divines »
(*I Corinthiens*, II, 10).

Références
Guénon (R.), *Le Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion*, réédition, Paris, 1965.
Lantier (J.), *La Théosophie*, Paris, 1971.
Faivre (A.), *L'Ésotérisme au XVIII*

Dans l'Église d'Orient, on a appelé parfois théosophes les théologiens, mais le mot de théosophie en est arrivé à désigner plutôt une interprétation ésotérique des textes sacrés en marge de la doctrine des Églises officielles, interprétation qui procède non tant de la spéculation intellectuelle que d'une révélation intérieure. Sont ainsi considérés comme théosophes certains soufis, en particulier iraniens, tel Sohrawardî, ou, dans la tradition juive, les adeptes de la Kabbale. Cette connaissance de Dieu par des voies non orthodoxes a donné naissance dans le christianisme à l'illuminisme, qui s'est surtout développé à partir du XVIIe s. avec Jakob Böhme, puis avec Swedenborg et Saint-Martin au XVIIIe, et enfin à l'époque contemporaine avec les Russes Soloviev, Boulgakov et Berdiaev, avec l'Autrichien Steiner et le Français René Guénon.

■ La « Société théosophique »

En 1875 fut fondée aux États-Unis, par le colonel H.S. Olcott (1832-1907) et par le médium russo-allemand Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), la Société théosophique, dont Guénon a pu écrire qu'entre sa doctrine et la véritable théosophie il n'existait « aucun lien de filiation, même idéale ». Cette doctrine, exposée dans les œuvres de Blavatsky, *Isis dévoilée* (1875) et *La Doctrine secrète* (à partir de 1888), présente en effet un amalgame hétéroclite de traditions religieuses orientales et de spiritisme.

En 1882, à Adyar, près de Madras, en Inde du Sud, fut créé le centre mondial de la société par Olcott et Blavatski. Cette dernière rencontra à Londres, en 1885, l'Irlandaise Annie Besant (1847-1933), passée du socialisme matérialiste à la théosophie, et qui devait lui succéder. Très active, elle se rendit en Inde en 1891, où elle accrut les activités de la société qui commençait à connaître un grand succès dans le milieu anglo-saxon, en agissant sur le développement de l'éducation et en prêchant l'émancipation de la femme. En 1908, Besant et son assistant, C.W. Leadbeater, voulurent faire d'un jeune Hindou, Krishnamurti, le futur « instructeur du monde ». Dès 1907, l'un des plus éminents adeptes de la société, l'Autrichien Rudolf Steiner, lui reprochant son antichristianisme et son spiritisme suspect, se sépara d'elle, entraînant avec lui toute la section allemande. Par la suite, les dissensions se multiplièrent. Si elle survit encore à Adyar, et en certains pays, dont la France, la société n'est plus aujourd'hui qu'un foyer d'œuvres philanthropiques et de rencontres intellectuelles.

Thérèse d'Ávila

1515, Ávila — Alba de Tormes, 1582

La réformatrice du Carmel

Son œuvre a transmis jusqu'à nous l'ardeur d'une vie spirituelle exemplaire.

« **L'oraison mentale** n'est à mon avis qu'un commerce d'amitié, où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé. »

Teresa Sanchez de Cepeda y Ahumada était la cinquième des onze enfants d'un marchand drapier d'origine juive. A sept ans, elle quitta la maison paternelle afin d'aller chercher le martyre chez les Maures, puis à vingt ans pour entrer au carmel. Tombée peu après gravement malade, elle dut le quitter pendant deux ans. C'est alors qu'elle lut les écrits du franciscain de Osuna qui l'initièrent à la pratique de l'oraison mentale. En 1539, on la crut perdue. Elle n'en regagna pas moins le carmel, mais ne se remit que très lentement et resta toute sa vie sujette à des infirmités.

En 1554, à la suite de visions, eut lieu sa « seconde conversion ». Thérèse décida alors de rétablir dans toute sa rigueur l'ancienne règle du Carmel, et fonda en 1562 le couvent de Saint-Joseph d'Ávila, où elle fit observer une clôture très stricte, une grande austérité et la pratique de l'oraison mentale. Cette réforme fut progressivement appliquée dans les seize monastères qu'elle institua par la suite, et étendue aux couvents d'hommes par saint Jean de la Croix. Dans l'exécution de la tâche qu'elle s'était imposée, Thérèse rencontra nombre de difficultés auprès des moniales, mais elle dut aussi surmonter les obstacles que tentèrent de lui opposer les autorités ecclésiastiques ; seule l'intervention personnelle du roi Philippe II put sauver la réforme entreprise. Thérèse d'Ávila a été proclamée en 1970 docteur de l'Église.

■ L'œuvre

Tout entière posthume, elle est à la fois autobiographique et didactique. Dans le *Livre de la vie*, écrit en 1562 sur l'ordre de son confesseur, Thérèse relate ses expériences personnelles. *Le Livre des fondations* (1577) donne un compte rendu de la création des nouveaux monastères. *Le Chemin de la perfection* (1565-1570) et le *Livre des demeures* ou *Château intérieur* (écrit en 1577) exposent les étapes de l'« oraison mystique ».

■ L'enseignement

La profonde influence exercée par sainte Thérèse ne tient pas seulement à la réforme du Carmel, ordre religieux proche du monachisme oriental et relié à la mystique de l'Ancien Testament en la personne du prophète Élisée qui, après l'ascension d'Élie, se retira sur le mont Carmel, où Dieu avait manifesté sa puissance, mais au rayonnement de sa vie spirituelle perpétué par son œuvre. Psychologue très avertie des problèmes inhérents à la spiritualité et chantre enthousiaste de la vie intérieure, Thérèse est demeurée un guide sans égal. L'oraison, maître mot de l'enseignement thérésien, est prière silencieuse, expression directe d'un amour indicible, mais aussi le meilleur moyen d'aider le prochain à qui l'on donne alors plus que soi-même.

Références
Sainte Thérèse, *Le Château de l'âme*, Paris, 1927 ; *Le Livre des fondations*, Paris, 1952.
Renault (E.), *Sainte Thérèse d'Ávila, l'expérience mystique*, Paris, 1970.

Thomas d'Aquin

1224 ou 1225, Aquino — Fossanova, 1274

Le « Docteur angélique »

Il ne fut pas seulement le plus grand pédagogue du christianisme médiéval et le constructeur d'un solide édifice théologique, mais un maître de spiritualité.

« Communiquer aux autres le fruit de la **contemplation** est chose plus grande que la contemplation elle-même. »
« Tout ce que j'ai écrit me semble un fétu de paille comparé à ce que j'ai vu et à ce qui m'a été révélé. »

Né au château de Roccasecca, près d'Aquino, Thomas fit ses études à Naples, et, malgré la violente opposition de sa famille, entra en 1244 dans l'ordre nouveau des Prêcheurs, fondé par saint Dominique. Envoyé à Paris, au couvent de Saint-Jacques, centre intellectuel de l'ordre, il y fut l'élève de l'illustre Albert le Grand, qu'il suivit à Cologne en 1248. Rentré à Paris en 1252, Thomas devint, en 1256, maître en théologie et titulaire de l'une des deux chaires réservées aux Prêcheurs à l'Université de Paris. Il enseigna ensuite en Italie de 1259 à 1268, puis fut rappelé à Paris afin de participer aux controverses sur la nature de l'homme et les rapports de la foi et de la culture. A Naples, en 1272, le roi Charles d'Anjou le chargea de la réforme des études. Thomas d'Aquin mourut alors qu'il se rendait au concile de Lyon. Il fut canonisé moins de cinquante ans après sa mort et surnommé le « Docteur angélique », mais aussi le « Docteur commun », car entre-temps sa doctrine théologique était devenue celle de l'Église.

■ L'œuvre

Bien qu'il soit mort à quarante-neuf ans, l'œuvre de Thomas d'Aquin est immense. Elle comprend de nombreux ouvrages didactiques, tels le *Quodlibet* (1258) et les *Questions disputées* (1271), mais surtout les monuments doctrinaux que sont la *Somme de la foi catholique contre les gentils* (1255-1264), analyse critique des philosophies et des théologies antérieures, et la gigantesque *Somme théologique* de 1266-1274.

■ L'enseignement

Comprenant l'importance qu'avait pour la pensée occidentale la récente redécouverte de la philosophie d'Aristote à travers ses commentateurs arabes, Thomas entreprit de rénover, grâce à sa méthode rationaliste, l'ancienne théologie d'inspiration platonicienne. Son dessein était de la constituer en une science rigoureuse, propre à répondre aux nouveaux besoins intellectuels qu'expose sa magistrale *Somme théologique,* point de départ de la philosophie scolastique. Mais le thomisme, qui triompha à la fin du Moyen Âge et connut un renouveau au début du XXe s. avec Étienne Gilson et Jacques Maritain, ne reflète que certains aspects, souvent altérés, de la pensée de Thomas. Ce dernier ne fut pas seulement un professeur, mais un grand contemplatif dont l'influence s'est exercée sur les mystiques d'obédience dominicaine, tel Maître Eckhart.

Références
Chenu (M.-D.), *Saint Thomas d'Aquin et la théologie,* Paris, 1959.
Gilson (É.), *Le Thomisme. Introduction à la philosophie de saint Thomas d'Aquin,* 6e édition, Paris, 1965.

Upanishad

La quintessence de la sagesse hindoue

Ces textes sacrés, dont la composition s'échelonne sur de nombreux siècles, constituent une somme d'enseignements métaphysiques sans équivalent dans le monde.

« **Les *Upanishad*** ont été rédigées pour établir la science du brahman, de façon que l'ignorance soit à jamais rejetée et que le cours des existences s'arrête » (Shankara).

Les *Upanishad,* qui font partie de la Révélation divine *(shruti),* sont des compléments ésotériques du *Veda.* Dans leur ensemble, elles forment le *Vedânta,* c'est-à-dire l'aboutissement, l'accomplissement du *Veda,* mot qui apparaît pour la première fois dans les *Upanishad.* Par la suite, il désigna l'un des *darshana,* systèmes philosophiques de l'hindouisme, qui fut exposé dès le IIIe s. av. J.-C. dans les *Brahmasûtra,* commentaire philosophique des *Upanishad.* Tous les grands auteurs védantins, tels Shankara et Râmânuja, s'appuyèrent sur ces poèmes métaphysiques.

Plusieurs des *Upanishad* dites védiques, transmises oralement, ont été probablement compilées entre 1000 et 500 av. J.-C., mais la plupart de ces textes remontent à la crise de l'hindouisme marquée par l'apparition du jaïnisme et du bouddhisme (VIe-IIIe s. av. J.-C.). En fait, le genre a perduré pendant plus de deux millénaires, puisqu'on a composé des *Upanishad* jusqu'au XVIe s. Traditionnellement, leur nombre serait de cent huit, mais on en connaît actuellement deux cent vingt-cinq, et il se peut que l'on en découvre beaucoup d'autres. En outre, il n'est nullement impossible que l'on en compose dans l'avenir. Certains pensent que l'enseignement de Râmana Mahârsi pourrait prendre rang parmi elles. Quoi qu'il en soit, les *Upanishad* auxquelles on se réfère le plus constamment ne sont guère plus d'une vingtaine ; douze d'entre elles ont été commentées par Shankara, ce qui leur confère une autorité supplémentaire.

Les plus anciennes *Upanishad,* qui sont aussi les plus longues, telles la *Brihadâranyaka* et la *Chândogya,* sont rédigées en prose, mêlée de vers ; les suivantes sont généralement versifiées. Presque toutes se présentent sous la forme d'un dialogue entre le disciple en quête de la véritable nature de la Divinité et le maître qui, répondant à ses questions, révèle la connaissance suprême. Ce maître est tantôt un dieu, la déesse Umâ, épouse de Çiva, Agni, le dieu du Feu, ou Yama, seigneur de la Mort ; tantôt, il s'agit de grands sages du passé, tantôt même d'animaux, un taureau, un flamant, ou un autre oiseau aquatique.

■ L'enseignement ésotérique

Quant aux thèmes traités, ou bien ils sont empruntés à l'ancienne cosmogonie védique qu'ils approfondissent en la spiritualisant — ainsi, celui du *Purusha,* l'homme cosmique offert en sacrifice par les dieux et dont le démembrement a produit l'univers —, ou bien ils témoignent d'un renouveau métaphysique et mystique. Venant après les *Brahmana* du *Veda,* qui explicitaient le sens du sacrifice, destiné à l'obtention de biens matériels, les *Upanishad*

L'âtman est le Soi
« Le Soi doit être connu ici-même, dans cette vie. [...] Si le Soi est connu ici, il y a alors vérité suprême et le but de l'existence sera atteint. [...] Si le Soi n'est pas connu, la vie est inutile... » (Shankara).

Brahman, l'Absolu
« Quiconque en vérité connaît l'ultime Brahman devient brahman lui-même. Il franchit l'affliction, s'affranchit du péché. Libéré de tout lien, il devient immortel » *(Mundaka upanishad).*

De Schopenhauer :
« Dans le monde entier, il n'est pas d'étude aussi profitable et aussi édifiante que celle des *Upanishad.* Elles ont été la consolation de toute ma vie et elles seront ma consolation à l'heure de la mort. »

Références
Les Upanishads, textes et traduction, dirigées par L. Renou, 20 fascicules parus depuis 1942.
Six Upanishads majeures, trad. par P. Lebail, Paris, 1971.
L'Hindouisme, textes et tradition sacrés, présentés par A.-M. Esnoul (traductions et commentaires de six *Upanishad*), Paris, 1972.

donnent une interprétation ésotérique du sacrifice intérieur, seul capable de procurer le bien suprême, la délivrance définitive du *samsâra,* le cycle infernal des naissances et des morts, grâce à la destruction du *karman,* deux notions devenues grâce aux *Upanishad* les fondements de la spiritualité indienne, avec celle de *prâna,* le souffle inspiré, qui n'est autre que le principe vital, l'énergie cosmique elle-même, dont le yoga assurera le contrôle.

■ Âtman et Brahman

Mais l'élément central de la doctrine, le thème spécifique des *Upanishad* est le concept d'*âtman,* mot qui a d'abord signifié le « souffle », le « vent » (voir l'allemand *atmen,* « respirer », et le français « atmosphère »), puis qui a servi de pronom réfléchi dans la langue sanskrite, désignant le « Soi », principe spirituel, tant individuel que cosmique. L'enseignement majeur sera désormais l'identité de l'âtman et du *Brahman,* le Tout, l'Absolu, d'où procède l'univers entier, y compris les dieux. Seule l'illusion, née de l'ignorance, lie l'âtman au monde transitoire ; il suffit à l'être humain de prendre conscience de cette identité foncière pour être à jamais délivré.

C'est déjà ce que proclame l'*Aitareya upanishad* associée au *Rig Veda,* qui expose la création du monde et souligne l'équivalence du microcosme (l'homme) et du macrocosme (l'univers). Très ancienne également, la *Katha upanishad,* qui possède un caractère nettement initiatique, se présente comme un dialogue entre Naciketas, un jeune brahmane héroïque et pur, et Yama, le souverain du monde des morts, où son père, irrité par ses observations, a envoyé Naciketas. Yama qui, involontairement, a manqué aux lois de l'hospitalité, se trouve obligé d'accorder au jeune homme la réalisation de trois vœux. Les deux premiers sont immédiatement acceptés : le courroux du père du jeune homme sera apaisé et il retournera parmi les hommes ; il reçoit aussi l'enseignement sollicité sur le feu qui permet d'accéder au ciel. Mais, à la troisième question : « Dis-moi si l'homme continue à vivre après la mort », Yama tente de se dérober ; or, devant l'insistance de Naciketas, il est finalement contraint de répondre. Après avoir affirmé l'insuffisance des pratiques rituelles, il expose que la seule issue est l'accomplissement suprême, l'identification de l'âme migrante et du principe spirituel, qui ne font qu'un, l'âtman, identique au Brahman. C'est à l'étude de ce dernier qu'est consacrée la relativement brève *Mundaka upanishad,* tandis que, plus courte encore, la *Mândâkhya* assimile le Brahman à la syllabe sacrée OM.

Aussi subtiles que grandioses, les *Upanishad* constituent l'expression par excellence du génie métaphysique de l'Inde. Elles reflètent les enseignements des grands *rishi,* sages inspirés et maîtres spirituels, enseignements toujours fondés sur leurs propres expériences du réel ; aussi expriment-elles « différentes phases de la même vérité selon le degré de réalisation auquel est parvenu le voyant ». Mais la profondeur de la pensée, sa formulation poétique, très condensée et souvent allusive, en rendent l'approche fort difficile. Néanmoins, certaines d'entre elles, traduites en français dès 1802, ont fasciné des philosophes comme Schopenhauer et même des poètes, tel Victor Hugo.

Vajrayâna ou bouddhisme tibétain

La « Voie de diamant »

École du mahâyâna et phase ultime du développement de la doctrine bouddhiste, le vajrayâna, issu du tantrisme, se donne comme la « voie rapide » de la libération.

Du *Advayavajrasamgraha* :
« La forme des dieux n'est que le miroitement de la vacuité. »
« La connaissance parfaite de l'écoulement des choses (le samsâra), c'est le nirvâna. »

Du 14e dalaï-lama :
« Le vajrayâna affirme que, si l'on rencontre un maître compétent, si les facultés du candidat sont parvenues à maturité, on peut en quelques années d'effort obtenir l'état de Bouddha. »

S'il a trouvé au Tibet sa terre d'élection, le vajrayâna, qui prend pour symbole le *vajra,* à la fois « diamant », image de la réalité suprême, et « foudre », signifiant l'éveil à la parfaite sagesse, est né en Inde du courant tantrique qui s'est développé très tôt à partir du mahâyâna. Il découle des théories des deux grandes écoles, Mâdhyamika, ou « Voie du milieu », et surtout Yogâçâra, pour qui le monde dans lequel vivent les êtres n'est que le fruit de leur conscience à ses différents niveaux, y compris les imprégnations inconscientes accumulées. L'effort doit donc porter sur l'élimination de ces souillures et sur le retour de la conscience à sa pureté originelle par la pratique du yoga tantrique, lequel permet de se servir de toutes les énergies vitales, une fois celles-ci dûment reconverties.

Cette méthode engendra un ritualisme à la fois mystique et cosmique, utilisant les *mantra* ou *dhârani,* formules sacrées dont la puissance évoque et invoque les forces surnaturelles, les *mudrâ,* gestes ritualisés, et les *mandala,* diagrammes peints ou plus simplement tracés sur le sol au moyen de riz ou de poudres colorées, car ils ne sont destinés à servir que le temps d'une cérémonie. Nés du vide, ils y retournent. Toutefois, leur confection nécessite une opération complète et minutieuse, les mandala représentant les forces constitutives de l'univers, ainsi que les divinités qui y président. L'adepte identifiera au mandala son propre corps ainsi consacré, comme le seront, grâce aux mantra et aux mudra, sa parole et son geste. Cet ensemble de pratiques caractérise le vajrayâna, phase ultime de l'évolution de la doctrine bouddhiste, qui témoigne de sa capacité de renouvellement et de son adaptabilité aux circonstances.

■ Les tantra bouddhiques

Si ses premiers éléments remontent aux IIIe-IVe s., le tantrisme bouddhique ne prit son essor qu'aux VIIe-IXe s., dans les grandes universités monastiques de Nalanda et surtout de Vikramaçila, qui devint, à partir du IXe s., le principal centre de diffusion du bouddhisme tantrique indien. Ses grands maîtres furent les *siddha,* ou « parfaits », dont certains jouèrent un rôle essentiel dans sa propagation au Tibet : ainsi, Padmasambhava, qui y fonda le premier monastère, Tilopa (988-1069) et Nâropa (1016-1110), initiateurs de la lignée des lamas *Kagyu-pa.*

Les tantra constituent une section spéciale qui ne se trouve que dans le canon tibétain, formé de deux recueils, le *Kanjur* et le *Tanjur,* contenant environ quatre mille cinq cents ou-

Samsâra et nirvâna
« Le samsâra, c'est l'esprit affligé et obscurci par d'innombrables constructions mentales, vacillant tel l'éclair dans la tempête, et recouvert par la souillure tenace de l'attachement et des autres passions.
Le nirvâna, lui, est lumineux et parfaitement libre. [...] Rien d'autre que lui n'existe pour ceux qui, désirant la libération, souhaitent voir disparaître l'infini des douleurs et obtenir la félicité de l'Illumination » *(Prajnopâyaviniscayasiddhi).*

vrages. Le *Kanjur* (traduction des paroles du Bouddha), en cent huit volumes, expose la discipline monastique *(vinaya),* les sûtra du mahâyâna et des tantra. Le *Tanjur* (traduction des traités), en deux cent vingt-cinq volumes, renferme des commentaires, les enseignements des écoles Mâdhyamika et Yogâçâra, mais aussi des hymnes et des traités sur des sujets accessoires, telles la logique, la grammaire, la médecine, etc. Cette gigantesque encyclopédie du bouddhisme récapitule la doctrine commune, les sûtra du hînayâna comme du mahâyâna, avant d'y adjoindre les tantra, qui jouent dans la vie spirituelle tibétaine un rôle variable. Tandis que les *Gelugs-pa* ne les abordent qu'au terme de vingt années d'études philosophiques, ils forment l'essentiel de l'enseignement chez les *Nyingma-pa,* qui ont d'ailleurs leurs propres tantra anciens, non reconnus par les autres écoles.

Cette diversité ne doit cependant pas dissimuler l'unicité fondamentale de la doctrine, tant au sein des différentes écoles que par rapport au mahâyâna, dont le vajrayâna développe seulement certains aspects. Ainsi, il complète et perfectionne encore le système des cinq principes cosmiques personnifiés par les Jina, encore appelés *Dhyâni Buddha,* « Bouddha de méditation », terme assurément récent et impropre, mais qui souligne ce qu'ils sont en effet dans la pratique, des supports de méditation. Conformément à la notion de *çakti* du tantrisme, le vajrayâna leur associe des partenaires féminins, telle la *prajnâparamitâ,* la suprême sagesse, devenue la « Mère des Bouddha », ou *Târâ,* parèdre d'Avalokiteçvara. De plus, ce panthéon élargi inclut, mais dans des rôles subordonnés, certaines divinités de l'hindouisme et même les démons de l'ancienne religion indigène, convertis au *Dharma* et devenus, sous la forme des divinités terribles, les aspects défensifs des bienveillants bodhisattva. Ces derniers participent de manière plus étroite que dans le mahâyâna à l'existence des hommes, puisqu'ils s'incarnent en certains lamas, les tulkou.

■ La pratique tibétaine

Les enseignements du vajrayâna ne sont pas seulement théoriques ; ils constituent des instructions en vue de la pratique. Y sont soulignées l'identité du samsâra, la condition actuelle, et du nirvâna, la condition future, ainsi que l'équivalence du macrocosme, l'univers peuplé de Bouddha, et du microcosme, l'homme, qui est un Bouddha en puissance. Telle est la signification finale du rituel et du symbolisme tantriques, mais aussi des exercices gradués de méditation, accompagnés de « visualisation », en particulier du *yidam,* déité devenue le protecteur de l'adepte. Ce long apprentissage ne peut s'accomplir que sous la direction d'un guru, dans l'étroite union du maître et du disciple. Les étapes en sont sanctionnées par une suite de consécrations (en sanskrit, *abhiseka ;* en tibétain, *wang*), marquant le passage à un niveau supérieur d'enseignement, à une nouvelle pratique. Cette ascèse tend à faire passer l'adepte du plan du relatif à celui de l'absolu, en l'amenant à retrouver sa participation originelle à l'illimité, et à lui permettre d'atteindre le but final, la libération personnelle et universelle.

Références
Lama Anagarika Govinda, *Les Fondements de la mystique tibétaine,* Paris, 1960.
S.S. le 14e dalaï-lama, *La Lumière du Dharma,* Paris, 1973.
Blofeld (J.), *Le Bouddhisme tantrique du Tibet,* Paris, 1976.
Sailley (R.), *Le Bouddhisme « tantrique » indo-tibétain ou « Véhicule de diamant »,* Sisteron, 1980.

Veda

La source sacrée de l'hindouisme

Issus de la révélation divine, ces poèmes forment un recueil de symboles ésotériques d'une grande richesse, interprétés et réinterprétés au cours des siècles.

Veda en sanskrit signifie le « Savoir », la « Science » par excellence, et s'applique aux Écritures de l'hindouisme, tenues pour éternelles, émanées de la divinité suprême, le *Brahman,* et « entendues » par des sages inspirés, les *rishi.* S'ils n'ont été mis par écrit qu'à une époque tardive, tous ces textes, répétés de génération en génération, ont fait l'objet d'une transmission orale minutieuse pendant de nombreux siècles. Les parties les plus anciennes remonteraient au XIIIe s. av. J.-C., époque où les Aryens, après avoir pénétré au nord-ouest de l'Inde, auraient occupé la plaine du Gange, et les plus récentes seraient de peu antérieures à la prédication du Bouddha (Ve s. av. J.-C.). Constitués de prières *(mantra),* de formules rituelles ou magiques et de mélodies, ils accompagnaient le culte sacrificiel et étaient prononcés par les quatre classes de prêtres qui les accomplissaient.

Aussi distingue-t-on le *Rig Veda,* le texte le plus important et le plus ancien de l'hindouisme, qui comprend mille vingt-huit hymnes, véritables panégyriques des dieux, prononcés par les oblateurs ; le *Yajur Veda,* qui regroupe les formules récitées par les acolytes ; le *Sâma Veda,* qui contient les mélodies des chantres ; l'*Atharva Veda,* probablement postérieur, recueil de formules magiques du culte privé princier. Chacun des quatre *Veda* comporte, outre la *Samhitâ,* « collection » d'hymnes ou de formules, un *Brahmana,* commentaire théologique en prose de la *Samhitâ,* un *Aranyaka,* « texte de la forêt », complément ésotérique du précédent, et une *Upanishad,* court traité spéculatif formant un enseignement confidentiel. Au cours des siècles, cette ample littérature s'est accrue des *Vedanga,* traités qui ne font plus partie de la Révélation *(Çruti),* mais de la *smrti,* « mémoire », autrement dit la Tradition.

■ Une cosmogonie divine

Le *Veda* met en œuvre une vision ordonnée et hiérarchisée de l'univers tout entier, auquel l'homme, image de la divinité, doit participer, reflétant dans le monde d'en-bas la liturgie célébrée par les dieux et dans la société humaine le panthéon divin. Ensemble de croyances et de pratiques, le *Veda* a constitué la norme de la civilisation indienne originelle pendant un millénaire, de l'invasion indo-européenne (1500 environ av. J.-C.) jusque vers l'an 500 av. J.-C. Si la vénération pour le *Veda* s'est perpétuée jusqu'à nos jours, il a, bien qu'encore appris par cœur par beaucoup de jeunes brahmanes, cessé d'être accessible à l'immense majorité des hindous ; il n'en a pas moins inspiré et continue d'inspirer toute la pensée philosophique et mystique de l'Inde.

Invocations
« Écoute favorablement nos chants, ne nous dis pas "non !", Libéral. Si grâce à toi nous sommes des gens heureux, c'est que tu nous permets de te prier » (*Rig Veda,* I, 82).

« Les deux océans sont les flancs de Varuna — et dans la goutte d'eau aussi il est caché » (*Rig Veda,* IV, 16).

Références
Le Veda, premier livre sacré de l'Inde, textes réunis et présentés par J. Varenne, 2 vol., Paris, 1967.
Hymnes spéculatifs du Veda, traduction et notes de L. Renou, Paris, 1956.

Vivekânanda

1863, Calcutta — Belur, 1902

L'introducteur de l'hindouisme en Occident

Vivekânanda propagea le message de son maître, Râmakrishna, en lui donnant une portée universelle.

Du passé à l'avenir
« J'accepte toutes les religions du passé, et j'adore Dieu avec toutes. Je laisse mon cœur ouvert à toutes celles de l'avenir. Le livre des Révélations n'est pas achevé. »

Né dans une famille aristocratique du Bengale, Narendra Nath Datta, le futur Vivekânanda, reçut une éducation universitaire à l'occidentale. Jeune homme extrêmement brillant, fier de ses succès mondains, il se proclamait agnostique, bien qu'il fût très préoccupé par les questions religieuses. A dix-sept ans, par curiosité, il rendit visite à Râmakrishna, lequel reconnut immédiatement en lui son futur fils spirituel. Déconcerté, Vivekânanda s'éloigna, puis revint à plusieurs reprises, abdiquant peu à peu son scepticisme. Toutefois, c'est seulement quatre ans plus tard qu'après avoir traversé d'intenses crises spirituelles, désormais ruiné et en plein désarroi, Vivekânanda rejoignit définitivement son maître, qui le fit parvenir très vite à l'union avec la Divinité. Devenu à la mort de Râmakrishna son successeur désigné, Vivekânanda se retira d'abord dans l'Himalaya afin de se préparer à sa mission. Ayant pris la tête de la communauté, il la structura solidement et étendit son influence, grâce à ses qualités d'organisateur et de prédicateur.

En 1892, il s'embarqua pour un tour du monde de quatre ans, destiné à faire connaître l'enseignement de Râmakrishna. Prêchant en 1893 au « Parlement des religions », à Chicago, Vivekânanda y reçut un accueil triomphal ; à Londres, il recruta plusieurs disciples qui le suivirent en Inde. Sa renommée internationale l'y avait précédé ; à son retour, il était devenu un héros. En 1897, Vivekânanda fonda un ordre monastique, la « Mission Râmakrishna ». Elle compte aujourd'hui quatre-vingts centres en Inde et à l'étranger, ainsi que des écoles, des hôpitaux et des bibliothèques. En conformité avec l'enseignement de Râmakrishna, la Mission ne se livre à aucun prosélytisme ; elle entend seulement faire « d'un hindouiste un meilleur hindouiste et d'un chrétien un meilleur chrétien ».

■ L'œuvre

Elle rassemble les conférences prononcées par Vivekânanda à travers le monde et consacrées particulièrement à la pratique des différents yogas.

■ L'enseignement

S'il ne veut être que le reflet fidèle et la mise en forme de celui, purement mystique, de Râmakrishna, Vivekânanda lui donne, pour le rendre plus accessible à tous, une formulation rationaliste en le rapprochant des philosophies et de la science occidentales. Le but poursuivi reste cependant le même : l'union avec Dieu, réalisée à travers les expériences psychosomatiques du yoga, mais surtout grâce à la dévotion passionnée, la *bhakti*. L'action de Vivekânanda a permis au message de Râmakrishna de rester vivant jusque dans le monde contemporain.

Références
Vivekânanda, *Les Yogas pratiques (karma, bhakti, râja), le Jnana Yoga*, traduction française, Paris, 1936 et 1972.
Rolland (R.), *La Vie de Vivekânanda et l'Évangile universel*, Paris, 1936 et 1966.

Wesley et le méthodisme

1703, Epworth (Lincolnshire) — Londres, 1791

Un retour aux sources de la Réforme

Secouant l'apathie religieuse dans l'Angleterre du XVIIIe *siècle, Wesley y ranima la foi protestante.*

Treizième des dix-neuf enfants d'un recteur anglican, John Wesley fit d'excellentes études à Oxford. Ordonné prêtre en 1728, il fut un temps assistant de son père, puis revint à Oxford où il enseigna le grec et, avec son frère Charles (1707-1788), dirigea le « Holy Club », dont les membres furent appelés « méthodistes » en raison de la régularité de leurs pratiques. En 1735, les deux frères partirent évangéliser les Indiens en Georgie. Au retour de ce voyage qui avait été un échec, John fréquenta la communauté des Frères moraves (v. *Piétisme*) et, le 27 mai 1738, connut une illumination subite en entendant le texte de Luther sur la justification par la foi seule. L'année suivante, il accepta de participer aux réunions en plein air tenues devant une grande foule par son collaborateur George Whitefield (1714-1770). Ces premières assemblées, caractérisées par des phénomènes de prostration, des larmes et des cris, et souvent dirigées par des prédicateurs laïcs, furent réprouvées par les autorités anglicanes avec lesquelles Wesley n'aurait pas voulu rompre.

Bientôt Whitefield, qui adhérait à la doctrine de la prédestination enseignée par Calvin, et Wesley, qui affirmait la liberté de l'homme et la possibilité d'une sanctification immédiate confirmée intérieurement par l'Esprit Saint, durent se séparer. Si Whitefield provoqua le réveil des Églises en Grande-Bretagne et en Amérique, il ne les dota pas d'une organisation capable de lui survivre, tandis que Wesley, qui parcourait inlassablement les îles Britanniques à cheval, soulevant partout l'enthousiasme, donna une structure solide au méthodisme, au point qu'à sa mort celui-ci formait la communauté dissidente la plus nombreuse d'Angleterre.

■ Le méthodisme hors d'Angleterre

Il avait par ailleurs gagné les États-Unis, où Thomas Coke, investi par Wesley, fonda en 1784 à Baltimore l'Église méthodiste épiscopale. Malgré des dissensions internes, le méthodisme se répandit en Irlande, au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Il compte aujourd'hui plus de 40 millions de membres, dont 14 millions aux États-Unis, où il forme la deuxième confession protestante après le baptisme, mais moins d'un million de fidèles en Grande-Bretagne. Dans les pays anglo-saxons, particulièrement parmi les classes populaires, le méthodisme suscita un renouvellement de la sensibilité spirituelle, et un ardent mouvement de conversion intérieure dont les effets se sont prolongés jusqu'à nos jours.

Références
La Gorce (A. de), *John Wesley, maître d'un peuple*, réédition, Paris, 1965.
Bertrand (C.-J.), *Le Méthodisme*, Paris, 1971.

Wyclif John

Vers 1328, Hipswell (Yorkshire) — Lutterworth (Leicester), 1384

Un précurseur du protestantisme

Théologien et prédicateur, Wyclif fut en Angleterre à l'origine du mouvement contestataire qui devait conduire à la Réforme dont, le premier, il formula les thèses.

De Milton :
« Wyclif est cet Anglais choisi par Dieu pour être le premier prédicateur d'une réforme générale en Europe ; celui qui, en luttant contre l'endurcissement et les violences du clergé, est devenu notre maître. »

Issu d'une famille de petite noblesse, John Wyclif fit de longues études à Oxford, avant d'y professer la philosophie et la théologie. Pourvu de bénéfices ecclésiastiques et entré au service de la Couronne, il fut chargé de défendre ses droits contre le pouvoir pontifical. Il se révéla bientôt comme l'un des chefs de l'opposition aux papes français d'Avignon, défendit la supériorité de l'Écriture contre la hiérarchie et soutint que la véritable Église était la « communauté des prédestinés ». Tout d'abord, ses thèses, approuvées par la noblesse et une grande partie du clergé, eurent un grand retentissement en Angleterre, où elles furent répandues par des prédicateurs itinérants, les *lollards*, mais elles rencontrèrent une forte réaction quand Wyclif s'attaqua aux sacrements. Si, bien que censuré à Rome, il ne fut guère inquiété dans son pays, c'est que les circonstances — le « Grand Schisme », qui, à partir de 1378, ébranla l'Église — semblaient lui donner raison. Il n'en fut pas moins condamné au concile réuni par l'archevêque de Canterbury. Le réformateur était désormais tenu pour un hérésiarque. Retiré dans sa cure de Lutterworth, il put cependant y rédiger ses ouvrages les plus audacieux.

■ L'œuvre

A partir de 1374, Wyclif publia en latin plusieurs traités : *Du pouvoir civil* (1376), *Du gouvernement royal* (1378), *Du pouvoir papal* (1379), où il défendait les droits du souverain contre le pape. A la fin de sa vie, il exposa sa doctrine théologique, nettement hérétique, dans *De l'Eucharistie* (1381) et le *Trialogue entre la Vérité, le Mensonge et la Prudence* (1382). Enfin, il publia la première version en anglais de la Bible, entreprise en collaboration avec plusieurs de ses disciples.

■ L'enseignement

Le premier, Wyclif apporta une justification doctrinale au courant d'indignation provoqué par la décadence de l'Église. En Angleterre, son œuvre fut poursuivie par les lollards, qui, s'attaquant à la richesse du clergé, au célibat des prêtres et aux indulgences, préparèrent à long terme la Réforme. Mais l'influence du théologien fut plus immédiate en Bohême : ses thèses furent à l'origine de la révolte à la fois religieuse et nationale de Jan Hus, qui ensanglanta le pays après la mort de celui-ci sur le bûcher, en 1415. Wyclif fut alors condamné à titre posthume ; en 1428, ses ossements furent déterrés et brûlés, et ses cendres dispersées.

Référence
Mac Farlane (K.B.), *J. Wyclif. A Study of the English Medieval Church*, 2 vol., Oxford, 1966.

Yi king

Un manuel oraculaire, devenu guide de sagesse

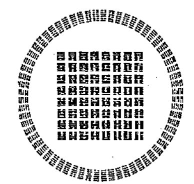
Remontant à la plus haute antiquité, le Yi king, *ou* Livre des mutations, *est à l'origine de la philosophie et de la sagesse chinoises.*

L'ancien mot chinois *Yi* désignait le caméléon qui change de couleur selon l'endroit où il se trouve ; *king* signifie « livre sacré ». Selon la tradition, les premiers éléments du *Yi king* auraient été fixés par Fou Hi, empereur mythique et héros civilisateur, inventeur d'une méthode de divination par les baguettes d'achillée. Ce système primitif aurait été perfectionné par le roi Wen, ancêtre de la dynastie Tcheou, et par son fils, le duc de Tcheou (XIe s. av. J.-C.), et utilisé pendant de nombreux siècles. En son grand âge, Confucius se serait consacré à l'étude de ce livre auquel il aurait ajouté de très importants commentaires. Quoi qu'il en soit, le *Yi king*, plus proche d'ailleurs de l'enseignement de Lao-tseu que de celui de Confucius, qui l'un et l'autre pourraient bien procéder de ce livre sacré, est depuis toujours considéré non seulement comme un manuel de divination mais aussi comme l'exposé le plus ancien du système cosmique caractéristique de la pensée chinoise.

■ L'enseignement

Le *Yi king* se présente en effet comme un mode de déchiffrement de l'univers, où tout est en perpétuelle transformation, et capable, par voie de conséquence, de guider les actions humaines qui n'en sont que les répercussions infimes. Cette voie des mutations n'est autre que le *tao*, l'Unité, créatrice de la multiplicité des êtres, représenté en ce monde par le *T'ai Ki*, la « poutre faîtière », origine première de tout ce qui est et symbolisée par un cercle divisé en deux parties se compénétrant : le *yang*, versant éclairé, le positif, le mâle, et le *yin*, versant sombre, le négatif, la femelle, dont les différentes combinaisons expliquent le développement de tous les êtres. Partant du *yang*, figuré par un trait plein, et du *yin*, par un trait brisé, qui produisent une série de huit trigrammes, images du Ciel et de la Terre, du tonnerre, de l'eau, de la montagne, du vent, du feu et du lac, puis, par combinaison deux par deux des trigrammes, aboutissant à soixante-quatre hexagrammes, le *Yi king* est censé renfermer toutes les possibilités de transformation.

En tant que méthode de divination, il présente ces possibilités dans leur germe, ce qui permet de prévoir l'avenir comme de comprendre le passé qui l'a engendré. On peut dès lors être à même d'adopter l'attitude juste, en se conformant aux indications de l'oracle, ou en réagissant, quand il en est encore temps. Mais la divination suppose que l'on possède un cœur pur et apaisé, réceptif aux influences cosmiques cachées qui peuvent ainsi se manifester.



Les soixante-quatre hexagrammes du *Yi king*. (*Yi king*, traduction de R. Wilhelm et E. Perrot, Paris, 1968, 1re édition.)

L'interdépendance universelle
« Le problème du *Yi king*, finalement, n'est autre que celui d'une interdépendance universelle [...]. L'idée d'une structure invariante sous-jacente à une superstructure mouvante est classique dans la philosophie chinoise » (Charles Hirsch).

Références
Yi king. Le Livre des transformations, édité par R. Wilhelm et E. Perrot, Paris, 1973.

Yoga

Une méthode systématique de libération définitive

Connu en Occident sous des formes vulgarisées et dégradées, le yoga constitue une discipline spirituelle extrêmement rigoureuse.

De la *Ishavara-Gîtâ* :

« Du yoga naît la connaissance, de la connaissance le yoga. Pour qui possède yoga et connaissance, il n'y a rien d'autre à obtenir » (II, 41).

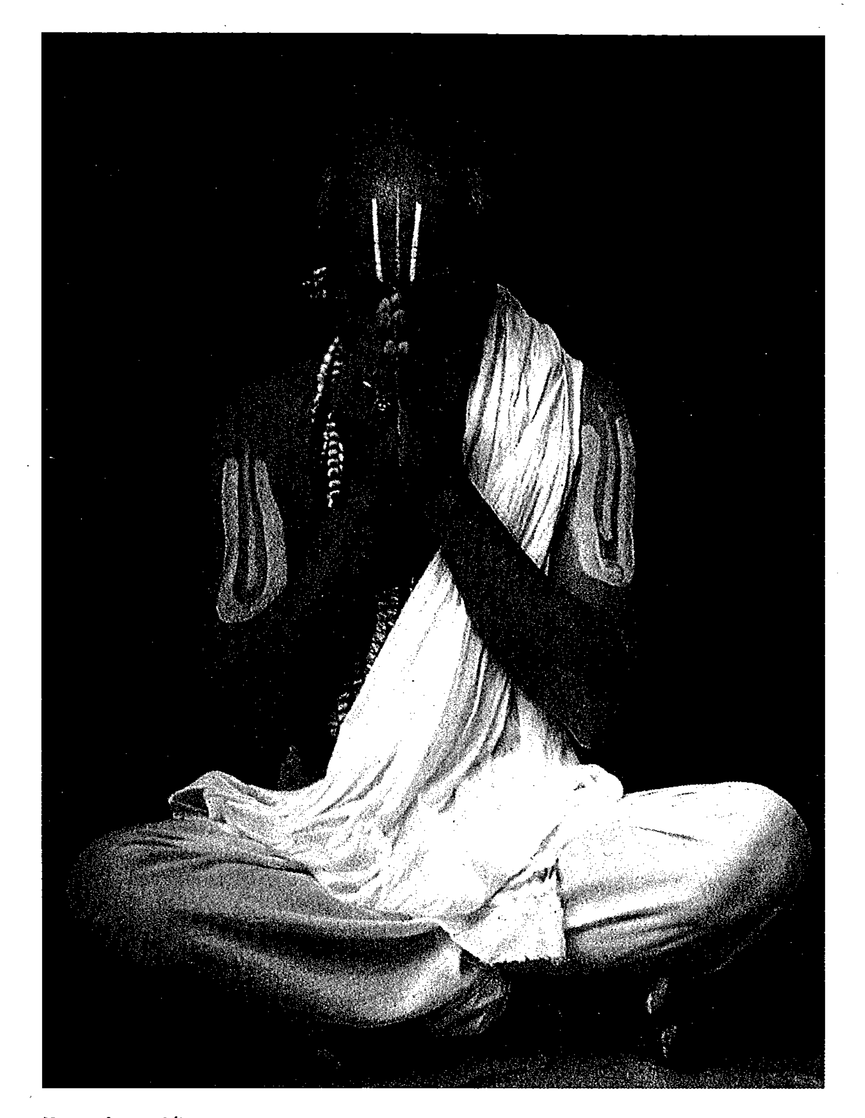
« Le feu du yoga brûle rapidement et complètement cette cage, qui constitue le mal. Se dévoile alors la connaissance claire qui réalise immédiatement le nirvâna » (XI, 2).

Yoga vient de la racine indo-européenne qui a donné en français « joug » et « joindre ». En sanskrit, son sens originel est « attelage », ce qui correspond à une représentation du psychisme humain considéré comme mené par des chevaux fougueux (les facultés des sens, les passions), que s'efforce de contrôler le conducteur du char (l'intellect, *buddhi*), alors que les rênes correspondent au mental *(manas)*. Cette image est mentionnée dans les plus anciennes *Upanishad* pour lesquelles l'âme impuissante courrait irrémédiablement à l'abîme, si elle ne pouvait utiliser le yoga, méthode qui lui permettra de maîtriser ses chevaux et descendre du char, c'est-à-dire d'être délivrée.

Les origines du yoga sont presque certainement antérieures à l'hindouisme. Bien que cette technique vise un objectif très différent de celui du *Veda*, elle devait devenir l'un des éléments fondamentaux de la spiritualité post-védique. Dès le VIe s. av. J.-C., le Mahâvirâ, fondateur du jaïnisme, et le Bouddha utilisaient des techniques de méditation dérivées du yoga. La méthode du yoga est déjà brièvement décrite dans certaines *Upanishad* qui remontent à la même époque, ainsi que, un peu plus tard, dans la *Bhagavad-Gîtâ*. Le plus ancien exposé systématique se trouve dans les *Yoga-sûtra* de Patanjali (IIe s. av. J.-C.), mais ce dernier mit seulement en forme des préceptes de beaucoup antérieurs. Extrêmement condensé, ce texte n'était d'ailleurs qu'un aide-mémoire qu'accompagnait un enseignement oral. Il demeurerait en grande partie énigmatique, s'il n'avait fait l'objet de plusieurs commentaires, dont le premier daterait du VIe s. apr. J.-C. Le second, du IXe s., constitue le meilleur exposé du yoga en tant que *darshana* (système philosophique traditionnel), proche du *sâmkhya*, analyse cosmologique et psychologique du réel — au point que ces enseignements sont souvent considérés comme les deux aspects, l'un théorique, l'autre pratique, d'une même doctrine.

■ Une méthode de délivrance

Dans l'hindouisme, le but de la vie étant la maturation spirituelle qui seule permet d'échapper au cycle des naissances et des morts, le yoga, méthode de délivrance, joue un rôle évidemment central. Une telle fin ne peut être obtenue que par la reconnaissance préalable et le contrôle, grâce à une ascèse très stricte, des éléments constitutifs de l'être humain, en particulier de ceux qui transmigrent par-delà la mort, le corps subtil, qui ne se dissoudra que lors de la libération finale, tandis que ne survivra, purifié, que l'intellect *(buddhi)* en sa nature propre, qui est Conscience absolue et inconditionnée, « Être-Conscience-Béatitude » *(Satch-tchid-ananda)*, l'être individuel *(jîv-*



Un yogi en méditation.

De la *Baghavad-Gîtâ* :
« Le yogin retire ses sens des objets sensoriels comme une tortue rentre sa tête et ses pattes sous sa carapace. »

De la *Maîtrî upanishad* :
« Que personne n'enseigne cette discipline tout à fait secrète à quelqu'un [...] qui n'est pas un disciple, qui n'a pas pacifié son esprit. »

Références

Mircea Éliade, *Le Yoga, immortalité et liberté*, Paris, 1954 ; *Patanjali et le yoga*, Paris, 1962.
Brosse (Th.), *Études expérimentales des techniques du yoga*, Paris, 1962.
Varenne (J.), *Les Upanishad du yoga*, traduction française, Paris, 1971.
Michaël (T.), *Introduction aux voies de yoga*, 2e édition, Paris, 1980.

âtman) s'étant identifié au Principe suprême, *Paramâtman*, ou *Brahman*. Quels que soient les moyens mis en œuvre par les diverses formes de yoga, tous visent ce but unique.

Déjà le yoga de Patanjali, ou yoga royal *(râja-yoga)*, expose le lent cheminement de l'adepte en huit étapes dirigées par un maître qualifié (guru). Il débute par l'observance des cinq réfrénements *(yama)* et des cinq astreintes *(niyama)*, qui suppose chasteté, étude assidue et consécration à Dieu. C'est seulement lorsqu'il se sera bien affermi sur ses principes que l'adepte sera à même d'aborder les *âsana* (postures), destinés à reconditionner l'organisme en vue de la méditation, et le *pranâyâma*, contrôle non seulement du souffle, mais de l'énergie cosmique dont il est le véhicule. Ce ne sont encore là que des préliminaires aux stades suivants : *pratyahâra*, retrait des sens, qui retranche entièrement du monde extérieur, et *dharânâ*, concentration, fixation de toute l'activité mentale sur un seul point, qui permettent de passer au *dhyâna*, la méditation profonde intériorisée. Celle-ci conduit au *samâdhi*, lequel n'est pas une extase, le yogin ne « sortant » pas de lui-même, mais, avec méthode et en toute lucidité, « établissant sa résidence dans le lotus de son propre cœur ». Le samâdhi comporte lui-même différents degrés ; au plus élevé, le yogin redécouvre son identité avec le Brahman, ce qui constitue en soi la délivrance suprême. Au cours de cette montée peuvent se manifester toutes sortes de pouvoirs supranormaux (*sîddhi*, ou accomplissements), mais, tout en y voyant des encouragements à persévérer, l'adepte les considérera comme des obstacles à dépasser, son seul but étant la réalisation ultime.

■ Les yoga

Si le râja-yoga, tel qu'il est exposé par Patanjali et ses commentateurs, est considéré comme le yoga classique, il en existe d'autres formes, définies en particulier dans une vingtaine d'*Upanishad*, dites les *Upanishad du yoga*, qui contiennent des développements sur les aspects très divers de cette discipline. Les principaux sont : le *karma-yoga*, yoga de l'action, illustré par la *Bhagavad-Gîtâ*, le *bhakti-yoga*, yoga de l'amour dévotionnel, le *jñana-yoga*, yoga de la connaissance, enfin le *hatha-yoga*, yoga de l'effort violent, et le *kundalinî-yoga*, lesquels, mettant en action des forces très dangereuses, ne peuvent être pratiqués que sous la direction et la surveillance étroite d'un guru.

D'inspiration tantrique (v. *Tantrisme*), le yoga de la *kundalinî* a pour objet de réveiller cette dernière, l'énergie cosmique latente, tapie à la base du corps subtil. Celle-ci s'élèvera alors par le *sushumnâ*, canal central, de chakra en chakra, centres jalonnant le sushumnâ, tout au long de l'axe cérébro-spinal, et qui s'ouvriront au passage de la *kundalinî*, jusqu'au *sahasrâra chakra* (« lotus aux mille pétales »), situé au sommet du crâne. Là se réalisera l'union de la *kundalinî* féminine et de l'*âtman* mâle, comparée à celle de Çiva et de sa *Shakti*.

Ainsi qu'on a pu le constater, le véritable yoga ne correspond guère à l'idée que s'en font la plupart des Occidentaux, qui ne connaissent le plus souvent que des formes abâtardies du hatha-yoga, réduites à la pratique de quelques âsana et du pranâyâma, mais coupées de ses fins spirituelles et par conséquent détournées de son sens.

Zen

La voie directe du *Satori*

Introduit depuis peu en Occident, le zen a marqué de son sceau la civilisation et même la vie quotidienne du Japon.

Zen est la traduction en japonais du mot chinois *tch'an* désignant la méditation assise dans la posture du Bouddha. Cette pratique donna naissance à une école du bouddhisme mahâyâna, probablement née en Inde. Importée en Chine au VIe s. apr. J.-C., elle y reçut une coloration taoïste et connut un très grand succès. Décadent au XIIe s., le tch'an chinois fut introduit au Japon en 1191 par le moine tendaï Yôsai (ou Eisai, 1141-1215), qui, ayant séjourné en Chine, s'y était fait initier à la pratique de l'école Rinzai. A sa mort, le zen, déjà bien implanté dans les milieux aristocratiques de la capitale, était encore mêlé d'éléments provenant des autres écoles du bouddhisme, le tendaï et le shingon. Aussi considère-t-on que le zen le plus pur fut répandu au Japon par Dôgen.

Né à Kyôto en 1200, descendant direct d'un empereur du Xe s. et beau-frère du souverain régnant, Dôgen perdit à trois ans son père et à huit sa mère. Il entra dès l'âge de treize ans au monastère du mont Hiei, centre du tendaï, où on le destinait aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Mais l'adolescent ne cherchait que sa vérité. S'étant rendu auprès de Yôsai, il poursuivit après sa mort la pratique sous la direction de son disciple Myôzen, qu'en 1223 il accompagna en Chine, afin de s'instruire dans le bouddhisme le plus authentique. Myôzen étant mort, Dôgen se rendit auprès de Nyojô (en chinois, Jou-tsing), maître de l'école Soto, qui enseignait la pratique assidue de la méditation assise, le *za-zen*. Après avoir éprouvé l'« intuition de la vérité », Dôgen quitta Nyojô en 1227, ayant reçu de lui la transmission et la charge de répandre l'enseignement. Ce qu'il fit dès son retour au Japon, prêchant à Kyôto dans de modestes temples. Devant le nombre croissant de ses disciples, le maître fit édifier en 1248 le grand temple d'Eihei-ji, près de Fukui, à l'est de Kyôto, qui est toujours le centre principal du soto. Dôgen mourut à Kyôto le 28 août 1253.

■ L'enseignement de Dôgen

Il est contenu dans les *Instruction pour le za-zen (Fukan-za-zen gi*, 1227), texte très bref qui en résume les principes essentiels, et dans le *Trésor de la Vraie Loi* (*Shobô Genzô*, 1231-1253), composé par Dôgen à partir des sermons prononcés devant ses disciples. Guide de l'école Soto, le *Shobô Genzô* expose non seulement l'esprit de la Loi et de la pratique, mais les règles de la vie quotidienne des moines. Pour Dôgen, « ce qu'il y a de plus important dans l'étude de la Voie, c'est *za-zen*. [...] La Voie qu'ont suivie le Bouddha et les patriarches était seulement *za-zen* ». Seule, en effet, la pratique de la méditation assise, sans aucun souci de profit, peut engendrer l'abandon complet de l'ego qui conduit au *Satori* (l'Éveil). Cette méthode

De Nyojô :
« Abandonnez le corps et l'esprit. »

De Dôgen :
« L'Éveil vient de la pratique,
Ainsi l'Éveil est sans limite ;
La pratique vient de l'Éveil,
Ainsi la pratique n'a pas de commencement. »

De Bassui (1327-1387) :
« Lorsque vous pratiquez le za-zen, ne formez aucune conjecture, ni sur le bien ni sur le mal ! N'essayez pas non plus de faire cesser le surgissement des pensées. Posez-vous seulement et directement la question : Quel est notre propre Esprit ? »

Quand on frappe les deux mains l'une contre l'autre, on entend un claquement. **Hakuin** demandait à ses disciples : « Alors, quel est le son d'une seule main ? »

abrupte, simple dans son principe, n'en est pas moins fort difficile, dans la mesure où elle exige autant de désintéressement que de persévérance.

■ Le zen après Dôgen

Les deux écoles Soto et Rinzai comptèrent bientôt un nombre considérable d'adeptes. Elles furent illustrées par des maîtres possédant chacun son tempérament propre, souvent très accusé. Keizan (1268-1325), le troisième chef du soto après Dôgen, publia le *Recueil de la transmission de la lumière (Denkô-roku),* montrant la continuité de l'enseignement à travers les cinquante-trois maîtres, indiens, chinois et japonais, qui se sont succédé depuis le Bouddha. Le moine Musô (1275-1351), auteur des *Dialogues dans le rêve (Muchû mondo),* est resté célèbre comme l'un des fondateurs des jardins zen et leur principal théoricien. Takuan (1573-1645) est particulièrement connu pour avoir appliqué l'esprit du zen à l'escrime du sabre *(kendô),* tandis que son contemporain, Suzuki Shosan (1579-1655), répandait le zen parmi les laïcs, en affirmant que l'on pouvait atteindre l'Éveil par le simple exercice de sa profession. Mais la personnalité la plus forte et la plus influente fut Hakuin (1685-1768), écrivain, calligraphe et peintre, qui restaura l'école Rinzai en y systématisant l'ancien usage chinois des *koan,* paroles énigmatiques des maîtres servant de thèmes de méditation. Ces grands moines maintinrent vivace pendant plus de cinq siècles la pratique au Japon, tandis que peu à peu le zen imprégnait la culture et la vie quotidienne.

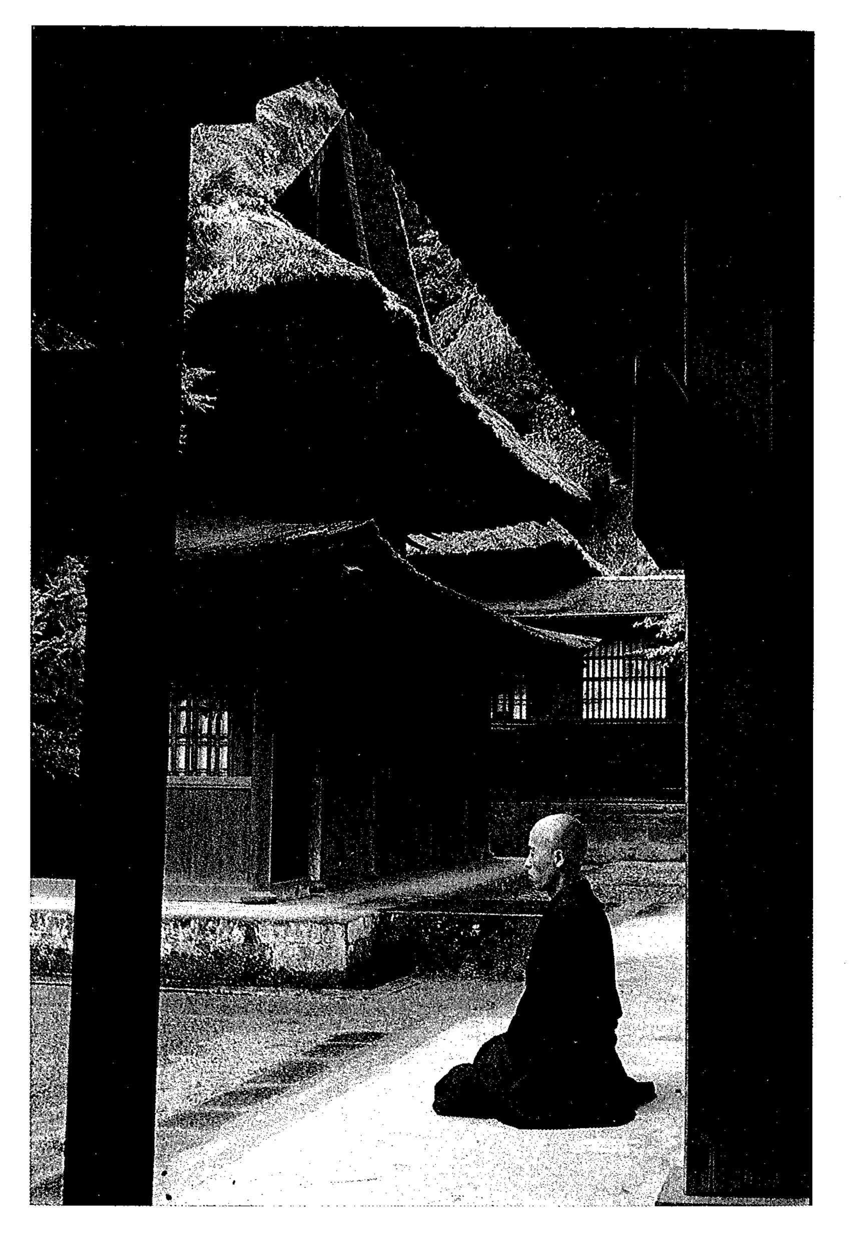
Dès le XIIIe s., plusieurs *samouraï* célèbres devinrent moines, et s'imposa le *Bushidô,* code d'honneur des guerriers qui donna naissance aux principaux « arts martiaux ». Avec le zen, Yôsai avait introduit l'usage du thé, tout d'abord destiné à permettre aux pratiquants du zazen de ne pas sombrer dans le sommeil ; il en résulta un véritable rituel, la cérémonie du thé. L'art des jardins zen se répandit dans tout l'archipel, ainsi que l'*ikebana,* ou « voie des fleurs ». Ils exprimaient une profonde sensibilité à la nature et à son sens symbolique. Mais surtout la pensée et l'esthétique zen engendrèrent une rénovation des arts qui toucha l'architecture comme la poterie, la peinture comme la poésie, avec le *sumiye,* rapide lavis en noir et blanc, et le *haï-ku,* bref poème, qu'illustra en particulier le grand poète Bashô (1643-1694), l'un et l'autre étant la manifestation de la spontanéité retrouvée à travers la concentration.

Le zen compte aujourd'hui, au Japon, une dizaine de millions d'adeptes, répartis entre le soto (de 6 à 7 millions) et le rinzai (de 2 à 3 millions). Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le zen, introduit en Amérique, puis en Europe par des maîtres japonais, y est pratiqué par de nombreux disciples.

Références

Voir l'article *Tch'an.*

Renondeau (G.), *Dôgen,* dans *Le Bouddhisme japonais. Textes fondamentaux,* Paris, 1965.
Shibata (M.), *Les Maîtres du zen au Japon,* Paris, 1969.



Un moine zen
en posture de méditation dans un monastère au Japon.

Zoroastre et le mazdéisme

Vers 660 — 583 av. J.-C., nord-est de l'Iran

Le grand réformateur de l'Antiquité iranienne

Grâce à Zarathushtra, le culte archaïque des Indo-Européens devint en Iran une religion monothéiste, où l'homme se doit de préparer le triomphe final du Bien suprême.

Le Seigneur Sage

« Quelle aide mon âme peut-elle attendre de personne ?
De qui suis-je sûr comme protecteur de mon bétail ?
De qui pour moi-même, dans l'Invocation,
Si ce n'est de Ta Justice, ô Seigneur Sage, et de Ta Pensée ? » *(Gâthâ.)*

Si la figure du « Mage » par excellence qui, depuis Hérodote, a fasciné les philosophes grecs, de Pythagore à Platon et Aristote, sous le nom hellénisé de Zoroastre, nous est si mal connue qu'un hypercriticisme est allé jusqu'à mettre son existence en doute, les érudits contemporains n'en reconnaissent pas moins en lui le réformateur de l'antique religion iranienne polythéiste et l'auteur des *Gâthâ,* dix-sept hymnes qui constituent la partie la plus ancienne de l'*Avesta.* Ce dernier est demeuré jusqu'à nos jours le livre sacré des Mazdéens survivants, les Guèbres en Iran et les Parsis (Perses) en Inde, et l'on y perçoit la voix vibrante d'un prophète.

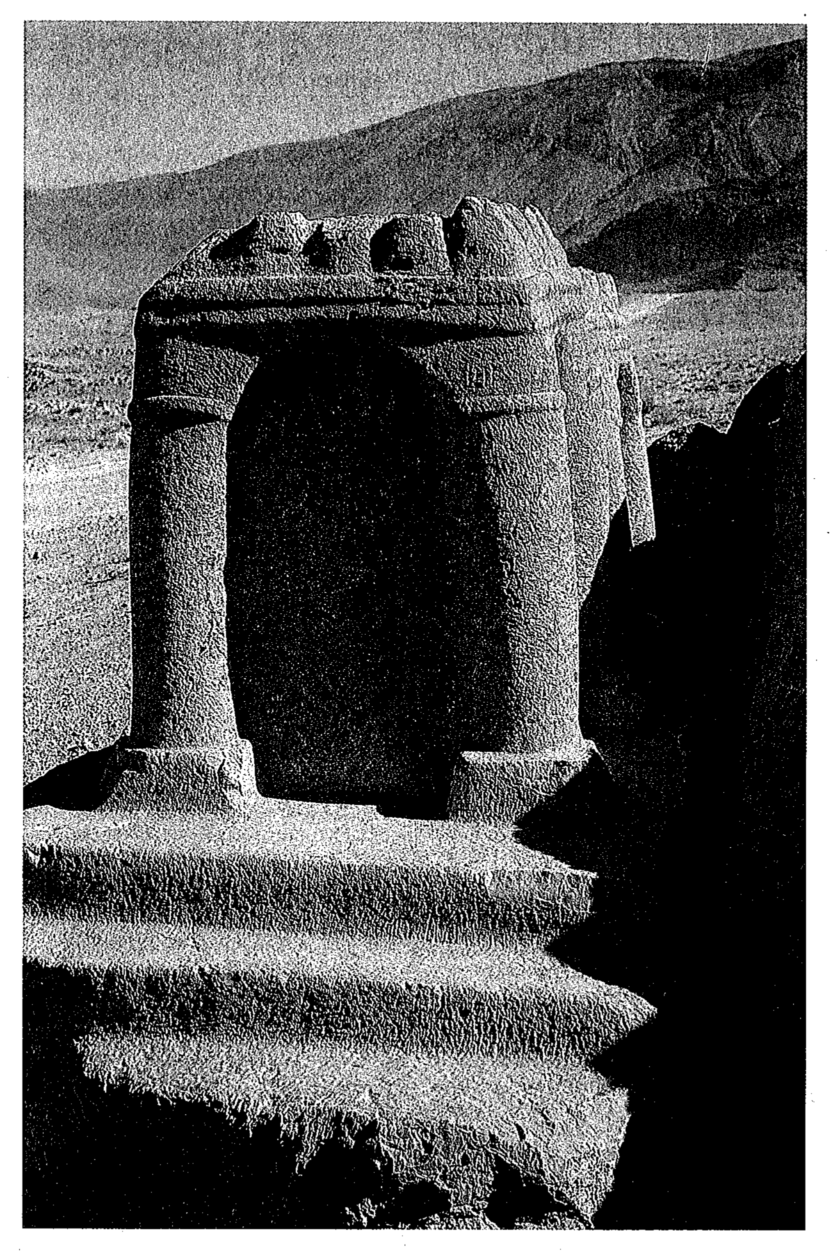
Né probablement dans une famille sacerdotale, Zarathushtra exerça les fonctions de *zaotar,* l'officiant chargé des invocations et de l'oblation, mais, répondant à l'appel divin, il vécut dans le désert où, vers sa trentième année, à la suite d'une extase, il fut investi par le dieu unique Ahura Mazdâ, le « Sage » et le « Juste », créateur de toutes choses, de la mission d'épurer les croyances et les rites antiques. Sa prédication ne rencontra qu'incompréhension et persécution de la part du clergé, jusqu'au jour où il convertit le roi Vishtâspa qui l'avait accueilli. Grâce à cette protection, la réforme zoroastrienne se propagea de proche en proche à travers tout l'Iran.

■ L'enseignement

A l'ancien formalisme rituel fondé sur le sacrifice, Zarathushtra substitua le culte d'adoration du dieu unique Ahura Mazdâ, les anciens dieux devenant soit ses assistants, les « Immortels bienfaisants », soit des démons. Mais le pouvoir d'Ahura Mazdâ est cependant menacé par l'Esprit du Mal *(Angra Mainyu),* antithèse de l'Esprit Saint *(Spenta Mainyu),* bien que l'un et l'autre soient subordonnés au « Seigneur Sage ». Ce dualisme remonte probablement à Zarathushtra lui-même, mais ne devint décisif que beaucoup plus tard. Ayant prohibé les sacrifices sanglants, Zarathushtra mit en honneur le culte du Feu, manifestation visible de la puissance divine, qui est toujours pratiqué par les Mazdéens actuels. Devenu sous la dynastie achéménide culte officiel, le mazdéisme fut proclamé religion nationale sous les Sassanides (IIIe-VIIe s.). Mais, après la conquête de l'Iran par l'Islam (VIIe s.), il n'y survécut que sous la forme d'îlots dans les montagnes, tandis qu'une partie des Mazdéens émigrait en Inde : ce sont les Parsis, communauté prospère d'environ 150 000 membres.

Références

Duchesne-Guillemin (J.), *Zoroastre,* Paris, 1948.
Varenne (J.), *Zarathushtra et la tradition mazdéenne,* Paris, 1960.



Autel du feu sacré du culte mazdéen à Naqsh-i-Rustem, Iran.

Zwingli Huldrych

1484, Wildhaus (Saint-Gall) — Kappel, 1531

Un réformateur humaniste

Introducteur à Zurich du nouvel idéal chrétien, Zwingli passa du pacifisme universaliste à l'action politique et mourut sur le champ de bataille.

Le divin
« J'ose donc appeler divin ce que nous avons reçu des Gentils, si cela est saint, religieux, indiscutable. »

Fils du principal notable d'un district montagnard, Zwingli fit ses études sous la direction de son oncle, curé lettré, qui l'envoya aux universités de Vienne et de Bâle et le fit nommer à la cure de Glaris qu'il occupa de 1506 à 1516. Se livrant avec passion à la lecture des écrivains classiques et disciple d'Érasme, il commença à militer pour une réforme de l'église s'inspirant de l'humanisme, tout en s'opposant aux levées de mercenaires et à l'alliance avec la France. Son éloquence le fit appeler en 1518 à Zurich comme curé de la cathédrale.

Dès lors, suivant l'exemple de Luther, Zwingli évolua vers la Réforme. Entré en conflit avec l'évêque de Constance (1522), et appuyé par le conseil de ville, il dénonça le célibat des prêtres et obtint que la prédication fût fondée sur la seule Écriture. A la fin de 1523, la rupture était définitive ; les églises furent pillées, les couvents supprimés et la messe abolie. En 1524, Zwingli épousa une veuve avec qui il vivait depuis deux ans. A Zurich, l'Église ne dépendait plus que du pouvoir civil ; certains des partisans de Zwingli voulurent même s'en affranchir : ils furent à l'origine du mouvement anabaptiste (v. *Münzer*), que le réformateur fit durement réprimer. Bientôt, Zwingli s'opposa à Luther à propos de l'Eucharistie qui était pour lui purement symbolique, et le colloque de Marbourg (1529) ne put les rapprocher. La Réforme avait désormais gagné Bâle, Berne, Saint-Gall et Schaffhouse, mais les sept autres cantons suisses étaient restés catholiques ; Zwingli lança contre eux l'armée des réformés. Une première rencontre se termina par la paix de Kappel, mais la seconde se solda par la défaite des troupes zurichoises à Kappel, où Zwingli trouva la mort.

■ L'œuvre

Elle comprend plusieurs ouvrages exposant la foi nouvelle. Les principaux sont *De la vraie et fausse religion* (1525), un des premiers traités dogmatiques de la Réforme, et *De la Providence divine* (1529), le texte le plus audacieux de Zwingli.

■ L'enseignement

La Réforme, telle que Zwingli la conçut et l'appliqua à Zurich, fut plus radicale que celle de Luther en ce que, découlant du courant rationaliste érasmien, elle rejetait comme superstitions toutes les anciennes traditions, tandis que, sur le plan doctrinal, elle s'appuyait moins sur la justification par la foi luthérienne que sur « l'invincible volonté de Dieu » et sur la sanctification individuelle.

Référence
Pollet (J.-V.), *Huldrych Zwingli et la Réforme en Suisse*, Paris, 1963.

Glossaire

Le vocabulaire propre à la spiritualité est généralement peu connu des profanes, surtout en ce qui concerne ses formes orientales. Aussi, bien que les mots pouvant présenter des difficultés au lecteur aient toujours été définis dans le texte, avons-nous cru bon de rassembler ici un certain nombre de termes qui y sont employés à plusieurs reprises et qui demandent quelques explications.

Adventisme : courant prophétique fondé en 1831 aux États-Unis par William Miller, qui annonçait le retour imminent du Christ, son second avènement *(second advent)*, prédit par l'Apocalypse. Les héritiers de cette secte américaine sont aujourd'hui les Témoins de Jéhovah (v. *Protestantismes*).

Anachorète (du grec *ana,* « à l'écart », et *khôrein,* « se retirer ») : celui qui fait retraite dans la solitude afin de s'y livrer à la vie contemplative.

Apocryphe (du grec *apocryptein,* « cacher ») : ce mot s'applique particulièrement aux écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament dont l'authenticité n'est pas prouvée et qui, de ce fait, ont été rejetés du canon, ou liste officielle des livres de la Bible, soit par les juifs, soit par les chrétiens.

Apophatique (du grec *apo,* « au loin », « à l'écart », et *phémi,* « dire ») : désigne une attitude théologique qui refuse de réduire le mystère de Dieu à toute formulation conceptuelle considérée comme limitative. L'apophatisme est caractéristique de l'enseignement des Pères grecs de l'Église, mais on le trouve également chez les penseurs de l'hindouisme et du bouddhisme.

Apophtegme : sentence mémorable due à quelque personnage illustre : les apophtegmes des Pères du désert.

Bodhi (*Buddhi* en sanskrit) : la plus haute instance du psychisme en laquelle se reflète l'Esprit absolu. Dans le bouddhisme, l'Éveil à la Réalité fondamentale, d'ordinaire dissimulée par l'illusion du monde des apparences.

Bodhisattva : l'être promis à l'Éveil *(bodhi)*, celui qui pourrait devenir un bouddha, mais qui renonce au *nirvâna,* afin d'y faire parvenir avec lui tous les êtres.

Bouddha : au sens propre, l'« Éveillé », celui qui a pris conscience de la Réalité absolue. Ce nom, qui désigne habituellement un personnage historique, le Bouddha Çâkyamuni, peut s'appliquer également, selon la doctrine, à tous les êtres qui sont parvenus à l'Éveil.

Canon (du grec *kanôn,* « règle ») : catalogue des livres reconnus comme inspirés par l'autorité ecclésiastique. En ce sens, canonique s'oppose à apocryphe.

Canonisé : la canonisation est la proclamation solennelle par laquelle le pape déclare inscrit au canon, ou catalogue des saints, un personnage qui pourra désormais être honoré d'un culte public.

Charismatique (du grec *karisma,* de *kharis,* « la grâce ») : considéré comme une manifestation du Saint-Esprit, comparable à celle qui visita les Apôtres le jour de la Pentecôte, le charisme est censé procurer à ses bénéficiaires les dons miraculeux que reçurent ceux-ci, en particulier le pouvoir de guérir les malades.

Cheikh : mot arabe signifiant « vieil-

lard » et qui désigne en particulier le maître spirituel d'une confrérie musulmane (v. *Tarîqa*).

Contemplation : au sens spirituel, état mystique dans lequel l'âme, parvenue à l'oubli de soi-même, attend que Dieu se manifeste en elle.

Cosmogonie (du grec *kosmos*, « le monde », et *gonos*, « génération ») : système expliquant la formation de l'univers.

Cosmologie : science des lois générales qui gouvernent l'univers.

Cosmos (du grec *cosmos*, « l'ordre ») : l'ordre qui régit l'univers.

Dharma : ce terme sanskrit, qui appartient au vocabulaire de l'hindouisme et du bouddhisme, est intraduisible en raison de la pluralité et de la subtilité de ses significations. Issu de la racine *dhr*, « porter », il désigne ce qui sous-tend toute réalité matérielle ou morale ; c'est la loi, la norme de tout ce qui existe, et finalement la loi qui soutient et régit l'univers tout entier. Dans le bouddhisme, le mot *dharma* définit également l'enseignement du Bouddha qui permet d'accéder à la Réalité absolue.

Dualiste : ce terme s'applique à toute doctrine qui fait état de deux principes opposés et inconciliables, tels le Bien et le Mal, l'esprit et la matière (v. *Mani et le manichéisme, Zoroastre*). Dans les philosophies non dualistes, ces mêmes éléments sont considérés comme indissociables et complémentaires (v. *Shankara* et *Yi king*).

Eschatologie (du grec *eskhatos*, « dernier », et *logos*, « discours ») : doctrine des fins dernières de l'homme et de l'univers. Elle comprend donc les croyances concernant, d'une part, la vie après la mort et, d'autre part, la fin du monde. Selon l'Apocalypse, à la fin des temps aura lieu le retour du Christ en gloire (parousie) ; il régnera pendant mille ans (millénium) avec les justes, seuls ressuscités d'entre les morts, après quoi aura lieu le jugement général. Cette attente de la récompense du millénium pour les justes suscita un immense espoir au cours des premiers siècles du christianisme. Il renaquit au Moyen Âge, puis lors de la Réforme et revit aujourd'hui avec l'adventisme (v. *Apocalypse, Joachim de Flore, Münzer et les anabaptistes, Protestantismes*).

Exégèse : interprétation des textes des Livres saints ; particulièrement de ceux de la Bible chez les juifs et les chrétiens.

Guru : dans l'hindouisme, le maître spirituel considéré comme une incarnation divine et qui doit être obéi comme tel (v. *Âshram*).

Hérésie : opinion religieuse opposée au dogme tel qu'il est enseigné par l'Église, et condamnée par elle.

Homélie : instruction familière sur la religion, constituant un commentaire des textes sacrés, prononcée par un prédicateur chrétien.

Hypostase : terme désignant chacune des trois personnes de la Sainte Trinité chrétienne et, plus généralement, les principes divins, par exemple chez Plotin.

Immanent : dans le vocabulaire philosophique et religieux, ce qui trouve sa cause en soi-même et ne résulte donc pas d'une action extérieure. Dans ce sens, immanent s'oppose à transcendant.

Karma (mot sanskrit signifiant « action ») : dans l'hindouisme et le bouddhisme, les conséquences positives et négatives des actes accumulés au cours de l'existence présente ou d'existences antérieures (v. *Bhagavad-Gîtâ*).

Logos : ce mot grec qui veut dire « parole » est employé pour désigner la divinité dans son aspect créateur, la Création étant assimilée à des paroles prononcées par elle. Dans la doctrine chrétienne, le Logos ou Verbe divin est la seconde personne de la Trinité, identifiée avec Jésus-Christ.

Mandala : dans l'hindouisme et le bouddhisme, cercle mystique, diagramme cosmique servant de support à la méditation, en particulier dans le tantrisme.

Mantra : formule sacrée dans l'hindouisme et le bouddhisme.

Méditation : pensée approfondie. Dans le vocabulaire de la spiritualité chrétienne, application de l'esprit à l'examen des vérités religieuses. Dans l'hindouisme et le bouddhisme, la méditation *(dhyâna)* a une importance particulière. Correspondant à une profonde concentration intérieure et écartant les processus mentaux considérés comme trompeurs, elle doit permettre de parvenir à la libération, grâce à la vision pénétrante de la Réalité absolue (v. *Tch'an, Yoga* et *Zen*).

Mudra (mot sanskrit signifiant littéralement « sceau ») : geste rituel et symbolique en usage dans l'hindouisme et le bouddhisme (v. *Tantrisme*).

Nirvâna (mot sanskrit) : la cessation de la souffrance, la fin des attachements et des passions, terme de l'existence conditionnée et retour au Principe absolu. Parfois traduit abusivement par néant, ce mot, dans l'hindouisme et le bouddhisme, exprime au contraire, non seulement la délivrance du cycle des naissances et des morts *(samsâra)*, mais le parfait épanouissement de l'être.

Oraison : invocation adressée à Dieu et à ses saints. Chez les mystiques, l'oraison mentale est un acte d'adoration et d'amour, par lequel l'âme s'ouvre tout entière vers Dieu (v. *Thérèse d'Âvila*).

Orthodoxe (du grec *orthos*, « droit », et *doxa*, « opinion ») : ce qui est conforme au dogme, à la doctrine de l'Église. Plus particulièrement, les mots orthodoxe, orthodoxie s'appliquent à l'Église chrétienne d'Orient, par opposition à l'Église d'Occident, dite catholique.

Parousie : retour du Christ en gloire à la fin des temps.

Rabbin (du mot hébreu *rabbi*, « maître ») : docteur de la loi juive, chef spirituel d'une communauté réunie dans une synagogue (v. *Judaïsme*).

Samsâra : dans l'hindouisme et le bouddhisme, le cycle interminable des naissances et des morts, dans lequel les actes des vies antérieures *(karma)* entraînent les êtres vivants jusqu'à ce qu'ils parviennent à la délivrance finale *(nirvâna)*.

Sannyâsin : en Inde, celui qui a renoncé à toute vie mondaine pour se consacrer exclusivement à la quête spirituelle (v. *Âshram*).

Schisme (du grec *skhisma*, « division ») : acte par lequel on se sépare de l'Église à laquelle on appartenait. Le schisme d'Orient entérina en 1053 la séparation entre les chrétiens d'Orient (orthodoxes) et ceux d'Occident (catholiques).

Sourate (de l'arabe *sourat*, « chapitre ») : chapitre du Coran.

Sûtra : mot sanskrit signifiant littéralement « fil », spécialement fil d'un collier. Enseignement oral attribué au Bouddha.

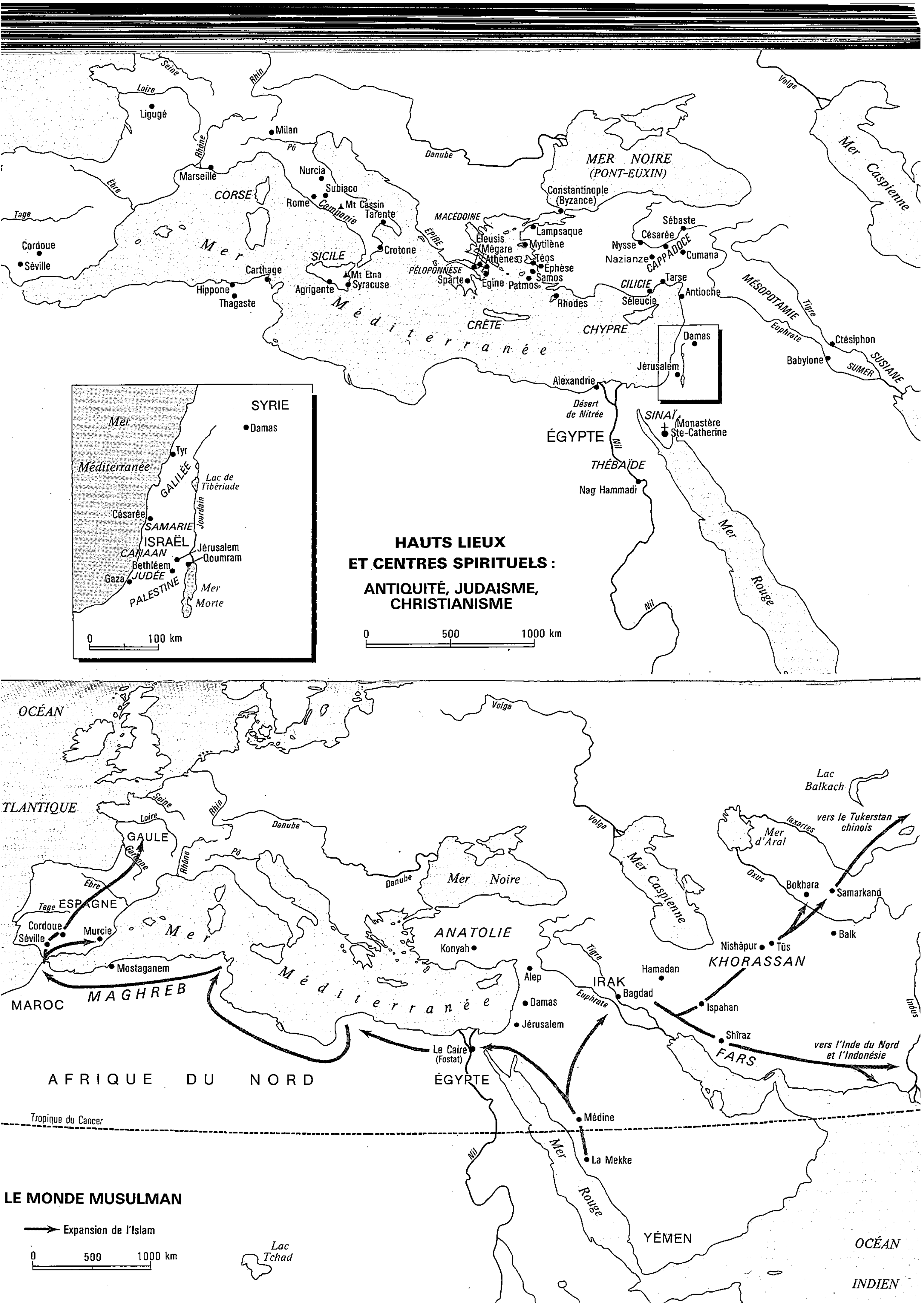
Syncrétisme : doctrine philosophique ou religieuse qui se propose de dégager les éléments communs à des théories de provenances diverses, le plus souvent de manière artificielle et superficielle.

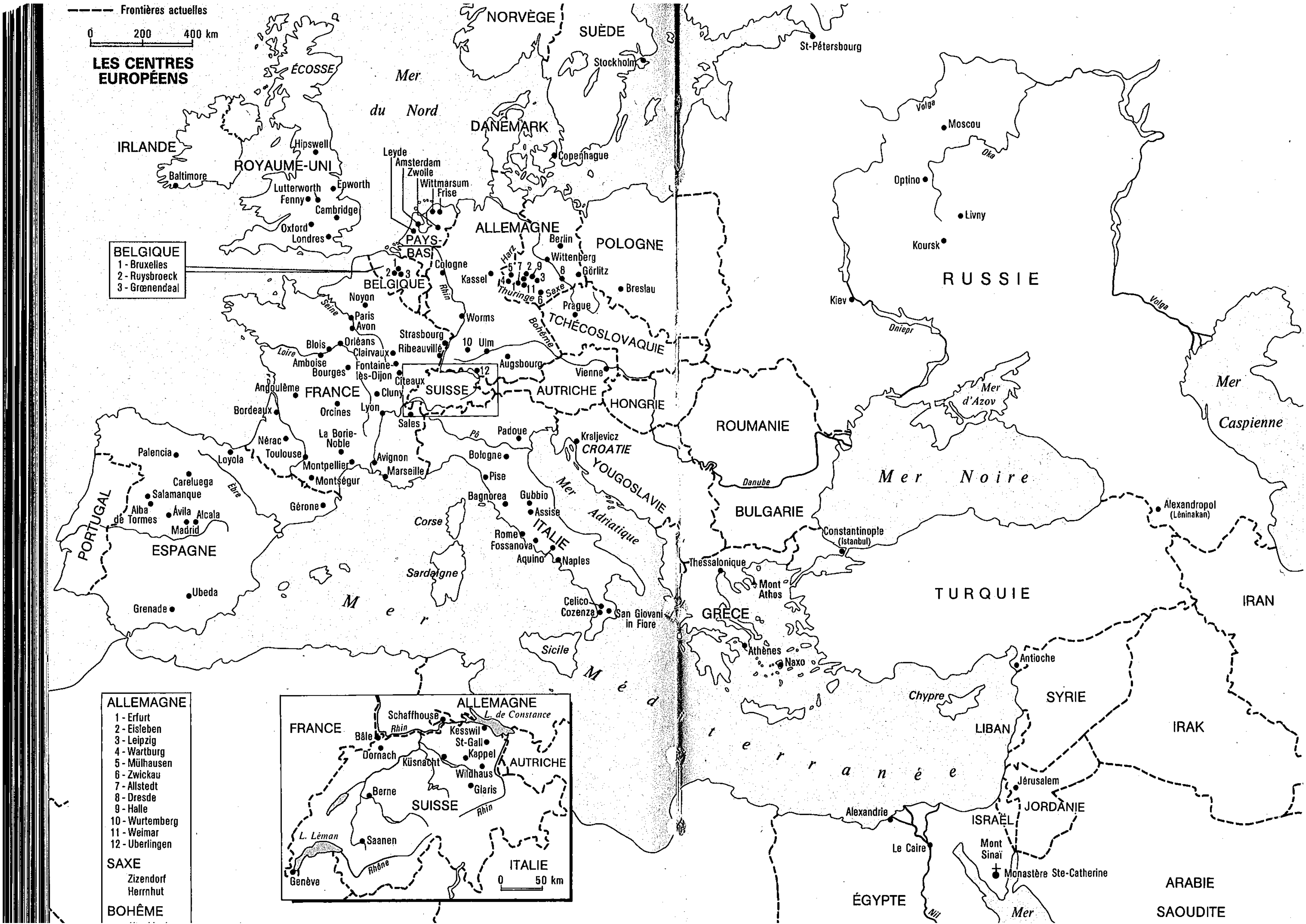
Théologie (du grec *théos*, « dieu », et *logos*, « discours ») : science de la religion, des choses divines.

Tradition (du latin *traditio*, « transmission ») : transmission des doctrines par la voie orale pendant un long espace de temps. Selon quelques auteurs, il existerait une Tradition unique dont les différentes doctrines ne seraient que des reflets plus ou moins déformés (v. *Guénon*).

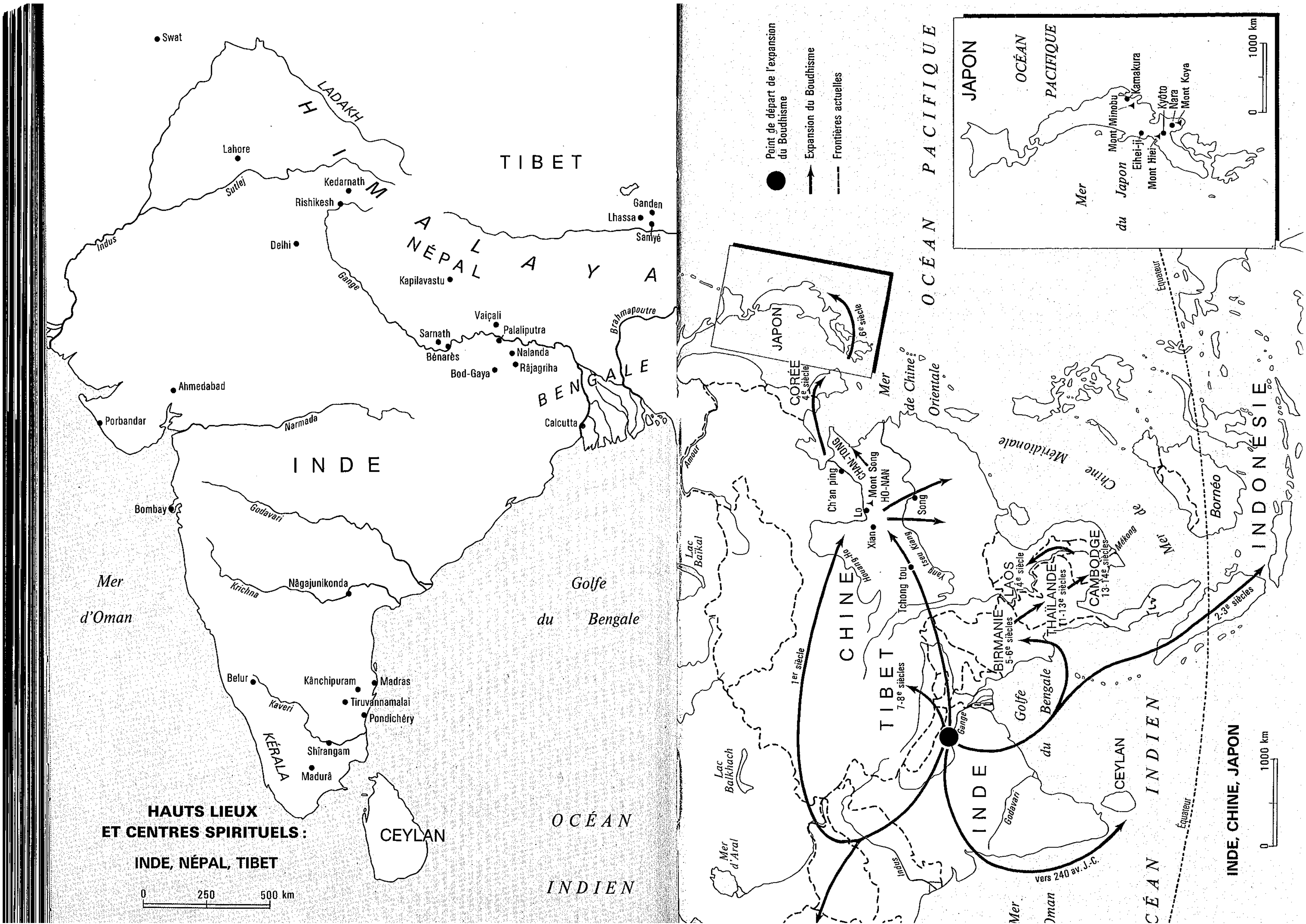
Transcendant : au sens propre, qui s'élève au-delà. Dans le vocabulaire philosophique et religieux, ce qui dépasse le monde sensible.

GLOSSAIRE


HAUTS LIEUX
ET CENTRES SPIRITUELS :
ANTIQUITÉ, JUDAISME,
CHRISTIANISME
0
500
1000 km
Seine
Loire
Ligugé
Rhin
Milan
Pô
Danube
Volga
Mer Caspienne
MER NOIRE
(PONT-EUXIN)
Rhône
Marseille
Ebre
Tage
Cordoue
Séville
Nurcia
Subiaco
Rome
Campanie
Mt Cassin
Tarente
CORSE
Crotone
SICILE
Mt Etna
Syracuse
Agrigente
Carthage
Hippone
Thagaste
Mer Méditerranée
MACÉDOINE
ÉPIRE
PÉLOPONNÈSE
Eleusis
Mégare
Athènes
Sparte
Égine
Constantinople
(Byzance)
Lampsaque
Mytilène
Téos
Éphèse
Samos
Patmos
Rhodes
CRÈTE
Sébaste
Césarée
Nysse
Nazianze
CAPPADOCE
Cumana
CILICIE
Tarse
Séleucie
Antioche
CHYPRE
MÉSOPOTAMIE
Tigre
Euphrate
Ctésiphon
Babylone
SUMER
SUSIANE
Damas
Jérusalem
Alexandrie
Désert
de Nitrée
ÉGYPTE
Nil
THÉBAÏDE
Nag Hammadi
SINAÏ
Monastère
Ste-Catherine
Mer Rouge
SYRIE
Damas
Tyr
Mer
Méditerranée
GALILÉE
Lac de
Tibériade
Jourdain
Césarée
SAMARIE
ISRAËL
CANAAN
Jérusalem
Qoumram
Bethléem
JUDÉE
Gaza
PALESTINE
Mer
Morte
0
100 km
LE MONDE MUSULMAN
Expansion de l'Islam
0
500
1000 km
OCÉAN
TLANTIQUE
Seine
Loire
GAULE
Garonne
Rhin
Rhône
Pô
Danube
Volga
Ebre
Tage
ESPAGNE
Cordoue
Séville
Murcie
Mer
Mostaganem
MAROC
MAGHREB
AFRIQUE DU NORD
Tropique du Cancer
Lac
Tchad
Mer Noire
ANATOLIE
Konyah
Méditerranée
Alep
Damas
Jérusalem
Le Caire
(Fostat)
ÉGYPTE
Nil
Médine
La Mekke
Mer
Rouge
YÉMEN
Tigre
Euphrate
IRAK
Bagdad
Hamadan
Ispahan
Shîraz
FARS
KHORASSAN
Nishâpur
Tûs
Mer Caspienne
Mer
d'Aral
Oxus
Iaxartes
Bokhara
Samarkand
Balk
Lac
Balkach
vers le Tukerstan
chinois
vers l'Inde du Nord
et l'Indonésie
Indus
OCÉAN
INDIEN



Frontières actuelles
0 200 400 km
LES CENTRES EUROPÉENS
BELGIQUE
1 - Bruxelles
2 - Ruysbroeck
3 - Grœnendaal
ALLEMAGNE
1 - Erfurt
2 - Eisleben
3 - Leipzig
4 - Wartburg
5 - Mülhausen
6 - Zwickau
7 - Allstedt
8 - Dresde
9 - Halle
10 - Wurtemberg
11 - Weimar
12 - Uberlingen
SAXE
Zizendorf
Herrnhut
BOHÊME
NORVÈGE
SUÈDE
Stockholm
St-Pétersbourg
ÉCOSSE
Mer du Nord
DANEMARK
Copenhague
IRLANDE
Baltimore
ROYAUME-UNI
Hipswell
Lutterworth
Epworth
Fenny
Cambridge
Oxford
Londres
Leyde
Amsterdam
Zwolle
Wittmarsum
Frise
PAYS-BAS
BELGIQUE
Cologne
Rhin
ALLEMAGNE
Berlin
Wittenberg
Harz
Kassel
Thuringe
Saxe
Görlitz
POLOGNE
Breslau
Prague
Bohême
TCHÉCOSLOVAQUIE
Worms
Strasbourg
Ribeauvillé
Ulm
Augsbourg
Vienne
AUTRICHE
HONGRIE
SUISSE
Noyon
Seine
Paris
Avon
Blois
Orléans
Loire
Amboise
Bourges
Clairvaux
Fontaine-lès-Dijon
Cîteaux
Cluny
Angoulême
FRANCE
Orcines
Lyon
Sales
Bordeaux
La Borie-Noble
Nérac
Toulouse
Montpellier
Montségur
Avignon
Marseille
Loyola
Palencia
Careluega
Salamanque
Alba de Tormes
Ávila
Alcala
Madrid
Èbre
PORTUGAL
ESPAGNE
Gérone
Ubeda
Grenade
Corse
Sardaigne
Mer Méditerranée
Padoue
Pô
Bologne
Pise
Bagnorea
Gubbio
Assise
Rome
Fossanova
Aquino
Naples
ITALIE
Mer Adriatique
Kraljevicz
CROATIE
YOUGOSLAVIE
Celico
Cozenza
San Giovani in Fiore
Sicile
Moscou
Volga
Oka
Optino
Livny
Koursk
RUSSIE
Kiev
Dniepr
Mer d'Azov
Mer Caspienne
ROUMANIE
Danube
Mer Noire
BULGARIE
Constantinople (Istanbul)
Alexandropol (Léninakan)
Thessalonique
Mont Athos
GRÈCE
Athènes
Naxo
TURQUIE
IRAN
Antioche
SYRIE
Chypre
LIBAN
IRAK
Jérusalem
JORDANIE
ISRAËL
Alexandrie
Le Caire
Nil
ÉGYPTE
Mont Sinaï
Monastère Ste-Catherine
ARABIE SAOUDITE
Mer
FRANCE
ALLEMAGNE
L. de Constance
Schaffhouse
Rhin
Bâle
Kesswil
St-Gall
Dornach
Küsnacht
Kappel
Wildhaus
AUTRICHE
Glaris
Berne
SUISSE
Rhin
L. Léman
Saanen
Rhône
Genève
ITALIE
0 50 km



Swat
LADAKH
H I M A L A Y A
TIBET
Lahore
Sutlej
Kedarnath
Rishikesh
Indus
Delhi
NÉPAL
Ganden
Lhassa
Samyé
Gange
Kapilavastu
Brahmapoutre
Vaiçali
Palaliputra
Sarnath
Bénarès
Nalanda
Râjagriha
Bod-Gaya
BENGALE
Ahmedabad
Porbandar
Narmada
Calcutta
INDE
Bombay
Godavari
Krichna
Nâgajunikonda
Mer d'Oman
Golfe du Bengale
Belur
Kânchipuram
Madras
Kaveri
Tiruvannamalai
Pondichéry
KÉRALA
Shîrangam
Madurâ
CEYLAN
OCÉAN INDIEN
HAUTS LIEUX
ET CENTRES SPIRITUELS :
INDE, NÉPAL, TIBET
0
250
500 km
Point de départ de l'expansion du Boudhisme
Expansion du Boudhisme
Frontières actuelles
OCÉAN PACIFIQUE
JAPON
OCÉAN PACIFIQUE
Kamakura
Kyôto
Nara
Mont Koya
Mont Minobu
Eihei-ji
Mont Hiei
Mer du Japon
0
1000 km
Équateur
JAPON
6e siècle
CORÉE
4e siècle
Mer de Chine Orientale
Mer de Chine Méridionale
CHAN-TONG
Mont Song
HO-NAN
Ch'an ping
Lo
Xian
Song
Amour
Lac Baïkal
Houang-ho
Yang tseu Kiang
Tchong tou
CHINE
LAOS
14e siècle
CAMBODGE
13-14e siècles
Mékong
THAÏLANDE
11-13e siècles
BIRMANIE
5-6e siècles
Bornéo
INDONÉSIE
2-3e siècles
1er siècle
TIBET
7-8e siècles
Gange
Golfe du Bengale
Lac Balkhach
INDE
Godavari
CEYLAN
OCÉAN INDIEN
Mer d'Aral
Indus
vers 240 av. J.-C.
Mer d'Oman
Équateur
0
1000 km
INDE, CHINE, JAPON

Bibliographie

I. Ouvrages collectifs

Encyclopédie des mystiques occidentales (sous la direction de M.-M. Davy), Paris, 1973.

Encyclopédie des mystiques orientales (sous la direction de M.-M. Davy), Paris, 1975.

L'État des religions dans le monde (sous la direction de M. Clévenot), Paris, 1987.

Histoire des religions (sous la direction de M. Brillant et R. Aigrain), 5 volumes, Paris, 1953-1956.

Histoire des religions (sous la direction de H.-C. Puech), encyclopédie de la Pléiade, 2 volumes, Paris, 1970.

Histoire générale des religions (sous la direction de M. Gorce et R. Mortier), 4 volumes, Paris, 1948-1951.

« Le Maître spirituel dans les grandes traditions d'Occident et d'Orient », *in* revue ***Hermès,*** Paris, 1966-1967, réédition 1985.

La Mystique et les mystiques (sous la direction de A. Ravier), Paris, 1965.

II. Ouvrages individuels

Benoist (J.), ***L'Ésotérisme,*** Paris, 1963.

Biès (J.), ***Art, gnose et alchimie. Trois sources de régénérescence,*** Paris, 1987.

Chuzeville (J.), ***Les Mystiques italiens,*** Paris, 1948.
Les Mystiques espagnols, Paris, 1952.

Éliade (M.), ***Histoire des croyances et des idées religieuses,*** 4 volumes, Paris, 1976-1982.

Gardet (L.), ***La Mystique,*** Paris, 1970.

Huxley (A.), ***La philosophie éternelle. Philosophia perennis,*** traduction française, Paris, 1948, réédition 1977.

Marquès-Rivière (J.), ***Histoire des doctrines ésotériques,*** Paris, 1940.

Schon (F.), ***De l'unité transcendante des religions,*** Paris, 1948, nouvelle édition 1979.

Les Mystiques allemands du XIIIe au XIXe s., textes traduits et présentés par J. Chuzeville, Paris, 1935, réédition 1956.

Textes mystiques d'Orient et d'Occident, choisis et présentés par S. Lemaître, 3 volumes, Paris, 1955-1957.

Index

Le lecteur trouvera ici répertoriés les noms de personnes, d'écoles, de courants spirituels, d'œuvres, de concepts, de lieux de haute spiritualité qui se rapportent au sujet du livre. Les noms et les folios imprimés en gras renvoient à ceux qui font l'objet d'un article ; les noms imprimés en italique renvoient aux œuvres ; les folios imprimés en italique renvoient à des illustrations.

P

Q

R

S

Crédits photographiques

p. 15 Ph. © Bibliothèque nationale - Photeb.
p. 25 Ph. © Marie-José Lamothe.
p. 37 Ph. Jeanbor © Archives Photeb.
p. 53 Ph. © Roland et Sabrina Michaud/Rapho.
p. 83 Ph. © Bibliothèque nationale - Archives Photeb.
p. 87 Ph. © Henri Cartier-Bresson/Magnum.
p. 93 Ph. J.-L. Charmet © Archives Photeb.
p. 115 Ph. © Marie-José Lamothe.
p. 121 Ph. M. Chuzeville © Archives Photeb.
p. 135 Ph. © Anderson/Giraudon.
p. 139 Ph. © The Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, New York.
p. 177 Ph. Gerhard Reinhold © Archives Photeb.
p. 205 Ph. © Roland et Sabrina Michaud/Rapho.
p. 225 © by Éditions Librairie de Médicis.
p. 227 Ph. © Raghubir Singh/ANA.
p. 231 Ph. © Camera Press/Imapress.
p. 233 Ph. © Roland et Sabrina Michaud/Rapho.